MEMOIRES
DE
M. FONTAINE.

TOME II.

MEMOIRES
POUR SERVIR
A L'HISTOIRE
DE
PORT-ROYAL;

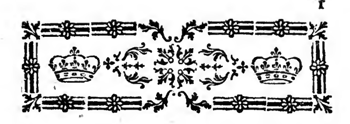
PAR M. FONTAINE.

TOME. II.



A COLOGNE.
Aux dépens de la Compagnie.

M. DCC. LIII.



MEMOIRES

POUR SERVIR

A L'HISTOIRE

DE

PORT-ROYAL.

SECONDE PARTIE.

MONSIEUR de S. Cyran, à qui tous les Messieurs se sentoient si obligés, le regardant comme l'organe dont Dieu s'étoit servi pour leur faire tant de graces, étoit retenu depuis cinq ans prisonnier au bois de Vincennes; & l'on peut dire que

Dieu, au lieu de cacher cette lumiere ſous le boiſſeau, la tiroit au contraire de l'obſcurité pour la placer dans un lieu élevé, afin qu'elle éclatât davantage devant les hommes. Ce pieux Abbé ayant brillé par ſon eſprit dans ſa jeuneſſe, & s'étant attiré univerſellement l'eſtime de tous ceux qui le connoiſſoient, s'étoit enfin retiré de tout le commerce des hommes. Il eut de violens deſirs d'entrer dans l'Ordre des Chartreux, mais ſes infirmités ne le lui permirent pas. Tout ce qu'il put faire fut d'imiter leur vie ſi retirée, autant qu'il lui fut poſſible. Il y avoit plus de vingt ans qu'il vivoit à Paris inconnu à tout le monde, ſe tenant caché à tous les hommes & ne s'entretenant qu'avec Dieu, avec l'Ecriture & avec les Peres de l'Egliſe. Il ſe ſeroit cru coupable d'employer quelqu'une des heures qu'il avoit toutes conſacrées à Dieu, pour ſe rendre eſtimable ou agréable aux Grands qui deſiroient de le connoître; & de ſe ſervir pour la vanité & la complaiſance, des dons que Dieu lui avoit faits pour la recherche & la contemplation tranquille de la vérité. Ainſi ſe tenant fort reſſerré chez lui, il aimoit mieux paſſer pour mélancolique ou ſuperbe, comme on le diſoit de Saint

Chryſoſtôme, que d'interrompre ſa ſolitude où il trouvoit tout ſon repos, & dont il faiſoit ſes délices. Mais Dieu qui éleve les humbles voulut enfin tirer ſon ſerviteur de ce grand ſecret. Il permit pour cela qu'on lui rendît de mauvais offices auprès de M. le Cardinal de Richelieu, qui avoit connu & admiré ſon génie dans ſa jeuneſſe, lui qui étoit capable d'en juger. Etant parvenu depuis à ce haut comble de grandeur, il lui fit beaucoup d'honneur dans une viſite qu'il reçut de lui, & le reconduiſant au travers de ſes ſales pleines d'une foule de courtiſans, il le leur montroit & leur diſoit en lui touchant ſur l'épaule : *Meſſieurs, vous voyez là le plus ſçavant homme de l'Europe.*

Cependant on gâta inſenſiblement l'eſprit de ce Miniſtre d'Etat, qui d'ailleurs n'étoit pas content de ne point voir en cet Abbé les dévouemens & les empreſſemens qu'il voyoit en tout le monde pour avoir part en ſes bonnes graces & à ſes faveurs. La crainte auſſi qu'il avoit de ſa plume au ſujet de ce mariage célébre de Gaſton duc d'Orleans, qu'il voulut faire caſſer en faveur de ſa niece, lui donna de lui quelques défiances, quoique très mal fondées. Tout cela lui fit prendre la réſolu-

tion de le faire arrêter. Cette résolution n'étoit pas inconnue à ce saint Abbé: mais il voulut attendre de pied ferme, s'offrant humblement par avance mille fois à Dieu, dans l'attente de ses momens.

Les hommes sont aveugles dans tous eurs desseins. Les plus sages sont ceux de qui Dieu se joue davantage. Ils vouloient par cet emprisonnement cacher cet Abbé dans l'obscurité; & c'est ce qui le tira de l'obscurité au contraire, comme on le peut voir par ce nombre infini de Lettres qu'il écrivit de ce lieu à des personnes de condition qui desirerent ses avis & ses prieres, & se mirent sous sa conduite malgré toutes les résistances que lui faisoit faire son humilité, qui lui persuadoit qu'il devoit se tenir en ce lieu dans un état de pénitent devant Dieu, & ne pas penser à conduire les autres dans la voie de la pénitence.

Cependant cette démarche injuste du Cardinal de Richelieu étant faite contre ce saint homme, il fallut la soutenir. Il ne manqua pas de flateurs qui le louerent de cette action si lâche, & qui firent une riche distribution des grands noms de sectaire, de novateur, d'hérétique & de schismatique, pour noircir cette ame si pure, & justifier son persécuteur. Il fallut donc

souffrir bien des interrogatoires, & se disculper de crimes auxquels il n'avoit jamais pensé. Il répondit avec un esprit de paix à ceux qui contrefaisoient les gens de bien au dehors, & qui auroient souhaitté au dedans d'eux-mêmes de le trouver coupable, afin de mieux faire leur cour. Tout ce que la subtilité la plus ingénieuse pouvoit imaginer pour travestir l'innocence la plus pure, étoit mis en usage. On convenoit universellement de son grand esprit : mais on disoit en même-tems que c'étoient toujours les grands esprits qui tomboient dans les plus grandes erreurs. On alléguoit pour cela très-mal à propos Tertullien & Origene ; & sur un prétexte si faux & si mal fondé, on faisoit souffrir à ce saint homme des maux très-véritables.

C'est une chose bien différente de dire que les plus grands esprits peuvent tomber dans les plus grandes erreurs, ou de prouver qu'ils en ont. Si les erreurs prétendues de cet Abbé eussent été clairement prouvées, & condamnées par l'Eglise comme l'ont été celles de ces grands personnages qu'on alléguoit, on n'auroit rien à dire : mais jusques-là tout homme raisonnable devoit avouer qu'il n'étoit pas

croyable qu'un homme d'un esprit, d'un jugement & d'un savoir également grands, fût tombé dans des hérésies grossieres, si on ne le faisoit voir plus clair que le jour. Car les chûtes semblables à celle d'Origene & de Tertullien, sont encore plus rares & plus extraordinaires que leurs esprits & leur science; & les choses rares sont toujours incroyables, comme les monstres, si on ne les voit clairement: ce qui fait que l'Eglise se montre toujours difficile à croire des hérésies en qui que ce soit, comme les saints Peres le témoignent; & beaucoup plus en ceux qui ont des qualités éminentes, non-seulement d'intelligence, mais encore de vertu. Car on convenoit que M. de S. Cyran en avoit beaucoup, & cette qualité jointe à celle du savoir & de l'esprit éminent, devoit rendre encore plus croyable l'accusation d'hérésie à laquelle la sainteté répugne beaucoup plus que la science & l'esprit. Quant à Tertullien & Origene, ils s'étoient perdus par la raison & la philosophie: Origene par celle des Platoniciens, & Tertullien par celle des Stoïques. Au lieu que M. de S. Cyran étoit accusé d'être ennemi de la philosophie scholastique, qui juge des choses de Dieu par la

raison humaine; & de vouloir tout réduire à l'autorité des Peres & des Canons. Il faisoit profession de ne jamais parler des choses de Dieu par son propre esprit, mais de suivre entierement en toutes matieres l'autorité & la tradition de l'Eglise. On voit aussi que Tertullien & Origene faisoient des sectes contre l'Eglise, & que Tertullien la combattoit ouvertement. Pour M. de S. Cyran, il faisoit profession de lui demeurer toujours uni dans une même foi & une même charité. Il tenoit qu'il falloit supporter, non-seulement tous les plus grands desordres, mais la mort même, plutôt que de s'en séparer, parce que cette séparation étoit le plus grand de tous les maux.

Tout ce grand attirail d'hérésies & de nouveautés s'étant donc dissipé peu à peu, & s'étant enfin réduit à la matiere de l'attrition & de la contrition, M. de S. Cyran se crut obligé de faire savoir ses sentimens sur ce sujet à M. le Cardinal, par une Lettre qu'il envoya à un de ses amis intimes. La voici:

[MONSIEUR, Si je n'avois l'avantage que peu de personnes de ma condition peuvent prétendre, d'être parfaitement connu de vous, je serois obligé de dire

beaucoup de choſes pour vous aſſurer du reſſentiment que j'ai de l'honneur de votre bienveillance, & de la ſincerité avec laquelle je deſire vous ouvrir le fond de mon cœur; après vous avoir remercié très-humblement du ſoin qu'il vous plaît de prendre de ce qui me touche. Si par l'Ecrit que j'ai donné à M. Leſcot, Monſeigneur le Cardinal n'a pas été pleinement éclairci de mes ſentimens en ce qui regarde l'attrition, que je croyois avoir aſſez expliqués en déclarant que je m'attache entierement au Concile de Trente, je vous puis dire avec franchiſe devant Dieu qu'ils ſont tels. Comme diſciple de l'Egliſe Catholique, je fais profeſſion de la ſuivre en toutes choſes; & ainſi puiſqu'elle n'a pas décidé ce point, & qu'elle laiſſe à ſes enfans la liberté de tenir ce qu'ils voudront, comme le témoigne aſſez M. de Geneve, je ne crois pas devoir prévenir ſes jugemens; mais plutôt laiſſer cette queſtion au même état où elle l'a laiſſée, reconnoiſſant avec elle que toutes les deux opinions ſont probables; * ſavoir, l'une

* Il y a tout lieu de croire que M. de S. Cyran entend par la contrition celle qui eſt parfaite & capable de juſtifier ſans le ſacrement, & par le mot d'attrition toute contrition imparfaite &

que la contrition est nécessaire, & l'autre que l'attrition est suffisante avec le sacrement.

Il est très-véritable que dans la pratique j'ai suivi l'une & l'autre, m'accommodant à la disposition des pénitens, sans leur demander autre chose sinon qu'ils eussent une douleur sincere d'avoir offensé Dieu, & un vrai desir de changer de vie, les absolvant après cela sans aucune crainte, soit qu'ils ayent contrition ou attrition, dont je ne mets nullement en peine, sachant que cela doit être décidé devant le tribunal de Dieu & non devant celui des Prêtres; puisque ce sont des mouvemens intérieurs de la grace de Dieu, que

qui n'est pas jointe à la charité habituelle, quoiqu'elle renferme la détestation souveraine du péché, & par conséquent l'amour dominant de la justice : car on avoit imputé au Pere Seguenot de l'Oratoire, & à M. de S. Cyran lui-même, d'exiger une contrition parfaite qui justifiât avant l'absolution. Cet Abbé avoit trop de lumiere pour regarder comme probable, l'opinion de ceux qui se contentent de la crainte, & trop de religion pour la suivre dans la pratique. On peut consulter un *Eclaircissement dogmatique & historique* qu'on a donné sur ce sujet à la fin du premier volume des Mémoires de M. Lancelot, imprimés depuis la premiere édition de ceux de M. Fontaine.

lui ſeul eſt capable de connoître & de diſcerner : la lumiere des hommes ne pouvant aller plus loin que d'en diſtinguer les objets.

Et pour vous parler encore plus clairement, Monſieur, & vous faire voir que je ſuis très-éloigné de déguiſer rien à Son Eminence, je vous répéterai que je crois que l'opinion de ceux qui tiennent que l'attrition ſuffit eſt probable comme celle de ceux qui croient qu'elle ne ſuffit pas, ne voulant juger ni de l'une ni de l'autre, puiſque l'Egliſe n'en a pas encore jugé ; & je ſuis ſi éloigné de condamner ceux qui tiennent pour l'attrition, que je condamne même ceux qui les condamnent, parce qu'ils agiſſent contre l'unité de l'Egliſe, & la troublent & diviſent en jettant des ſcrupules dans les conſciences lorſqu'ils entreprennent de décider ce qu'elle n'a pas encore décidé, & que je ſuis prêt d'embraſſer lorſqu'elle le dira.

J'honore trop S. Auguſtin pour ne demeurer pas dans cette modération, puiſqu'il nous apprend par des Livres entiers, & en une ſemblable conteſtation touchant un ſacrement, qu'il faut rendre cette déférence à l'Egliſe, de n'altérer jamais ſon unité ſous quelque prétexte que ce ſoit.

Et S. Cyprien nous l'a auſſi enſeigné avant lui, dans la cauſe du batême des hérétiques, par un exemple ſi remarquable, que cela ſeul ſuffiroit pour m'apprendre à ne condamner jamais les pratiques communes de l'Egliſe.

J'ai dit autrefois ces choſes à M. Leſcot, & les lui euſſe redites la derniere fois que je le vis, s'il fût entré plus avant dans ce diſcours : mais m'ayant ſeulement demandé, lorſque j'avois la main à la plume, ſi je ne voulois rien écrire touchant l'attrition & la contrition, je lui répondis en ces propres termes, qu'il ſavoit que je n'étois nullement contentieux, & que s'il vouloit je lui parlerois du Concile de Trente : ce que je fis, & il me témoigna en être ſatisfait.

Voilà, Monſieur, comme ſi j'étois devant Dieu, la vérité de mes ſentimens, que je ne ſai point diſſimuler, & que je diſſimulerois moins à Son Eminence qu'à toute autre perſonne du monde, ſachant le très-humble reſpect que je lui dois. Je vous ſupplie, Monſieur, de l'en aſſurer, & de croire que je ne perdrai jamais le ſouvenir des obligations que je vous ai. Je proteſte devant Dieu & ſes Anges, que je n'ai, ni n'ai jamais eu d'opinions par-

ticulieres, & n'en veux jamais avoir d'autres que celles de l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine, à laquelle je veux adhérer toute ma vie jusqu'aux moindres franges & filets de sa robe, & nommément au saint Concile de Trente, tant aux Canons qui enferment les dogmes & la doctrine, qu'aux decrets qu'il a faits touchant la discipline & l'administration des sacremens, sachant que ç'a été le sujet principal de l'assemblée, aussi-bien que la premiere cause de la plainte des hérétiques, comme il est rapporté à la fin du même Concile.]

Il arriva à cette Lettre de M. de S. Cyran ce qui arrive assez souvent à ceux qui aiment beaucoup la paix, & qui se baissent autant qu'ils peuvent faire en conscience pour la procurer. Quelques-uns de ses amis crurent que cette Lettre n'étoit pas assez forte; mais les plus sages furent d'un avis bien différent, & ils la trouvoient beaucoup plus forte que si elle l'eût été davantage. Car elle rendoit M. de S. Cyran invincible en toute maniere à ses ennemis, leur faisant voir que le fond de son ame n'étoit que paix, charité, humilité, soumission, amour de l'Eglise & de l'unité, & qu'ainsi sa cause étoit excellen-

te; que quand même il tiendroit les plus grandes erreurs du monde, aussi-bien qu'il tenoit les plus grandes vérités, il seroit innocent néanmoins, & exemt de toute condamnation & de peine devant Dieu & devant les hommes, & qu'il étoit incapable d'hérésie & de révolte; qu'assurément la douceur & l'humilité de son stile, bien loin d'être mauvaise, sembloit au contraire être nécessaire, & que Dieu le conduisoit par une providence particuliere, pour mettre tout-à-fait ses ennemis dans le tort, & faire voir à tout le monde que celui qu'ils appelloient outrageux & violent, savoit bien ne l'être pas; qu'ainsi cette Lettre bien loin de lui être desavantageuse, étoit proprement l'accomplissement de sa justification, montrant avec quel esprit il avoit toujours agi, & avec quelle injustice on le persécutoit comme perturbateur de l'Eglise; qu'il étoit clair après cela que cette question d'attrition & de contrition n'étoit qu'un préxtexte, & que le véritable sujet de sa détention étoit tout autre.

L'ami qui se chargea de cette Lettre pour M. le Cardinal fut bien aise d'être assuré que M. de S. Cyran n'avoit rien écrit pour ce fameux mariage qui lui tenoit tant au cœur, afin que si Son Eminence

lui en parloit, il sût ce qu'il devoit lui répondre. M. de S. Cyran répondit qu'il ne pouvoit rien dire davantage sur ce sujet que ce qu'il en avoit dit très-véritablement à M. Lescot ; & qu'il n'en avoit jamais parlé à personne ni jugé ; qu'il s'étoit même séparé long-tems de ses amis pour ne pas donner sujet de lui en parler, & qu'un jour étant contraint d'aller chez un d'eux pour y dîner, il s'étoit résolu de le mécontenter en se retirant après-midi, sans l'écouter sur cette matiere ; qu'il étoit vrai qu'il avoit trouvé de grandes difficultés dans l'Ecrit de M. le Président de Marca * (couvrant les autres sous ce nom) & qu'il avoit fait dessein de lire tout ce qui avoit été écrit à ce sujet, pour en juger après cela selon Dieu & la vérité ; & qu'il avoit même commencé d'en écrire une page ; que pour Son Eminence, il lui répétoit encore qu'il se trouvoit toujours dans les mêmes obligations où il avoit été autrefois pour lui rendre tous les offices de son devoir & de son obéissance ; que ces sentimens étoient toujours demeurés en lui, & que les grandes dignités qui lui étoient survenues n'y

* C'est celui qui fut depuis Archevêque de Toulouse & de Paris.

avoient ajouté que le respect & la révérence qui leur est due.

On ne pouvoit pas se justifier d'une maniere plus claire, si on eût eu affaire à des personnes bien équitables; mais M. de S. Cyran connoissoit trop bien les esprits pour faire aucun fond sur les espérances, de liberté que ses amis lui donnoient. Il ne vouloit pas leur paroître opiniâtre, & il vouloit bien se rendre à leurs avis pour écrire les Lettres qu'ils jugeoient nécessaires: mais il prévoyoit fort bien que cela ne contribueroit enfin qu'à lui rendre son état plus pénible, par les insomnies que ces affaires lui causoient. Je demande pardon à ce saint homme si j'ose ici parler de lui. Je sai combien il a desiré de demeurer caché, & qu'on ne dît rien de lui ni pendant sa vie ni après sa mort. Je n'ignore pas ce qu'il dit un jour que, si quelqu'un pensoit à écrire de lui, il souhaitoit de pouvoir venir lui arracher la plume des mains. Aussi je n'ai garde, étant si peu que je suis, de le faire. Outre que tout ce que j'écris ici demeure caché sans qu'autre que Dieu seul en sache rien, je ne prends de sa vie que le morceau qui fait quelque chose au sujet de ces Messieurs dont j'écris, pour m'occuper dans

ma solitude, & pour me tenir intimement uni à eux de cœur & d'affection, par le souvenir continuel de leur vertu, &,ce que je souhaiterois le plus, mais qui me manque davantage, par une fidéle imitation de leur vie.

On eut donc bientôt des nouvelles de la Cour, qui furent telles que M. de S. Cyran les avoit prévues & prédites à un ami intime à qui il avoit écrit, en lui disant que la rupture ou la conclusion de cette affaire dépendoit de Dieu & non des hommes, & qu'il n'avoit jamais cru dépendre d'autres que de lui. L'ami qui s'étoit chargé de la Lettre, manda que la liberté étoit encore différée, quoiqu'en donnant la Lettre il l'eût accompagnée de tout ce qu'il avoit pû s'imaginer ; & qu'il ne laisseroit pas de ménager toutes les occasions qui se présenteroient à l'avenir.

Cela me fait ressouvenir de ce qu'on disoit du Cardinal de Richelieu, que sa conduite ordinaire, pour rendre l'état de ceux qu'il tenoit en prison plus pénible à supporter, étoit d'affecter de leur faire luire de tems en tems par ses émissaires quelques espérances de liberté, qui ne servoient enfin qu'à réveiller les esprits d'un certain engourdissement où l'on tom-

be insensiblement en s'accoutumant aux maux ; au lieu que par ces espérances de délivrance la peine de l'emprisonnement paroissoit toujours nouvelle, comme si on rouvroit seulement une plaie lorsque le tems l'a refermée. Mais ce cruel artifice n'avoit point de lieu sur ce saint Abbé, qui, sans être prophéte, voyoit par son seul bon sens les suites des choses dans leurs principes, sans se tromper jamais dans ses conjectures.

[Nous ne savons ce que nous desirons, écrivit-il à un de ses amis sur ce sujet dans l'effusion de son cœur. Dieu veut peut-être mieux faire les choses que nous ne pouvons nous imaginer. Je ne me suis nullement trompé, ayant toujours tenu pour très incertaines toutes ces négociations de ma délivrance, ne croyant point toutes les belles apparences que l'on faisoit voir. Dieu m'a fait beaucoup de grace dans ce que j'ai écrit sur cela, qui est à sa gloire, & qui confirme tout ce que j'ai fait jusqu'à présent. Je suis fort insensible pour tout le reste au peu de succès qu'il a eu. Toutes sortes de personnes ne sont pas propres à Dieu pour ses desseins, & pour avoir part à cette œuvre. Nous n'avons qu'à continuer de le prier & de

combattre le ciel pour le fléchir & l'emporter par une sainte violence, c'est-à-dire, par la persévérance, puisqu'il n'y a rien de si violent auprès de Dieu qu'un gémissement continuel, & une priere qui ne cesse point, par les paroles, par les pensées, & par les desirs & les mouvemens intérieurs, à quoi le ciel même ne peut résister. Il faut espérer qu'ensuite la vérité triomphera du mensonge, qui se trouvera aussi foible en artifices & en cabales, qu'en raisons & preuves légitimes.

Dieu m'affligera encore, mais il ne m'abandonnera pas.... Ses persécutions jointes avec ses assurances & ses graces sont plus à souhaiter que ses faveurs & ses caresses.* Je puis vous dire dans la chaleur de je ne sai quelle vigueur que je trouve en moi, que ma prison est mon purgatoire. Dieu m'y a mis : j'y serai tant qu'il lui plaira. Il est vrai que je m'étonne que je n'y sois pas mort après les maux que j'y ai eus; mais il ne faut point se plaindre des retardemens de Dieu. Les ames du purgatoire ne le font point, parce qu'elles sont dans une continuelle vue de ce qu'elles doivent à Dieu, & qu'elles

* M. de S. Cyran ne parle que des tribulations.

ſont contentes de ſe voir ſes priſonnieres.

Je n'ai garde de me plaindre de rien, ſachant que Dieu fait tout. Souvenez-vous de ce que je vous ai dit il y a déja quelque-tems, que, quelque languiſſant que je fuſſe, l'effet de cette criſe ne laiſſoit pas de m'être fort indifférent. Je ſuis à Dieu, captif ou libre, étant marri que je ne le puiſſe être en une troiſiéme maniere (par le martyre) que j'ai dans le cœur & qui purge d'un ſeul coup toute la rouille de la vie. Après cela ne plaignez plus ma priſon. Je ſuis près d'y être cent ans, & d'y mourir, ſi Dieu le veut. Je le prie ſeulement qu'il me donne la force de combattre mes infirmités, qui exercent plutôt ma patience qu'elles ne ruinent ma ſanté. Je ſuis prêt à tout ce qu'il me deſtine, ſoit à l'action, ſoit à la ſouffrance, qui n'eſt pas un mondre emploi que le premier, ſelon les régles de l'Evangile.

Je trouve ma conſolation dans Dieu, dans le témoignage de ma conſcience & dans ma priſon. J'endûre paiſiblement toutes les fauſſes idées que les hommes ſe forment de moi. J'eſpére que Dieu couvrira les défauts de ma vie par l'intrépidité de ma foi, que ſa miſéricorde m'a

donnée à un degré dont je ne puis aſſez lui rendre grace. Si je pouvois dire de ma charité au démon, ce que je lui puis dire de ma foi, je mourrois à l'inſtant avec une joie incroyable, en lui diſant : *Tu in me non invenies quidquam.*

Voilà les ſentimens où je ſuis dans ma priſon. Vous m'êtes témoin que d'abord je n'ai pas voulu faire un pas pour l'éviter, & que lorſque M. de Feuquieres m'écrivit par l'ordre de la Reine, quand elle étoit à Compiegne, que ſi je ne me retirois de Paris on me mettroit en priſon, je lui répondis que j'aimois mieux y entrer publiquement, que de me retirer en ſecret ; mépriſant les frayeurs qu'il me donnoit par ſa timidité, qui lui étoit auſſi naturelle que ſon indifférence, n'étant touché de rien par l'une, & étant touché de tout par l'autre.

Ce ſeroit un Volume ſi je voulois répondre à tout. Ceux qu'il appelle mes diſciples & qui ſont mes maîtres me juſtifient aſſez. Une ſeule choſe me ſurprend, qui eſt qu'ayant été connu ſi particulierement de ces perſonnes, ils ayent pû avoir la penſée que je m'ennuyerois en priſon, & que je pourrois enfin me laiſſer aller à faire des choſes tout-à-fait indignes, je ne

dis pas d'un Prêtre, mais d'un chrétien. L'éloignement que Dieu m'a donné de cette bassesse est la cause de ma prison, dont avec un peu plus de fléxibilité & de condescendance humaine j'aurois bien pû me préserver. Mais je loue Dieu de tout ce qui en peut arriver, moyennant que Dieu en soit glorifié, *sive per vitam sive per mortem*, comme dit l'Apôtre.

Il faut qu'un Prêtre soit prêt à tout, & courageux en toutes rencontres. La prêtrise fut donnée aux Lévites en récompense de leur valeur, & le pontificat à Phinées. Tous les Juifs étoient gens vaillans à la guerre, parce qu'ils étoient la figure des chrétiens; & les Prêtres alloient les premiers à la bataille. L'Eglise judaïque ne fut relevée contre les Rois de Syrie, que par la vaillance des Maccabées, qui étoient Prêtres.

Adieu. Qu'on garde bien le silence. Qu'on ne dise pas un mot: je vous en prie tout autant que je puis. Je vous le redis encore, vous avez tort d'être triste d'une chose dont je ne le suis nullement. Je ne fus jamais plus résolu que depuis le succès de cette affaire. J'ai toujours dit qu'elle ne réussiroit pas autrement. Je fais ici pénitence de mes péchés; & si mon senti-

ment ne me trompe, j'ai ſujet de croire que Dieu le prend ainſi, & me fait cette grace de vouloir juſqu'au bout le ſacrifice de mon cœur, ſans être fâché contre perſonne, non pas même contre M*** qui me fait grande pitié. Je l'ai recommandé & le recommande à Dieu comme ſi c'étoit moi-même.]

Le ſaint Abbé fut pendant quatre ans en priſon ſans avoir la liberté de voir ſes amis. Sa vertu, qui le faiſoit regarder comme un Saint par ſes propres gardes, l'élevoit au-deſſus de tout, ne regardant que la volonté de Dieu dans le ciel pour s'y ſoumettre, & laiſſant paiſiblement les hommes diſpoſer de lui comme il leur plaiſoit. Mais enfin la patience de Dieu a ſes bornes, & en donne auſſi aux ſouffrances de ſes ſerviteurs. Les prieres de tant de perſonnes de piété que la priſon de M. de S. Cyran perçoit juſqu'au cœur, ſe firent enfin entendre de Dieu, qui ſembla ſe réveiller à ces cris comme d'un profond ſommeil, pour rendre juſtice à ceux qui crioient vers lui nuit & jour.

Un événement fameux, qui apporta un changement général à toute la France, en apporta auſſi aux affaires de M. de S. Cyran. M. le Cardinal de Richelieu mou-

rut (le 4. Décembre 1642.) & sa mort, comme l'on sait, rendit l'innocence à bien des coupables qui n'étoient traités comme tels que parce qu'ils ne lui plaisoient pas. M. de S. Cyran apprenant cette mort; & après un assez long silence, observant selon sa coutume jusqu'aux moindres circonstances des choses, parce que souvent il y voyoit le doigt de Dieu marqué clairement : *Il est mort*, dit-il, *le jour de la fête de S. Cyran, qui est le* 4. *de Décembre* : & n'ayant dit que cela il demanda son bréviaire, & se jettant à genoux il dit tout l'office des morts, & y ajouta tant d'autres prieres, que ceux qui l'accompagnoient en priant s'en trouverent fatigués. On eut beau l'observer dans une conjoncture si considérable : on ne remarqua rien, ni dans son visage, ni dans ses paroles, qui ressentît la joie qu'eût pû causer à d'autres l'espérance non trompeuse d'une prochaine liberté. Il paroissoit dans les mêmes sentimens que David à la mort de Saül. Il étoit comme lui tout occupé à plaindre ce mort, sans faire réfléxion sur le bonheur qui lui en pouvoit revenir.

Mon Dieu, quelle différence de ceux qui vous servent, d'avec les personnes du monde! Leur conduite est aussi éloignée,

que le ſont les deux eſprits qui les animent. M. de S. Cyran s'étoit toujours tenu heureux dans ſa priſon, & par conſéquent très-obligé à ceux qui l'y avoient mis. Ce n'étoit point par déguiſement qu'il le diſoit : c'étoit parce qu'il le ſentoit au fond de ſon cœur. Il pouvoit bien plaindre ce grand génie du ſiécle, par l'effet d'une compaſſion chrétienne ; mais il ne pouvoit avoir la moindre aigreur contre lui. Il déploroit tant de cruelles peines dont il ſe déchiroit, & il regardoit comme un miracle qu'il eût pû vivre au milieu de tant de troubles & de tant d'inquiétudes.

Comme il étoit perſuadé que l'ame ne peut être remplie que de Dieu, il ſavoit par conſéquent que quand nous ſerions maîtres de dix mille mondes, & plongés dans tous les plaiſirs imaginables, nous ſerions toujours pauvres & troublés de mille chagrins. Il voyoit que les Grands, par leur aveu propre, ſe trouvent miſérables au milieu de leurs plaiſirs ; & il ſentoit au contraire par ſa propre expérience, que ceux qui ne penſent qu'à ſervir Dieu ſe trouvent heureux au milieu de leurs ſouffrances ; que les uns avoient ſujet de craindre de paſſer de leur bonheur dans

un

un malheur éternel, & que les autres avoient sujet d'espérer que leurs maux les ayant purifiés leur ouvriroient l'entrée de la véritable vie. M. de S. Cyran tout plein de ces pensées, fit réponse à une personne qui lui mandoit cette mort de M. le Cardinal de Richelieu:

[MONSIEUR, Qu'est devenu celui qui en vérité a fait trembler toute l'Europe tant qu'il a vécu, comme il a dit lui-même avant que de mourir? Je ne puis m'empêcher de vous dire que sa mort a été aussi étonnante que sa vie, & que si l'une fournit aux beaux esprits de la terre une ample matiere pour faire une histoire, l'autre ne donne pas moins de quoi s'entretenir aux personnes spirituelles, qui n'y trouveroient pas un moindre sujet d'admiration, si elles n'étoient trop insensibles aux événemens humains. Comme les sens humains s'accoutument à certains objets qui ne les touchent plus, quoiqu'ils touchent les autres, l'esprit de ceux qui vivent dans l'éloignement du monde s'accoutume dans la solitude à certains événemens étrangers qui troublent tous les autres, hormis eux.

Je ne saurois dire de quel nombre je suis; mais je ne mentirai pas quand je

dirai que cette mort m'a laiſſé dans le même état que celui où j'étois auparavant, & que je n'ai ſenti en moi qu'une certaine compaſſion dont je n'ai garde de vous parler davantage, ſachant qu'il ne me ſied pas bien, dans l'état où je ſuis, d'étendre les penſées que Dieu m'a données dans cette rencontre. Les uns l'appellent heureuſe, les autres malheureuſe; & je n'ai garde de la qualifier, puiſqu'il n'y a d'ordinaire que les paſſions dont je me trouve exemt par la grace de Dieu, qui diverſifient les titres qu'on donne à la mort des Grands.

Je me ſouviens de ce que vous me dites il y a peu de tems ſur le ſujet de cette Reine qui mourut n'a gueres en Allemagne, * que le monde ne s'arrêtoit pas aſſez à conſidérer ſes avantures, & les divers mouvemens dont elle a été agitée pendant ſa vie. Il eſt certain que ſi l'on conſidéroit bien ces deux perſonnes, avec leur mort, on ſe mocqueroit bien de toute la grandeur du monde.

Je voudrois pouvoir changer heureuſe-

* M. de S. Cyran veut parler, ſans doute, de Marie de Médicis, reine de France, morte à Cologne le 3. Juillet 1642.

ment l'esprit de tous les hommes, s'il étoit possible. Si je ne les pleure des yeux, au moins je les plains dans le cœur, de ce qu'un tel exemple ne leur sert de rien, & qu'ils continuent dans la poursuite des avantages de ce monde, qu'ils ne peuvent acquerir qu'en s'exposant à la perte de ceux de l'autre. Tout ce que je puis dans la charité que je leur dois, est d'avoir compassion de leurs maux, & de souhaiter de les convertir en biens.

Le monde se desemplit tous les jours des personnes de notre connoissance, & ils vont rendre à Dieu un compte exact de toute leur vie. Le moins que nous pouvons faire dans cette vue est de nous tenir prêts; & puisque le monde même nous y oblige en ne tenant pas compte de nous, nous devons prendre garde que Dieu nous avertit par là de transférer nos affections au-delà du monde. Vous entendez assez ce que je veux dire : aussi je vous assure que c'est la disposition continuelle où je tâche de me tenir toujours devant Dieu dans ma prison, me tenant, ce me semble, toujours prêt de lui donner ma vie en échange de la sienne. Soit que je sois malade ou sain, je souhaiterois de pouvoir imiter en quelque chose son extrême

charité, qui, nonobstant son immortalité, l'a fait résoudre à mourir pour nous. Je lui ai voué ma vie tant de fois que, quand je mourrois cent fois l'une après l'autre, je ne m'acquiterois pas de mon vœu : car je la lui offre pour toutes les ames que je desire assister pour leur salut. Je la lui offre volontiers pour la vôtre même, s'il le veut ainsi. Je suis d'autant plus croyable en ce que je dis, qu'il n'y a point de jour que je n'aye des réponses de mort, comme dit l'Apôtre ; & je me suis trouvé souvent durant cette semaine, comme si j'étois à la veille de ma mort : mais nous sommes trop forts, si nous sommes à Dieu par une goute de sa grace. J'espére de lui cette miséricorde, & cette confiance que j'ai en lui fait toute ma force.]

La liberté de M. de S. Cyran suivit de bien près la mort de M. le Cardinal. Elle arriva enfin cette heureuse liberté, quelquefois si peu espérée, d'autrefois si desirée de tant de personnes, mais toujours indifféremment regardée de celui à qui Dieu la donnoit : elle arriva, dis-je, cette liberté, pour le succès de laquelle Dieu venoit de faire une si grande révolution dans le monde. Il se contenta de la volonté de son serviteur, qui lui avoit tant

de fois offert sa vie en ce lieu; & il voulut que sa mort qui n'étoit pas fort éloignée arrivât dans Paris, pour y recevoir avec éclat les honneurs dont il récompense l'humilité de ceux qui s'abaissent sous sa main toute-puissante. Il sortit de sa prison, qui tantôt lui étoit un purgatoire & tantôt un ciel, étant tout plein de celui qui l'y avoit fait entrer & qui l'en retiroit ensuite, sans qu'il eût aucune part à sa sortie, comme il n'en avoit eu aucune à son entrée. Il n'avoit que Dieu dans l'esprit, dans le cœur, & dans la bouche. Etant accompagné d'un grand nombre de ses amis, qui n'avoient pas assez d'yeux pour contempler un homme qui leur avoit été si long-tems ravi, il fut mené à Port-Royal de Paris, où l'on avoit si long-tems soupiré pour sa délivrance. Il entra d'abord dans l'Eglise pour y répandre son cœur devant Dieu en lui rendant ses actions de graces. Comme les Pseaumes étoient sa dévotion, il pria M. Singlin d'ouvrir un Pseautier, & de lui marquer le Pseaume qui se présenteroit le premier à l'ouverture du Livre, espérant que Dieu voudroit bien lui donner une instruction proportionnée à son état. M. Singlin ouvrant le Pseautier, trouva

ſous le doigt le Pſeaume XXXIV. que M. de S. Cyran récita avec un cœur tout de feu, & des yeux trempés de larmes.

Il n'y a que vous, mon Dieu, qui ſachiez ce qui ſe paſſa dans votre ſerviteur pendant qu'il récitoit ce Pſeaume XXXIV. Je n'entreprends pas d'entrer davantage dans l'hiſtoire de ce ſaint homme. Qui pourroit pénétrer ce qui ſe paſſoit dans le ſanctuaire de ſon cœur ! Il n'y avoit que Dieu qui en fût témoin. Voici comment il s'en explique en écrivant à un de ſes amis, un peu après qu'il fut ſorti du bois de Vincennes :

[MONSIEUR, Je vous ai trop gravé dans le cœur, qui eſt la ſource de la mémoire, pour vous oublier au tems de ma liberté, puiſque vous m'avez toujours été préſent dans ma priſon durant cinq années. Je rends graces à Dieu de la miſéricorde qu'il m'a faite de m'y ſoutenir, quoiqu'elle ait été plus pénible & plus fâcheuſe que je ne puis dire. Toute la gloire que j'en retire, c'eſt qu'elle m'a plus confirmé dans l'eſpérance de la rémiſſion de mes péchés, que tout ce que j'avois pû faire de bon auparavant; parce que Dieu m'a fait la grace de la ſupporter, ſi je ne me trompe, en cette maniere ſi éloignée

de nos ſens & de notre raiſon, qu'il nous a marquée dans ſon Evangile. J'y ai reconnu par mon expérience la vérité de toute l'Ecriture ſainte en ce point, qu'il n'y a rien qui prouve tant quel eſt le fond de l'ame vers Dieu, que la perſécution & l'affliction ; & que ſi on la ſouffre avec l'humilité & la fermeté que Dieu demande, & que ſa ſeule grace produit en nous, on devient toujours plus conforme à Jeſus-Chriſt en cette ſeule occaſion, qu'en toutes les autres par leſquelles on s'eſt efforcé de l'imiter dans ſa charité par toutes ſortes de bonnes œuvres, quand on en auroit fait des plus excellentes ſans aucune interruption dans le cours d'une longue & bonne vie.

Je n'ai pas douté de la part que vous prendriez à ma délivrance. Pour moi je ne m'en réjouis pas dans mes ſens ; mais je m'en réjouis infiniment dans mon eſprit, parce qu'elle me tient lieu, pour pluſieurs raiſons que je ſupprime, du plus grand gage de la miſéricorde de Dieu en mon endroit. J'ai accoutumé de dire que la moindre de ſes graces eſt preſque auſſi incomprehenſible que lui-même : que dirai-je donc d'un grand nombre de graces dont je me ſens ſi rodigieuſement & ſi

heureusement accablé, que, sachant par les Ecritures saintes que toute la piété se réduit à l'action de graces, je me trouve tellement en peine de celle que je lui dois, que tout ce que je trouve à redire à ma liberté, est l'ignorance où je suis de ce qu'il desire en particulier que je fasse, pour ne pas tomber dans l'ingratitude qui a été le premier péché du premier Ange & du premier homme.

Je suis bien, ce me semble, en quelque assurance qu'il n'y a rien dans la terre, quelque grand & charmant qu'il soit, qui me puisse faire oublier Dieu, s'il m'accompagne de sa grace, comme il lui a plû de faire depuis plusieurs années jusqu'à présent. Car les unes & les autres me servent en cette maniere comme de défense contre la tentation de tous les biens & de tous les maux de ce monde. Mais ce n'est pas assez pour moi, à qui Dieu a donné par sa miséricorde quelque idée de la grandeur de la grace, de la vérité & de la charité, qui sont les effets de la loi nouvelle, & les trois principaux effets de l'Incarnation.... Je vous supplie très-humblement, Monsieur, de croire qu'il n'y a rien que je ne sois disposé à faire pour votre service.]

M. de S. Cyran étoit trop exact à garder les régles de l'amitié, & il en avoit une trop forte à l'égard de M. le Maître, pour ne lui pas rendre une visite au sortir de sa prison. Il savoit la douleur qu'elle lui avoit toujours causée. Il suivoit trop ponctuellement J. C. comme sa régle, pour ne pas penser, en sortant comme d'une espéce de tombeau, à faire quelque apparition, si l'on peut user de ce terme, à l'égard de cet humble pénitent, qui regardoit sa délivrance comme une véritable résurrection.

Je ne dis donc rien de la joie de M. le Maître, ni des autres solitaires de ce desert. C'étoit une joie où les sens n'avoient point de part. L'état des personnes pouvoit bien changer; mais rien ne changeoit dans le cœur. La pénitence ne se relâchoit pas dans ces ames ferventes qui en avoient été touchées, lorsqu'elles revirent de leurs yeux celui dont Dieu s'étoit servi pour allumer en elles ce desir. Cette vue, bien loin de les affoiblir, les fortifioit de nouveau. S'il y eut jamais rien qui pût faire quelque suspension à leurs saintes sévérités, c'étoit sans doute cette conjoncture. Il sembloit qu'en voyant celui qu'on avoit tant desiré, on ne devoit plus penser qu'à la joie. Cependant les

paroles, les regards, le ſilence, & tout l'air de ce ſaint homme, ne prêchoient que la pénitence ; & on croyoit voir un nouveau Jean-Baptiſte dans ce deſert. On rougiſſoit en le regardant & en l'écoutant, du peu qu'on étoit & du peu que l'on faiſoit. On ne pouvoit ſoutenir je ne ſai quels rayons de ſainteté, qui brilloient en lui de toute part. Quand on le voyoit, comme un juge qui avoit en main la balance, reprocher aux plus ſaints que leurs œuvres n'étoient pas pleines, appliquer par tout une régle d'or, une régle infléxible, pour faire remarquer à chacun ce qu'il y avoit de moins reglé en ſa vie ; quand on le voyoit traiter ceux de ces ſolitaires qui attendoient de lui quelque conſolation dans leurs longues maladies, avec un air aſſez ſec, & leur dire qu'ils avoient après tout moins de mal qu'ils n'en méritoient, comme il fit à Monſieur *** qu'il avoit engendré dans ſes liens, comme dit S. Paul ; quand on lui entendoit dire que la voie étroite étoit encore plus étroite que l'on ne croyoit ; quand on le voyoit comme dans un tremblement continuel, de peur que le relâchement n'entrât inſenſiblement dans les ames que Dieu lui avoit données : la joie

ſans doute qu'on avoit de revoir un tel homme, quoiqu'incroyable en ſoi, & preſque infinie, ne laiſſoit pas d'être tempérée par une frayeur ſecréte, qui faiſoit rentrer tout le monde dans le fond de ſon cœur.

Mais qui dira le tranſport que M. le Maître & ce ſaint homme ſentoient l'un l'autre en ſe revoyant ? Avec quel feu M. le Maître ſe jetta-t-il à ſes pieds ? Avec quelle tendreſſe M. de S. Cyran l'embraſſa-t-il, comme celui qu'il diſoit être le ſeul qu'il connoiſſoit être bien revenu à Dieu par la pénitence ? » Dieu a donc » voulu, lui dit-il, que j'euſſe encore l'hon» neur & la conſolation de vous voir. Je » n'ai jamais perdu cette eſpérance en » quelque état que je me trouvaſſe dans » ma priſon, & vous pouvez vous ſouve» nir que je vous l'ai quelquefois mar» qué dans mes Lettres. J'eſpérois tou» jours vous parler de vive voix avant que » de mourir, pour m'éclaircir avec vous » ſur les choſes que vous me propoſiez. » J'ai vû ſouvent de grands obſtacles à » cette attente, & l'on ne vouloit m'ou» vrir pour ſortir de priſon, que des por» tes qui ne me convenoient pas dans » la voie étroite & très-étroite où nous marchons. »

Il se mit ensuite sur l'avantage de ce desert où il le voyoit, & qu'il trouvoit très-propre à la pénitence. » J'avoue, » lui dit-il, que l'avis que l'on m'avoit » donné lorsque j'étois dans ma prison, » que vous aviez été contraint d'en sor- » tir, me donna une grande tristesse. » Comme j'aime passionnément, & plus » que les meres naturelles n'aiment leurs » enfans, les amis que Dieu m'a donnés, » entre lesquels vous serez toujours le » premier, j'en eus des peines qui té- » moignoient à Dieu mon amour, ce qui » augmentoit beaucoup les autres que j'a- » vois alors, qui étoient si grandes que » personne n'en peut parler, non plus » que des graces de la foi, que celui qui » les a reçues & réunies.

M. le Maître lui dit qu'il avoit bien gémi de cette nécessité, mais qu'elle lui paroissoit inévitable. » Je le sai, dit M. » de S. Cyran; mais je n'ai pas laissé d'ad- » mirer comment il étoit possible que, » vivant dans une ville où le diable se » promene toujours plus que dans les » champs, & dans une maison où il y » avoit diverses matieres pour donner » lieu aux illusions que David dit dans » ses Pseaumes de la pénitence, qu'il sen-

» toit dans ses reins, vous ayez pû vous
» soutenir comme vous avez fait: & lorsque
» vous me fîtes la faveur de me mander
» les nouvelles de certaines pénitences &
» afflictions de corps où vous étiez entré,
» j'en fus réjoui; & je jugeai dès-lors que
» la grace de Dieu étoit avec vous, puis-
» qu'elle avoit rompu les aversions que
» vous aviez à ces mortifications corpo-
» relles, & je vis clairement que Dieu
» combattoit pour vous dans ces premiers
» tems de votre conversion, afin que les
» instrumens dont le démon s'étoit servi
» pour vous faire déloger, n'eussent au-
» cun avantage sur vous. Cette peur étoit
« tellement gravée dans mon esprit de-
» puis ce tems-là, que souvent j'avois eu
» des pensées de vous en écrire; & je suis
» assuré qu'une des choses que j'eusse faites,
» si j'eusse été libre, ou que je l'eusse pû étant
» absent, eût été de vous faire déloger.
» Mais voyant qu'il y avoit de l'impos-
» sibilité à vous écrire, & de la nécessité à
» demeurer où vous étiez, je me con-
» tentai de m'adresser à Dieu, afin qu'il
» vous conservât comme il conserve les
» navires dans les tempêtes, & ses élus
» parmi les périls; & j'ose vous dire que
» ce mouvement que j'avois si grand,

» m'eût porté à vous donner cet avis par » la premiere Lettre que j'eusse pû vous » écrire, de ce que les mêmes personnes » qui étoient avec vous dans cette mai-» son, vouloient vous suivre dans ce de-» sert. Car pour moi je connois un peu » le diable, que Tertullien dit n'être » connu que des seuls chrétiens, & beau-» coup plus des uns que des autres, se-» lon les expériences & les connoissances » de chacun. Je puis dire, comme l'Apô-» tre, *Non ignoramus cogitationes ejus.* » Je sai qu'il n'a pas besoin de grande fa-» miliarité ni de longues conversations, » ni du reste, pour blesser les ames, & » qu'une seule vue lui suffit, n'ayant pris » David que par-là, & Dina dans une » seule sortie une fois de sa maison, sans » avoir voulu parler à personne. Il faut » être vieux dans les métiers pour en sa-» voir les ruses. »

M. le Maître lui dit franchement qu'il avoit senti quelque peine que M. Singlin lui eût écrit de cela, & parlé même de promenades, & autres choses qui n'a-voient jamais été. M. de S. Cyran justifia extrêmement M. Singlin & désabusa là-dessus M. le Maître. » Il est vrai, lui dit-il, » qu'au même tems que je devois vous

» écrire ſur ce ſujet, il m'écrivit deux li-
» gnes dans une grande Lettre qu'il m'ad-
» dreſſoit pour autre choſe, qui mar-
» quoient confuſément quelque peine
» d'une femme, mais rien plus. Car ja-
» mais je n'ai vû homme plus réſervé à
» parler que lui, particulierement de
» vous, de ſorte que juſqu'ici il ne m'a
» fait aucune avance ni aucune décou-
» verte à votre ſujet. J'avoue que ce qu'il
» me dit dans ces deux lignes touchant
» cette femme, fit feu dans mon eſprit
» qui étoit échauffé & diſpoſé à cela de-
» puis long-tems, par une juſte appré-
» henſion que j'ai de ces choſes, & que je
» me déterminai alors de vous en écrire
» de ma main; mais certainement je
» l'aurois fait ſans cela, & M. Singlin n'y
» eut aucune part, n'ayant appris cela de
» cette femme que depuis ſon retour de
» S. Cyran. Il ne faut pas trouver étran-
» ge ſi, m'écrivant comme de coutume,
» il m'en parla plutôt qu'à vous, ſans me
» prier de vous en écrire. Voilà la vérité
» toute nue, en laquelle je vous fais juge
» de tout ce qui s'en eſt ſuivi. Ni lui ni
» moi n'avons parlé un ſeul mot de tout
» ce que vous me diſiez dans votre Let-
» tre. Je vous prie, mais très-particulie-

» rement, de ne témoigner aucune froi-
» deur à M. Singlin, qui ſemble remar-
» quer quelque changement en vous. Je
» vous l'ai déja dit, je n'ai jamais vû
» homme plus reſervé pour tout ce qui
» vous regarde, ni plus affectionné à vo-
» tre endroit. Il faut que la charité, qui
» eſt la ſanté de l'ame, conſume comme
» font les corps ſains toutes les petites
» froideurs & langueurs ſuſcitées plutôt
» par l'ennemi que par nous ; & ſi vous
» me croyez être un autre vous-même,
» comme je le ſuis, je vous prie d'effacer
» de votre eſprit tous ces petits nuages
» qui vous donnoient un peu de peine,
» & pour la diſſipation deſquels vous
» m'avez demandé mes prieres. Quand je
» ſerois plus indigne que je ne ſuis, je
» vous aſſure que je ne puis m'empêcher
» de prier pour vous, comme pour moi-
» même, pour pluſieurs raiſons : la pre-
» miere parce que je ſai qu'il n'y a que
» l'Aveugle-né qui ait dit que Dieu n'é-
» xauce pas les pécheurs, & que c'eſt une
» erreur de le croire : la ſeconde que Dieu
» reçoit nos prieres, non pas en nous,
» mais dans le corps dont nous ſommes
» membres & dans lequel nous prions,
» comme le témoigne la premiere orai-

» ſon qui eſt celle du Seigneur, & S. Am-
» broiſe qui dit, *In commune oramus* : la
» troiſiéme parce que lorſque je prie pour
» un pécheur, je prie pour moi-même,
» ſachant l'unité que j'ai avec lui par ma
» double naiſſance : la quatriéme parce
» qu'il y a tant de choſes qui nous réuniſ-
» ſent enſemble, que je crois ne pou-
» voir prétendre à l'union de perſonne
» tant qu'à la vôtre, à cauſe des liens qui
» ſe rencontrent, qui ſont encore autres
» dans mon eſprit que dans le vôtre,
» pour des cauſes que je ne puis vous ex-
» primer. Tout cela mérite bien que vous
» ne me cachiez rien, & que vous me
» rendiez une entiere correſpondance,
» comme je ſuis perſuadé que vous le fai-
» tes. Je ſai les ruſes du diable contre
» ceux qui ont quitté le monde comme
» vous l'avez quitté. Les moindres nuages
» ſont à craindre. Lorſqu'ils commencent
» à s'aſſembler au-dedans, l'unique moyen
» de les diſſiper, eſt de ſe déclarer à ſon
» ami & à ſon conſeiller, qui eſt le dou-
» ble nom qu'il me ſemble que Dieu me
» donne à votre égard, puiſqu'il vous a
» plû me choiſir pour le porter entre mille
» autres. La différence qu'il y a entre les
» nuages qui couvrent le ſoleil & ceux

» qui couvrent le cœur, eſt que les uns » n'endommagent jamais la lumiere inté- » rieure du ſoleil, au lieu que les autres » peuvent endommager à la fin celle du » cœur, qui eſt la grace de Dieu. »

M. le Maître l'aſſura bien qu'il n'avoit pas beſoin de perſuaſion pour avoir en lui une parfaite confiance, & pour lui découvrir le fond de ſon ame. Il ne put s'empêcher de lui demander encore de vive voix ce qu'il lui avoit demandé par Lettre, s'il trouvoit ſi mauvaiſe la réſolution qu'il eut envie de prendre alors, de ne point ſortir de ſa cellule & de ne parler à perſonne. „ Je vous ai déja témoigné, „ lui dit M. de S. Cyran, que je n'ap- „ prouverois point cela. Je craindrois que „ ce ne fût une marque que vous fuſſiez „ un peu trop ſenſible à l'avis que je me „ crus obligé de vous donner. Pour moi „ ayant accoutumé de parler aux autres „ dans les ſentimens que j'ai de moi- „ même, & prenant plaiſir que mes amis „ me donnent tels avis qu'il leur plaira „ pour ma conduite, ſoit véritables ou „ faux, ſoit hors des occaſions, ſoit dans „ les occaſions, ſoit imaginaires ou réels; „ je parle de même à mes amis, ſans „ me pouvoir perſuader qu'ils le puiſſent

„ trouver mauvais, parce que je ne le
„ saurois trouver mauvais, je ne dis pas
„ d'eux, mais même de mon valet,
„ ce qui m'est arrivé quelquefois; parce
„ que je sai qu'il faut avoir une grande
„ vigilance pour s'opposer à celle du dé-
„ mon qui ne dort jamais, & que Dieu
„ souvent révele aux moindres ce qu'il
„ avoit caché aux plus grands, & au va-
„ let ce qu'il avoit caché au maître. S'il
„ m'est arrivé quelquefois de l'avoir trouvé
„ mauvais, je dis d'un valet, cela ne m'est
„ arrivé que par un premier mouvement:
„ & à la premiere revue que j'ai faite de
„ ma conscience le même jour, je m'en
„ suis toujours repenti. Les avis qui re-
„ gardent le bien de l'ame sont toujours
„ bons quoiqu'ils soient superflus, & j'ose
„ dire quoiqu'ils soient donnés mal à pro-
„ pos. Feu Boëce m'en a donné un seul
„ en ma vie, qui n'est jamais mort en
„ moi; & il ne me souvient pas que ja-
„ mais il m'en ait donné d'autres. Le Sage
„ a sur cela des sentences qu'il faut met-
„ tre à la tête de nos Bréviaires, & je
„ veux les pratiquer, ne l'ayant pas fait
„ jusqu'à présent. C'est le premier avan-
„ tage que je prétends tirer de notre pré-
„ sent entretien, afin que Dieu en soit

„ loué, & qu'il nous donne sa grace à tous
„ deux pour confondre le démon qui
„ nous observe, & duquel j'ose dire à
„ votre égard, *In me non inveniet quid-
„ quam.* Car je sens la force que Dieu
„ me donne pour tenir bon & vous ai-
„ mer toute ma vie, quoiqu'il gronde
„ & quoiqu'il s'efforce, s'il le pouvoit,
„ de mêler son yvraie dans le froment
„ de notre cœur, qui, lorsqu'il est à Dieu,
„ est, si j'ose le dire, inébranlable comme
„ lui, quoiqu'il soit sujet aux premieres
„ agitations, qui ne sont rien quand elles
„ ne passent pas plus avant. Je vous sup-
„ plie donc de ne plus faire à l'avenir, à
„ l'occasion de ces avis & d'autres évé-
„ nemens desagréables, ces sortes de ré-
„ solutions, où quelquefois votre mou-
„ vement vous porte, de ne bouger de
„ votre chambre. Permettez-moi de vous
„ dire que, si homme du monde avoit
„ sujet de faire ces résolutions, ce seroit
„ moi qui ai éprouvé depuis mon empri-
„ sonnement jusqu'où va le déréglement
„ des hommes, je ne dis pas de ceux du
„ monde, mais de ceux que le monde
„ estime en être dehors, & n'avoir leur
„ conversation que dans le ciel. Si j'a-
„ vois pû être maître de mon tems de-

„ puis ma liberté, pour employer en re-
„ pos une ou deux heures, j'aurois mis
„ ſur le papier, par chefs & articles, la
„ variété des jugemens & humeurs des
„ hommes, & de mes amis, & des gens
„ de bien, qui ont parlé pour moi. Tout
„ cela ne m'a pas porté plus avant par la
„ grace de Dieu, qu'à des admirations
„ intérieures ; & je ſuis prêt de rentrer
„ dans les mêmes combats avec les hom-
„ mes, ſans me ſoucier des événemens qui
„ en pourroient naître. Vous jugez avec
„ quelle ouverture je vous parle, & que
„ je prends plaiſir à répandre mon cœur
„ dans le vôtre. Je crois parler à moi-
„ même en parlant à mon ſingulier ami...
„ S'humilier, ſouffrir, & dépendre de
„ Dieu, eſt toute la vie chrétienne, ſi
„ on fait ces trois choſes continuelle-
„ ment & tous les jours avec joie & tran-
„ quillité au fond de l'ame. Après cela
„ que ceux qui voudront me fâcher vien-
„ nent, car je porte gravée dans l'ame
„ la vie & la croix de Jeſus-Chriſt, en
„ qualité de chrétien qui eſt entré en ſa
„ religion par le batême. Je reconnois
„ tous les jours que j'ai beſoin d'être
„ éveillé, non-ſeulement par des avis
„ ſemblables à celui que je vous donnai

„ alors, mais par de fâcheux accidens &
„ par des frayeurs qui ne m'arrivent que
„ trop souvent. C'est ce qui m'a fait en-
„ trer dans la pratique de ces trois pa-
„ roles que je viens de dire, qui contien-
„ nent toute la force de nôtre religion
„ de pratique, d'exercice, de vertu, &
„ non d'une contemplation oisive des
„ vérités divines. L'infirmité que nous
„ portons, & le péché dont nous sommes
„ environnés au-dedans & au-dehors, a
„ besoin de cette double leçon que nous
„ font nos amis & nos ennemis, les uns
„ par leur affection, les autres par leurs
„ haines. C'est pourquoi je ne puis me
„ repentir de vous avoir donné le con-
„ seil que je vous donnai alors, & que
„ vous reçutes si bien que je ne pouvois
„ m'en plaindre, sinon de ce que vous
„ le fîtes avec plus de soumission que je
„ ne voulois; n'ayant tendu qu'à vous ré-
„ duire à une simple séparation, pour
„ empêcher l'ennemi de troubler par de
„ tels objets le repos de votre solitude.

M. de S. Cyran cessant de parler sur ce sujet, M. le Maître lui mit en main la traduction des Offices de Ciceron à laquelle il l'avoit prié de travailler. „ Je „ vous demande pardon de vous avoir

„ proposé cet Ouvrage, lui dit M. de S.
„ Cyran : ç'a été pour des raisons qui me
„ semblent chrétiennes ; mais il m'est
„ toujours resté un scrupule de vous y
„ avoir engagé. Je vous avoue qu'en cela
„ j'ai reconnu la bonne & ferme opinion
„ que vous avez de moi. Je suis certain
„ que de deux cens hommes qui me con-
„ noîtroient autant que vous me connois-
„ sez, & qui auroient & la même lu-
„ miere & peut-être la même affection
„ que vous avez pour Dieu, il n'y en au-
„ roit peut-être pas un qui se fût rendu
„ si simplement & si facilement que vous
„ avez fait à cette proposition. J'ose vous
„ dire qu'on eût eu pour le moins la
„ créance, qu'il y avoit de l'extravagance
„ dans ce desir que j'avois de les faire
„ traduire élegamment. Les raisons que
„ leur eût pû suggerer la connoissance
„ qu'ils eussent eue de moi & du peu de
„ cas que je fais des auteurs payens, & de
„ ce que j'ai dit sur cela, les en eussent
„ rendu capables ; & je ne saurois trou-
„ ver mauvais que ceux qui ne sauront
„ pas les causes particulieres qui m'y ont
„ porté, en jugent à mon desavantage :
„ car les apparences sont pour eux, & les
„ causes véritables qu'y m'y ont poussé

„ ſont occultes, & ſi peu de la connoiſſan-
„ ce, je ne dis pas des raiſonnables, mais
„ des ſavans, & moins encore des dévo-
„ tieux, qui pardonnent moins ſembla-
„ bles excès que les ſavans & les raiſon-
„ nables, que j'ai admiré que vous ayez
„ voulu vous rendre avec tant de facilité
„ à ma propoſition, dont j'ai un très-par-
„ ticulier reſſentiment, fuyant de vous
„ dire, pour ne civiliſer pas trop notre
„ amitié qui eſt par-deſſus l'ordre civil,
„ que je vous ai une très-particuliere obli-
„ gation.

„ Auſſi je n'avois autre deſſein que de
„ vous propoſer ſimplement cet Ouvrage,
„ & de donner lieu à la grace de Dieu de
„ vous y engager, s'il vous en faiſoit naî-
„ la volonté; & ſi cela étoit, je n'enten-
„ dois pas que vous y miſſiez que quel-
„ que demie heure perdue, & encore de
„ tems en tems. J'en trouvois moi-même
„ la propoſition ſi ambigue & ſi incer-
„ taine, que j'attendois à l'éclaircir par
„ le jugement que vous en porteriez, &
„ par la diſpoſition que Dieu vous y don-
„ neroit. Je vous prie de recevoir tou-
„ tes les propoſitions que je vous pourrois
„ faire à l'avenir, avec cette liberté, &
„ d'en juger & faire ſelon les mouve-
mens

„ mens que vous recevrez de Dieu après
„ l'avoir invoqué sur cela. Pour moi, je
„ ne saurois rien faire que dans la grande
„ liberté de l'esprit, & comme y étant
„ engagé de la part de Dieu, & par ses
„ mouvemens intérieurs qui comman-
„ dent & font obéir en même-tems. Je
„ voudrois que tous mes amis fussent de
„ même, & qu'ils n'eussent non plus d'é-
„ gard à ce que je leur propose, que si
„ je me fusse tû. Il faut que toute loi &
„ tous bons avis soient premierement
„ proposés à Dieu, afin que ce soit lui
„ qui détermine ce qu'il lui plaît, & qu'il
„ applique notre volonté à ses œuvres se-
„ lon ses conseils éternels. Hors delà tous
„ nos travaux sont inutiles pour nous,
„ quoique quelquefois il soient bons &
„ utiles pour les autres : comme ceux qui
„ donnent l'aumône aux autres & ne se la
„ donnent pas à eux-mêmes les premiers,
„ le pauvre y trouve du soulagement &
„ le prochain de l'édification dans le bon
„ éxemple; mais celui qui fait l'aumône
„ autrement qu'il ne faut, & par un au-
„ tre esprit que celui de Dieu, blesse son
„ ame, s'il ne la fait mourir. Mais pour
„ ne vous dire qu'un mot des causes qui
„ m'ont porté à cette traduction, c'est

„ que, ſuivant la connoiſſance que j'ai
„ que Dieu s'eſt autant figuré, avec toutes
„ les vérités de l'ordre de la grace, dans
„ l'ordre de la nature & dans l'ordre ci-
„ vil, que dans la Loi de Moïſe, j'avois
„ remarqué dans ces Offices une vérite
„ qui regarde la puiſſance des Prêtres,
„ qui me frappa l'eſprit, & me fit voir
„ clairement que la raiſon d'un payen avoit
„ mieux vû un principe général, qui re-
„ garde toutes les puiſſances civiles & ec-
„ cléſiaſtiques que Dieu a données aux
„ hommes, qu'on ne le voit maintenant
„ dans les écoles. Car il faut avouer que
„ Dieu a voulu que la raiſon humaine
„ fît ſes plus grands efforts avant la loi
„ de grace, & il ne ſe trouvera plus de
„ Cicerons ni de Virgiles. C'eſt donc cela
„ qui m'a porté à faire traduire ces Of-
„ fices, & à les faire relier avec deux au-
„ tres traductions de deux auteurs ecclé-
„ ſiaſtiques, qui parlent dés mêmes cho-
„ ſes dont parlent ces Offices; afin que
„ par la comparaiſon des uns avec les
„ autres, on pût voir la grandeur de Dieu
„ qui a jetté les fondemens, pour ne pas
„ dire ſeulement qu'elle a tracé les figu-
„ res des vérités chrétiennes dans les Li-
„ vres de payens. „

M. le Maître le pria de lui dire ſon ſentiment touchant la penſée où il lui avoit mandé qu'il étoit de travailler à la vie des Saints. ,, J'ai fort penſé à cela, ,, lui dit-il, lorſque j'étois encore en pri- ,, ſon. J'approuve extrêmement votre deſ- ,, ſein ; mais je l'eſtime ſi grand que ,, pour le faire comme il faut, il eſt bon ,, de s'y préparer long-tems par la priere, ,, par le retranchement fait peu à peu de ,, ce qu'il y a de ſuperflu en nous, & ,, par la réunion de pluſieurs choſes qui ,, y ſont néceſſaires. Quand on ſe ſent ,, engagé à compoſer quelque Ouvrage ,, pour Dieu, dont pour peu humble que ,, l'on ſoit, on doit toujours ſe reconnoî- ,, tre peu capable, il faut ſe recueillir tout ,, dans ſoi-même, s'humilier, gémir, ,, prier. Il faut ſe conſidérer comme l'inſ- ,, trument & la plume de Dieu, ne s'é- ,, levant point ſi on avance, ne ſe décou- ,, rageant point ſi on ne réuſſit pas : car ,, il ne faut pas moins de grace pour évi- ,, ter l'abattement que l'élévement, puiſ- ,, que l'un & l'autre eſt un effet de no- ,, tre orgueil. Une plume ne s'éleve ni ne ,, s'abaiſſe, ſoit qu'on s'en ſerve ou qu'on ,, la laiſſe, ſoit qu'on écrive bien ou mal. ,, Ce ſont les Peres qui ſe ſervent de cette

„ comparaiſon. Vous avez vû dans S. Ber-
„ nard qu'il compare Dieu, au regard
„ des hommes, à un écrivain ou à un
„ peintre qui conduit la main d'un pe-
„ tit enfant, & ne demande au petit en-
„ fant autre choſe, ſinon qu'il ne remue
„ point ſa main, mais qu'il la laiſſe con-
„ duire : ce que fait ſouvent l'homme qui
„ réſiſte au mouvement de Dieu. C'eſt
„ donc, dit ce ſaint homme, l'écrivain
„ & non l'enfant qui écrit; & il ſeroit ri-
„ dicule que l'enfant eût vanité de ce
„ qu'il auroit fait, puiſque pour écrire
„ toujours de même il auroit beſoin d'a-
„ voir toujours le même maître, & que
„ ſans lui il écriroit ridiculement. Il en
„ eſt ainſi de Dieu & des hommes. C'eſt
„ pourquoi il n'y a rien de ſi raiſonnable
„ que l'humilité dans les travaux pour
„ Dieu, de même que dans les dons na-
„ turels. Et ſe tenant dans ces ſentimens,
„ on croît tout enſemble en vertu & en
„ lumiere. On acquiert une force mer-
„ veilleuſe, & il ſe répand une odeur de
„ piété dans l'Ouvrage, qui frappe pre-
„ mierement l'auteur & enſuite tous ceux
„ qui le liſent.

„ C'eſt pourquoi j'ai dit depuis peu à
„ un de mes amis, que les Ouvrages qui

„ se sont faits avec l'Esprit de Dieu & „ avec une entiere pureté de cœur, se „ font ressentir en les lisant, & qu'ils pro- „ duisent des effets de grace dans les ames „ de ceux qui les lisent dans tous les sié- „ cles de l'Eglise, à proportion comme „ les saintes Ecritures. Car il y a trois „ sortes de Livres qui édifient l'Eglise & „ les fidéles. Les premiers sont ceux des „ Ecritures saintes; les seconds sont ceux „ des Conciles & des Peres; les troisiémes „ ceux des hommes de Dieu, qui ont ré- „ pandu leur cœur devant lui en faisant „ leurs Ouvrages. Tous les autres, quel- „ que saints que soient leur sujet & leur „ matiere, sont Livres qui, par la ma- „ tiere & par le corps, tiennent du Ju- „ daïsme, & par l'esprit, du paganisme. „ Je reconnois que Dieu m'a fait une „ grande grace de n'avoir pas permis que „ j'aye fait des Ouvrages que j'avois pro- „ jettés, parce que je n'étois pas assez „ pur pour les faire selon que le méri- „ toit la sainteté de leur matiere, & qu'il „ falloit que je fusse purifié long-tems „ dans une double prison, qui m'a fait „ connoître & ressentir ce que je n'eusse „ jamais pû m'imaginer, avant que de „ l'avoir expérimenté lorsque j'étois à

„ Vincennes. Cela m'a fait remarquer
„ depuis peu la merveilleuse providence
„ de Dieu envers S. Jean, qu'il a voulu
„ auparavant purifier dans l'huile bouil-
„ lante pour le rendre digne d'écrire l'A-
„ pocalipse, & le quatriéme Evangile qui
„ est le plus élevé des quatre. „

M. le Maître lui témoigna combien il lui étoit obligé d'un avis si sage, & qu'il reconnoissoit plus que jamais la grandeur de la grace que Dieu lui avoit faite en le mettant entre ses mains. „ Ma recon-
„ noissance ne mourra jamais, lui dit-il:
„ j'avoue que j'en ai le cœur pénétré.
„ Pour moi je ne suis rien, dit M. de S.
„ Cyran, mais Dieu est tout. Je me ré-
„ jouis extrêmement qu'il ait ainsi gravé
„ dans votre ame une reconnoissance non
„ commune de la grace extraordinaire
„ qu'il vous a faite, en vous appellant à
„ lui. Il est vrai que les hommes croient
„ d'ordinaire donner à Dieu lorsqu'ils re-
„ çoivent de lui, & la plus grande partie
„ perdent les graces qu'il leur a faites,
„ parce qu'ils ne les ont pas assez esti-
„ mées. C'est en cela aussi où j'ai peur de
„ manquer avec les autres, & je ne vou-
„ drois pas une autre grace en ce monde
„ que de ne m'attiédir jamais dans le res-

„ ſentiment de celles que Dieu m'a faites, „ & particulierement de celle de ma priſon, qui a été pleine de ſi grandes & „ de ſi extraordinaires faveurs, que je ne „ voudrois autre choſe, ſinon qu'il eût „ agréable que je me décrivîſſe à tout le „ monde tel que j'ai été & ſuis encore „ en mes défauts, afin de mieux faire „ paroître la magnificence de ſes graces „ ſur moi, dans le ſeul ſouvenir deſquelles je m'attendris. J'aurois eu un grand „ tort de me plaindre de ma priſon. J'aurois au contraire ſouhaité qu'il l'étendît „ juſqu'à la fin de ma vie, donnant à ma „ vie telle étendue qu'il lui plairoit, puiſqu'elle étoit accompagnée d'un grand „ nombre de faveurs que j'ai reçues dans „ un grand nombre de mauvaiſes rencontres, & lorſque tout étoit bandé contre moi. Quelque grandes que fuſſent „ ces graces, elles me le paroîtroient „ moins s'il ne lui avoit plû de les combler par une derniere, qui me ſemble „ encore plus grande que toutes, & qui „ m'a ravi toutes les fois que j'y ai penſé. „ C'eſt qu'après pluſieurs conteſtations ſur „ les erreurs & les héréſies dont on me „ chargeoit, & après toutes les autres „ cauſes de mon empriſonnement, il a

„ permis enfin que je ne ſois demeuré
„ priſonnier que parce que je défendois
„ ſa charité, & ſoutenois qu'on ne pou-
„ voit aller à Dieu, ni prétendre à ſa
„ grace que par l'amour qu'on doit à ſa
„ grandeur & à ſa divine majeſté. Je ne
„ ſai ſi je pourrai me réſoudre à vous
„ montrer là-deſſus une ou deux pages
„ que j'ai tracées aujourd'hui après la
„ ſainte communion. Je le ferois ſi vous
„ le vouliez regarder comme une choſe
„ faite en courant, & ſeulement pour té-
„ moigner par quelques paroles, comme
„ par de ſimples ſemences, le reſſenti-
„ ment des graces que Dieu m'a faites.
„ C'eſt auſſi dans ce ſentiment que j'ai de
„ tout ce qu'il lui a plû de faire pour moi,
„ que je me ſuis ſenti porté à reconnoî-
„ tre à tout moment la grace qu'il vous
„ a faite, & à le prier de faire encore
„ par un ſurcroît de grace, qu'elle ſoit
„ toujours nouvelle dans votre cœur. A
„ la vérité je n'en puis parler, ni ne la
„ puis mieux exprimer que comme on
„ tâche d'exprimer Dieu & ſa grandeur
„ incompréhenſible, plutôt par des néga-
„ tions que par des affirmations, admi-
„ rant beaucoup plus les maux dont il
„ vous éloigne, que les biens dont il vous

„ a rempli. La vue de la grandeur du
„ monde & de sa prospérité que je vois
„ dans ceux que j'ai connus, ne me sert
„ qu'à me faire comprendre votre bon-
„ heur & le mien, de ce qu'il a plû à
„ Dieu de nous priver de toutes ces pros-
„ pérités & grandeurs visibles, *de quo est*
„ *mihi grandis sermo*, & qui seroit d'au-
„ tant plus grand que c'est le sujet de
„ grandes lamentations. „

M. le Maître le pria de lui expliquer ce que c'étoit que certains airs invisibles dont il lui avoit parlé dans une Lettre.
„ Je ne vous en puis dire autre chose, lui
„ dit M. de S. Cyran. Je ne vous en par-
„ lois que par ma propre expérience. J'a-
„ vois fait autrefois un sermon sur ce su-
„ jet à des Religieuses, où je montrois
„ qu'après qu'on a ruiné la cupidité des
„ richesses, des honneurs & des plaisirs
„ du monde, il s'éleve dans l'ame, de
„ cette ruine, d'autres honneurs, d'au-
„ tres richesses, & d'autres plaisirs qui ne
„ sont pas du monde visible mais de l'in-
„ visible. Cela est épouvantable, qu'après
„ avoir ruiné en nous le monde visible
„ avec toutes ses appartenances autant
„ qu'il peut être ruiné en ce monde, il
„ en naisse à l'instant un autre invisible.„

„ plus difficile à ruiner que le premier.
„ La plus grande difficulté est à le con-
„ noître & à le bien discerner ; ce que peu
„ de gens font, parce que c'est-là où les
„ esprits de malice font leurs jeux, & je
„ ne vous en ai parlé que par l'expérience
„ que j'en ai dans moi. Car c'est toute
„ la plus grande peine que j'aye mainte-
„ nant en plusieurs rencontres, & dans
„ les matieres, où j'ai, ce me semble,
„ plus avancé, que de faire ce discerne-
„ ment. Je me suis peint lorsque je vous
„ en ai parlé ; & j'ai eu plus d'égard à moi
„ qu'à vous, en parlant plutôt par occa-
„ sion, pour m'en donner de garde, que
„ par aucune nécessité particuliere où je
„ crusse que vous fussiez sur cela. „

Se levant ensuite & faisant quelques tours dans la chambre, il jetta les yeux sur la Bibliothéque de M. le Maître, & en parcourant les Livres, il lui disoit une espece de jugement qu'il en faisoit. „ Saint
„ Augustin est, dit-il, le premier des
„ Peres latins. Toutes ses paroles sont des
„ effusions de sa vertu. Ce sont des Li-
„ vres qui sortent de sa chaleur, *Unde*
„ *ardet, inde lucet.* Comme Appelle &
„ les autres grands peintres ont fait beau-
„ coup d'ouvrages communs dont on ne

„ parle point, & n'ont fait que trois ou
„ quatre chefs d'œuvres qui sont inimi-
„ tables; ainsi Dieu a des ouvrages moin-
„ dres, savoir les hommes à qui il a donné
„ moins de graces; & en a d'incompara-
„ bles comme S. Augustin & quelques
„ autres. S. Chrysostôme, le plus excellent
„ des Peres grecs. Ce sont là les deux
„ sources où tous les autres ont puisé. Car
„ la doctrine de ce dernier est la plus
„ pure & la plus relevée. Elle n'est pas si
„ populaire qu'on le croit. S. Ambroise
„ est excellent. Il est obscur, & il n'est
„ pas tant estimé parce qu'il n'est pas en-
„ tendu. Il a été le maître de S. Augus-
„ tin. S. Jerôme est moins que ces deux
„ là. Il avoit moins l'esprit du christia-
„ nisme que les autres. S. Cyprien est
„ excellent, *Aurum quærebat in stercore*
„ *Tertulliani;* non que Tertullien n'ait
„ été un grand personnage, mais il a eu
„ l'esprit & le cœur moins reglé que les
„ autres. S. Gregoire de Nazianze est le
„ premier après S. Chrysostôme. Saint
„ Cyrille après lui, & S. Basile ensuite.
„ S Gregoire Pape est un vrai disciple.
„ S. Augustin, qui n'a pas moins été son
„ maître dans les points principaux de la
„ vérité chrétienne, que Saint Ambroise

„ l'a été de S. Augustin. S. Grégoire s'ex-
„ prime clairement, au lieu que le lan-
„ gage de S. Ambroise est tellement spi-
„ rituel & allégorique, qu'il faut parti-
„ ciper à son esprit pour entendre bien
„ ses paroles, & éclaircir ce qu'il dit par
„ la connoissance qu'on a de la vérité
„ avant que de le lire. S. Bernard est le
„ dernier des Peres. C'est un esprit de
„ feu, un vrai Gentilhomme chrétien, &
„ comme un philosophe de la grace. Ce
„ qui est admirable en lui est que la
„ science lui ayant été donnée comme
„ par infusion, il n'a voulu néanmoins
„ rien écrire ni rien dire qu'il ne l'eût
„ trouvé dans la Tradition : ensorte que
„ divisant sa doctrine en certains points
„ capitaux, on la trouveroit toute dans
„ S. Augustin, dans S. Ambroise, & dans
„ S. Gregoire, qui étoient ses auteurs or-
„ dinaires. S. Thomas est un Saint ex-
„ traordinaire, grand Théologien. Nul saint
„ n'a tant raisonné sur les choses de Dieu.
„ Il étoit dans un siécle où l'on donnoit
„ beaucoup à la philosophie, & où l'on
„ commençoit à s'attacher au raisonne-
„ ment humain. Richard de S. Victor,
„ Guillaume de Paris : je les ai lus fort
„ peu, il y a plus de dix ans. Il me pa-

„ roiſſoit que c'étoient des auteurs mêlés
„ qui avoient de bonnes choſes, parmi
„ d'autres qu'il falloit lire avec beaucoup
„ de diſcrétion & de retenue. J'ai un peu
„ plus lû Hugues de S. Victor, qui étant
„ plus eſtimé que les autres, ne laiſſe
„ pas de contenir le même mêlange, non-
„ ſeulement en ce qui regarde la diſci-
„ pline, mais auſſi en ce qui regarde le
„ dogme & la ſimple doctrine de l'Egliſe.
„ C'eſt pourquoi je me ſuis un peu éton-
„ né du jugement que M. le Cardinal du
„ Perron en a fait, l'appellant la ſeconde
„ ame de S. Auguſtin. Car cela ne peut
„ être vrai, ſans diviſer en deux l'ame de
„ ce Saint, étant certain que Hugues de
„ S. Victor ne cenſure pas moins des ma-
„ ximes fondamentales de la doctrine
„ de Saint Auguſtin, qu'il en établit:
„ enſorte que je me ſuis étonné de cette
„ diverſité d'eſprit d'un même auteur, qui
„ ne procéde pas ſeulement du relâche-
„ ment de la diſcipline, qui commen-
„ çoit à être en ce tems-là, mais auſſi de
„ ce qu'on commençoit à raiſonner & à
„ traiter la Théologie par méthode. Ils ne
„ liſoient pas beaucoup les Anciens, quoi-
„ que ceux qui les ont ſuivis les ayent
„ lus encore moins; & ils conſervoient

» plus la Tradition par les restes qui en » étoient demeurés dans l'usage, que par » la lecture. Il faut toujours aller à no» tre source. Nous n'y voyons point ces » inégalités. Dieu faisant dans les ames » ce que feroit le soleil s'il imprimoit » toute sa lumiere dans un miroir, il ne » faut pas s'étonner si les Saints ont tant » de pensées, & font tant d'actions sem» blables. Car c'est une même lumiere en » plusieurs miroirs; & au lieu que la lu» miere ne luit pas en un miroir si » elle est trop proche, celle de la grace » ne reluit dans les cœurs qu'en appro» chant, & reluit en plusieurs, quoiqu'éloi» gnés les uns des autres, à cause de l'im» mensité de Dieu : ce que ne peut faire » la lumiere naturelle.

Il se tut là quelque tems ; puis reprenant la parole il dit à M. le Maître qui étudioit jusqu'à son silence, & le trouvoit éloquent : » Je ne puis m'empêcher, Mon» sieur, de vous répéter ici ce que je crois » vous avoir dit dans quelqu'une de mes » Lettres, touchant l'amour de la science, » & du tempérament qu'il y faut appor» ter. Je puis vous dire encore sur ce su» jet ce que je viens de vous dire en vous » parlant de ces airs invisibles, que c'est

» plus pour moi que je parle que pour » vous. Car si, après vous avoir dit en gé- » néral les graces que Dieu m'a faites » dans ma prison, je vous disois les vues » terribles & les épreuves que j'y ai eues, » particulierement au commencement, » vous ne trouveriez pas étrange que je » fusse dégouté de la science, & par con- » séquent de toutes les actions du monde, » qui ne sont rien en comparaison d'elle. » Dieu m'y a fait voir que toute la science » séparée de lui n'est rien, & qu'il y a » grande peine en ce tems, de la façon » qu'on la puise dans les écoles, d'allier » l'amour de Dieu avec la science, & de » les tenir long-tems unis ensemble. J'a- » voue pour moi franchement, qu'étant » né avec cette passion de savoir, elle m'a » nui plutôt que servi pour l'acquisition de » la vraie vertu; & même pour la con- » noissance de la pure vérité. J'ai grand » sujet de dire de celle qui m'a donné » quelque réputation jusqu'à trente ans, » que ce n'étoit que vanité, & d'autant » plus dangereuse que les plus sages en » ont une autre opinion; & que depuis » que Dieu m'a fait passer de cette science » à l'autre, & de celle des hommes à » celle des anges de l'Eglise, qui sont les

» Apôtres & leurs successeurs, j'ai reconnu
» par de notables expériences, que qui
» ne croît autant en charité qu'il croît en
» science apostolique, tombe enfin dans
» une plus grande & plus horrible vanité,
» que n'est la premiere dont j'ai parlé.

» Il est certain que si j'étois à rajeunir,
» ce que je ne voudrois pas pour rien du
» monde en courant les hazards de la
» jeunesse depuis l'enfance, & que j'eusse
» la connoissance expérimentale que j'ai,
» je ne choisirois dès le commencement
» qu'une retraite entiere du commerce
» du monde & de gens d'Eglise, pour
» servir Dieu, s'il lui plaisoit me faire
» cette grace, dans quelque solitude. Et
» si à l'heure que je vous parle & à l'âge
» où je suis, j'étois assez fort pour me
» passer de la compagnie des hommes, je
» choisirois d'être seul, ou pour le moins
» d'être reclus dans quelque communauté
» religieuse; & si quelqu'un vouloit re-
» cevoir quelque instruction de moi, je
» ne penserois pas le conduire mal de lui
» conseiller de bonne heure de se con-
» tenter de l'instruction que S. Hilaire
» donna à S. Martin, suivant en lui la
» disposition qu'il y trouva, & que Dieu
» y avoit mise. Les causes de cette dis-

» position où je suis maintenant, & qui
» procédent toutes des vues que j'ai eues
» étant en prison, sont longues à déduire;
» mais cela néanmoins ne m'a pas fait
» changer de dessein d'étudier, & de ren-
» dre à Dieu selon mes forces présentes,
» les fruits du petit talent qu'il m'a donné.
» J'appréhende trop ce qu'il dit dans son
» Evangile à celui qui avoit caché le sien,
» & je n'ai jamais pensé à vous détour-
» ner du vôtre, en continuant vos étu-
» des & vos lectures, par les paroles que
» je vous ai dites dans mes Lettres, non
» plus que par l'avis que je vous donne
» présentement touchant le tempérament
» qu'il faut apporter à la science. Je sai
» à qui je parle, & que le bon sens dont
» Dieu vous a doué, vous fera bien en-
» tendre jusqu'où il faut étendre ce tem-
» pérament & cette modération. Un tel
» avis est autant pour moi que pour vous.
» Je fais presque toujours comme le bon
» cavalier, qui se remue & s'excite lui-
» même au combat en remuant & exci-
» tant le cheval sur lequel il est monté.
» J'en ai plus besoin que vous, ou pour
» le moins autant. Je sai que la curiosité
» est la premiere branche de la cupidité,
» qui en a une infinité, comme dit no-

» tre maître : car nous nous ſommes per-
» dus dans le Paradis par la curioſité &
» par le deſir de ſavoir.

» Il faut bien prendre garde de ne faire
» pas des maximes fauſſes, pour ne pas
» dire des erreurs, des bons avis & des
» excellentes vérités, en les étendant plus
» qu'il ne faut. Je crains cela en moi, &
» à cauſe de cela je travaille toujours à
» me redreſſer, lorſque je vois que la
» vérité même & le bon conſeil me fait
» trop pancher d'un côté, pour le grand
» deſir que j'ai de me tenir toujours dans
» le milieu où Dieu veut que je demeure,
» pour ne pas manquer de le ſervir dans
» l'unique talent qu'il m'a donné, & que
» vous pouvez dire auſſi que Dieu vous a
» donné, vous en ayant ôté un excellent
» par votre propre volonté, dans lequel
» vous le pouviez ſervir avec gloire &
» réputation. Et s'il eût été moindre, je
» n'aurois peut-être pas été en priſon,
» quoique je vous en remercie encore de
» vive voix, ainſi que j'ai fait par Let-
» tres, comme d'une faveur que j'ai re-
» çue de Dieu à votre occaſion. J'entends
» donc que nous continuions d'étudier
» tous deux, mais à deux conditions,
» l'une que notre étude ſera notre orai-

» ſon, & d'autant plus longue que nous
» étudierons plus long-tems. Elle le ſera,
» ſi, au commencement, au milieu, &
» à la fin de notre étude & lecture, nous
» regardons Dieu & prenons avec goût
» la nourriture qu'il nous donne par ſes
» ſaints Livres, (je ſuppoſe que nous
» n'en liſons pas d'autres) & par les com-
» poſitions que nous faiſons, qui doivent
» être les premieres productions de cette
» nourriture que nous avons priſe, en
» priant dans la lecture & en liſant dans
» la priere. J'ai vû, ce me ſemble, quel-
» que choſe appartenant à cela dans la
» vie de S. Vincent Ferrier, quoiqu'il ne
» ſoit pas beſoin d'autre auteur que de la
» Sageſſe éternelle qui nous l'a dit &
» preſcrit pluſieurs fois dans ſes Ecritures.

» Il faut autant de précautions contre
» la vaine gloire, en étudiant, qu'il y a
» de vanités dans toutes les excellentes
» occupations, ſelon S. Philippe de Neri
» qui l'a pris de S. Auguſtin notre maî-
» tre; ou peut-être je me rencontre avec
» lui en cela. Il y en a trois, ſelon ces
» Saints, la maîtreſſe, la compagne, &
» la ſervante. La premiere précede tou-
» jours la bonne œuvre, la ſeconde l'ac-
» compagne autant qu'elle dure, la troiſié-

» me la ſuit comme l'ombre après qu'elle
» eſt achevée ; & il n'y a gueres d'homme
» ſpirituel qui ne l'éprouve. Que ſi cela
» eſt vrai de toutes les bonnes œuvres,
» il eſt ſans comparaiſon plus vrai de celle
» de la ſcience, de laquelle auſſi ces deux
» Saints entendent parler principalement;
» car la ſcience contient un doux & agréa-
» ble poiſon qui ſe gliſſe inſenſiblement
» & ſans qu'on s'en apperçoive, dans tous
» les Ouvrages d'un homme ſavant. En
» nulle choſe du monde il n'eſt plus fa-
» cile au diable de donner le change &
» de faire prendre le moyen pour la fin,
» comme en la ſcience, à cauſe de la
» beauté & de l'attrait de la vérité, qui
» de ſoi engage les ſens par leſquels elle
» paſſe, & fait par eux que ce qu'il y a
» de ſenſuel & de corruptible dans l'eſ-
» prit y conſent. Car le premier péché
» n'a pas moins corrompu & ſouillé notre
» ame que notre corps. C'eſt pourquoi
» les bons avis qui nous réveillent & nous
» obligent à prendre garde & à veiller
» avec ſoin, ſont bons & néceſſaires de
» tems en tems. C'étoient là les ſeuls tem-
» péramens que je vous demandois par
» ma Lettre, leſquels je réduirois volon-
» tiers à ſix ou ſept régles, par l'obſerva-

» tion desquelles on se peut défendre dans
» l'Eglise de cette furieuse tentation qui
» est inséparable de l'étude dans un bon
» esprit, & s'en défendre mieux qu'Adam
» & Eve ne s'en sont défendus dans le
» Paradis : ce qu'il est beaucoup plus dif-
» ficile de faire dans ces études posté-
» rieures de l'Eglise, où l'on a séparé la
» science de la vertu & de la charité in-
» térieure, qu'aux précédentes où les plus
» savans dans les Ecritures & les vérités
» de Dieu ont toujours été les plus saints
» & les plus vertueux : desorte que si en
» quelqu'un de ces anciens ces deux
» choses se sont trouvées séparées, il n'a
» pû subsister long tems dans l'Eglise ; &
» il a fallu assez ordinairement qu'il soit
» tombé dans l'hérésie. Je suis bien aise,
» puisque je vous vois, de parler de vive
» voix d'un sujet si important avec vous.
» On ne sait quand on pourra se revoir.

» La premiere régle que je disois qu'il
» falloit garder dans l'étude, contre la
» tentation de la science, est de n'avoir
» aucun intérêt dans le monde, & de
» l'avoir rejetté par un généreux mépris,
» comme les Apôtres rejettoient les moin-
» dres poussieres de leurs pieds, sortant
» des maisons particulieres où ils n'avoient

» trouvé que le monde. C'est ce que Dieu » vous a fait la grace de faire à la vue de » tout Paris : ce qui vous devroit donner » un joie continuelle dans l'ame, & vous » faire dire à Dieu à tout moment, *Cantabiles mihi erant justificationes tuæ in loco peregrinationis meæ.*

» La seconde régle est de prier Dieu en » tous les endroits, suivant l'avis de l'Apôtre, *Orate in omni loco levantes puras manus*, & de faire de sa lecture & de son » écriture une continuelle oraison, qui sera » d'autant plus agréable à Dieu qu'elle sera » faite dans l'humiliation devant sa vérité, » pour laquelle seule il dit qu'il est venu en » ce monde; & à cause de cela il la faut » aimer autant que Jesus-Christ, & ne la » contempler jamais que comme un rayon » dépendant de son soleil, & dont la vue » ne doit non plus être séparée en nous » de l'amour, qu'elle ne le peut être de » sa source, qui est Jesus-Christ.

» La troisiéme régle est de prendre » plaisir à communiquer de ce que nous » faisons, & à en parler, en intention » d'attirer la grace de Dieu sur nous, » avec ceux que nous savons avoir un » même esprit & un même amour pour » la vérité & pour Dieu, que nous avons,

» & qui en parlent & écrivent avec un » pareil désintereſſement de toutes choſes » & de la gloire même que le monde » donne à ceux qui le ſervent, & ſans » ſonger au monde, ni à la vanité de ſes » ouvrages.

» La quatriéme régle eſt celle qui eſt » contenue dans cette vérité qu'il ne faut » jamais oublier : Que ſi la ſcience des » choſes divines (car nous ne parlons que » de celle là, & ne faiſons nul cas de l'au- » tre) croît plus en nous que la charité » & la grace de notre Sauveur, il faut » néceſſairement qu'elle l'emporte de ſon » côté, & la faſſe paſſer, & enſuite per- » dre dans ces élévemens que l'Apôtre » appelle des enflures de l'eſprit, & un » autre Saint des tournoyemens & des » vertiges du cerveau.

» La cinquiéme qui s'enſuit, eſt que » le plus grand tempérament de la ſcience » divine eſt la charité, & que s'il faut » que l'une des deux ait de l'avantage plus » que l'autre, il faut que ce ſoit la cha- » rité & la grace, parce qu'elle ſeule éléve » l'ame vers les objets du ciel; au lieu » que la ſcience même des choſes ſain- » tes, étant ſeule, abaiſſe vers les objets » du monde, & ne peut s'élever vers

» Dieu que par la charité. C'eſt pourquoi
» quiconque paſſe ſa vie dans l'étude des
» choſes ſaintes, doit faire proviſion
» de charité, & avoir des tems particu-
» culiers & journaliers pour la faire croî-
» tre, comme il a des heures deſtinées
» pour faire croître la ſcience.

» La ſixiéme régle eſt qu'un des grands
» moyens pour empêcher l'élevement de
» l'eſprit naturel & de la ſcience acquiſe,
» & faire que la charité la devance tou-
» jours en croiſſant, eſt de tenir tous les
» jours le corps humilié dans certains
» exercices extérieurs & manuels, entre
» leſquels ceux qui nous tiennent occu-
» pés en remuant de la terre tous les jours
» ne ſont pas des moindres, encore qu'il
» y en ait d'autres plus humilians & plus
» de charité, quoiqu'ils ne ſoient pas ſi
» pénibles. J'y trouve ſeulement à redire
» que vous y mettez trop de tems, &
» que vous dérobez beaucoup de celui que
» Dieu demande de vous pour augmen-
» ter, en étudiant, le talent que Dieu
» vous a donné pour le bien de ſon Egliſe
» & pour l'édification du prochain. J'ap-
» prouve extrêmement toute ſorte de tra-
» vail corporel, & je diſois l'autre jour à
» une perſonne, que Dieu l'avoit imposé
à

» à Adam, & lorſqu'il le mit dans le Paradis, & lorſqu'il l'en chaſſa, quoique l'un fût un travail d'innocence, & l'autre un travail de pénitence. Mais je deſire le même tempérament pour ce travail, que je deſire pour la ſcience, fuyant également toutes les extrémités, pour tenir l'ame dans la médiocrité ſans laquelle tout eſt vitieux.

» Vous pouvez juger par là que lorſque je vous priai, étant encore en priſon, de tempérer le deſir de la ſcience, je le prenois dans un autre ſens qu'il ne parut dans la réponſe que vous fîtes. En cela, comme au reſte, j'eus encore plus d'égard à moi qu'à vous, & je m'inſtruiſois moi-même. Je puis vous aſſurer encore une fois que j'ai plus beſoin de cette leçon que vous, & que ſi Dieu ne me conſeilloit, je commettrois beaucoup de fautes tous les jours en étudiant : ce qui n'empêche pas que je n'en commette pluſieurs dont je dis ſouvent ma coulpe. Car pour fermer toutes mes régles par la derniere qui eſt peut-être la principale, contre laquelle je heurte ſouvent, il faut pour ne point recevoir de dommage de l'étude des choſes ſaintes, que lorſque nous la quittons pour

» faire quelque bonne œuvre, soit priere » ou autre, nous le fassions de telle sorte » & avec une telle tranquillité d'esprit, » que nous ne jettions nullement ni » la vue de l'esprit ni le desir du cœur » sur les Livres & les autres occupations » d'études plus agréables, que nous avons » quittées pour faire autre chose qui est » moins dans notre inclination & dans » notre dévotion; & les hommes pieux » qui ont l'esprit & l'inclination aux Li- » vres, péchent souvent contre cette ré- » gle qui étant bien pratiquée, fait faire » de grands progrès dans la grace à un » homme de bien, sur-tout lorsqu'il est » solitaire; puisque cette pratique en con- » tient plusieurs, & fait que l'ame s'é- » xerce, par une seule action, dans qua- » tre ou cinq vertus à la fois, en même- » tems. C'est pourquoi je vous supplie » de trouver bon que je réduise votre » travail manuel à deux heures par jour, » & que le reste soit pour l'étude & pour » la priere. »

M. de S. Cyran s'arrêtant là, M. le Maître tout appliqué à ce qu'il entendoit, lui dit : » Je vous demande pardon, si je » vous avoue ingénuement que j'ai crû » voir au travers de certains voiles, dans

» une Lettre que vous me fîtes l'honneur » de m'écrire de Vincennes, que vous » n'approuviez pas extrêmement mes études; & franchement dans cette pensée, j'ai laissé là les Livres, j'ai abandonné l'Hébreu, & n'ai plus continué » ma traduction des Pseaumes. »

» Ha! point du tout, reprit aussi-tôt » M. de S. Cyran, je suis obligé de vous » détromper. L'intérêt que je prends à » l'avancement de vos Ouvrages, m'oblige de vous assurer que ce que vous » avez vû au travers du voile de mes paroles, n'a nullement été ma pensée, » non pas même par une seule vue passagere. Tant s'en faut que cela soit, » que je me sens obligé de vous dire mes » sentimens touchant vos Pseaumes; & » quoique vous me défendiez de m'expliquer sur cela, il me semble que Dieu » m'y oblige, afin que je ne manque pas » à la charité & l'amitié tout ensemble, » & que vous connoissiez parfaitement le » fond de mon cœur, & que vous ne me » traitiez plus par des soupçons qui sont » les principes des courtisans, par lesquels ils se font cent mauvaises conséquences, mais qui ne doivent pas être » les nôtres, ayant appris du Fils de Dieu

» à fuir telles préventions, & à nous laiſ-
» ſer plutôt tromper, que de prétendre
» éviter toutes mauvaiſes rencontres par
» des ſoupçons.

» Premierement, je puis vous dire de-
» vant Dieu, que j'ai eu paſſion dès le
» commencement pour la traduction de
» vos Pſeaumes, & que j'ai crû tou-
» jours que vous y réuſſiriez bien, &
» que cet Ouvrage pourroit être utile un
» jour, lorſqu'il ſeroit en ſa derniere per-
» fection; en quoi je vous puis dire en
» paſſant que je ne vous regardois plus
» comme une perſonne du monde, ni
» preſque comme un laïque, puiſque
» d'ailleurs il eſt ridicule qu'un ſéculier
» traduiſe la Bible, comme de voir un
» Eccléſiaſtique aller à la guerre. Votre
» préface même m'a plû. Je n'y ai rien
» trouvé à redire, ſinon ce que je vous
» écrivis du bois de Vincennes, ſur la
» langue hébraïque, quoique je ſache que
» votre opinion eſt celle de pluſieurs
» grands & ſages perſonnages, & que
» *adhuc ſub judice lis eſt.* Je me ſuis
» même repenti de vous avoir renvoyé
» vos Pſeaumes, parce que vous tardâtes
» trop de me les rendre. Je voulois voir
» à fond la préface, pour mieux conſidé-

» rer la maniere dont vous parlez de la
» traduction des Septante, sur laquelle je
» me reservois à vous dire quelque chose,
» sachant que S. Jerôme a varié en cela.
» Je vous prie de me la donner mainte-
» nant, telle qu'elle est, pour ma satis-
» faction.

» J'ai donc ri des soupçons que vous
» avez eus de moi, si contraires à mes
» sentimens, & même à mes régles : mais
» je ne suis pas si content de ce que vous
» me venez de dire, que vous avez in-
» terrompu cet Ouvrage, dans lequel je
» croyois que vous continuïez de travail-
» ler, comme je vous prie de le faire,
» quand ce ne seroit que pour mon con-
» tentement ; & si vous croyez que j'aye
» de la franchise & de la sincerité, sans
» laquelle je ne serois pas ce que je pré-
» tends être à Dieu & à vous, assurez-
» vous que je vous parle du fond de l'ame,
» étant un peu humilié de me voir dans
» la nécessité de vous dire cela, moi qui
» croyois être cru à ma simple parole de
» tous ceux qui me connoissent. Ce n'est
» pas que je n'use de condescendance sou-
» vent ; mais je ne l'ai nullement fait
» avec vous, étant toujours prêt de l'a-
» vouer lorsque je le fais, & qu'on me
» demande de le savoir.

» Permettez-moi de vous dire que vous
» outrez en de certaines occasions, ce que
» je ne ſaurois approuver. Je vous prie
» de tempérer autant ce que vous entre-
» prenez, que je tempére & que je de-
» ſire que vous tempériez la ſcience : car
» Dieu nous a donné à nous deux de l'a-
» mour pour elle. J'ai accoutumé de dire
» qu'il y a des averſions qui ſont auſſi
» mauvaiſes que des inclinations, hor-
» mis les averſions des femmes pour ceux
» qui ſont liés, ou qui y ont renoncé.
» Hors ce ſeul cas, il ne faut être enclin
» à rien, ni éloigné de rien, parce que
» ces deux mouvemens peuvent être éga-
» lement mauvais par leur effet, & con-
» traires au deſſein de Dieu, ſi on s'y
» tient attaché avec trop de reſtriction.
» Dieu veut que l'ame ne ſoit attachée
» qu'à lui, & qu'ainſi elle ſe tienne com-
» me en ſuſpens pour tout le reſte. J'ai
» tâché de me tenir en cet état à l'égard
» de tous mes calomniateurs & perſé-
» cuteurs qui ſont en grand nombre. Je
» ſuis prêt de les voir & de les embraſ-
» ſer, ſi Dieu le veut. De deux indiffé-
» rences il y en a une qui eſt mauvaiſe,
» & qu'il faut plus éviter que certaines
» paſſions & déterminations. »

Ces Messieurs furent interrompus là par les grands cris d'un pauvre paysan, qui venoit demander du secours pour sa femme en couche, dont l'enfant étoit mort sans batême. M. de S. Cyran qui étoit extrêmement tendre en fut touché, & dit là-dessus plusieurs choses, sur la profondeur impénétrable des jugemens de Dieu, qui ne régne pas moins par sa justice que par sa miséricorde. M. le Maître lui demanda ce qu'il croyoit de l'état de ces enfans, & s'ils avoient la peine du sens. M. de Cyran lui répondit, » qu'il » étoit certain que le diable possédoit » l'ame d'un petit enfant dans le ventre » de sa mere; que S. Augustin le soute- » noit contre les Pélagiens, & le prou- » voit par la cérémonie de l'Eglise, en » laquelle on soufle dans le bâtême pour » chasser le malin esprit; que pour la » peine du sens, on ne pouvoit révoquer » en doute que la providence divine, » pensant la peine que le sens humain » auroit de le comprendre, le lui a voulu » rendre visible & palpable dans les pei- » nes étranges, & dans la mort même » que les petits enfans souffrent tous les » jours à notre vue. Car c'est une ma- » xime indubitable de S. Augustin, con-

» tre les Pelagiens, qu'il eſt auſſi impoſ-
» ſible à la juſtice divine de punir, & faire
» endurer du mal ſans qu'on ait péché,
» que de ne punir point les coupables.
» D'où il conclud contre les hérétiques,
» que, puiſque les enfans ſouffrent tous
» les jours, il faut néceſſairement qu'ils
» ayent quelque péché, qui n'eſt autre
» que l'originel ſeulement; que ſelon la
» doctrine de ce Saint, & ſelon la rai-
» ſon évidente & invincible, les peines
» que les enfans endurent en cette vie
» ſont les peines du péché originel; & ces
» peines étant ſenſibles & quelquefois ef-
» froyables, il eſt manifeſte que le péché
» originel mérite des peines ſenſibles &
» corporelles; & partant l'expérience mê-
» me ruine le principe ſur lequel ſe fon-
» dent ceux qui rejettent cette vérité, &
» qui diſent que le péché originel ne doit
» pas être puni de la peine du ſens. Vous
» avez le jugement ſi bon, que je m'aſ-
» ſure que cela ſeul vous ſuffira pour être
» bien perſuadé là-deſſus. C'eſt un des
» points qui eſt le mieux fondé ſur toute
» l'Ecriture ſainte & ſur toute l'antiquité
» de l'Egliſe, & qui nous fait voir qu'il
» ne faut pas trouver étrange que l'on ſe
» ſoit écarté de la tradition de nos Peres

» en tant d'autres points moins évidens, » préférant le sens de la raison à celui de » la foi & de la vertu chrétienne. J'ai un » Livre qui a été composé sur ce seul point » par un auteur célébre, & approuvé par » trente Docteurs & deux des plus fameuses » Universités. Toutes les raisons des nou- » veaux Théologiens, & toutes les ob- » jections y sont solidement réfutées, » quoiqu'on y puisse ajouter encore quel- » que chose.

» Mais puisque nous sommes sur les » enfans, dit M. de S. Cyran à M. le » Maître, il faut que je vous rende gra- » ces de la bonté avec laquelle vous avez » bien voulu vous charger de l'éducation » du petit M. d'Andilly, & du petit de » Saint Ange, & que je vous demande » pardon de la liberté que j'ai prise de » vous faire cette proposition. Je ne l'ai » fait qu'après les grandes assurances que » l'on m'a données de votre bonne vo- » lonté en ce point. Pour la chose en soi, » il me suffit de dire que vous ne sauriez » plus mériter de Dieu, qu'en travaillant » pour bien élever des enfans. Si Dieu » ne nous les avoit recommandés plu- » sieurs fois, on en pourroit douter. J'ad- » mire l'agrandissement que Dieu a fait

» des choses qui semblent petites en elles-
» mêmes. Cela m'oblige à avoir du res-
» pect pour toutes choses. Il me semble
» que quand celles qui paroissent moin-
» dres ont quelque rapport à Dieu, elles
» doivent être regardées comme grandes.
» Il n'y a rien à proprement parler de
» grand en soi. Il n'y a rien aussi qui ne
» soit grand en Dieu ; & puisqu'il a choisi
» les choses foibles pour confondre celles
» qui sont fortes, & que le dessein de
» Jesus-Christ en la réparation du monde,
» a été de détruire ce qui étoit pour éta-
» blir ce qui n'étoit point, renversant la
» sagesse humaine par la folie de la croix,
» il faut adorer cette conduite, & ne
» mettre point sa confiance dans ce qui
» a quelque apparence de grandeur, mais
» plutôt dans la petitesse que Jesus-Christ
» a relevée, la prenant en lui-même,
» pour la rendre digne de notre estime.

» Je vous avoue que ce seroit ma dé-
» votion de pouvoir servir les enfans.
» Etant au bois de Vincennes, je m'oc-
» cupois avec le petit neveu de M. le
» Chantre. Il étoit fils d'une jeune veuve
» fort pauvre, & qui avoit d'autres enfans.
» Après l'avoir nourri quelque tems, je
» l'envoyai à M. le Chambrier à S. Cyran.

» Je le lui recommandai comme un en-
» fant de Dieu, & que j'aimois autant
» que s'il eût été le mien propre. Je lui
» dis que s'il le recevoit en cette qualité,
» & qu'il veillât sur lui, Dieu le béni-
» roit lui-même, & lui donneroit la grace
» de se bien renouveller. Je le lui donnai
» comme S. Jean l'Evangeliste donna un
» jeune homme à un Evêque qui n'en
» eut pas assez de soin. Je lui promis que
» s'il étoit bien conduit il pourroit réussir,
» parce qu'il a de l'esprit assez, & du ju-
» gement, & qu'il n'a besoin que d'être
» bien veillé sur ses inclinations, qui sont
» à la paresse, comme la plûpart des bons
» esprits y sont sujets, à la menterie, &
» à la mangerie, à cause du tempérament
» qui le demande. Il me fait ressouvenir
» de vous recommander d'accoutumer les
» vôtres à manger toutes sortes de légu-
» mes, de la morue, des harangs; car celui
» dont je vous parle fuyoit un peu cela,
» parce qu'il avoit été mal accoutumé : je
» l'avois accoutumé un peu, mais il restoit
» encore quelque chose à faire. J'ai prié
» qu'on le traitât doucement, & néan-
» moins qu'on le chatiât de verges quand
» il résisteroit & réitéreroit ses fautes. Tous
» ces défauts sont encore joints à l'inno-

» cence. C'eſt un don que j'ai crû faire
» à Dieu pour les péchés que j'ai faits en
» cet âge ; deſorte qu'en lui faiſant du
» bien je croyois ſatisfaire à Dieu. J'au-
» rois pû le garder comme une eſpece de
» jouet, mais j'aimai mieux m'en priver
» pour le tirer de bonne-heure d'un lieu
» où il ne pouvoit avancer dans la vertu.
» Je lui ai fait ſavoir de bonne-heure qu'il
» étoit deſtiné à la religion.

» J'ai ainſi élevé un petit menuiſier
» qui eſt encore à S. Cyran. J'ai don-
» né ordre qu'on lui parle de Dieu de
» bonne-heure, & qu'on le faſſe prier ;
» car ſans cela on ne fait rien. J'aime
» extrêmement toute ſorte d'enfans. J'en-
» voye auſſi le petit V. à mon Abbaye,
» pour éprouver pendant ſix mois s'il vou-
» droit tendre à la religion ou à l'étude ;
» & ſuivant qu'on en jugera, ſe réſou-
» dre à le mettre dans quelque travail ou
» occupation qui ne ſoit pas périlleuſe,
» s'il ne veut ſe donner à Dieu. J'ai en-
» voyé auſſi le petit D***. qui pourra être
» propre à ſervir Dieu. M. Lancelot qui
» eſt là m'a aſſuré qu'il n'étoit pas éloigné
» d'inſtruire de petits enfans, & s'eſt of-
» fert d'avoir ſoin de tous ceux que je lui
» envoyerois. Ceux qui peuvent donner

» pension sans être à charge à leurs parens, la peuvent donner. Si j'y étois, » je n'en voudrois point ou fort peu; mais » il ne faut pas être à charge à M. le » Chambrier, & d'autant plus que j'y en » envoye qui ne peuvent rien donner, » n'ayant rien. Je prie M. Lancelot de » ne pas presser le petit V***. aux travaux de l'esprit, mais lui faire continuer son latin peu à peu, sans le gêner » sur-tout à apprendre par cœur. Il faut » tirer de son latin ce que l'on peut, » pourvû qu'il ne se licentie pas au reste. » Je lui dis de le suivre seulement dans » ses bonnes inclinations, & de ne lui » point demander ce qu'il n'a point. Il » faut tâcher de bien discerner si Dieu appelle un enfant à l'étude, par son inclination constante, par sa docilité, & par » ses bonnes mœurs.

» Je vous fais ce détail pour vous montrer combien j'aime les enfans; & » comme j'ai dit qu'il les faut aimer, & » qu'il les faut prendre à la mammelle, » ma dévotion au bois de Vincennes étoit » de me charger d'enfans à cet âge là; » de payer les nourrices, de leur faire » achetter des chemises & autres linges. » J'avois même envie d'envoyer vers les

» frontieres recueillir quelque petits en-
» fans orphelins, qui n'eussent ni pere ni
» mere, pour les nourrir en mon Abbaye.
» On me parla d'un tel, lorsque j'étois
» près de sortir du bois de Vincennes,
» que j'y ai envoyé. J'ai voulu qu'il sût
» que c'étoit un Abbé nommé tel qui le
» faisoit nourrir, pour lequel on le de-
» voit faire prier Dieu tous les jours,
» parce que son pere & sa mere étant
» morts, c'est maintenant comme son
» pere. Quand ils seront grands je leur
» ferai apprendre un métier, ou je les
» ferai élever selon le don de la grace que
» je remarquerai en eux. Car je tâche
» toujours d'avoir soin d'eux, quand j'ai
» une fois commencé, afin que mon au-
» mône soit semblable à l'aumône & à la
» grace que Dieu nous fait, qui est une
» aumône propre aux réprouvés si elle
» n'est jusqu'au bout. Continuez donc,
» Monsieur, d'avoir soin de ces enfans
» qui sont ici. Vous savez qu'outre les
» causes générales, vous & moi en avons
» de particulieres qui nous y obligent, &
» plus envers ceux là qu'envers les au-
» tres. Vous savez qui est M. d'Andilly
» & Madame de S. Ange. Quand il n'y
» auroit que l'expiation des années mal

» passées, il me semble qu'on ne sauroit
» faire une pénitence plus parfaite & plus
» agréable à Dieu, s'il est vrai qu'elle
» consiste dans une juste proportion.

Il lui demanda ensuite des nouvelles de ces enfans. M. le Maître lui dit beaucoup de bien du petit d'Andilly ; mais il fut plus reservé en lui parlant du petit de Saint Ange. » Je vous entends, lui dit M.
» de S. Cyran, mais je vous avoue néan-
» moins qu'encore que je me réjouisse de
» ce que vous me dites du petit Jules, je
» ne puis m'en réjouir trop ; comme je
» ne saurois encore trop m'attrister de ce
» que vous me faites entrevoir du petit
» Saint Ange : puisqu'il est vrai que sou-
» vent ceux qui semblent être les plus
» proches de Dieu, en sont les plus éloi-
» gnés, & au contraire. Il y a cette con-
» solation dans les travaux que l'on prend
» pour Dieu, qu'il n'en demande pas de
» nous le succès, mais le travail, comme
» il dit dans son Evangile ; que nous nous
» contentions de cela sans avoir égard,
» si, dans les peines que nous prenons
» pour l'instruction du prochain, nous
» réussissons bien ou mal. Un laboureur,
» homme de bien, ne mérite pas moins
» de Dieu après qu'il a fait tout ce qu'il

» a pû pour faire porter du fruit à ses ter-
» res & à ses vignes, quand elles ne por-
» tent rien, que lorsqu'elles portent en
» abondance du bled & du vin. Il faut
» toujours prier pour les ames, & tou-
» jours veiller, faisant garde comme en
» une ville de guerre. Le diable fait la
» ronde par dehors. Il attaque de bonne
» heure les batisés. Il vient reconnoître
» la place : si le S. Esprit ne la remplit,
» il la remplira. Il attaque les enfans :
» & ils ne le combattent pas, il faut le
» combattre pour eux. Une yvraie jettée
» d'abord lorsqu'on s'endort, lui suffit. Il
» ne cherche que de petites ouvertures
» dans les ames tendres, *rimulas* dit
» S. Gregoire, c'est-à-dire, ce qu'elles
» ont de plus foible, & qu'il regarde d'a-
» bord comme des espérances & des mar-
» ques de réprobation. La séparation du
» monde, les bons exemples & les prie-
» res sont les grands secours qu'on leur
» peut rendre. Il faut s'abaisser selon leurs
» esprits.

» Il faut faire comme dans l'Incarna-
» tion. Jesus-Christ s'est rendu semblable
» à nous pour nous rendre semblables à
» lui. Il faut, pour relever des enfans,
» condescendre à leur foiblesse, mais ne

» ſe jetter pas à terre. Jeſus-Chriſt s'a-
» baiſſe pour mettre la brebis ſur ſes épau-
» les, mais il ne fait rien davantage.
» L'expérience fait voir qu'il n'y a gueres
» d'emploi où l'on ait plus beſoin d'une
» ſage patience. Les vertus dans tout le
» monde, mais ſur-tout à cet âge, ne
» s'acquierent qu'avec beaucoup de tems :
» *Puer creſcebat & confortabatur ſpiritu.*
» Il n'en eſt pas ainſi du vice. Comme
» le diable eſt devenu méchant tout d'un
» coup, ainſi les eſprits des méchans ſe
» corrompent en naiſſant ; & un grand
» fourbe eſt quelquefois fourbe à dix
» ans comme à quarante. Il eſt bon
» de leur faire comprendre la gran-
» deur du péché originel, & de leur re-
» préſenter ſouvent qu'Adam, avant le
» péché, étoit un diamant, & qu'après
» le péché il eſt devenu un charbon. Une
» des grandes ignorances des enfans, &
» preſque de tous les chrétiens, eſt de
» ne ſavoir pas quelle difficulté il y a de
» bien revenir à Dieu, & de ſe conver-
» tir véritablement après avoir perdu l'in-
» nocence du batême. Il ne s'en faut pas
» étonner. Qui eût jamais crû durant l'an-
» cienne loi, qu'elle ne ſervoit de rien
» pour le ſalut des Juifs, purement Juifs,

» & qu'au contraire elle servoit à les ren-
» dre plus coupables, quoique les Juifs
» crussent le contraire ? Il y a une pareille
» ignorance parmi les chrétiens, tou-
» chant la facilité de revenir à Dieu
» après avoir violé l'alliance du batême
» par un péché mortel. Ils croient que
» toute absolution le peut faire, comme
» les Juifs le croyoient de la foi seule.

» Il ne pleut pas une seule goute de
» grace parmi les payens, où la prédica-
» tion de l'Evangile n'a jamais été ouïe :
» quelle merveille qu'elle ne pleuve pas
» autant qu'on le croit sur les chrétiens
» qui l'ont foulée aux pieds, & qui ont
» crucifié Jesus-Christ ; & qu'elle ne tom-
» be sur eux que rarement & fort diffici-
» lement, & non autrement que par une
» vraie pénitence ? Que si on obtient la
» rémission de ses péchés après le batême
» une fois, & qu'on soit tombé encore
» en péché mortel, la difficulté croît tou-
» jours de plus en plus, selon que les pé-
» chés ont été multipliés & les absolutions
» violées, qui ont été bien ou mal données.
» Si elles ont été mal, ç'ont été des sa-
» criléges. Si elles ont été bien, les pé-
» chés qui les ont violées en ont été d'au-
» tant plus grands, & par conséquent

» plus difficiles à être remis. Heureux, » Monsieur, qui comme vous, tâche d'en » préserver les enfans ! Je plains les peres » & les meres. Ils n'aiment leurs enfans » que par vanité & par intérêt, pour laisser un successeur à leur maison. Un » pere qui commence à penser à Dieu, » & qui veut être sérieusement à lui, » devant tenir la maison réglée & y veiller jusqu'aux moindres choses, doit appliquer ses premiers soins d'autant plus » particulierement sur ses enfans, qu'il » doit se résoudre à l'avenir de les conduire comme un pere chrétien, étant » impossible qu'il se sauve sans cela. Comme la piété d'un Roi n'est rien, ainsi » que le dit S. Augustin, si elle ne s'étend que dans sa Cour & dans sa maison; & qu'elle doit se reconnoître dans » tout son royaume : aussi la piété d'un » de ses sujets n'est rien si elle est resserrée à lui-même & ne passe au réglement de ses enfans. En prenant la résolution devant Dieu de bien faire pour » lui-même, il faut qu'il la prenne aussi » de bien faire pour ses enfans & pour » ses serviteurs. Rendez graces à Dieu, » Monsieur, de vous avoir délivré de ces » engagemens & de ces aveuglemens.

» Vous adoptez ces enfans, mais je m'assure que vous y ferez votre devoir. » Vous ferez bien de ne vous pas presser » de les faire confirmer. Vous savez que » chaque particulier a sa Pentecôte, com» me l'Eglise. Le Sacrement de Confir» mation est la Pentecôte des chrétiens. » On en abuse en le faisant donner sans » discernement aux petits enfans. On de» vroit avoir grand soin qu'ils ne perdis» sent point la grace qu'ils ont reçue ; » d'autant plus que ce Sacrement ne se » réitere point comme celui de l'Eucha» ristie. Les Apôtres n'eurent une foi » supérieure à tout qu'après avoir reçu le » S. Esprit, quoiqu'ils eussent été bati» sés, & qu'ils eussent ouï tant d'oracles » de la bouche de Jesus-Christ.

» Néanmoins, Monsieur, pour reve» nir à ce que vous venez de me mar» quer obscurément touchant le petit » Saint Ange, je crois, puisqu'il ne s'ac» commode pas ici, qu'il sera bon de » vous en décharger, & de lui donner » une autre conduite, de peur qu'il ne » gâte le petit Jules : mais je crois qu'il » sera bon, avant que de rien faire, de » conférer de tout avec M. d'Andilly.

M. de S. Cyran croyant avoir dit tout

ce qu'il avoit à dire à M. le Maître, il le pria de faire venir M. de Sericourt son frere, afin qu'il le pût saluer. Pendant qu'on l'alloit querir, il dit à M. le Maître : « Je n'oublie point, Monsieur, ce » que vous m'avez écrit touchant votre » petit frere. J'ai été édifié de votre cha- » rité. J'ai soin de le recommander à » Dieu tous les jours. Vous avez eu rai- » son de me dire que les jugemens de » Dieu sont des abîmes, & que ceux qui » semblent les plus près de Dieu en sont » plus loin, & que ceux qui en sont les » plus loin en sont plus près. Ce qui pa- » roissoit dans les Juifs & dans les Gen- » tils, paroît en particulier en vous & » en lui. » Comme il s'alloit étendre sur ce sujet, M. de Sericourt entra, tout possedé de la joie qu'il avoit de pouvoir voir un homme qui avoit été si long-tems invisible. Dès que M. de S. Cyran l'apperçut, il se leva, & allant au-devant » de lui, il l'embrassa. » Je ne puis, lui » dit-il, Monsieur, oublier dans ma nou- » velle liberté, la bonté avec laquelle » vous avez bien voulu prendre part à ma » prison, & m'en adoucir l'amertume en » vous offrant à venir vous enfermer avec » moi. Ce m'auroit été un grand hon-

» neur, lui dit Monſieur de Sericourt, &
» je vous aſſure, Monſieur, que je n'ai
» pas été peu mortifié quand le refus que
» vous m'avez fait de m'accorder cette
» grace que j'avois pris la liberté de vous
» demander, m'a fait voir combien j'en
» étois indigne. Je vous remercie au-
» tant qu'il m'eſt poſſible, dit M. de S.
» Cyran. Vous avez voulu gagner le Pa-
» radis en vous humiliant. J'ai autant
» eſtimé en vous la volonté que l'effet.
» Je vous aſſure que je ſuis à vous autant
» peut-être que vous avez voulu être à
» moi, ſans vouloir néanmoins compa-
» rer mon peu de charité à la vôtre qui
» eſt exceſſive, & qui tient d'une pareille
» humilité. Dieu ſaura bien vous récom-
» penſer, & je puis dire qu'il l'a déja
» fait, en vous rendant la ſanté d'une
» bonne mere. »

Lorſque toutes les affaires de M. de S. Cyran en ce lieu furent achevées, & qu'il étoit ſur ſon départ, il dit à M. le Maître, qui l'accompagnoit au caroſſe, que plus il conſidéroit ce déſert, plus il le trouvoit beau, & qu'il alloit encore faire bien des reproches à la Mere Angelique de ce qu'elle avoit quitté une ſi belle ſolitude. Il pria fort M. le Maître d'empê-

cher autant qu'il pourroit, qu'il s'y fît aucun dégât, ſur-tout dans les bois. „ Je vous „ avoue, lui dit-il, que j'ai été bien mor- „ tifié depuis peu ſur ce ſujet, & que c'eſt „ tout ce que j'ai pû faire que d'appren- „ dre ſans émotion qu'on ait coupé dans „ mon Abbaye un ſi grand nombre d'ar- „ bres pour un nouveau dortoir, quoi- „ qu'il ſoit toujours de l'Abbaye, laquelle „ je tiens en ſon temporel, comme un „ dépôt ſacré, que je ménage comme les „ choſes ſaintes, avec une grande révé- „ rence envers Dieu qui me l'a miſe en „ main. Car ce n'eſt rien que de parler „ bien de Dieu, ſi, aux moindres ren- „ contres où il s'agit de lui, on ne lui „ témoigne ce qu'on a dans le cœur : „ *Regnum Dei non eſt in ſermone ſed* „ *in virtute.* J'endure avec grande peine „ les déſordres qu'on fait aux maiſons de „ Dieu, dans le temporel même ; & je „ ſens bien que ſi j'avois le pouvoir j'y „ mettrois ordre. C'eſt une des raiſons „ pourquoi j'ai fui toutes les charges ec- „ cléſiaſtiques, ſachant quel compte il „ en faudra rendre à Dieu & à Jeſus- „ Chriſt, qui n'eſt encore entré dans la „ poſſeſſion de ſon royaume temporel, & „ des biens du monde qui lui appartien-

„ nent, que par cette petite portion qu'en
„ tient l'Eglise par les bénéfices de ses
„ clercs, qui ne sont que les fermiers &
„ & les dépositaires de Jesus-Christ.

„ Si j'avois été dans mon Abbaye, j'aurois bien empêché ce desordre; & si j'y allois à cette heure, je ferois une forte réprimande à celui qui fait ce dégât. Il me seroit difficile de ne pas rompre avec lui, comme S. Charles fit avec une personne qui ne rompit le jeûne qu'une fois, si ce n'est que le respect que je porte à la prêtrise m'eût retenu : ce qui dépendroit du mouvement présent que Dieu me donneroit. Mais j'ai écrit qu'on l'épargne, non pas tant à cause de son humeur à laquelle il faut aussi avoir égard, qu'à cause de sa prêtrise qu'il faut respecter, & de sa foiblesse qu'il faut supporter. J'ai dit qu'on se contente de lui dire, que, me faisant rendre compte par le menu de tout ce qui se passe en mon Abbaye, j'ai mis un ordre & fait une défense expresse qu'on eût à couper du bois; & qu'il est certain que j'eusse peut-être fait difficulté de faire un si beau dortoir, si j'eusse crû qu'il eût fallu couper tant de bois; que même je me mis en peine de

„ de celui de la Cure d'Harfeuil, & si le
„ Curé précédent l'avoit bien ménagé,
„ desirant qu'il fût conservé soigneuse-
„ ment, & même qu'on mît en bon
„ état le jardin & le reste, ne voulant
„ pas que rien dépérît entre mes mains,
„ estimant que celui qui est fidéle aux
„ petites choses le sera aux grandes, &
„ qu'à l'égard de Dieu les petits péchés
„ tout-à-fait volontaires sont aussi éloignés
„ d'un homme qui l'aime, que les grands;
„ & que m'étant souvenu du dégât qu'on
„ a fait au bois de Mestabé, j'ai chargé
„ M. le Chambrier de veiller exacte-
„ ment. J'ai voulu que le Curé de Vil-
„ liers sût cela, de peur qu'à l'imitation
„ de l'autre il ne lui prît envie d'en faire
„ autant.

„ Je ne suis pas fâché, Monsieur, qu'il
„ me soit venu dans l'esprit, en vous
„ quittant, de vous faire ce détail, pour
„ vous exciter à veiller sur ce lieu, afin
„ que rien ne dépérisse. Adieu, je vous
„ embrasse, & vous prie de servir tou-
„ jours Dieu avec la même ferveur. J'a-
„ vois toujours crû qu'il étoit difficile d'ê-
„ tre bon ermite, si on n'avoit passé par
„ l'épreuve d'un supérieur. Je suis bien
„ aise que vous m'ayez fait voir le con-

,, traire. Je n'aurois qu'une régle à vous
,, prescrire, & que je vous prie très-instamment de garder toute votre vie,
,, qui est de ne recevoir personne ici
,, avec vous s'il n'est vraiment touché de
,, Dieu, & s'il n'est un véritable pénitent.
,, Adieu, Monsieur, continuez d'aimer
,, toujours plus que jamais la séparation
,, du monde, c'est-à-dire, des hommes
,, qui vivent par la raison ou par les
,, sens, au nombre desquels vous seriez
,, compris vous-même, si votre vie, quoi-
,, que solitaire, étoit telle. Car vous
,, ne feriez rien de vous séparer du monde comme l'ont fait les Philosophes,
,, si vous n'alliez du monde à Dieu, pour
,, vous entretenir avec Dieu sans cesse par
,, les prieres & les bonnes œuvres. Avec
,, cela je vous dispense de toute autre
,, chose, hormis de l'obligation que vous
,, avez de m'aimer & de ne vous séparer
,, jamais de celui que Dieu a rendu,
,, comme je l'espére de son infinie miséricorde, un même esprit avec lui pour
,, l'être à jamais avec vous, & dans la
,, terre, & dans le ciel. ,,

Ainsi s'en alla M. de S. Cyran, qui laissa M. le Maître tout hors de lui, jusqu'à ne pouvoir lui dire adieu que par

ses larmes. Combien de fois repassa-t-il dans son esprit tout ce qu'il venoit de lui dire ! Son premier soin fut de tempérer ses études, & de donner une bride à son ardeur, soit qu'elle fût naturelle ou volontaire. Il comprit que l'excès n'étoit jamais bon, & étoit toujours à fuir. Il se remit aussi à l'Hebreu, mais sans tant travailler. Il crut que les choses de ce monde sont quelque peu considérables, sur-tout lorsque nous les rapportons à Dieu, mais qu'elles ne méritent pas qu'on se tue pour elles ; qu'une des choses que S. Paul dit plus formellement, est que Dieu détruira les langues; que la sainte n'en étoit point exceptée ; qu'elle n'étoit sainte qu'en comparaison des autres ; que quand elle le seroit davantage, ce ne seroit que d'une sainteté du tems & non de l'éternité, laquelle seule nous devons regarder selon le même S. Paul. Il se dit à lui-même que l'Hebreu ne valoit pas sept ou huit heures par jour d'un ermite qui doit regarder tous ses momens comme prétieux, puisqu'il n'y en a aucun qui ne produise une éternité ; qu'il ne vouloit pas, ni desirer de jouir si-tôt de la douceur qu'il y a de savoir une langue, ni être si-tôt délivré de la peine qu'il y a à

l'apprendre; que nous ne devions pas tant considérer ni les biens ni les maux temporels, & beaucoup moins nos goûts & nos dégoûts; que pour ses traductions il étoit résolu de les offrir long-tems à Dieu en secret, afin que lui seul en reçût la bonne odeur, comme d'un parfum qui se dissipe & perd sa force quand on le découvre; que selon qu'il plairoit à Dieu ensuite, il répandroit cette odeur dans le monde, ou la garderoit toute pour lui, & la consumeroit en lui-même, ce qui est le plus excellent de tous les sacrifices qu'on lui pût offrir.

M. de S. Cyran étant de retour à Paris, y trouva bien-tôt un exercice qui lui occupa l'esprit. Cet homme admirable que Dieu avoit suscité en nos jours pour aider tant de personnes dans l'affaire de leur salut, après avoir, dans la personne de M. le Maître, instruit les autres solitaires qui vivoient avec lui à Port-Royal des champs, trouva à celui de Paris une colomne à soutenir & à conserver dans son ébranlement. M. Singlin qui étoit comme le bras droit de M. de S. Cyran, & qui pendant sa détention avoit eu un extrême soin, agissant sous ses ordres, de tenir toutes choses en état, étant com-

me sa langue à l'égard d'un grand nombre de personnes qui se convertissoient sincerement à Dieu, éprouva pendant l'emprisonnement de celui qu'il regardoit comme son maître, la peine qu'il y a de conduire les ames solidement dans la voie du salut, & les empêchemens que le démon oppose de toutes parts aux véritables conversions. Après avoir long-tems gémi dans cet engagement, & soupiré ardemment vers la retraite, ne pensant plus qu'à s'enfermer pour le reste de ses jours dans l'Abbaye de S. Cyran, où il avoit un de ses freres Religieux, il crut voir enfin quelque jour & quelque bluette d'espérance à l'accomplissement de ses longs desirs, par la nouvelle liberté de M. de S. Cyran.

Un jour donc qu'il étoit étrangement agité de ces tempêtes d'esprit qui sont propres aux Pasteurs des ames, il vint au matin, le trouble dans le cœur & dans les yeux, trouver ce saint Abbé, & le prier d'avoir enfin pitié de lui. Il lui représenta qu'il lui avoit fait savoir assez souvent ce qu'il souffroit dans la direction des ames; qu'il avoit toujours tâché de se soutenir dans ses peines par l'espérance de sa liberté qui y pourroit mettre une

fin ; que maintenant que Dieu avoit écouté tant de prieres & tant de vœux qu'on lui faisoit pour ce sujet, il le prioit d'agréer qu'il remît entre ses mains les personnes dont il s'étoit chargé par ses ordres, & qu'il avoit jusqu'alors conduites par ses conseils ; que Dieu enfin le lui ayant rendu, il n'avoit plus qu'à se retirer ; qu'aussi bien il n'étoit plus maître de lui, & que les tempêtes d'esprit dont il étoit agité, le submergeoient.

M. de S. Cyran l'ayant écouté paisiblement, lui répondit après qu'il eut tout dit : „ Excusez-moi si je vous dis, Monsieur, „ que tout ce que vous venez de me représenter est superflu. Vous êtes dans „ un lieu ; Dieu vous y a mis : vous n'en „ pouvez sortir que Dieu ne vous en retire. C'est à vous cependant à faire ce „ que S. Paul recommande à son disciple, „ *Certa bonum certamen*, en supportant „ les manquemens & les foiblesses des „ ames. Rendez-leur la patience que „ Dieu a eue pour nous. Supportez-les „ avec la même douceur. Attendez tout „ de la grace qui sait où sont ses élus : „ implorez-la en général & en particulier. Allez de l'action à la contemplation. Dérobez de l'une pour donner à

„ l'autre réciproquement, afin que l'une „ ne céde point à l'autre, puisqu'elle re- „ cevra en son tems de sa compagne, ce „ qu'on lui avoit ôté pour elle. Hé, Mon- „ sieur, si je voulois comme vous, suivre „ mon inclination, prendrois-je plaisir à „ tous ces embarras d'esprit qui me cha- „ grinent encore plus que vous? Mais je „ suis engagé avec vous, & je puis dire „ comme vous : *Dispensatio mihi credita* „ *est. Unusquisque in qua vocatione vo-* „ *catus est in ea permaneat.* 1. Cor. IX. „ 17. & VII. 20. Je serois bien plus aise „ de n'avoir qu'à prier & à lire, que d'ê- „ tre embarrassé de tant de soins.

„ Je vous plains dans le trouble où je „ vous vois; mais les troubles sont sou- „ vent l'effet de l'amour propre, quoi- „ que non pas toujours. Il y a des trou- „ bles qui viennent aussi du tempérament „ & de la crainte naturelle, & de ce que „ la charité n'est pas encore si grande „ qu'elle mette l'ame comme dans un „ état immobile. Dieu aussi nous laisse „ souvent à nous-mêmes, pour nous faire „ reconnoître ce que nous sommes, nous „ faire recourir à lui, & nous empêcher „ de nous élever; ce qui naît facilement „ en ceux qui font la charge de maître:

» *Avertente autem te faciem turbabuntur.*
» Ce ſont auſſi quelquefois les peines de
» nos fautes, de nos ſecrétes complaiſan-
» ces & vanités : ce qui eſt arrivé à Da-
» vid (Pſeaume XXIX. 8.) & à l'Apôtre
» en qui Dieu empêchoit l'orgueil qui lui
» fût venu de ſa grande ſageſſe, par un
» démon continuel qui ne le troubloit
» pas ſeulement, mais qui le ſouflettoit.
» (2. Cor. XII. 7.) Permettez-moi de
» vous dire que quand notre cœur eſt
» ſimple, & qu'il ne cherche pas ce que
» Dieu lui envoye, mais qu'il ne fait que
» l'accepter & le ſouffrir, il ne doit ja-
» mais faire cas de ces troubles. Je viens
» de lire en la vie de S. Martin, ce que
» vous ſavez auſſi bien que moi. Voulant
» faire une action de charité, pour la-
» quelle il avoit fait un voyage de deux
» cents lieues, il tomba dans un péché
» qui le troubla & lui fit perdre une par-
» tie de ſes miracles. Souffrez que je vous
» diſe que vous vous recherchez trop, &
» que vous voulez trop d'aſſurance : *Non*
» *dabitur tibi aliud ſignum niſi ſignum*
» *fidei.* Il n'y a que les Juifs qui deman-
» doient des ſignes ſenſibles pour être aſ-
» ſurés de la vocation de Jeſus-Chriſt. Je
» crois vous avoir ſouvent dit qu'il ne

» falloit point servir Dieu ni par inclination ni par aversion, mais *per fidem quæ per caritatem operatur ;* & prendre bien garde comment nous avons été engagés en ces actions que nous faisons pour Dieu ; & que les bons succès qui arrivent aux ames que nous conduisons, ne peuvent venir que de la bénédiction de Dieu, ni de la bénédiction que de l'agrément que Dieu a de notre emploi. »

» Comment puis-je croire que Dieu donne la bénédiction à ce que je fais, dit M. Singlin, moi qui suis le plus criminel homme du monde ? C'est assez que vous ne le soyez pas en la maniere de quelques autres personnes qui s'adressent à vous, qui font une autre sorte de confusion au monde. Il n'y a que les Anges qui soient confondus des autres péchés, qui donnent plus dans l'esprit que dans le sens. Vous ne m'avez pas oui en confession comme je vous ai oui ; c'est pourquoi vous ne pouvez parler de moi comme je parle de vous. Si vous aviez connu le péché autant par expérience que S. Paul qui avoit persécuté l'Eglise, & comme S. Pierre qui avoit renié Jesus-Christ, si vous aviez

» commis d'horribles crimes après le batême & dans la religion, comme dit un » saint Pere, & que vous fussiez un aussi » grand pécheur que je suis, vous ne vous » laisseriez pas troubler comme vous faites. Quand Dieu voudra vous faire quitter la conduite des ames, il le saura assez faire : mais pour le présent, excusez-moi si je vous dis que vous avez » tort de ne le faire pas avec assez de paix » & de soumission, ce qui augmenteroit » votre mérite, & attireroit davantage la » grace sur les ames que vous conduisez. » Dieu a eu grande raison de ne faire pas » d'autres chefs de son Eglise que ces » deux grands pécheurs. Il ne vous manque que cela pour avoir la compassion » & la promtitude à secourir les ames » que doit avoir un bon pasteur. »

» Mais je vois tous les jours, dit M. » Singlin, que je fais mille fautes en cet » emploi. Je fais des avances en parlant » aux ames des vérités plus qu'il ne faudroit. Vous avez tort de vous plaindre » de ces avances, dit M. de S. Cyran. » C'est assez de reconnoître ces fautes devant Dieu : après quoi on peut n'y » plus penser. Vous ne supportez pas assez vos fautes. J'en fais plus que vous,

» & c'eſt une merveille de ce que nous
» n'en faiſons pas encore plus, étant auſſi
» foibles que nous ſommes. C'eſt une mé-
» chante tentation. Il faut continuer de
» ſervir Dieu ſans y avoir égard, & ſe
» relever doucement & humblement de
» ſes chûtes. Je fais bien de ces ſortes de
» fautes; mais quand je les avoue, c'eſt
» aſſez pour moi. Dieu me garde ſeule-
» ment de l'aveuglement de l'eſprit.
» Croyez-moi, le trop ou le trop peu que
» vous dites ne vous nuira pas devant
» Dieu, ſi vous vous en humiliez. Notre
» miniſtere doit être dans une perpetuelle
» oraiſon & dans un continuel gémiſſe-
» ment, mais il ne faut pas pour cela
» quitter. Nous devons traiter doucement
» les ames imparfaites. Nous ne pouvons
» rien au delà de la grace. Elle veut que
» nous nous baiſſions ainſi. Saint Paul
» faiſoit le même effort pour gagner quel-
» ques Juifs, croyant que le gros étoit ré-
» prouvé, qu'il faiſoit pour le corps des
» Gentils qui étoit dans l'élection. Quand
» on n'eſt pas diſpoſé à nous écouter, il
» faut nous taire & gémir. Je ne ſaurois
» conſentir que l'on s'écarte le moins du
» monde de la voie de Dieu, mais je garde
» ſouvent le ſilence parce qu'il ſeroit inu-

» tile de parler, & je tolere bien des im-
» perfections que je ne puis empêcher. Je
» vois des gens qui me disent, quand je
» leur parle : *Cela m'est indifférent*, com-
» me faisant semblant d'agréer ce qu'on
» leur propose, & d'être prêts de le faire
» ou ne le pas faire. Ces paroles me pa-
» roissent venir d'un fond qui m'oblige
» de les laisser à eux pour faire tout ce
» qu'ils veulent, & j'éprouve qu'on est
» souvent d'autant moins indifférent dans
» le cœur, qu'on l'est davantage dans la
» bouche. En vérité, j'en reviens toujours
» au conseil que je vous ai souvent don-
» né, & que je prends pour moi-même :
» Priez beaucoup pour vos pénitens, & ne
» vous empressez de rien. C'étoit la faute
» de Marthe. Faites à chaque chose, com-
» me si vous n'aviez que cela à faire. Préfé-
» rez les principales aux autres. N'omettez
» jamais l'oraison. Vous ferez plus ainsi
» pour ceux & celles que vous conduisez.
» Après cela laissez aller les choses, quand
» vous ne pouvez y remédier. »

» Mais il arrive un mal de-là, dit M.
» Singlin. On sait que l'on conduit des
» gens, & on leur voit faire des choses
» que l'on ne peut pas approuver. C'est
» sur le directeur que cela retombe : c'est

» à lui que l'on s'en prend, & cela donne » de grands dégouts. J'ai vû au dernier » voyage que j'ai fait dans votre Abbaye » de S. Cyran M. le Chambrier, tout » scandalisé des fautes qu'il remarquoit » dans quelques personnes que vous y » aviez envoyées. Comment se peut-il » faire, me disoit-il, que des personnes » qui sortent de dessous la conduite de » M. de S. Cyran, tombent dans de si » lourdes fautes ? Ah ! point du tout, » Monsieur, reprit M. de S. Cyran. Je » vous supplie de bien desabuser M. le » Chambrier. Assurez-le que je n'ai ja- » mais conduit ces personnes. Pour l'un, » je l'ai seulement confessé, & vû agir » quelque-tems : pour l'autre je n'y ai » rien fait, & le troisiéme m'a fait sa- » voir lui-même qu'il étoit encore au » premier lait ; & puis quand je les » aurois conduits, *neque qui plantat est* » *aliquid, neque qui rigat, sed qui* » *incrementum dat Deus ;* & cet accrois- » sement, quand Dieu le donne, ne vient » que peu à peu : ce qu'il faut toujours » supposer.

» Il faut que les ames qui sont déchues » de leur batême, ayent dessein de ne se » point épargner, & de travailler long-

» tems avant que de pouvoir s'affermir
» dans le bien, & dans les conduites qui
» ne sont qu'extérieures, & qui tiennent
» beaucoup de la loi ; car si la grace ne
» précede & ne suit, elles sont cause que
» l'ame en devient pire. Du tems de la
» vieille loi & de la prédication même
» des trois ans de Jesus-Christ, pendant
» lesquels il envoya les Apôtres & les
» disciples prêcher, la prédication précé-
» doit la grace, & Jesus Christ ne faisoit
» que suivre la prédication de ses Apô-
» tres & de ses disciples ; mais mainte-
» nant pour bien réussir, il faut que ceux
» qui prêchent & conduisent les ames en
» particulier, trouvent en elles que Jesus-
» Christ les a précedés par sa grace ; &
» ensuite leurs conduites & leurs prédi-
» cations sont utiles, pourvû qu'il plaise
» au même Jesus-Christ & à sa grace de
» les accompagner & de les suivre, c'est-
» à-dire, qu'il faut que Jesus-Christ chan-
» ge l'homme premierement, en quel-
» que façon qu'il le fasse, soit par la pré-
» dication, ou par l'affliction, ou par sa
» miséricorde & magnificence infinie. J'ai
» été long tems prisonnier pour cette vé-
» rité, qu'il faut que Dieu change le cœur
» le premier, & le renverse avant que le

» Prêtre entreprenne d'abſoudre l'ame.
» Que dis-je de l'abſoudre ? Avant qu'il
» entreprenne de la recevoir à penitence.
» Car comment l'ame la ſupporteroit-
» elle autrement, ſi elle eſt grande com-
» me elle doit pour être proportionnée
» au péché, ſi l'onction du Saint Eſprit
» habitant en elle, ne la lui rend douce
» & ſupportable ? Encore avec tout cela,
» après l'abſolution même, le pénitent
» n'a que la premiere étincelle de grace,
» telle qu'eſt celle de la ſanté que reçoit
» un malade en perdant l'accès d'une fié-
» vre continue qui lui a duré long-tems,
» après quoi il faut qu'il ſe traite encore
» comme malade, à cauſe des foibleſſes
» qui lui reſtent. S'il ne le fait, il re-
» tombe bientôt : ce qui arrive d'au-
» tant plus facilement à ceux qui négli-
» gent de ſe mortifier & de vivre dans
» la pénitence, quoique le Prêtre les ait
» abſous, que la fiévre n'eſt que la figure,
» & le péché mortel la vérité. Mais s'il y
» a dans une ame un nombre infini de
» péchés mortels, que ſera-ce, & que ne
» faudra-t-il pas ? Et ſi les péchés mortels
» ont duré pluſieurs années, quelle devra
» être la mortification, la pénitence & la
» vigilance avant & après l'abſolution,

» pour remettre par-là l'ame en quelque
» fermeté & en quelque force ?

» Vous jugez assez par là qu'il ne faut
» pas s'étonner si de telles gens qu'on n'a
» presque pas conduits, ou qu'on n'a con-
» duits que peu de jours, sont demeurés
» dans leurs vieilles habitudes, & qu'il
» ne faut jamais imputer à la conduite,
» quelque longue qu'elle ait été, les dé-
» fauts qu'on voit arriver. Vous me ferez
» plaisir d'écrire à M. le Chambrier tout
» cela, afin que je demeure déchargé de-
» vant lui de tous ces manquemens qui le
» scandalisent. Souvenez vous bien, Mon-
» sieur, qu'il faut garder notre régle ; que
» si le cœur n'est renversé, & si les péni-
» tens ne parlent plus d'une fois en sup-
» plians, il ne faut pas les écouter. Il
» faut que Dieu change le cœur, & le
» mette en état d'attirer la grace de bien
» aller au Prêtre ; car nous sommes mi-
» nistres, non de la loi, mais de l'esprit
» ou selon l'esprit. Les mauvais commen-
» cemens gâtent toutes les suites. Le de-
» sir que j'ai eu de garder cette régle a
» été la cause de ma prison dont je loue
» Dieu & le louerai tous les jours de ma
» vie.

» Ce ne sont ni les prisons ni les per-

» ſécutions qui m'embarraſſent dans cet
» emploi de la conduite des ames, dit M.
» Singlin. Je puis dire que je recevrois
» cela avec joie, & que j'y trouverois ma
» pâture. Mais ce qui me rebute fort ſont
» les oppoſitions au bien que je voudrois
» faire, que je trouve dans ceux qui ſem-
» blent même les plus touchés. J'ai ſur les
» bras une perſonne qui m'eſt venu trouver
» depuis peu, qui me donne de l'exercice.
» Je vous avoue que c'eſt lui qui me donne
» toutes ces penſées de laiſſer là le métier,
» & de quitter la conduite des ames à
» ceux qui ſont plus ſages, plus ſavans &
» plus habiles que moi. Car je ne vous
» diſſimule pas qu'il me met quelquefois
» à bout, tant il trouve de raiſons pour
» éluder tout ce que je lui puis dire. C'eſt
» un homme de fort bon ſens, & qui
» raiſonne aſſez juſte. S'il n'étoit conſi-
» dérable par le rang qu'il tient dans le
» monde, & par d'autres raiſons encore
» plus particulieres, je n'aurois pas tant
» de ménagement; mais cent raiſons juſ-
» qu'ici m'ont engagé à la patience. Ce-
» pendant je ne gagne rien.

» Ne vous defiez pas de Dieu, lui ré-
» pondit M. de S. Cyran. Ecoutez paiſi-
» blement ſes raiſons, & répondez-y

» doucement ſans l'effrayer. Dites-lui tout
» ce que Dieu vous mettra dans l'eſprit
» mais demeurez toujours ferme dans vos
» principes, & ſur-tout qu'il faut que
» Dieu commence à remuer le cœur.
» C'eſt le moins que vous lui devez que
» de recevoir ſes viſites & de l'ouïr par-
» ler, mais ſans vous trop fier à lui, ſi
» vous ne voyez que Dieu parle & agiſſe.
» Sans cela ſa peine & la vôtre eſt nulle.
» Il doit ſavoir qu'il vous doit laiſſer faire,
» & ne vous preſcrire pas des régles. Les
» malades ne le font pas à leurs Méde-
» cins. Il faut de la ſoumiſſion, qui doit
» être ſemblable à celle d'un enfant. S'il
» pouvoit commencer par là, la grace qui
» fait des progrès inſenſibles dans l'ame
» lui feroit dire enſuite : Allons au Prê-
» tre, ſans qu'il pût dire comment Dieu
» auroit pû opérer en lui cette réſolution
» d'y aller. Exhortez-le de faire prier
» Dieu pour lui. Qu'il s'addreſſe pour cela
» aux Capucines, aux Filles de Sainte
» Claire, aux Carmes de Charenton, &
» aux autres qu'il voudra. Je nomme ceux
» là parce qu'ils me viennent dans l'eſ-
» prit, mais ſans aucun deſſein d'exclure
» les autres. S'il pouvoit ſe retirer quel-
» ques jours dans une de ſes maiſons de

„ campagne, & prier Dieu, mais ſans
„ faire autre choſe que de le regarder du
„ cœur, & ſe tenir devant lui un demi
„ quart d'heure comme un mandiant,
„ cela lui ſeroit utile. Lire quelque choſe
„ de Grenade ſur les peines de l'enfer
„ & la gloire du ciel.

„ Il a fort lû l'*Introduction* de M. de
„ Genêve, dit M. Singlin. C'eſt ſon fort,
„ & ſurquoi il me rebat. Car il ſoutient
„ qu'en ſuivant ſes principes, on devroit
„ être un peu plus indulgent aux péni-
„ tens.

„ Dites-lui bien, répondit M. de S.
„ Cyran, que ſelon les principes que M.
„ de Genêve a établis dans *La Vie dévote*
„ & dans tous ſes autres Ouvrages, on
„ eſt plus obligé de différer la confeſſion,
„ que nous ne différons l'abſolution après
„ la confeſſion. Je vous prie de bien vous
„ ſouvenir de cela, & de lui faire bien
„ peſer. Car il eſt plus difficile d'avoir une
„ bonne contrition après le péché mor-
„ tel, & par conſéquent après une infinité
„ de péchés mortels, que d'avoir la pé-
„ nitence & les fruits de la pénitence
„ après une vraie contrition. Car quand
„ Dieu veut ſauver une ame & la conver-
„ tir, il commence par le dedans, &

„ par le changement du cœur. Quand le „ dedans, c'eſt-à-dire le cœur, eſt chan- „ gé, il n'y a rien qu'elle ne ſoit prête „ de faire, cette diſpoſition étant inſé- „ parable du changement intérieur. Car „ comme celui qui a la charité eſt prêt „ à faire tous les autres commande- „ mens, il eſt prêt auſſi à faire toutes „ les autres pénitences; & ſi l'ame refu- „ ſoit de faire pénitence, ſelon qu'elle lui „ ſeroit preſcrite par celui qui tient la „ place de Dieu, il lui pourroit dire par „ le Prêtre ces paroles de S. Pierre: „ *Cur tentavit Satanas cor tuum mentiri* „ *te Spiritui ſancto?* Faites-lui compren- „ dre doucement que les choſes ne vont „ pas comme il penſe. Montrez-lui dans „ S. Ambroiſe ce qu'il dit de la difficulté „ de convertir un homme qui a violé une „ ſeule fois le batême.

„ Il faut convaincre ces gens-là par „ leurs propres yeux, & arrêter leurs eſ- „ prits contentieux par de telles autori- „ tés. Ils ſont dans l'ignorance, il faut les „ inſtruire; & par l'inſtruction, ils com- „ mencent à reconnoître la difficulté de „ la rémiſſion, qui ne ſe peut obtenir „ que par une véritable pénitence. Fai- „ tes-lui connoître combien peu ſe ſau-

„ vent, comme le Fils de Dieu le dit sou-
„ vent. Faites-lui voir la régle particu-
„ liere contre les riches, une autre contre
„ les nobles, une autre contre les savans,
„ une autre contre les sages; la difficulté
„ de se convertir croissant à l'égal, & de
„ la noblesse & des péchés commis, &
„ ainsi des autres, comme des sages &
„ des savans, & même des vertueux se-
„ lon les mœurs & la raison civile, qu'il
„ est encore plus difficile de convertir que
„ les vitieux. Si un homme ajoute à tout
„ cela la curiosité de savoir & d'éplucher
„ toutes choses, lorsque Dieu semble l'a-
„ voir touché, il se fait un empêchement
„ nouveau qui surmonte tous les précé-
„ dens. Tout cela l'obligera à bien sup-
„ puter toutes choses, & à prendre des
„ jettons, selon l'Evangile, (S. Luc XIV.
„ 28.) avant que d'entreprendre une cho-
„ se si importante, pour n'abuser pas,
„ comme il a fait peut-être jusqu'à pré-
„ sent, de la grace de l'absolution, du sa-
„ crement & de la communion, les sa-
„ cremens supposant la bonne vie, selon
„ M. de Genêve, & ne faisant que l'aug-
„ menter. Vous pourriez lui dissimuler
„ tout cela, de peur de l'effrayer, s'il
„ n'entroit lui-même dans la discussion de

„ la vérité, ne se contentant pas de l'au-
„ torité qui doit seule conduire les pé-
„ cheurs, & les ramener à Dieu en les
„ corrigeant peu à peu ; ce qui ne se peut
„ s'il n'y a en eux une grande volonté
„ de leur salut, & une soumission d'en-
„ fance à ceux qu'ils ont choisis pour
„ conducteurs, comme dit plusieurs fois
„ le Fils de Dieu dans son Evangile. (S.
„ Matthieu XVIII. 3.) L'autorité est la
„ seule régle que Jesus-Christ a laissée pour
„ faire entendre ses volontés & les vé-
„ rités de la foi.

„ Que s'il veut suivre M. de Genêve,
„ il faut le prendre au mot, mais il ne
„ faut pas qu'il partage. Il est obligé de
„ le suivre dans toutes les régles qu'il
„ prescrit à celui qui veut sérieusement
„ se convertir, entre lesquelles la pre-
„ miere est de choisir entre dix mille un
„ conducteur qui ait une plénitude de
„ charité, de science & de prudence,
„ & qu'il lui défére autant qu'il l'ordon-
„ ne. Cela lui doit faire connoître à
„ lui-même la rareté d'un bon conduc-
„ teur. Le Fils de Dieu l'a prédit, par-
„ lant des derniers tems, *Quis putas est*
„ *fidelis servus & prudens ?* Et ailleurs :
„ *Cæcus si cæco ducatum præstet*, &c.

„ Quand il aura choisi un conducteur
„ tel que veut M. de Genêve, dites-lui
„ hardiment qu'il lui dira les mêmes cho-
„ ſes que vous lui dites. Sa ſcience qui
„ ſera en plénitude, ne lui pourra per-
„ mettre d'ignorer la grandeur du péché
„ commis après le batême, ni par con-
„ ſéquent la grandeur de la pénitence,
„ & la néceſſité de différer l'abſolution.
„ Sa charité qui ſera auſſi en plénitude,
„ ne lui permettra pas de lui cacher tous
„ ces avis ſi néceſſaires, que je viens de
„ vous marquer; & ſa prudence qui ſera
„ auſſi en plénitude le gouvernera avec
„ un accommodement admirable, lorſ-
„ qu'il le verra vraiment changé au de-
„ dans; comme auſſi quand il ne le verra
„ pas vraiment changé par une vraie con-
„ trition, telle qu'eſt celle que demande
„ M. de Genêve, il ne fera que l'exhor-
„ ter à la priere, aux aumônes & aux au-
„ tres bonnes œuvres pour attirer ſur lui
„ l'eſprit de Dieu, qui ne ſe peut attirer
„ autrement. Il ſe gardera bien d'ouïr des
„ confeſſions auparavant. Il ſe hâtera
„ beaucoup plutôt de l'abſoudre, quand
„ il le verra bien changé au dedans, par
„ l'opération du Saint Eſprit en ſon ame,
„ que de le confeſſer avant ce changement.

„ Qu'il cherche ſeulement cet homme,
„ comme il cherche un bon ſerviteur pour
„ lui confier ſes affaires, & un homme ſûr
„ pour lui confier ſon argent. Il le trouvera.
„ L'Egliſe n'en manque jamais. Il s'en eſt
„ trouvé dans tous les ſiécles. Autrement
„ l'Evangile ſeroit faux. Qui a un bon
„ guide, n'a pas beſoin de ſavoir le che-
„ min : il n'a qu'à ſuivre, dans la vo-
„ lonté qu'il a de marcher & d'aller juſ-
„ qu'au bout. Cet homme ſera l'homme
„ de l'Egliſe, & lui tiendra lieu en quel-
„ que ſorte de toute l'Egliſe. Repreſen-
„ tez-lui l'eſtime que M. de Genêve a
„ toujours faite de S. Charles, qu'il a
„ tâché d'imiter. C'eſt ce Cardinal qui a
„ eu le premier le ſoin de faire prati-
„ quer le Concile de Trente, entre tous
„ les Evêques, & particulierement au
„ point de la pénitence, & en tous les
„ Canons & réglemens qui en ont été
„ faits par les Evêques de toute l'Egliſe
„ aſſemblés à ce Concile. Que ſi M. de
„ Genêve n'a pas introduit une même
„ pratique dans tout ſon Diocéſe, comme
„ S. Charles, ce n'eſt pas qu'il n'eût les
„ mêmes ſentimens, puiſqu'il ſe voit que
„ par tout il a pris S. Charles pour ſon
„ modéle, mais pour d'autres cauſes, pri-
ſes

» ses du Diocése de Genêve, auquel il
» étoit plus obligé de s'accommoder qu'aux
» autres, & qu'il ne vouloit pas peut-être
» effaroucher ni éloigner davantage de
» lui, par la pratique de toutes ces ri-
» gueurs. C'eût été les en éloigner da-
» vantage, que de leur faire paroître la
» face hideuse de la pénitence de si bonne-
» heure, & apporter un nouvel empêche-
» ment à leur conversion. Que c'est en
» cela qu'a parû cette plénitude de pru-
» dence que ce saint Evêque demande,
» sans laquelle la plénitude de la science
» ne sert de rien & nuit plus qu'elle ne
» profite aux ames, qui, lorsqu'elles re-
» viennent de loin & de la profonde vie
» séculiere, doivent être gouvernées &
» corrigées par parties, comme dit le
» Sage (Sagesse XII. 2.)

» Ainsi pour le faire comme il faut,
» il faut le faire à loisir, & avoir l'ame
» en sa puissance un certain tems, pour
» la conduire pas à pas comme on con-
» duit les enfans. Car il en faut toujours
» venir-là, que telles ames sont plus foi-
» bles pour marcher vers le ciel & vers
» la grace par les bonnes œuvres, que
» les enfans ne le sont après être sortis
» du maillot, & les malades après une

» longue fiévre. Il n'y a que l'orgueil de
» l'esprit humain & payen qui puisse s'op-
» poser à cette vérité, qui est plus claire
» par l'expérience, que la foi ne l'est en
» ses vérités, à l'égard de nous qui voyons
» les effets de la foiblesse, & ne voyons
» pas de même les effets & les causes des
» vérités surnaturelles. Demandez aux
» nourrices & aux médecins si on peut
» faire marcher les enfans & les malades
» qu'avec une grande patience ; & après
» les avoir fortifiés peu à peu, & rendus
» capables, par de bonnes nourritures &
» conduites, de se soutenir eux-mêmes
» pour marcher sûrement sans une crainte
» continuelle de trebucher à chaque pas.
» Vouloir être en même tems confessé
» & absous, sans se soucier trop si l'on est
» disposé, comme veut M. de Genêve,
» & sans vouloir faire pénitence comme
» dit S. Charles, c'est vouloir faire sortir
» un malade de son lit, sans que peut-
» être la fiévre l'ait quitté, ou si elle l'a
» quitté, sans qu'il ait été fortifié par de
» bons alimens, & choyé long-tems com-
» me infirme, ou vouloir faire marcher
» un enfant aussi-tôt qu'il est né, sans
» le mettre dans le maillot. Ces absolu-
» tions précipitées, dit S. Charles, ont

» gâté toutes les professions. Dites-lui » tout cela avec gravité. Tout ce que vous » pouvez faire, c'est de traîner, & l'instruire, s'il y prend plaisir. C'est à quoi » l'on est obligé, sans se dégoûter du long-tems. Il faut le traiter toujours avec » grande patience, & même avec respect, qui reluira en tout, & autant » dans les paroles que dans les actions.

» Je comprends tout ce que vous me » dites, dit M. de Singlin; mais ce qui » m'embarrasse, c'est que je ne suis pas » bien sûr de moi en parlant. Je vois tout » ce que vous venez de me dire : il n'y » a rien de plus juste. Il ne vous échappe » aucune parole. Elles sont toutes au poids » du sanctuaire, comme si vous les aviez » pesées & étudiées long-tems avant que » de me les dire. Il n'en est pas ainsi de » moi quand je parle aux autres. Il m'échappe bien des paroles qui ne sont pas » si-tôt sorties de ma bouche que j'en vois » le défaut, & que je voudrois les retenir; & vous voyez bien qu'il est dangereux de se commettre à parler aux » autres de vérités si importantes, lorsque l'on ne se possede pas entierement.» Pour prouver ce qu'il disoit si humblement de lui-même, il cita à M. de

S. Cyran quelques paroles qu'il croyoit n'avoir pas bien dites : *C'est-là ce qui me fâche*, disoit-il.

» Et moi ce qui me fâche, dit M. de
» S. Cyran, c'est que vous vous fâchiez
» de cela. La faute la plus considérable,
» qui est en vous, c'est que vous croyiez
» trop en avoir fait, & que vous sou-
» haitiez pour cela d'être dispensé de par-
» ler aux gens. Je vous prie de m'excu-
» ser si je ne suis pas de votre avis, &
» si je vous dis qu'il faut avoir plus de
» simplicité. Ces fautes que vous venez
» de me marquer ne sont rien. Les fau-
» tes mêmes servent à nous sanctifier en
» de telles rencontres, lorsqu'après les
» avoir faites on s'offre à Dieu, étant
» tout prêt d'entrer dans le combat pour
» les réparer, s'il est besoin. Il faut at-
» tendre cette personne de pied ferme,
» & voir ce que Dieu vous dira pour lui.
» Dieu vous le redemanderoit si vous
» faisiez autrement, & j'admire que vous
» n'appréhendiez pas cela. Nous sommes
» sujets en conduisant les ames à beau-
» coup souffrir ; & nous le devons d'au-
» tant mieux prendre, qu'après avoir été
» rehabilités, comme nous avions besoin
» de l'être pour la faute de notre entrée,

» Dieu nous a laissé cela pour peine,
» comme il a laissé la concupiscence après
» avoir pardonné le péché originel. Il y
» a bien de la foiblesse dans tout ce que
» cet homme vous objecte. Ce qu'il dit
» sur le *probet autem seipsum homo*, est
» ridicule. L'Eglise desire qu'on n'envoye
» à la communion que ceux qu'elle a
» bien éprouvés par la pénitence en être
» dignes. Je trouve bon tout ce que vous
» venez de me marquer que vous lui avez
» reparti, hormis que je n'eusse pas dit
» que ce n'est pas le langage de l'Ecriture
» & de l'Eglise, d'appeller les sacremens
» causes physiques. Car quoique cela soit
» vrai en un sens, il est toutefois vrai
» que le Concile de Trente use des mots
» de matiere & de forme; & quand il
» n'en eût pas usé, j'eusse voulu taire
» cela. C'est le meilleur de leur parler en
» général, sans condamner rien: il y a
» plus de gravité en cela. Une des qua-
» lités du Prêtre, aussi bien que de l'Evê-
» que, est la gravité dans les paroles,
» aussi bien que dans les actions.

» Ce que vous avez dit, que la grace
» du sacrement se répand sur tout le sa-
» crement, & partant sur tous les fruits
» de pénitence par lesquels les Peres di-

» ſent qu'on ſe diſpoſe à l'abſolution, eſt
» très-vrai & très bien dit : à quoi vous
» pouvez ajouter que l'Egliſe ne peut s'aſ-
» ſurer des diſpoſitions intérieures, quel-
» que grandes qu'elles ſoient, ſi elles ne
» ſont notifiées par des actions extérieu-
» res de pénitence.

» Vous avez bien dit auſſi que ces ac-
» tions de pénitence ſont les moyens or-
» dinaires pour recevoir la grace. Vous
» y pouviez ajouter ſeulement qu'elles
» ſont partie intégrante du ſacrement, &
» que ce n'eſt gueres que par-là qu'on
» parvient à avoir la douleur ſouveraine
» & le bon propos qui ſont eſſentiels ;
» que comme l'Egliſe, ne ſauroit ren-
» contrer la vérité catholique pour l'éclair-
» ciſſement de laquelle elle s'aſſemble dans
» les Conciles, *niſi magna conquiſitio*
» *fieret*, c'eſt-à-dire, ſi elle ne remue les
» Livres, & ſi elle ne ſe met en peine de
» chercher ce qu'en tient la Tradition,
» par prieres, par examen, & par lon-
» gues diſcuſſions, parce qu'elle eſt atta-
» chée par l'ordonnance de Dieu à ces
» moyens viſibles & humains ; ainſi le Prê-
» tre ne ſauroit communément répandre
» la vertu du Saint Eſprit, ni la grace du
» ſacrement dans l'ame des pécheurs, s'il

» n'employe les moyens de la pénitence » extérieure, qui sont bien souvent plus » longs & plus pénibles que ceux par les» quels on parvient à l'éclaircissement de » la vérité ; que cela fut figuré, en ce que » les Apôtres, ayant reçu la puissance de » chasser les démons, ils la trouverent » de nul effet, pour n'avoir pas employé » les moyens du jeûne & de l'oraison, » quoique Jesus-Christ ne leur en eût » point parlé en leur donnant cette puis» sance, parce que la puissance humaine » est en cela différente de la divine, qu'elle » est attachée à certains moyens dont elle » dépend, au lieu que Dieu a une puis» sance indépendante de tout moyen, » créant & justifiant des ames par sa seule » parole, ce que le Prêtre ne sauroit faire » sans régle & quand il lui plaît ; ce qu'il » semble néanmoins s'attribuer lorsque » par de simples paroles il prétend absou» dre tout criminel, qui ne lui dit que de » simples paroles pour l'assurer de sa con» version.

» Pour ce qui est de l'exemple de Sainte » Marie Egyptienne, que cet homme al» legue, outre qu'il n'est peut-être pas si » autorisé, vous pourriez répondre qu'il » y a des cas particuliers où on le peut

» faire, & que les anciens qui le défen-
» doient, en laiſſoient la diſpenſe à l'E-
» vêque. Dans S. Cyprien il ſe voit qu'on
» donnoit l'abſolution & la communion
» auſſi-tôt après la confeſſion à ceux qui
» avoient idolatré, lorſqu'ils étoient réſo-
» lus de s'expoſer au martyre, pour les
» fortifier & aider dans ce combat par
» le don du Fils de Dieu, qui eſt la plus
» forte de nos armes; & quelquefois la
» douleur paroît ſi grande dans la confeſ-
» ſion, qu'on eſt obligé d'en faire autant,
» *ne forte abundantiori triſtitia abſorbea-*
» *tur qui ejuſmodi eſt*, comme il ſe lit
» de S. Vincent Ferrier: tout cela ſans
» pointilleries.

» Ce qu'il dit de Salomon & de David
» eſt de ſon eſprit: car ces concubines
» étoient de vraies femmes, auſſi bien
» que celles d'Abraham; & le tems le
» permettoit pour d'éclatantes raiſons qui
» venoient de Dieu. La fornication a
» toujours été péché dans toutes les loix,
» comme il ſe voit dans celle de la na-
» ture en Thamar, & ainſi des autres;
» & les payens mêmes l'ont reconnu.

» Les excuſes & les civilités ont été
» bonnes de part & d'autre; & à la vé-
» rité il faut être indulgent lorſqu'on

» vient à nous avec quelque intention de
» profiter.

» Ce que vous venez de me marquer
» que vous avez dit du directeur, & de
» ce qu'on lui devoit après l'avoir choisi,
» est très-bon & nécessaire; & cela peut-
» être l'aura fait consentir à tout le reste
» que vous lui avez dit, qui aura été très-
» bon parce qu'il aura été dit avec cha-
» rité; & j'espére que Dieu y aura mis
» sa bénédiction. Ne vous inquiettez de
» rien. Souvent ce que nous croyons ne
» valoir rien est très-bon devant Dieu:
» & au contraire, il faut craindre de s'ai-
» mer & de se rechercher soi-même. Fai-
» tes voir à cette personne le Concile de
» Trente. Qu'il y voye qu'une des prin-
» cipales causes de la nécessité de la con-
» fession particuliere, est afin de pouvoir
» imposer des pénitences conformes. Qu'il
» y voye que ce Concile rappelle le de-
» cret du grand Concile de Latran, qui
» permet au Prêtre de différer la com-
» munion, & à plus forte raison l'abso-
» lution à Pâques. *Seff.* 14. *chap.* 5. *&*
» 8. *Seff.* 13. *can.* 9. *&* *Seff.* 14. *can.*
» 8. *de pœn.*

» Un homme curieux & qui recherche
» la vérité, en doit être instruit, mais

» peu à peu. Il faudra abattre sa curiosité, & le forcer à croire. Mettez-lui le Concile en main avant que de passer outre; & dites-lui qu'ayant la lumiere qu'il a, il doit prendre garde de ne pas se tromper lui-même. Représentez-lui, comme font les saints Peres, que celui qui met beaucoup de tems à orner son logis afin d'y recevoir le Roi, fait mieux que celui qui veut le recevoir dans un logis mal propre & mal meublé; que ce qu'on voit dans l'ordre du monde, on ne le veut pas voir dans l'ordre de l'Eglise, & que la raison même devroit aider à entrer dans les vues de la foi. Allez en tout cela avec beaucoup de discrétion, beaucoup de prieres, & une grande patience, afin de voir à quoi Dieu le méne, car il faut suivre Dieu comme je vous l'ai dit souvent. Comme les Médecins du corps, par leur art, ne font que suivre les mouvemens & les opérations intérieures de la nature; de même les Médecins de l'esprit ne doivent faire que suivre les opérations de la grace. Quand la nature quitte & ne fait rien, l'art des Médecins est inutile; & le nôtre de même, quand la grace ne fait rien & quitte

» celui que nous conduisons. Il y a grande apparence que Dieu pousse cet homme, mais il ne faut pas trop se fier à lui pour des choses importantes, avant qu'il ait rendu de grands témoignages extérieurs. Car les Médecins ne jugent des mouvemens & changemens intérieurs de la nature, que par les effets qu'elle produit au dehors. Agissez en homme de tête & de cœur, & achevez paisiblement votre carriere, jusqu'à ce que Dieu vous en retire.

» Je vois bien que je ne vous dois plus rien dire sur ce sujet là, dit M. Singlin; mais cela n'empêche pas que je n'aye de grands dégoûts. Je ne vous ai entretenu que des peines que me cause une personne, & que même je n'ai pas encore confessée : mais que seroit-ce si je vous disois tout ce que j'ai à souffrir d'autres ?

» Laissons cela. Toutes ces peines ne doivent pas vous porter à dire que vous vous retireriez volontiers de cet emploi, & moins encore à le faire avec chagrin. Il est certain qu'il y a des ames qui sont pénibles; mais *in hoc positi sumus*. Il faut prendre garde seulement dès le commencement, à ne

„ vous entretenir que demi-heure au „ plus, ou moins, & si elle passe, vous „ faire appeller, comme étant appellé „ ailleurs : s'il n'y a point de survenans, „ les Anges en tiendront toujours la „ place. Cela s'entend des Religieuses „ qui vous amuseroient trop. J'avoue qu'il „ faut avoir pitié de leurs dégoûts & de „ leurs foiblesses. Je sai qu'il est plus pé- „ nible de parler aux ames en particu- „ lier, qu'en prêchant ; mais que voulez- „ vous ? Si Dieu permet que notre pro- „ fession en ce tems soit si pénible, quand „ cela ne serviroit qu'à purger les fautes „ de notre entrée à la prêtrise, nous de- „ vrions le prendre en patience & en „ pénitence.

„ Ce que vous dites de la prédication, „ dit M. Singlin, me donne lieu de vous „ faire la seconde priere que j'avois dans „ le cœur en venant vous trouver, qui „ est de m'en décharger. Je vous supplie „ de m'être plus indulgent en ce point „ que vous ne l'avez été en l'autre. Je ne „ vous dis rien du peu de talent que j'ai „ naturellement pour cet emploi. Vous „ ne pouvez pas ignorer ce que tout le „ monde ne connoît que trop : mais ou- „ tre mon impuissance extérieure, si vous

„ saviez sur cela les foiblesses de mon „ ame, je vous ferois pitié. En voici une „ récente : J'avois, il y a quelques jours, „ préparé un Sermon qu'on m'avoit demandé ; & lorsque j'étois préparé, il survint au logis une personne que l'on pria „ de monter en chaire au lieu de moi. „ J'avoue que cela me fit quelque peine.

„ Nous n'en devons point avoir, lui dit „ M. de S. Cyran, quand Dieu met quelqu'un à notre place pour faire l'œuvre „ que nous devions faire pour lui. La „ Mere ne pouvoit faire autrement que „ d'offrir à cet Evêque de prêcher. Si cela „ m'étoit arrivé, j'aurois été ravi de perdre le plus beau Sermon du monde. „ J'en perdis un de l'Exaltation de la croix, „ par une surprise, au moment que j'allois pour le faire ; & je fus auditeur „ avec joie de celui qui prit ma place. „ Tout ce que vous dites à ce sujet de vos „ dispositions de tristesse & de joie ne seroit rien si vous ne vous en entreteniez „ pas trop. Ce sont des flots que le diable „ excite en nous, qui se feroient sans nous „ si nous les savions seulement souffrir, „ sans les rendre nôtres par nos raisonnemens & par nos entretiens trop longs „ & trop volontaires. L'Apôtre S. Paul

» étoit battu sans cesse de pires mouvemens, qui ne lui faisoient nul tort, » parce qu'il savoit les souffrir sans y prendre part. Celle même que vous y prenez, pour n'être pas si fort que lui, ne » seroit rien si vous vous contentiez de la » reconnoître au soir par une seule vue, » & n'y plus penser. N'ayez égard ni à » vos aversions, ni à vos inclinations. » Il faut nous conduire par la foi : *Gressus meos dirige secundùm eloquium tuum*, » *& non dominetur meî omnis injustitia.*

» Il falloit être en repos après qu'on » vous eut déchargé de ce Sermon, comme lorsqu'on vous en eut chargé ; & » pour vous divertir de vos mouvemens, » vous aller ranger à l'oraison, à la lecture, ou à quelque autre occupation. » Car si vous donnez lieu à vos pensées, » votre ennemi vous fera toujours des illusions. Il faut divertir de-là sa pensée, » & lui faire la guerre en cette maniere, » dans le silence, la retraite, l'oraison & » l'occupation ; & lorsqu'il voit qu'on n'a » égard à rien de ce qui se passe, il s'en » va, & nous demeurons tranquilles. » Mais quelquefois ces mouvemens contraires, c'est assez de les avouer & de » les reconnoître en un clin d'œil, & n'y

» plus penser, & tâcher dans une autre
» occasion d'être plus fidéle, & s'y pré-
» parer en faisant de mieux en mieux.
» Mais puisque je vois bien que vous
» voulez que je continue aussi bien de
» prêcher que de confesser, dit M. Sin-
» glin, comment me conseillez-vous de
» faire pour préparer mes Sermons ?
» Je ne chercherois pas maintenant à
» prêcher, comme vous pouvez bien ju-
» ger, dit M. de S. Cyran ; mais si Dieu
» m'en présentoit l'occasion, & l'obliga-
» tion de l'embrasser, je lui demanderois,
» en me présentant devant lui, les pen-
» sées sur le passage qu'il m'auroit fait
» choisir, & puis simplement je les met-
» trois en chefs par écrit, & après les
» avoir d'heure en heure arrosées par de
» fréquentes oraisons, je m'en irois prê-
» cher, & après ma prédication je me
» retirerois dans ma chambre pour m'a-
» genouiller devant Dieu, & ne revoye-
» rois personne s'il étoit nécessaire de ce
» jour là, pour le moins de ceux qui au-
» roient assisté à mon Sermon ; & si l'on
» m'en parloit, je témoignerois ne l'a-
» gréer point, en ne faisant aucune ré-
» ponse : ce que je ferois, soit que le
» succès en eût été bon ou mauvais ; si

» toutefois on peut parler de la sorte ; » parce que souvent, lorsque nous pensons qu'il est bon, il est mauvais selon Dieu, & au contraire : ce qui est » commun à toutes les bonnes œuvres.

» Je ne fis jamais un Sermon où j'eusse » plus senti Dieu intérieurement, que celui duquel M. Vincent me dit que M. » Vinci & M. Pavillon lui avoient rapporté que je n'avois pas trop bien prêché. Néanmoins un homme, non pas » si spirituel qu'eux, mais de meilleur esprit & plus intelligent, & le seul que » j'aurois voulu n'y être pas, me dit » qu'il n'avoit jamais rien ouï qui l'eût » plus touché. Il faut être tout absorbé en » Dieu, non seulement pour faire la moindre prédication, mais encore pour faire » quelque bonne œuvre que ce soit, & » n'avoir non plus égard aux jugemens » des hommes qu'à celui des animaux. » Quand ces tempêtes, ces flots ; soit devant ou après la prédication, vous battent, retirez-vous dans la solitude, & » présentez-vous devant Dieu un quart » d'heure, & puis remplissez votre esprit » de quelque occupation solide, lecture, » écriture, ou autre, sans porter jugement de vous-même, mais supportant

» cette tourmente intérieure, comme une » discipline intérieure & spirituelle, & » faisant pour les tâches qui en restent » une petite pénitence : *Dimitte nobis* » *debita nostra.* La retraite que l'on fait » tient même lieu de cela. Dieu vous a » fait voir que vos émotions étoient su- » perflues.

» Il faut dire des événemens ce que » Jesus-Christ dit des viandes : *Mandu-* » *cate quæ apponuntur vobis*, &c. Pourvû » qu'on prie à l'instant & qu'on fasse en- » suite ce qu'on peut, l'effet n'en peut » être que bon. Accoutumez-vous à cela, » & à vous laisser entre les mains de » Dieu pour les événemens, & aimez au- » tant les uns que les autres. Car selon » la foi qui est toujours contraire aux ap- » parences, les bons sont souvent mau- » vais, comme au contraire les mauvais » sont bons. Laissez penser aux autres ce » qu'ils voudront. Faites seulement ce » que je vous dis pour demeurer pacifi- » que pour vous-même. Si vous parlez » l'Avent qui vient, faites-le après avoir » prié, & dites ensuite ce que Dieu vous » aura donné, & le dites simplement, » plus par une maniere d'exposition que » de haute prédication, & toujours dans

» un parloir, sans y employer chaque fois
» qu'un quart d'heure, & non plus. Deux
» fois la semaine suffiront. Il faut ce-
» pendant se nourrir des vérités & des
» Ecritures catholiques, pour ne dire que
» ce qu'on aura appris de Dieu & de son
» Eglise.

» Je trouve, dit M. Singlin, l'avis que
» vous me donnez excellent, de com-
» mencer par prier lorsque l'on pense à
» prêcher, afin de recevoir de Dieu dans
» la priere ce qu'il veut que nous disions :
» mais je suis peu heureux en ce point ;
» car j'ai beau prier, il ne me vient pas
» beaucoup de lumiere dans l'oraison pour
» la prédication.

» Les effets de l'oraison, dit M. de S.
» Cyran, ne sont pas moins cachés que
» ce que l'on reçoit dans l'oraison même.
» Car Dieu cache les graces qu'il a fai-
» tes dans l'oraison, pour tenir toujours
» l'homme dans l'humilité & la dépen-
» dance : de sorte que ce que vous dites
» que vous ne recevez pas de grandes lu-
» mieres dans l'oraison, pour la prédi-
» cation, n'empêche pas que vous ne
» deviez autant vous y préparer par l'o-
» raison, que ceux qui reçoivent dans
» l'oraison même de grandes lumieres sur

» les vérités. Les laboureurs ne s'attendent pas que les semences produisent au même tems qu'ils les ont jettées sur la terre, dont il est dit : *Dominus dabit benignitatem, & terra nostra dabit fructum suum.* Enfin, Monsieur, je vous prie d'être plus simple, soit que vous confessiez, soit que vous prêchiez. Laissez à Dieu de vous juger, de peur de tomber dans des fautes peut-être plus grandes que celles que vous croyez avoir faites. Car il n'est non plus permis de juger de son intérieur que de celui d'autrui, sans une lumiere de Dieu qui nous fasse voir clairement les défectuosités de l'action, afin de ne pas condamner l'ouvrage de Dieu en nous, & de ne pas usurper son autorité souveraine, à laquelle seule il est réservé de juger de ce qui se passe en l'ame, soit dans la nôtre, soit dans celle des personnes que nous conduisons. Jesus-Christ dit qu'il est le bon pasteur & qu'il connoit ses brebis. Il les connoit par sa divine sagesse. Pour nous, nous ne sommes pas de même, ne pouvant connoître les ames, & écoutant Dieu en elles : ce qui fait que nous nous proportionnons à leurs dispositions. Autre-

» ment elles n'entendroient pas notre » voix, & ne recevroient pas notre pa-» role. C'est ce qui nous oblige à une orai-» son & à une attention continuelle à » Dieu, pour nous & pour elles. »

M. de S. Cyran sembloit prévoir qu'il laisseroit bientôt M. Singlin seul sous le fardeau de la conduite de beaucoup d'ames, en l'encourageant si au long, comme il faisoit, & en lui donnant des avis si solides pour le préserver à l'avenir contre ses peines. Car en effet il ne fut pas long-tems en vie. Environ dix mois après qu'il fut sorti de prison, il mourut (le 11. Octobre 1643) d'une apoplexie qui lui avoit été prédite long-tems auparavant, qu'il avoit long-tems attendue, & qu'il avoit cent & cent fois acceptée. Elle ne fut pas néanmoins si violente qu'elle ne lui donnât le tems de recevoir tous ses sacremens, ce qu'il fit avec l'édification de tous les assistans, qui fondoient en larmes se voyant sur le point de faire une si grande perte. A peine cessoient les transports de joie que sa liberté avoit causés, qu'il fallut changer cette joie en deuil. Il semble que Dieu l'eût retiré de prison pour couvrir de confusion ses ennemis qui s'engraissoient de ses peines, & pour

donner la consolation à ses amis de le voir mourir entre leurs mains, & de lui rendre les derniers honneurs. Je ne retrace point ici le tableau de cette mort si affligeante devant les hommes, quoique si prétieuse devant Dieu. Il fut pleuré de toutes les personnes de toutes conditions qui connoissoient ce saint homme. Ce qu'il y eut alors à Paris de plus considérable entre Messeigneurs les Evêques de France, arroserent son tombeau de leurs larmes, honorerent ses funérailles de leur présence, & offrirent à Dieu pour lui leurs prieres, & leurs sacrifices. PETRUS AURELIUS leur revint alors en mémoire. Ils regretterent amérement un homme qui avoit rendu un service si important à leur sacré caractere, & ils n'eurent qu'une douleur, qui étoit que son humilité l'avoit toujours empêché de se faire connoître, afin d'éviter la juste reconnoissance dont ils étoient convaincus qu'ils lui étoient redevables. Il s'étoit voilé à lui-même ces grands dons que Dieu avoit mis en lui, qui l'ont rendu si célébre dans toute l'Eglise : ce qui faisoit qu'il les vouloit aussi voiler aux autres, & leur cacher sa personne aussi bien que ses Ouvrages.

A-t-on jamais vû un plus grand amour de la vie cachée ? Et peut-on assez admirer qu'un si grand Théologien soit demeuré presque inconnu à tout le monde ; qu'il ait trouvé un desert au milieu d'une grande ville ; qu'il ait été Chartreux sous un habit d'Ecclésiastique ; qu'il soit demeuré invisible aux yeux de tous les hommes, pour ne s'entretenir qu'avec Dieu, avec l'Ecriture sainte, & avec les Peres ; pour avoir plus de loisir de se donner tout entier à l'étude de la sagesse ? Il n'est pas surprenant après cela que son nom soit demeuré caché dans ses Ouvrages, & qu'il n'y ait que la grandeur de son érudition qui l'ait trahi. Sa sainteté a obscurci l'éclat de sa science. Son humilité a voilé son mérite. Il a pris autant de peine pour n'être point estimé habile, qu'il en a pris pour l'être. Il s'est abaissé devant les hommes, pour s'élever davantage devant Dieu. On s'est plaint même de sa vie retirée, comme on a fait autrefois de S. Chrysostôme : mais il a mieux aimé souffrir les plaintes, que d'abandonner sa chere & sainte solitude. Messieurs les Evêques, dans l'éloge que M. Godeau, évêque de Vence & de Grasse, composa à leur priere pour mettre à la tête de *Pe-*

trus Aurelius qu'ils firent imprimer aux dépens du Clergé, témoignerent leurs regrets de ne le pouvoir connoître; & je suis bien, aise pour me renouveller le profond respect que j'ai pour ce saint homme, de mettre ici tout au long l'éloge latin *, pour apprendre de Messieurs les Evêques mêmes que je regarde comme mes peres, l'estime que je dois faire d'un homme qu'il ont si fort estimé.

PETRO AURELIO THEOLOGO,
VERITATIS AMATORI ACERRIMO,
HIERARCHÆ VINDICI JUSTISSIMO,
EPISCOPORUM DEFENSORI INVICTISSIMO
ELOGIUM
GENERALIS COETUS CLERI GALLICANI
PATRES CONGREGATI,
ANNO CHRISTI 1646.
SCRIPSERE.

INgemuere omnes boni, cùm ex Anglia in Galliam libri enatarunt, quibus hierarchiæ bellum indicebatur. Episcoporum, falsâ erga Sedem apostolicam obsequii specie, proterebatur auctoritas; & quod fidem superat, venerandi Confirmationis sacramenti, quia episcopalis ministerii proprium est, vis omnis destruebà-

* On en trouvera la traduction à la fin du Volume.

tur. Horruere universi, cùm à sacra Parisiensi Facultate, ab Illustrissimo Archiepiscopo Parisiensi, nec non à celeberrimo gallicanorum Antistitum cœtu justissimis censuris notatos tam horribiles libros, quidam ex eorum damnatione ferociores effecti, non modò propugnare, sed in censores quoque famosos libellos, novis erroribus squallentes, ausi sunt conscribere. Verùm Dei Optimi Maximi providentiâ, qui Ecclesiam suam nunquam sinit impunè violari, repentè extitit hierarchiæ vindex accerrimus, Perti Aurelii *nomine omnibus notus, omnibus ignotus. Hæc errorum monstra, hæc contumaciæ portenta vir ordinis ecclesiastici, omni procul ambitione, amantissimus, & in ipso veræ avitæque Theologiæ sinu educatus, aggressus est, & libris præstantissimis editis, glorisissimè jugulavit. Gallicana Ecclesia, tam eximio defensionis genere Patrum dignitatem restitutam, adversariorum errores confutatos, calumnias dilutas, mendacia retecta, stultis denique juxta stultitiam illorum, ut Scriptura habet, responsum fuisse gaudet, gratulatur, exultat. Nescit quid potissimum in fortissimo propugnatore mirari debeat, an rerum ecclesiasticarum eruditionem, Patrum*

&

& Conciliorum notitiam, an stili majestatem, & pugnæ accommodatam eloquentiam, an in eruendis adversariorum technis solertiam, an in erroribus refutandis rationum pondus, an in asserenda veritate candorem, an in explicandis mysteriis abstrusioribus ac divinioribus felicitatem, an spirantem erga sponsam Christi amorem, an veram minimèque fucatam mentis humilitatem & gravitatem. Unum est quod doleat, incompertum sibi adhuc esse qua manu tot fortissima tela in hostes vibrentur, quáque ipsa tam gloriosè triumphet. Quod potuit Clerus gallicanus, ut grati animi sensum significaret, & hominem de Ecclesia tam benè meritum, à tenebris quibus se continebat in lucem evocaret, cumulatè præstitit. Sed neque legatione honorificentissima, ad illum ubicunque tandem reperiri posset Comitiorum omni 1635. auctoritate decreta, neque oblatis præmiorum illecebris, adduci potuit ut susceptæ moderationis velum sibi detrahi pateretur. Satis habuit pro Ecclesia, quam deperibat, strenuè laborasse. Qui in occulto uni Deo militaverat, in occulto à summo Imperatore coronari studuit. Non famam, non honorem, non gloriam aucupatus est. Non orbi terrarum

præclaris lucubrationum titulis innotescere voluit. Magnum est tot præstantes libros edidisse, tot secunda prælia decertasse, tam procacibus veritatis hostibus altum silentium imposuisse; at longè maximum, parta fama frui nolle. Quisquis es igitur, AURELI, *qui tantis nominibus ecclesiasticum ordinem obstrictum tenes, quia per modestiam tuam laborum tibi præmia reddere non licet, sub alieno nomine hoc à nobis amicitiæ, gratitudinis, honoris testimonium accipe. Si, ut vovemus, adhuc in vivis es, prodi tandem, & omnium oculis optatissimum vultum exhibe. Sat modestiæ dedisti. Noli iis qui tuis laboribus fruuntur teipsum invidere, nec diutini triumphi gaudium victoris absentia corrumpi sine. Quòd si post bonum certamen pro Ecclesia certatum, coronam justitiæ à justo judice accepisti, fac ut aliquis surgat ex ossibus ultor, qui nomen* AURELII, *quod omnibus bonis sanctum est, à calumniis vindicet, & te in prosternendis hierarchiæ hostibus passibus æquis sequatur. Zeli tui imitatores, gloriæ hæredes, præstantissimi exempli laudabilis æmulatio parturiat, ut Ecclesiæ, cujus amore pectus tuum ardebat, dignitas imminuta, per novos subinde defensores*

pristino splendori restituatur. Cæterum norint posteri Clerum gallicanum AURELIO *plurimum à se deberi profitentem, quod potuit persolvere voluisse, vel vivi meritum oblatis præmiis, vel mortui memoriam delatis honoribus impensè coluisse; & quotquot pios eruditosque habet Gallia, statutis* AURELIO *justis monimentis, ad præstandam simili studio, constantia, zelo, Ecclesiæ omni ex parte impetitæ operam & præsidium, excitare contendisse.*

C'est ainsi que s'expliquoient Messeigneurs les Evêques de France, pour honorer M. de S. Cyran, sous le nom de *Petrus Aurelius.* Quoiqu'ils eussent prié M. Godeau de composer cet éloge, il ne laissa pas d'essuyer des plaintes téméraires & insolentes de la part des Jesuites, qui ne pûrent souffrir cette juste reconnoissance que l'Eglise Gallicane assemblée rendoit aux mérites d'un homme, qu'ils ne regardoient qu'avec des yeux empoisonnés. Ils se déchaînerent contre celui qui avoit composé cet éloge, & ne voyoient pas, que, l'attaquant en sa personne pour contenter leur animosité implacable, ils attaquoient en même tems tous les Evêques dont il avoit été la langue, & qui

s'étoient exprimés par sa bouche. Mais ces infames libelles (du Pere Vavassor) qu'ils publierent, & dont le titre seul faisoit voir la bassesse, *Godellus an orator, Godellus an poëta*, tomberent d'eux-mêmes par terre, & ce témoignage que Messieurs les Evêques rendirent à M. de S. Cyran & à ses mérites, par la plume de M. Godeau, passera dans tous les siécles, dans l'excellent Livre de *Petrus Aurelius* où il est en tête.

On reconnut donc à sa mort la perte que faisoit l'Eglise; & quoiqu'elle fût précieuse devant Dieu, & pleine de bonheur pour son fidéle serviteur, elle ne laissa pas d'être bien amere aux gens de bien. Car ils avoient remarqué en lui la vérité de ce que les Peres ont dit, que Dieu se plaît quelquefois à renfermer dans un de ses serviteurs les plus excellentes vertus qu'il fait éclater separément en plusieurs autres. On vit en ce pieux Abbé les qualités divines qui appartiennent à ceux que Dieu appelle aux fonctions du sacerdoce, & qu'il sanctifie dans ce ministere. Il brilla comme une étoile, & parut digne du rang de ceux à qui Jesus-Christ a dit, qu'ils étoient la lumiere du monde. Il éclaira dans le temple de Dieu

comme une lampe ardente & luisante, sa lumiere étant venue de l'ardeur de sa charité. Aussi la puisa-t-il dans la source des Ecritures. Il n'en écouta pas seulement en passant les instructions saintes, comme font plusieurs, mais il s'en nourrit comme d'un pain qui donne la vie. Il ne remplit pas son esprit & sa mémoire seulement de ces paroles divines, mais il les renferma dans son cœur. Sa lumiere plus intérieure qu'extérieure conduisoit ses pas, & formoit tous les mouvemens de son cœur, en l'appliquant à tout bien, & lui faisant faire tout ce qu'elle lui découvroit qu'il falloit faire. C'est ainsi qu'il a cherché la sagesse & l'a trouvée. Il l'a cherchée avec beaucoup de prieres & avec de grandes instances, & il l'a conservée par un accroissement de piété qui s'est répandue dans toute la suite de sa vie. Il a compris qu'il n'appartient qu'à Dieu de montrer sa voie à ceux qui le cherchent, & qui le servent ; qu'il est le guide de ceux qui l'implorent, & que c'est par lui seul qu'on arrive à lui.

J'avoue que mon esprit est trop petit pour comprendre les graces que Dieu a faites à son serviteur, & que ma vie est trop courte pour les admirer assez. Il faut

se reserver à voir dans le ciel ces riches effusions des dons céléstes, & à connoître comme il faut un homme d'un si grand mérite. Il a, selon l'expression de l'Ecriture (2. Mac. XII. 37.) jetté un grand cri dans l'Eglise, & ce cri a été sa sainte vie. Sa piété exemplaire, comme un son éclatant, s'est fait entendre des sourds, & quelquefois des morts mêmes que Dieu par son moyen a ressuscités dans l'ame. On a reconnu visiblement que Dieu l'avoit destiné pour porter les hommes à la pénitence, sur la fin de ces misérables tems où elle étoit bien ignorée. Ceux qu'il a convertis à Dieu sont sa gloire & son principal éloge, comme il a été lui-même du nombre de ces hommes qui sont la principale gloire de Dieu, le monde n'étant qu'une ombre de sa grandeur, au lieu que les Saints en sont une vive image.

Comme cet homme de Dieu avoit une grande idée de l'éminence du christianisme, & cette morale divine qu'un Dieu fait homme a apportée aux hommes pour les faire vivre par l'esprit dans le ciel, comme dit S. Paul, quoique selon le corps ils vivent encore dans le monde; il ne travailloit aussi qu'à rendre les Chré-

tiens dignes de porter ce nom, & attentifs à répondre par la pureté de leurs mœurs à la sainteté de leur batême. Il craignoit la malédiction d'Ezechiel contre les faux Prophétes, qui bâtissent une muraille sans y mettre de la chaux & sans l'affermir, ce qui fait qu'elle se renverse à la premiere pluie : c'est-à-dire, contre ceux qui flattent les ames en ce qui regarde le salut, & qui les appuyent sur l'incertitude des opinions humaines, & non sur le fondement inébranlable de la parole de Dieu, leur causant de nouvelles chûtes au lieu de les relever.

Il fuyoit les routes égarées, & vouloit toujours marcher dans la droite voie, c'est-à-dire, dans la voie étroite. Il ne cherchoit point de nouvelles lumieres de dévotion; de nouvelles inventions pour sauver les hommes, sans pratiquer les préceptes de l'Evangile ni suivre l'exemple du Sauveur; de nouvelles méthodes pour accorder Dieu avec le monde, & pour élargir la voie étroite. Il a été très-ignorant dans cette fausse science. Ses jugemens ont été fondés, non sur le sable des imaginations humaines, mais sur la pierre de la parole divine. Il a conduit les ames par la voie publique & royale

de la pénitence, & n'a pas travaillé pour adoucir les régles de Jesus-Christ, mais pour porter les ames à acquerir l'amour du S. Esprit, qui rend facile la pratique de ces régles. Il n'a point aussi proposé des idées de perfection, pour être plus admiré qu'imité. Il a donné des conseils généraux & particuliers, qui peuvent sanctifier même une personne séculiere qui les accompliroit avec soin & uniformité. Il ne s'est point étudié à trouver quelque voie suréminente, appuyée sur les pensées de l'homme, ou sur des visions & des révélations particulieres dont il a toujours été très-éloigné. Il a fondé toute sa conduite sur les régles de l'Evangile & sur la doctrine des Peres, n'enseignant aux hommes que ce qu'il avoit appris de ces divins maîtres : ce qui se réduisoit tout au double amour de Dieu & du prochain, comme au vrai culte dont Dieu veut être honoré par des créatures qu'il a rendues capables de l'aimer.

C'est par cette conduite solide, & parce qu'il a toujours fui de nourrir & de couvrir les maladies intérieures par une dévotion superficielle, s'appliquant avec soin à déraciner les vieilles habitudes, à guérir les passions & à changer tout

le cœur par la grace d'une véritable pénitence, d'un sincere amour de Dieu, d'une dévotion d'œuvres & de fruits, & non de mine & de paroles ; c'est, dis-je, par cette solidité qu'il ne s'est pas fait aimer du monde, ou plutôt qu'il a attiré sur lui la colere de celui qui en étoit le prince, qui ne pouvoit souffrir un homme lequel arrachoit vraiment les pécheurs de ses mains, & qui pour ce sujet suscita contre lui plusieurs ennemis. Mais ce sage Abbé avoit compris de bonne-heure que rien n'est plus essentiel aux ministres de Dieu, que de ne craindre que lui seul, de ne chercher que sa gloire, & de n'être sensible qu'à ses intérêts ; que leur plus grande gloire est de ne se point laisser emporter au torrent du siécle, de demeurer inébranlables dans la chûte même des plus forts, & de se conserver dans une assez grande fermeté, pour pouvoir relever ceux qui sont tombés, & pour les faire rentrer après leurs égaremens, dans le chemin de la vérité. Il ne raisonna point sur la conduite qu'il plut à Dieu de tenir sur lui, lorsqu'il le retint si long-tems captif. Il n'hésita point dans sa foi, & crut toujours que si Dieu lui avoit ôté la liberté, il pouvoit aussi, s'il le vouloit, la

lui rendre. Il regardoit tout ce qui éclatoit dans le monde, comme n'étant digne que du mépris d'un homme qui vit de la foi, & qui accompagne son courage de prudence. Il gémit long-tems sans se plaindre sous la vexation d'un grand Ministre qui l'avoit aimé dans sa jeunesse, mais qui n'eut plus les mêmes tendresses pour lui dans sa haute élévation. Il ne lui porta aucune envie, & pendant que ce grand politique cherchoit avec tant d'empressement un nom éternel dans l'administration d'un grand Royaume, cet humble serviteur de Dieu mettoit plus sagement sa gloire à le servir & à le faire régner dans les ames.

Il souffrit en patience le régne des superbes, comme parle l'Ecriture. Il conserva la paix & l'humilité du cœur dans les tems d'injustice & de violence, & il mit toute son espérance dans le grand jour auquel Dieu se fera justice à lui-même & à tous ceux qu'on aura traités injustement. Cependant il prioit pour ceux qui le faisoient souffrir. La grande idée que la profondeur de la lumiere qu'il avoit puisée dans l'Ecriture sainte, lui avoit donnée de leur malheur, attiroit pour eux toute sa compassion. Il avoit appris de

cette source de la vérité, qu'il n'y a rien qui comble plus la mesure des péchés des hommes, & qui attire davantage la colere de Dieu sur eux, que lorsque non seulement ils foulent aux pieds sa loi sainte, mais qu'ils s'arment encore de fureur contre ses ministres, & qu'il ne cherchent que les moyens de perdre ceux qui ne desirent que de les sauver. Vivant dans ces sentimens, la bonne odeur de sa vie dans sa captivité lui a attiré l'estime de tous ceux qui l'ont connu, & qui n'ont pas craint de s'attirer la disgrace d'un puissant Ministre à qui ils ne plaisoient pas, en honorant celui qu'il vouloit deshonorer.

Ainsi, comme un autre Joseph, il devint illustre dans sa prison. Les gardes de sa personne, & les compagnons de sa captivité furent des témoins oculaires & irréprochables de sa vertu éminente, le reconnurent, & le révérerent publiquement comme un Saint. On peut dire de lui ce qu'on a dit de S. Martin, que la France étoit malheureuse de n'avoir pas connu le mérite de ce grand homme qu'elle possedoit : mais les grands élûs sont comme les trésors de Dieu, qu'il tient cachés comme les riches cachent leur or,

& qu'il se réserve pour soi & pour son Eglise. C'est au moins une grande consolation pour ceux qui n'ont pas eu le bonheur de voir & d'entendre parler ce saint homme pendant sa vie, des grandeurs de Dieu, du néant du monde, & des devoirs du christianisme, que de voir dans ses Lettres un portrait fidele de son esprit & de son cœur, & de lire après sa mort les discours qu'il a écrits pendant sa vie. Ils en seront d'autant plus édifiés, qu'il a fait le premier ce qu'il a dit, & que s'il a parlé comme les Saints, il a aussi vécu comme les Saints.

Cet homme de Dieu étoit trop éclairé de son esprit pour n'avoir pas eu un soin particulier de faire pendant sa vie, ce que Messieurs les Prélats ont témoigné tant desirer dans l'éloge de *Petrus Aurelius* qu'ils ont fait faire, c'est-à-dire, qu'il laissât des disciples. Il en laissa qui furent la récompense de sa vertu, & qui sortirent de dessous ses aîles comme des aigles, & porterent leurs fruits comme de saints rejettons d'une tige sainte. Il pratiqua l'avis si important que S. Paul donne à son disciple, qui est d'éterniser en quelque sorte les lumières & les vertus dont Dieu l'avoit rendu dépositaire, & de laiss-

ser après lui des élèves qui fussent les héritiers de sa vertu & de sa piété, & qui laissassent encore à d'autres ce qu'ils avoient reçu de lui. Cet Elie laissa des Elisées, qui, animés de son double esprit, continuerent son ouvrage dans la conduite des ames, & firent voir que souvent Dieu fait plus par ses serviteurs après leur mort, qu'il n'avoit fait pendant leur vie.

Je cesse de parler de M. de S. Cyran, parce que je suis persuadé que je ne fais que bégayer comme un enfant, en parlant d'un si admirable homme. Mais plus son mérite étoit grand, plus la douleur que ses amis ressentirent à sa mort fut sensible. Ce coup si imprévû & si surprenant, troubla toute la joie qu'ils goutoient encore de sa sortie du bois de Vincennes; & cette perte incroyable les affligeoit d'autant plus, qu'ils furent sur le point de ne trouver plus personne qui voulût continuer ce que Dieu avoit commencé par ce saint homme, qu'il avoit donné à son Eglise en ces derniers tems. Il avoit été comme une source de vie, mais comme une source cachée; & il se servoit pour la conduite des ames du ministere de M. Singlin, qui, ayant eu toute sa vie une avidité sainte pour la vérité,

avoit en peu de tems puisé toutes les lumieres de M. de S. Cyran, & avoit appris de lui les vraies régles pour toutes sortes de personnes que Dieu lui addressoit, & dont il avoit touché le cœur. Plus le nombre de ces personnes s'étoit augmenté, plus M. Singlin se sentoit effrayé en se voyant sur le point d'être chargé seul de leur conduite.

Mon Dieu, que les pensées de ceux que vous remplissez de votre esprit & de votre vérité, sont différentes des pensées de ceux qui ne suivent que leur esprit propre & leur vanité ! Si M. Singlin n'eût été aussi humble qu'il l'étoit, son cœur en cette rencontre, sous des apparence de tristesse & sous des excuses adroitement alléguées, auroit pû aisément cacher une joie secrette & imperceptible de se voir seul & sans subordination établi sur les ames, avec une autorité qui n'auroit point été partagée, & dont il n'auroit été obligé de rendre compte à personne. Mais si M. Singlin témoigna à M. de S. Cyran, peu avant sa mort, tant de peines au sujet de la conduite des ames, ce fut bien autre chose lorsqu'il ne le vit plus pour le conduire par la main & le soutenir. Tout ce

que M. de S. Cyran lui avoit dit pour lever ses peines sur ce sujet, disparut aussi-tôt. Ses scrupules lui revinrent en foule. Ses difficultés s'augmenterent, & sa résolution de tout quitter devint si forte, qu'il fut tout près de l'exécuter. Il est visible que Dieu le veut, se disoit-il à lui-même dans le grand desir qu'il en avoit, puisqu'il m'ôte l'unique personne qui pouvoit me soutenir dans cet emploi. Il sait mon incapacité & mon insuffisance, & il m'enléve tout d'un coup celui qui me mettoit toutes les paroles dans ma bouche, & qui conduisoit tous mes pas. Il faut se soumettre à Dieu qui m'avertit par cette mort que je n'ai plus qu'à me retirer. Il sait que je ne l'ai pas attendue pour le vouloir faire. On m'a retenu jusqu'ici : mais il n'y a plus moyen de différer.

On fut étrangement allarmé de cette résolution que M. Singlin prenoit. Elle parut à ses amis quelque chose même de plus sensible que la mort de M. de S. Cyran. Car en quelle desolation tout alloit-il être réduit, si cela fût arrivé ? Mais le neveu de M. de S. Cyran, qui ne succéda pas moins à sa vertu & à sa profonde science qu'à son Abbaye, que M. d'An-

dilly lui obtint de la Reine Mere, vint au secours & détourna cet orage. Cet homme dont toutes les paroles portoient coup, & avoient une certaine énergie à laquelle on ne pouvoit résister, ne fit que paroître pour pacifier les choses, & pour calmer un esprit étrangement troublé. Il ne fit que lui représenter ces trois mots, que c'étoient là ses tentations ordinaires, & qu'il paroissoit bien que le diable étoit foible contre lui, puisqu'il ne pouvoit plus trouver de nouvelles armes pour le combattre; qu'il le prenoit à temoin pour juger s'il pouvoit commettre une plus grande faute, que d'abandonner les affaires de Dieu dans l'état où elles étoient, lorsqu'on ne voyoit personne que lui qui pût recevoir ceux qui vouloient aller à Dieu par la voie de la vérité. Enfin il le retint en lui disant, que, s'il ne croyoit pas être arrêté dans cet emploi par mérite, il crût au moins qu'il l'étoit par nécessité. Ainsi M. Singlin se rendit, & cet admirable pasteur des ames, devint lui-même brebis en cette occasion. On vit que cet homme qui étoit le premier dans Port-Royal, en étoit aussi le plus humble.

Il joignit une profonde sagesse avec

une extrême simplicité. Il ne se souvint de l'autorité qu'il avoit sur les autres, que pour leur donner l'exemple de toutes sortes de vertus. Il n'inspiroit à tout le monde que la crainte de Dieu dont il étoit pénétré lui-même. Jamais personne ne se défia plus de ses propres lumieres, & n'aima mieux à prendre conseil des autres & à le suivre. Il avoit la docilité & l'obéissance d'un enfant, avec cette profondeur de sagesse qui le rendoit si digne & si capable de commander aux autres. Il étoit d'une égalité d'esprit si grande, qu'on ne le vit jamais emporté ; & si les moindres de ceux qui lui devoient obéissance s'étoient échappés de leur devoir, & lui avoient causé quelque tristesse, il compatissoit à leurs fautes & sembloit les plaindre plus qu'il ne se plaignoit lui-même. Il est un peu à excuser, dans la peine qu'il eut à se charger de cette direction. Sa grande lumiere lui en fit connoître le poids, & peut-être que s'il eût bien prévu l'avenir, il eût encore poussé cette résistance plus avant. Car il faut avouer que Dieu lui préparoit de grands combats, & qu'il le destinoit à gouverner un vaisseau pendant une furieuse tempête, où l'on verra que son grand cœur

qui ne craignoit rien pour lui-même, craignoit tout pour Dieu, pour ſa vérité, & pour le ſalut des ames que Dieu lui avoit ſoumiſes. On le verra rejetter tous ſes ſoins dans le ſein de Dieu, & après avoir eu recours à la priere comme à ſon principal appui, ne négliger rien de tous les moyens humains que la prudence oblige de prendre. Sa ſageſſe brillera dans toute ſa conduite. Il tiendra la main à ſon gouvernail; & toujours les yeux élevés au ciel, toujours actif, toujours vigilant, il n'abandonnera rien au hazard. Il évitera les écueils, il détournera les maux, & ne donnera aucune priſe à ceux qui le tourmenteront.

Mon Dieu, quel exercice préparez-vous à un homme qui ne brûle que du deſir de la ſolitude ! Vous voyez que ſi votre crainte ne l'arrêtoit, il ne penſeroit qu'à ſe retirer dans quelque port tranquille, pour y vivre à l'abri des tempêtes du monde, & ne s'appliquer qu'à vous; & vous ne lui permettez pas ce repos, quoiqu'il ſéche de langueur pour la retraite. Vous vous le reſervez comme un homme d'un courage intrépide, pour le tems de la guerre. Vous le rendrez l'ame de tous ceux qui agiront ſous ſes ordres.

Il réglera la négociation des uns : il pesera toutes les paroles des Ecrits des autres. Il soutiendra ceux qui manqueront de courage : il retiendra ceux qui auront un peu trop de feu.

Mais pourquoi préviens-je le tems ? Allons pas à pas, vivons au jour le jour. Il semble que je craigne de n'avoir pas assez de vie pour conduire ce petit recit jusqu'au tems où M. Singlin, qui met maintenant la main au gouvernail, paroîtra dans toute sa sagesse. La volonté de Dieu soit faite. Je cesserai ce petit Ouvrage quand il lui plaira ; mais ne troublons point l'ordre des choses.

M. Singlin se voyant donc forcé malgré lui de prendre, après la mort de M. de S. Cyran, la direction des ames, son premier soin fut de se donner tout à chacune, comme s'il n'eût eu qu'elle à conduire : *Pro cunctis se impendit pariter & singulis, & totum se dedit universis, & totum singulis.* Je le sai par expérience : je n'en dis rien davantage. Il évita avec soin le défaut que Jesus-Christ reproche aux Phariſiens, d'imposer aux autres des fardeaux qui les accablent, & de n'y toucher pas du bout du doigt. Il faisoit plus qu'il ne conseilloit aux autres, & en com-

parant ſa vie avec celle à laquelle il nous exhortoit, il paroiſſoit plutôt un pere indulgent & charitable qui craint de ſurcharger un enfant, qu'un maître rigide & impitoyable qui n'épargne en rien la foibleſſe de ceux qui lui ſont ſoumis.

Je ne dis rien que ce que j'ai éprouvé cent fois, avec une admiration qui ſe renouvelle encore toutes les fois que j'y penſe. Sa gravité auſſi retenoit tout le monde dans le devoir. Sa ſeule préſence imprimoit de la modeſtie. Sa parole animoit au bien. Sa prédication pénétroit juſqu'au fond du cœur. On le voyoit toujours le même, ſe régler toujours ſur les mêmes principes, ſe conduire par les mêmes régles, ſans avoir ces hauts & ces bas que l'on voit ſi ſouvent avec peu d'édification dans les perſonnes même de mérite, & ſans reſſembler en rien à ces roſeaux agités du vent, que l'Evangile marque & condamne. Comme il ne cherchoit en rien ſa gloire, & qu'il étoit au-deſſus de tous les jugemens des hommes, Dieu qu'il ſuivoit par tout fidélement, lui donnoit quelque choſe de ſon uniformité. Ayant à conduire des ames qui tendoient à la perfection, il s'appliquoit continuellement à s'inſtruire de la voie de la ſain-

tété, pour y marcher le premier lui-même, & y faire marcher les autres. Ainsi il n'étoit pas du nombre de ces conducteurs aveugles qui conduisent d'autres aveugles, & qui tombent avec eux dans le précipice : mais il avoit le bonheur au contraire de retirer du précipice beaucoup de personnes que d'autres aveugles y avoient conduites.

On peut bien s'imaginer qu'entre les personnes dont M. Singlin se voyoit chargé, M. le Maître ne fut pas des derniers qui lui tînt au cœur. Il souffrit long-tems violence, dans l'impuissance où les affaires qu'il eut depuis la mort de M. de S. Cyran, le mettoient de lui aller rendre visite. Il se proposoit tous les jours de l'aller voir pour renouveller avec lui la douleur que la mort de leur commun pere leur avoit causée, & tous les jours il lui survenoit quelque nouvel obstacle qui l'empêchoit d'aller mêler leurs larmes ensemble. Cependant M. le Maître ayant perdu le meilleur & le plus solide de ses amis, à qui après Dieu il étoit redevable de tout son bonheur, se laissoit aller à la douleur, ayant peine à la retenir & à lui donner des bornes. Tous ceux qui l'approchoient le trouvoient inconsola-

ble, & toute sa ressource étoit dans le nouveau feu qu'il avoit conçu depuis cette mort pour la pénitence. Il ne pouvoit plus souffrir de bride qui le retînt. Il semble qu'il n'eût desiré que de se sacrifier à Dieu comme une victime, afin de s'aller promptement rejoindre à celui qu'il venoit de lui enlever. Ce n'étoit plus lui-même. On vit tout d'un coup cet homme admirable ne paroître plus en tout que comme un ouvrier de la campagne, destiné aux travaux les plus grossiers, avec cette seule différence, qu'il travailloit avec beaucoup plus d'ardeur à ces occupations pénibles, que les ouvriers du commun ne le pouvoient faire, & qu'il accompagnoit son travail d'un silence & d'une priere continuelle. Il alloit scier les bleds avec les autres ouvriers que l'on prenoit à journée, qui étoient surpris de le voir au bout d'un sillon lorsqu'ils n'étoient presque encore qu'au commencement. Il semble que ce feu d'amour qu'il avoit pour Dieu, & son zéle pour la pénitence, lui donnoient des aîles, & faisoient comme voler un corps peu accoutumé à ces sortes d'ouvrages, quoique déja bien soumis aux travaux de la pénitence; & lorsqu'il étoit tout trempé de sueur, il pre-

noit froidement son chapelet, & le récitoit en se ressuyant au grand soleil.

Mon Dieu, quelle étrange métamorphose fait votre grace dans vos serviteurs, & avec quelle secrette force les change-t-elle en de nouveaux hommes! M. de Saci fut un de ceux qui se sentit le plus de ce changement. Il écrivit à M. le Maître à son ordinaire, sur ses Ouvrages: point de réponse. En vain il renvoya de secondes Lettres, & lui faisoit mettre en main de nouvelles compositions: il sembloit qu'il n'y eût plus ni plume ni encre dans cette solitude, & que tout y fût changé en bêches ou en faucilles. Cependant on pressoit M. de Saci de donner ses Ouvrages; mais ne s'y pouvant résoudre sans qu'auparavant ils eussent passé par les mains de Monsieur son frere, il lui écrivoit Lettre sur Lettre, & toujours avec le même succès.

Toutes ces Lettres, quoique si pressantes, ne pouvoient arrêter l'ardeur incroyable avec laquelle M. le Maître s'enfonçoit dans les travaux. La chambre de ce solitaire étoit surprise en quelque sorte de n'y plus voir ce pénitent qui jusques-là y avoit été si assidu; & la campagne au contraire étoit dans une espece d'étonne-

nement de voir un ouvrier fait autrement que les autres, qui prenoit en vain les mêmes habits qu'eux pour se cacher, & qui se trahissoit lui-même, & se decelloit par tout son air, puisqu'il n'y avoit qu'à le voir pour juger de ce qu'il étoit, & pour être convaincu qu'il étoit né pour d'autres travaux plus relevés.

Heureusement pour M. de Saci, après de longs retardemens, M. Singlin, qu'une foule d'affaires retenoit à Paris, trouva moyen après plusieurs délais, de se dérober pour faire à Port-Royal des Champs, un voyage si long-tems attendu de part & d'autre. Quoiqu'il y eût déja bien du tems que Dieu avoit appellé à lui M. de S. Cyran, ces deux intimes amis ne laisserent pas dans cette premiere entrevue depuis sa mort, de renouveller leurs larmes, & de pleurer ensemble leur perte commune. M. Singlin fit de grandes excuses à M. le Maître de ce qu'il avoit laissé passer tant de tems sans le venir voir; mais il lui dit qu'il pouvoit juger des affaires que cette mort lui avoit laissées; qu'il ne pouvoit même s'absenter qu'un jour, & qu'il falloit s'en retourner dès le lendemain; que sur ce pied là il pouvoit aisément voir qu'il ne pouvoit se

charger du ſoin de tous ceux de ce déſert ; qu'il s'en préſentoit encore beaucoup d'autres, qu'il ne pourroit ſe diſpenſer de recevoir ; qu'il voyoit bien que la néceſſité le forçoit de choiſir un homme ſage ſur qui il pût ſe décharger, en venant ſeulement de fois à autre voir comme tout ſe paſſeroit. Enſuite comme il alloit toujours à ſes fins, qui étoient d'expédier les choſes, & de laiſſer tout ce qui ne ſeroit point néceſſaire, pour aller aux choſes eſſentielles qui regardoient la conſcience, afin de pouvoir partager à tout le monde le peu de tems qu'il avoit, il entra en matiere avec M. le Maître. Il lui dit « qu'il avoit ſu ſes grandes ferveurs » pour la pénitence, & ſes grands travaux de la campagne. Il le pria de les » modérer à l'avenir, & de ne pas oublier ce qu'il lui avoit dit autrefois, que » M. de S. Cyran ne lui avoit permis ces » travaux que deux heures le jour ; qu'il » étoit bon de tempérer ce grand feu ; » qu'il falloit ſe défier de tout, & craindre que le démon, par un piége ſecret, ne fît inſenſiblement ſortir de la » ſolitude un homme qu'il avoit eſſayé » inutilement d'en tirer par d'autres voies : » & qu'il étoit aiſé de tomber dans la

» diſſipation de l'eſprit en cherchant la
» mortification du corps. Il lui repréſenta
» en tremblant combien il étoit aiſé de
» ſortir de ſa voie, & que le démon qui
» ne cherche qu'à nous faire prendre le
» change, ne penſoit qu'à ſe jouer de
» nous, comme nous nous jouons des en-
» fans; qu'il feroit bien de reprendre ſa
» vie cachée dans ſa chambre, & de s'y
» occuper à la vigilance ſur lui-même &
» à la priere, dont il devoit toujours faire
» ſa principale occupation, donnant le
» reſte de ſon tems aux traductions, aux
» extraits, & aux autres travaux qui pour-
» roient ſe préſenter, où il devoit même
» autant éviter la chaleur & la précipita-
» tion, qu'il le prioit de l'éviter à l'ave-
» nir dans les travaux de la campagne.
» Il le pria d'agréer que dans l'extrême
» ardeur qu'il avoit de rendre parfaits de-
» vant Dieu ceux qu'il conduiſoit, il lui
» remontrât qu'il ne devoit pas croire
» qu'après une converſion auſſi éclatante
» que la ſienne, tout fût fait; qu'il étoit
» perſuadé, & qu'il ſouhaitoit que les
» autres fuſſent auſſi comme lui; que ce
» n'étoit encore là que le premier pas,
» comme S. Paulin le diſoit de lui-mê-
» me après ſa converſion, & qu'il lui reſ-
» toit beaucoup à combattre.

» Je ne doute pas, ajouta M. Singlin, que vous ne soyez très-disposé à » reprendre votre solitude ; & je m'assure » que vous n'êtes nullement attaché à » ces travaux extérieurs. Je crains que » vous ne vous mettiez dans l'esprit que » cela ne soit nécessaire, & que vous ne » voyiez pas assez l'affoiblissement de vertu » qui vous en pourroit arriver. Vous savez que feu M. de S. Cyran vous a » dit tant de fois que le point capital » pour servir Dieu, étoit de s'établir un » ordre de vie toujours uniforme, & d'y » demeurer fermement attaché, ne le » violant jamais sans une grande nécessité. Cet ordre, quoique plus leger & » plus facile, sert néanmoins beaucoup » plus pour parvenir à une vertu solide, » que la vie la plus mortifiée qui n'en » gardera point. Car la vertu n'est qu'ordre, comme le vice n'est que déreglement. Quiconque est incapable de se » soumettre ainsi à un ordre toujours » égal, ne réussira pas extrêmement. A » mesure qu'il bâtira d'un côté, il détruira » de l'autre, faute de cette fermeté d'esprit qui s'acquiert par l'uniformité. Aussi » ces travaux pénibles, comme encore » les grandes mortifications passageres,

» au lieu de servir, souvent nuisent ; » parce qu'ils ne font que fortifier davan» tage l'inconstance de notre esprit qui » se plaît dans cette diversité, & qui ne » cherche qu'à se contenter. Les passions » ne se surmontent pas de la sorte, mais » au contraire s'aigrissent. Il vaut mieux » entreprendre peu, & persévérer cons» tamment toute sa vie dans le régle» ment qu'on a pris. Le peu, pourvû » qu'il dure, fera tout un autre progrès ; » comme aussi en effet il est beaucoup » plus difficile, n'y ayant rien qui plaise » tant à notre esprit que le changement, » ni qui lui soit plus contraire que cette » uniformité sans laquelle il n'y a point » de véritable vertu. Il est extrêmement » dangereux de chercher à se contenter » par des choses extraordinaires. La vé» ritable humilité doit toujours le fuir, » & se tenir au train de vie que l'on a » commencé, s'y réglant desorte qu'on » s'y mortifie en sa propre volonté, & » qu'on y persévere.

» Je m'étends sur ce sujet là, Monsieur, » ajouta-t-il, parce que j'en sai la consé» quence. Rien n'est plus aisé que de » sortir de l'ordre de Dieu. Je crains ce » malheur pour les autres comme je le

» crains pour moi-même. Le diable ne
» manque pas de beaux prétextes pour
» nous y faire tomber. Peu s'en eſt fallu
» que je n'y aye été attrappé moi-même.
» Je vous avoue que j'ai eu mes peines
» comme vous, à la mort de M. de
» S. Cyran, & je vous ai preſque imité
» en prenant des réſolutions outrées que
» j'étois ſur le point d'exécuter, en croyant
» bonnement comme vous l'avez crû de
» vous, que je ferois une action de grande
» ſageſſe. Cependant on m'a remis dans
» la voie, & on m'a fait voir que ce que
» je croyois être une grande vertu eût été
» une grande faute. Il n'eſt pas queſtion
» ſeulement de faire des choſes qui de
» ſoi ſont bonnes, mais de les faire dans
» l'ordre de Dieu. Quelque bonne que
» ſoit une action, ſi elle eſt faite par no-
» tre propre eſprit, elle ne nous ſert qu'à
» nous tromper, & à nous mettre dans
» une fauſſe paix dont il n'eſt pas aiſé de
» nous retirer.

» Je ſuis effrayé quand je me repréſente
» combien il y aura de perſonnes trom-
» pées en l'autre vie. L'Evangile le dit
» nettement, qu'une des plus grandes
» peines de l'enfer ſera l'étonnement &
» le regret où il nous repréſente que ſe-

» ront ces ames aveuglées du bien qu'el-
» les faisoient, mais que Dieu ne recon-
» noît point. Le mépris que Jesus-Christ
» fera d'elles, & la vue de la face d'un Dieu
» irrité contre elles, leur fera sentir ce
» que c'est que de s'être si fort abusé ici-
» bas dans les pensées qu'elles avoient de
» lui. Ce sera alors sans doute leur plus
» grand tourment. On ne peut compren-
» dre cela ici, parce qu'on ne s'attache
» qu'à ce qui frappe les sens. On a plus
» de peine de quelque perte temporelle
» que des plus grandes offenses que l'on
» commet contre Dieu, par lesquelles
» néanmoins non-seulement on perd le
» Paradis, mais on se rend misérable
» pour toute l'éternité. Monsieur, vivons
» de la foi & tremblons toujours devant
» Dieu. J'admirois l'autre jour ce que me
» disoit, les larmes aux yeux, une ame
» très-pure & très-sainte. Je suis dans une
» frayeur terrible, me disoit-elle, en
» considérant la pureté de Dieu, & la dis-
» proportion infinie que je trouve entre
» lui & nous. La seule pensée que si je
» ne suis fidéle il me regardera avec un
» visage de colere quand je me présente-
» rai devant lui, me fait mourir; & je
» conçois aisément ce que dit une sainte

» ame, (Sainte Catherine de Gennes) » que les ames se précipitent volontaire- » ment dans l'enfer, dans la peur de se » voir dans cet état.

Monsieur le Maître remercia beaucoup M. Singlin de ses avis, & il lui avoua qu'il étoit convaincu de la vérité de tout ce qu'il venoit de lui dire, & qu'il avoit aussi éprouvé que ses grands travaux lui dissipoient beaucoup l'esprit en priant, & qu'il hésitoit même quelquefois, se trouvant en cet état, s'il faisoit bien de communier.

» Monsieur, lui répondit M. Singlin, » il faut aller à la source de nos maux. » Les distractions que nous sentons dans » nos prieres, viennent du peu d'amour » que nous avons pour Dieu. Si nous l'ai- » mions de tout notre cœur, & en tou- » tes choses, il ne nous seroit pas pos- » sible de nous empêcher de penser à » lui, particulierement quand nous som- » mes en sa présence, que nous lui par- » lons, & que nous lui demandons quel- » que chose. Nous craindrions beaucoup » de nous nuire, & de nous faire mépriser » des gens du monde, si nous leur té- » moignions les égaremens de notre es- » prit. C'est ce qui nous doit beaucoup

» faire appréhender les prieres que nous
» faiſons par coutume & ſans attention.
» On ſait bien qu'on n'eſt pas maître de
» ſon eſprit, & qu'on ne peut empêcher
» les diſtractions qui nous ſurviennent;
» mais au moins nous ſommes obligés
» de les chaſſer autant qu'il eſt en notre
» pouvoir, en nous détournant des oc-
» caſions, en évitant les objets qui les
» peuvent émouvoir, en nous humiliant,
» priant Dieu de nous en délivrer & de
» ne nous les point imputer à faute, &
» n'y donnant point notre conſentement.
» Toutes ces diſtractions doivent beau-
» coup nous humilier; car c'eſt une juſte
» punition de la trop grande liberté que
» nous avons donnée toute notre vie à
» notre eſprit; & l'ayant laiſſé ſi long-
» tems dans toute ſorte d'égaremens, nous
» ne devons pas croire le pouvoir capti-
» ver aiſément & le mettre en ſon de-
» voir. Ce ne peut être qu'après beaucoup
» de prieres, de travail & de vigilance
» ſur tous ſes mouvemens, qu'on en pourra
» venir à bout.

» Pour ce que vous dites de la peine
» que vous avez à communier en cet état,
» il eſt certain que, comme l'ordonne
» S. Paul, nous ne ſaurions aſſez nous

» éprouver nous-mêmes. *Probet autem* » *se ipsum homo.* Or la plus véritable & » la plus certaine preuve que nous puis» sions avoir de l'état de notre ame, & » que nous sommes dans les dispositions » où nous devons être pour bien com» munier, est de voir si nous avons une » ferme résolution de tenir à Jesus-Christ » la promesse & la protestation que nous » lui faisons en le recevant, de ne vou» loir être qu'une même chose & qu'un » même esprit avec lui, de n'avoir qu'une » même volonté, & de mener une vie » semblable à la sienne. Car pourquoi le » recevons-nous, sinon pour nous unir & » nous incorporer en lui, pour nous re» vêtir de lui, pour nous donner tout à » lui & ne plus vivre que pour lui? Mais » pour voir si nous sommes véritable» ment dans ces sentimens, ce n'est point » seulement notre cœur qu'il faut consul» ter : c'est un abîme que nous ne pou» vons connoître, & où il y a souvent » toute autre chose que ce que nous » croyons y être. Il faut faire comme » ceux qui veulent connoître l'eau d'un » puits. On regarde l'eau qui en sort, & » par sa qualité on juge de celle du puits. » De même pour juger des inclinations

» de notre cœur, examinons ses pensées,
» ses desirs, ses répugnances. Si tout ce
» qui en part est bon, & ne regarde que
» Dieu, pour lui plaire, pour l'appaiser
» & attirer sa grace, soyons en sûreté.
» Mais si nos actions procédent d'un au-
» tre motif, comme pour suivre nos in-
» clinations, appréhendons & prenons
» garde à nous.

» Je vois bien des personnes, Mon-
» sieur, qui sont sur ce sujet dans la
» même peine que vous, & qui doutent
» s'ils doivent ou ne doivent pas com-
» munier dans ces rencontres. Ce que je
» leur dis fort simplement, c'est que si
» quelqu'un s'abstenant de la sainte com-
» munion, remarque en ce jour-là qu'il
» est moins sur ses gardes, & retombe
» dans ses fautes, c'est un signe qu'il ne
» s'en retire pas comme il faut, se con-
» tentant simplement de ne point com-
» munier, au lieu de se représenter sou-
» vent que c'est pour telle faute qu'il s'est
» rendu indigne de s'en approcher, de
» ressentir la douleur qu'il doit avoir de
» se voir dans cet état, & de travailler
» sérieusement à déraciner ses imperfec-
» tions, pour se rendre digne d'une si
» sainte nourriture. J'en vois d'autres aussi

» qui par une expérience toute contraire
» remarquent que ce ſont ces jours là
» même qu'ils communient, qu'ils re-
» tombent plus facilement dans leurs paſ-
» ſions. C'eſt un ſigne évident qu'ils n'y
» étoient nullement diſpoſés. Ils ſeront
» ſages de s'en retirer juſqu'à ce qu'ayant
» connu par un ſérieux examen la cauſe
» de leurs deſordres, & l'ayant déracinée
» par les exercices des vertus convena-
» bles, ils ſe ſoient rendus plus forts, &
» capables de ſe nourrir de cette manne
» céleſte. Car il faut toujours avoir pour
» premier principe, que, ſi l'on ne fait
» autre choſe, pour ſe guérir de ſes mi-
» ſeres, que de ſe confeſſer ſouvent &
» communier, ou de ſe priver de la fré-
» quentation des ſacremens, ce n'eſt pas
» le moyen de guérir.

» Il eſt bien vrai que la ſainte Eucha-
» riſtie eſt la vraie nourriture de l'ame,
» & qu'on la devroit recevoir tous les
» jours; mais il faut être en état qu'elle
» nous puiſſe ſervir, & c'eſt à quoi nous
» devons travailler tous les jours avec ap-
» plication, en déracinant nos mauvai-
» ſes habitudes, & tout ce qui pourroit
» déplaire à Dieu: autrement cette divine
» nourriture nous ſurchargera. Dieu nous

» demande principalement les bonnes
» œuvres. C'eſt de quoi nous ne ſaurions
» nous diſpenſer. Une bonne action faite
» dans ſa vue & par ſon ordre, lui eſt
» plus agréable que toutes les commu-
» nions mal faites. Nous aimons pour-
» tant mieux l'un que l'autre, parce
» qu'il nous eſt plus facile, & nous coute
» moins. En effet, combien voyons-
» nous de perſonnes s'approcher trois ou
» quatre fois la ſemaine de cette table
» céleſte, qui ſont néanmoins auſſi atta-
» chés à eux-mêmes, à leur amour pro-
» pre, & à leur intérêt, que les autres !
» Qu'on leur diſe qu'ils feroient mieux
» de ne pas communier ſi ſouvent, & de
» déraciner leurs maux, pour s'en ap-
» procher mieux enſuite, ils ne vous
» écouteroient pas, où écriroient même
» contre vous. Il eſt certain, Monſieur,
» que notre religion eſt préſentement
» peu connue. Ceux à qui Dieu fait la
» grace de les éclairer de ſa vérité ne l'en
» peuvent aſſez remercier. Tout ce qu'ils
» pourroient faire n'approche point de ce
» qu'ils devroient pour lui témoigner la
» moindre reconnoiſſance. Cela nous doit
» beaucoup humilier, beaucoup faire
» craindre, & beaucoup encourager à

» entreprendre quelque chose pour son » service.

» Mais pour vous dire encore un mot » sur ces doutes où vous dites que vous » êtes quelquefois, si vous devez ou ne » devez pas communier, j'ai vû une per- » sonne de piété, & très-éclairée, qui me » dit ceci dans une occasion que je n'ai » pû oublier depuis : Quoiqu'une per- » sonne me dise qu'elle se sent tentée, » & même avec sécheresse & quelque af- » foiblissement, il ne faut pas pour cela » seul qu'elle se sépare de la communion » en un jour considérable auquel elle au- » roit dû communier, ni qu'elle tombe » dans le découragement. Au contraire, » c'est ce qu'il y a de plus à craindre dans » les tentations, & c'est à quoi le diable » travaille davantage, que de nous trou- » bler par ses mauvaises pensées, nous » lasser, nous intimider, & nous persua- » der, si nous nous laissons un peu aller » à ses imaginations, que nous sommes » déja tombés. C'est à quoi alors il faut » s'opposer davantage ; & il faut s'affer- » mir dans la résolution de ne point cé- » der dans le fond de la volonté, quand » bien nous nous sentirions tout en- » vironnés de ces mauvaises pensées, &

» que notre imagination y sembleroit
» prendre quelque complaisance. Car tant
» que le fond de la volonté s'y oppose,
» ces complaisances passageres ne peu-
» vent être que de legeres blessures, qui
» n'empêchent pas que Dieu ne nous ait
» fait vaincre le tentateur, comme un
» homme qui ayant mis son ennemi en
» fuite revient du combat étant blessé le-
» gérement. C'est pourquoi cette ferme
» résolution est sur-tout nécessaire dans
» ces sortes de tentations; car se croire
» vaincu, c'est se laisser vaincre : & au
» contraire demeurer ferme parmi ces
» nuages dont notre ennemi nous couvre
» l'esprit, c'est le terrasser & s'en rendre
» maître. Ce qu'il faut donc faire dans
» ces occasions, c'est qu'après avoir levé
» les yeux au ciel, & s'être addressé à
» Dieu en la maniere qu'on le peut, ou
» par une priere courte, ou par une gé-
» nuflexion, ou par quelque autre ma-
» niere, on aille ensuite faire ce qu'on
» doit faire, avec plus d'attention & d'ap-
» plication à Dieu, en voyant le besoin
» qu'on a de lui, & détournant le plus
» que nous pouvons notre imagination
» de ces mauvaises pensées, non en la
» combattant, mais en nous occupant

» ailleurs. C'eſt ainſi que par nos actions, » nous témoignons à Dieu & à nous- » mêmes que nous réſiſtons à l'ennemi, » & que nous demeurons fermes dans la » haine du mal & l'amour du bien. Je ne » vous dis ceci que par occaſion, dit » M. Singlin; c'eſt au ſujet des penſées » qui vous font héſiter pour vos commu- » nions. »

Il lui demanda enſuite des nouvelles de ces autres Meſſieurs qui étoient retirés là avec lui, & s'il n'y avoit point de relâchement. M. le Maître lui répondit que tout le monde lui paroiſſoit avoir beaucoup de ferveur, & que ſe voyant aſſez de monde, ils avoient réſolu de dire & de chanter l'Office enſemble. » Rien n'eſt plus ſaint que cette occu- » pation, dit M. Singlin, pourvû qu'elle » ſoit bien faite. Se tient-on droit pen- » dant l'Office? Ne s'aſſied-on point? » Non, lui dit M. le Maître. La coutume » de ſe tenir debout, dit M. Singlin, a » été pratiquée plus de douze cens ans » dans l'Egliſe. Les Templiers furent les » premiers, qui, du tems de S. Bernard, » demanderent en un Concile que, pour » le grand nombre de leur infirmes & la » longueur des heures canoniales, qui

» ont été si abregées depuis cela que nous
» en retenons encore le nom de bréviaire,
» il leur fût permis de s'asseoir : ce que
» le Concile leur permit, à la charge
» qu'ils diroient encore les Laudes tout
» debout, parce que les Laudes étant une
» ressemblance de ce que font les bien-
» heureux dans le ciel, où toutes les
» prieres se terminent en louanges, il est
» raisonnable qu'en cet office de Laudes,
» nous imitions la posture de ceux qui
» sont, comme on le dit dans l'Apoca-
» lipse, debout devant le thrône, *stantes*
» *ante thronum.* Tertullien dit qu'il est
» défendu aux chrétiens de prier à genoux
» le Dimanche ; & les Grecs pratiquent
» encore jusqu'à présent quelque chose
» de cette coutume, priant debout ac-
» cottés seulement sur de certains accou-
» doirs faits à leur mode. »

M. Singlin se levant là pour s'en aller voir d'autres solitaires, M. le Maître lui demanda s'il pouvoit prendre la liberté de lui demander qui étoient ceux qu'il lui venoit de dire qui se devoient retirer dans ce desert. » C'est M. d'Andilly vo-
» tre oncle, dit M. Singlin ; mais cela
» ne s'ébruite pas encore. On n'en sait
» rien dans le monde, il ne viendra pas

» seul. C'est encore un des fruits de M. de » S. Cyran. J'admire combien cet homme » si éclairé, ajouta M. Singlin, étoit » persuadé de la malignité du monde, & » de la nécessité de s'en retirer. Car vous » connoissez aussi bien que moi quel est » M. d'Andilly, sa candeur, son innocence, son intégrité, sa vertu, & sa » sage simplicité. S'il y a quelqu'un qui » pût demeurer innocemment dans le » monde, c'est lui sûrement. Cependant » M. de S. Cyran croyoit qu'il lui manquoit encore quelque chose; & en » mourant, il lui a laissé par testament » son cœur, à condition qu'il se retireroit du monde. Dès qu'il reçut ce gage » d'un si tendre amour, il en fut tout » pénétré, & il conçut aussi-tôt le dessein » de se retirer. C'est à quoi il travaille » maintenant, & ne pense qu'à se débarrasser de ses affaires.

» Puis-je, dit M. le Maître, lui témoigner que je le sai, & la joie que cela » nous va causer? Vous pouvez lui écrire » que je vous l'ai dit, & que je sai à qui » j'ai parlé. Mais que cela serve, s'il vous » plaît, à vous faire reconnoître de plus en » plus l'obligation que vous avez à Dieu, » de la grace qu'il vous a faite de vous

» conduire dans la retraite. Aussi l'on peut
» dire que comme la chaleur, lorsque
» l'hiver commence, se retire dans les
» cavernes, jusqu'à ce que le soleil l'en
» retire au printems; aussi les Chrétiens
» qui sont échauffés de l'Esprit, doivent
» quitter le monde où régnent les glaces
» & le froid, & se retirer dans les grottes
» & les solitudes, jusqu'à ce que l'Esprit
» les en fasse sortir.

» Il faut vous tenir dans la solitude
» jusqu'à ce que Dieu vous en fasse sortir.
» Un bâtisé n'a rien à faire que la vo-
» lonté de Dieu; & pourvû qu'il conserve
» soigneusement l'être divin qu'il a reçu,
» cela lui suffit. C'est pourquoi tous les
» grands hommes de l'Eglise n'ont pas
» été plutôt bâtisés, qu'ils se sont retirés
» dans la solitude. S. Gregoire de Na-
» zianze, S. Basile, S. Chrysostôme,
» S. Eucher, S. Augustin, S. Paulin,
» S. Jerôme, &c. n'en sont sortis que
» par la violence que les peuples & les
» Evêques leur ont faite, & de laquelle
» ils se plaignent tous. Il étoit bien rai-
» sonnable qu'ils tendissent à passer ainsi
» leur vie en solitude, sur l'exemple de
» Jesus-Christ, qui, pour nous montrer
» quels sont dans les ames les effets in-

» visibles de la grace, fut aussi-tôt après
» son batême poussé dans le desert par le
» S. Esprit, pour faire voir que le bâtisé
» doit autant qu'il le peut se retirer aussi-
» tôt dans la solitude. Et il a marqué la
» rai on de cette nécessité, par les ten-
» tations continuelles que le démon lui
» faisoit tous les jours, comme le texte
» Grec le marque. Car Jesus-Christ a
» marqué lui-même la rage que le diable
» a d'être chassé d'une ame, & la pas-
» sion qu'il a pour y rentrer. Et comme
» Jesus-Christ n'est sorti du desert que
» par le même Esprit saint qui l'y a trans-
» porté, les solitaires n'en doivent sortir
» aussi que par une particuliere vocation
» de Dieu, comme a fait S. Jean, & au-
» trefois Noë, qui ne sortit de l'Arche
» que par un ordre exprès de Dieu. Dieu
» tente quelquefois les solitaires, com-
» me il tenta par Jérémie, les Rechabites
» qui passoient leur vie en solitude, pour
» se régler sur l'exemple de leurs ancê-
» tres. C'est ce qui fait dire à S. Chrysos-
» tôme & à S. Gregoire de Nazianze,
» qu'il ne faut pas se rendre en ces ren-
» contres à la premiere voix qui semble
» nous dire de quitter le désert. Les
» charges & le monde engagent les hom-

» mes dans des occaſions dont à la vérité
» ils peuvent revenir victorieux, mais
» toujours couverts de ſueur & de pouſ-
» ſiere, & quelquefois de bleſſures. Mais
» lorſque je vous repréſente le bonheur
» de votre ſolitude, plaignez-moi, Mon-
» ſieur, qui ne l'aimerois peut-être pas
» moins que vous; mais qui n'en puis
» jouir comme vous. Laiſſons-là ce ſujet
» qui m'afflige trop : je vas aux autres
» ſolitaires.

Pendant que M. Singlin voyoit les autres perſonnes retirées dans le déſert, qu'il les encourageoit au bien, qu'il remédioit à leurs foibleſſes, qu'il les exhortoit à être toujours embraſés d'un ſaint zéle, qu'il tâchoit de faire paſſer dans eux le feu dont il brûloit lui-même, qu'il leur imprimoit vivement dans le cœur la maniere vraiment chrétienne dont ils devoient vivre entre eux, honorant Dieu dans leurs freres, leur cédant en tout, leur obéiſſant avec reſpect, cherchant plutôt les intérêts des autres que les leurs propres; enfin pendant qu'il tâchoit de leur inſinuer la crainte de Dieu juſques dans la moëlle de leurs os, afin qu'elle les retînt toujours en ſa préſence & dans l'application à tous leurs devoirs, juſques

dans les moindres choses, suivant cette parole de l'Ecriture, *Celui qui craint Dieu ne néglige rien;* parce que comme on sait qu'il est par tout, & qu'il nous voit toujours en quelque lieu que nous soyons, nous devons toujours être les mêmes sans jamais nous relâcher; pendant, dis-je, qu'il soutenoit ainsi de sa parole & de son exemple de tels pénitens, M. le Maître de son côté répandoit tout son cœur dans une Lettre toute de feu qu'il écrivit à M. d'Andilly, sur la nouvelle résolution que M. Singlin lui avoit dite en secret, & qu'il avoit prise de venir se retirer avec eux, & lui avouoit franchement que le tems lui paroîtroit étrangement long, jusqu'à ce qu'il la vît enfin exécutée. Il pria M. Singlin qui s'en retournoit à Paris, d'agréer qu'il lui donnât cette Lettre, & de vouloir bien se charger du soin de la faire tenir à Monsieur son oncle. M. d'Andilly, qui, étant d'un naturel extrêmement vif, souffroit avec beaucoup d'impatience toutes les mesures de sagesse qu'il étoit obligé de garder pour l'exécution de son dessein, prit un nouveau feu à la Lettre de M. le Maître, & lui récrivit ce billet sur l'heure.

[Je suis bien aise, mon très-cher ne-

veu, que M. Singlin vous ait découvert ce que je projette de faire. Je ne ſaurois vous dire juſqu'où va ſur ce point la violence de mon deſir. Je ne ſaurois mieux juger que ce deſſein que j'ai conçu eſt de Dieu, qu'en voyant qu'il eſt ſtable. Plaignez-moi de ce que je ne ſuis pas encore avec vous. Vous avez rompu vos liens avec plus de promptitude que je ne puis rompre les miens ; mais ſi mon corps eſt retenu à Paris, mon cœur eſt déja où vous êtes. Mon impatience va toujours croiſſant, d'être à ce bienheureux ſéjour où j'eſpére que Dieu me fera la grace de ne plus vivre que pour lui, & d'être tellement une même choſe avec vous, que l'on pourra dire de nous comme des premiers Chrétiens, *cor unum & anima una.* S'il y avoit un Paradis en terre, il ſeroit hors de mon pouvoir de m'imaginer qu'il fût ailleurs. Si vous ſaviez juſqu'à quel point je ſuis dégouté du monde, vous auriez encore plus d'impatience de me voir arriver au port où Dieu, par ſon infinie bonté, me veut jetter après tant d'orages ! Je vous conjure de ne m'oublier jamais, & de me tenir dès cette heure pour préſent. Agréez même que quelque marque viſible vous faſſe ſouvenir de moi

dans vos prieres. Un petit ſiége en quelque coin de l'Egliſe peut faire cela, & je vous avoue que ce me ſera une extrême conſolation. M. de Beauvais eſt auſſi dans une telle ferveur, qu'il me ſemble que je ſuis tiéde auprès de lui, bien que je me ſente dans le cœur du deſir d'être bientôt avec vous. Deux autres perſonnes auſſi ſe ſentent continuellement dans le deſir de paſſer leur vie dans cette heureuſe ſolitude, d'autant plus fréquentée des Anges, qu'elle l'eſt moins des hommes; & il paroit une bénédiction ſi viſible de Dieu dans tous ces deſſeins, que je ne ſaurois aſſez lui en rendre graces. Mon fils de Luzanci n'eſt-il pas trop heureux de la faveur qu'on lui a faite d'agréer qu'il préparât un petit chœur pour de ſaintes ames qui y chanteront maintenant les louanges de Dieu, & qu'il ſoit lui-même de ce nombre? Je devois le prévenir, & aller le premier lui préparer la place dans votre déſert. C'eſt le fils qui montre le chemin au pere, & je ne fais que le ſuivre. Encore eſt-ce un grand bonheur pour moi, tout âgé que je ſuis, de marcher ſur les pas qui me ſont tracés par un jeune homme. Je le prie qu'il me diſpoſe un logement, & qu'il l'avance

autant qu'il pourra. Je voudrois bien pouvoir ici avancer mes autres affaires; mais cela ne dépend pas de moi. Je pense que vous croyez bien que je ne perdrai pas de tems. Adieu, mon cher neveu. Je suis tout à vous. J'embrasse mon neveu de Sericourt & vos autres solitaires.]

On voit assez par ce billet, quelle étoit la ferveur de M. d'Andilly, pour se retirer à Port-Royal des Champs. Aussi il pouvoit dire qu'il y alloit comme dans sa maison paternelle, puisque Monsieur son pere y étoit mort, aussi bien que Madame sa mere. Ses sœurs, ses filles, son fils, ses neveux y étoient aussi; & on se perd dans le dénombrement de parens en si grand nombre, renfermés en un même lieu.

Pendant que le bienheureux désert jouissoit ainsi d'une paix tranquille, un incident imprévû troubla la paix d'une personne qui en étoit la principale colomne, & qui soutenoit tout le reste, je veux dire de M. le Maître. Ce fut M. de Sericourt qui donna lieu innocemment à cette agitation. Ce bienheureux pénitent, qui, touché de l'exemple de M. le Maître son frere aîné, s'étoit converti à Dieu, se sacrifioit sans cesse à lui comme

une victime d'agréable odeur, & s'abandonnoit tout entier à la pénitence. Il avoit toujours été inséparable de Monsieur son frere, à moins qu'il ne se presentât quelque occasion de rendre service à la vérité & à la défense de l'Eglise, en la maniere qu'il le pouvoit, c'est-à-dire, en prêtant sa main à ceux qui y donnoient tout leur esprit, & en copiant, comme il le faisoit admirablement, tout ce qui devoit paroître au jour, pour réfuter les adversaires de la vérité. Son application à ces sortes de travaux ne diminuoit rien de ses pénitences ordinaires. Il y persista ferme jusqu'à la mort, & l'on peut dire qu'il se l'avança beaucoup par tant de sévérités qu'il exerçoit sur un corps très-délicat de lui-même, mais qu'il souffroit avec une douceur d'esprit qui le rendit infiniment aimable à tout le monde. Bien loin de donner lieu au moindre relâchement, il étoit toujours tremblant, & dans la crainte de ne pas faire tout ce qu'il devoit. Ses peines là-dessus allerent si loin, qu'il crut que Dieu desiroit peut-être de lui quelque chose de plus, & il conçut le desir de se faire Chartreux.

Ayant eu long-tems cette pensée dans l'esprit, il se contenta de la recomman-

der à Dieu en ſecret avec beaucoup de larmes, & beaucoup de prieres : enfin lorſqu'il ſentit ce deſir croître toujours de plus en plus en ſon cœur, n'en pouvant plus retenir la violence, il vint trouver M. le Maître, l'eſprit & le viſage tout agité. Monſieur ſon frere remarqua tout d'un coup ce trouble : » Qu'y a-t-il donc » de nouveau, mon frere, lui dit-il ? Je » crains quelque choſe d'extraordinaire. » Mais à qui puis-je mieux ouvrir mon » cœur qu'à vous, pour qui je n'ai jamais » eu de ſecret ? Il y a long-tems que je » combats moi-même, ſans pouvoir chaſ- » ſer de moi une penſée qui me vient » toujours dans l'eſprit. » M. le Maître le preſſant de la lui découvrir : *J'ai*, dit-il, *depuis quelque tems un grand deſir d'être Chartreux*. Cela frappa tout d'un coup M. le Maître, & à ce ſeul mot, il ſe fit de part & d'autre un grand ſilence, ſe regardant l'un l'autre, & ne parlant que par leurs larmes. Cent penſées différentes vinrent en un moment dans l'eſprit de M. le Maître. L'amour & la tendreſſe d'un côté, & de l'autre la crainte de réſiſter à Dieu. Moi, ſe diſoit-il en lui-même, combattre un deſſein de religion, lorſqu'on me reproche déja de ce que je

me suis retiré en ce désert, au lieu de me faire Religieux? Qui suis-je aussi moi pour oser résister au dessein de Dieu? Etant donc plein de ces pensées : » Mon frere, » dit-il à M. de Sericourt en l'embrassant, Dieu est le maître. S'il vous appelle à une Chartreuse, il ne faut pas » reculer. Vous pouvez juger si la nature » se révolte en moi, & si elle pâtit; mais » il faut se mettre au-dessus de tout, & » être fidéle à la voix de Dieu. Je vous » aime, lui dit M. de Sericourt. Je vous » regarde toujours comme l'instrument » dont Dieu s'est servi pour me retirer » du monde, & ma conversion a été le » fruit de la vôtre. Cependant je vous » avoue avec toute la franchise que j'ai » toujours eue avec vous, que je ne puis » avoir de repos, & que nulle considération humaine n'est capable de me retenir. S'il paroît que Dieu veut que je » me sépare de vous, je le suivrai sans » résistance. Ce de quoi je vous prie, » mon cher frere, & je vous en conjure » de tout mon cœur, par l'amitié si tendre que vous m'avez toujours témoignée, c'est que dans une occasion si » importante vous vouliez joindre vos » prieres avec les miennes, afin que Dieu

» me fasse la grace de bien connoître sa » volonté. »

Jamais on ne vit dans un plus bel exemple, combien il faut fermer l'oreille à la nature, & renoncer aux noms & aux sentimens de la plus grande tendresse, pour obéir à la voix de Dieu qui appelle. Jamais frere n'a aimé si tendrement un frere & n'a eu un frere d'une plus grande piété, ni d'une plus austere pénitence, pour ne rien dire de ses autres talens si rares. Cependant toutes ces considérations ne font aucune impression sur M. de Sericourt, & ne sont pas assez fortes pour arrêter son dessein. C'est assez pour lui de savoir que Dieu le veuille ailleurs, pour ne pas même hésiter. Toute sa peine est de bien connoître sa volonté, & de chercher à s'en bien éclaircir par la priere. Après avoir laissé passer quelque tems, M. le Maître qui ne regardoit plus M. de Sericourt que comme l'objet d'un grand sacrifice qu'il auroit bientôt à faire, & qu'il commençoit par avance à offrir à Dieu tous les jours, lui demanda dans quelles dispositions il se trouvoit, & s'il persistoit toujours dans la même résolution. « Elle n'a jamais été plus forte, lui » répondit-il. Je sens que chaque jour

» me fortifie plus que jamais dans mon
» dessein. Si cela est, lui dit M. le Maî-
» tre, je vous conseille de ne différer
» pas davantage d'aller à Paris. Dites
» toutes choses à M. Singlin. Quand il
» aura décidé, suivez son avis. Si Dieu
» veut de nous la séparation des corps,
» nos cœurs ne laisseront pas toujours
» d'être unis. Allez, mon cher frere, lui
» dit-il, en l'embrassant; je ne vous ou-
» blierai pas devant Dieu pendant toute
» cette négociation. » M. de Sericourt
étant parti, on ne peut mieux marquer
tout ce qu'il fit pour son affaire, que par
la relation qu'il en fit lui-même à M. le
Maître, par cette Lettre qu'il lui en-
voya.

[MON CHER FRERE, j'ai vû amplement M. Singlin sur ce que vous savez, & par son ordre j'ai été voir le Prieur de Bourgfontaine, qui m'a témoigné beaucoup de bonne volonté & de franchise. Cela s'est passé d'une maniere qui ne se peut bien exprimer que dans une entrevue. Etant de retour, j'ai vû le neveu de M. de S. Cyran, par l'ordre de M. Singlin qui lui avoit déja parlé de mon dessein. Il m'a fortifié extraordinairement & m'a dit des choses très-édi-

fiantes, & dont je tâcherai de faire mon profit. Je lui ai conté toute ma visite, & comme le Prieur n'avoit fait aucune difficulté sur ce que nous craignions, & que la conclusion avoit été que je serois le très-bien venu, quand je voudrois aller à Bourgfontaine pour y faire une retraite de dix jours ou de trois semaines, comme je voudrois, & puis m'en retourner à Paris; ou bien, si après cela je me trouvois bien, & en état de passer plus outre, de le faire. Je lui dis que j'espérois qu'il pourroit avoir de mes nouvelles la semaine suivante, & que j'irois *incognito*; qui est-ce que nous desirons, & lui aussi.

M. Singlin m'a conduit en tout ceci. Je lui ai témoigné, même avant que d'aller trouver le Prieur, que j'avois toujours soumis toutes mes pensées aux siennes, & que je le priois de me dire franchement s'il croyoit que Dieu vouloit cela de moi; que s'il me disoit que non, j'étois prêt de n'y plus penser. M. Singlin me répondit qu'il m'avoit toujours dit ce qu'il avoit crû, & que son sentiment avoit toujours été, & étoit encore, que je ferois bien de continuer. Il me dit de plus en me quittant pour aller faire une visite, qu'il souhaitoit de faire lui-

même ce que j'allois faire, & ajouta : *Serai-je toujours la loi qui méne à Jesus-Christ sans y aller ?* Ce sont ses propres paroles. Le neveu de M. de S. Cyran me dit les mêmes choses, & me répondit à quelques objections & à quelques scrupules que j'avois, avec une telle force & de grace & d'esprit, que je ne pus m'empêcher de lui dire que je vous eusse souhaité le premier avoir part à de si bonnes choses. Car pour les charges où ceux qui avoient été dans le monde pouvoient craindre d'être engagés, il me dit que les Chartreux n'y contraignoient jamais personne, & qu'on ne faisoit point de violence, comme il le voyoit par Dom Ferraud qu'on avoit eu grande envie de faire Procureur, mais qu'on avoit laissé dans sa cellule, parce qu'il avoit témoigné desirer d'y demeurer. Pour la prêtrise sur laquelle je lui dis mes appréhensions & ma peine, il m'assura que dans les régles les plus sévéres de l'Eglise primitive, l'homme du monde le plus criminel, se jettant dans un cloître, & surtout tel que celui dont il s'agit, & ayant fait quelque tems la pénitence d'une religion, comme on n'est jamais Prêtre qu'après l'année de Noviciat au plutôt,

on avoit toujours crû qu'une perſonne en cet état-là étoit digne de la prêtriſe, parce que la vie religieuſe étoit comme un ſecond batême ; & qu'ainſi tous les péchés précédens étant effacés, il ne falloit point douter que les Ordres religieux ne puſſent faire le Religieux Prêtre, ſurtout étant une coutume introduite, qu'on les fait tous. Enfin il m'aſſura, que, ſelon le mouvement qu'on pourroit avoir, on feroit bien de demander du tems pour ſe préparer, & néanmoins qu'on ne pourroit avoir nul ſcrupule en ſuivant l'ordre commun d'une maiſon. Il me témoigna, mais très-fort, que s'il n'étoit point dans les engagemens où il étoit, il feroit ce ce que je penſois à faire, & me dit, (mais n'en parlez pas, s'il vous plaît,) que M. d'Hauranne ſon couſin, en refuſant depuis peu de jours la chancinie de Soiſſons de M. Farole, que M. Bourgeois avoit déja refuſée, lui avoit répondu : *J'aimerois mieux une place dans les Chartreux que cette Chanoinie.*

M. de Barcos me dit encore, qu'il prévoyoit que je ne ſerois pas ſeul, & que j'aurois des compagnons du même deſſein ; qu'il oſoit néanmoins me dire, ſachant à qui il parloit, qu'il ſe feroit un

peu de peine que des perſonnes qui n'auroient ni vertu ni force ſe retiraſſent dans un ſi ſaint Ordre, où beaucoup de gens choiſiſſoient plutôt d'aller lorſqu'ils penſoient à la religion, parce qu'ils croyoient qu'ils y auroient plus de liberté, & qu'ils feroient ce qu'ils voudroient dans leurs cellules; qu'il y en a qui ſembleroient un peu en danger, n'étant pas capables de ſubſiſter ſeuls, ni de réſiſter à leurs foibleſſes ni à leurs inclinations déréglées; qu'il ne pouvoit conſeiller à un homme de ſe faire Chartreux, s'il n'étoit aſſez fort pour ſe ſoutenir ſans aide & pour ſe conduire lui-même, parce que ces Peres laiſſant aſſez les Religieux à leur diſcrétion, & ſe contentant qu'ils ſe tiennent dans leurs cellules, & qu'ils aillent à l'Office aux heures, ils ſont libres dans tout le reſte; que c'étoit pour ce ſujet qu'il croyoit que cette vie n'étoit pas propre abſolument à toutes ſortes de gens, ſelon Dieu, puiſqu'on ne ſauroit accorder deux choſes qui ſont abſolument incompatibles, le ſalut & la liberté de ſuivre ſa volonté comme la régle de ſa vie, & non celle de Dieu, qui détache l'homme de lui-même & de ſes deſirs, pour l'attacher à Dieu & à ſon obéiſſance. Voilà juſqu'ici tout ce qui

s'eſt dit, & tout ce qui a été fait ſur mon affaire. Je vous en écrirai la ſuite. Voyez, mon cher frere, ſi j'ai beſoin de vos prieres. Adieu, je vous embraſſe de tout mon cœur.]

On aura pû voir dans la lecture de cette Lettre ſi édifiante une difficulté ſur un mot qui eſt au commencement, qui eſt de ſavoir quelle raiſon M. de Sericourt avoit de craindre l'Ordre des Chartreux, ſur laquelle il dit que le Prieur de Bourgfontaine ne s'arrêta pas. C'étoit une incommodité qui l'obligeoit toujours d'avoir un bandage. La crainte qu'il eut que ſur ce prétexte on ne s'oppoſât à ſon deſſein, le porta à avoir par précaution une atteſtation ſignée par M. Guenault, le célébre Médecin d'alors, par laquelle il certifioit que l'incommodité de M. de Sericourt n'étoit rien, & que pourvû qu'il eût un bandage, il pourroit courir la poſte s'il vouloit, & ſouffrir toutes les auſterités de la religion la plus ſévére.

O zéle, ô ferveur incomparable qui ſera éternellement la gloire de votre ſerviteur, ô mon Dieu, mais en même tems notre confuſion & la condamnation de notre lâcheté! Car qui peut admirer aſſez ce bienheureux pénitent! Les

autres qui ont moins d'amour pour Dieu font ravis d'avoir de petits prétextes, de petites infirmités qui les empêchent de faire pénitence. M. de Sericourt au contraire en a de très-considérables; & bien loin d'en prendre un sujet de relâchement, sa grande foi qui l'élevoit au-dessus de tout, & qui ne craignoit rien pour lui-même, ne craint que pour la foible foi des autres & va mandier les attestations des hommes. Il sollicite contre lui-même, & étant en sûreté pour sa personne qui étoit accoutumée depuis long-tems à se livrer à toutes sortes d'austerités, il ne demande que le pouvoir de les continuer toujours & la permission de s'y soumettre.

Mais lorsque les choses étoient en cet état, & que M. de Sericourt n'attendoit que le moment de partir, Dieu, de qui ce saint homme souhaitoit avec tant d'ardeur de connoître la volonté, la déclara d'une maniere imprévue, à laquelle on ne s'attendoit pas. C'est ce que l'on peut voir dans cette Lettre que M. de Sericourt écrivit deux jours après à M. le Maître.

[MON CHER FRERE, Il n'y a que deux jours que je vous ai écrit de mon affaire,

Il eſt arrivé pendant ce tems une choſe qui nous a bien donné à penſer. C'eſt que le Prieur de Bourgfontaine, s'en retournant la veille de l'Aſſomption chez lui, a fait écrire à M. Rebours par Dom Procureur qui eſt auſſi en cette Ville, qu'il le prioit de me dire que je ne vinſſe point à Bourgfontaine qu'il n'eût reçu de ſes nouvelles. M. Singlin & M. Rebours n'ont ſu comment interpréter cela, nous ayant témoigné tant de chaleur, comme je vous l'ai marqué dans ma Lettre précédente. Mais cela ne me met point en peine. Pour moi, je vais tous les jours à S. Jacques du haut-pas, au tombeau de celui que vous ſavez, où je cherche ce que vous cherchez. Je n'ai nulle inquiétude. Pour des tendreſſes, ſi j'étois moins humain que je ne ſuis, je n'en ſentirois pas tant. Obligez-moi de me continuer toujours vos prieres. Comme vous êtes le ſeul à qui je dis mes miſeres les plus ſecretes, vous y remedierez par vos oraiſons, plus que perſonne. J'ai parlé à mon couſin de Luzanci de tout ceci fort amplement, je l'ai prié de vous dire tout ce que j'ai pû oublier de vous mander. Adieu. Prions tous le Seigneur, mon cher frere, & abandonnons-nous à ſa conduite.

Pour moi, à juger de ce que je commence à appercevoir, je ne crois pas que Dieu nous ſépare.]

Il ne faut que ces deux Lettres de M. de Sericourt, pour nous faire voir quelle a été ſa vertu. Cet homme prêt à tout, ne veut dépendre que de la ſeule volonté de Dieu, à laquelle il ſe ſacrifie avec joie, quelque conſolation qu'il reſſente dans la compagnie d'un tel frere. Il a aſſez de vertu, ſi Dieu le veut, pour ſe ſéparer d'avec un homme avec qui la grace l'avoit encore plus uni que la nature. Il preſſe lui-même avec chaleur une rupture qui lui devoit être ſi ſenſible, lorſqu'il croit que Dieu le veut; & quand il lui commande de remettre dans le fourreau ce glaive de ſéparation, comme il fit autrefois à Abraham, il ſe ſoumet, & retrouve en quelque ſorte des freres que Dieu lui rend, & auxquels il ſe rend auſſi lui-même. Mais ſes ſens n'eurent aucune part à cette joie. La nature ne gagna rien en lui, de ce qu'il ne s'étoit pas renfermé dans un Ordre ſi auſtere. Il retourna à Port-Royal des Champs, avec de ſi ardens ſentimens de pénitence, qu'il ſembloit qu'il ne faiſoit que commencer d'entrer dans cette ſainte voie, & que

tout ce qu'il avoit fait jusques-là ne fût qu'un essai.

On a un grand respect pour les Révérends Peres Chartreux. On ne veut, ni examiner, ni encore moins censurer les raisons qu'ils eurent de refuser un homme que Dieu leur envoyoit d'une maniere si touchante. On sait que les personnes de Communauté ont des égards, & qu'ils doivent répondre à leurs Supérieurs de leur conduite : mais quelque considération humaine que l'on puisse avoir, il est bien fâcheux, pour une maison de piété, de rejetter de telles personnes, & que la peur du fantôme de Jansenisme, qui commençoit alors à attirer toute la malédiction des hommes sur les lieux où il en paroissoit les moindres ombres, empêchât des Religieux si pénitens, de tendre les bras à un pénitent de cette sorte, qui se venoit jetter dans leur sein pour y consommer son sacrifice. Je crains qu'on n'ait quelque chose à se reprocher devant Dieu, quand on ira paroître devant lui, lorsqu'on a fermé la porte à ceux à qui Dieu sembloit l'ouvrir. C'étoit l'appréhension de ces reproches qui faisoit que la tante de M. de Sericourt, je veux dire la Mere Angeli-

que, signaloit si fort alors sa foi & sa charité, en ouvrant indifféremment son monastere à toutes les filles qu'il lui paroissoit que Dieu lui envoyoit, sans considérer autre chose en elles que les richesses de la grace, & ne s'arrêtant à aucune considération humaine. Il faut pourtant rendre justice aux Révérends Peres Chartreux; car ils ne craignoient pas de dire qu'ils se seroient trouvés honorés de recevoir chez eux un homme tel que M. de Sericourt.

Dans le bruit que fit cet incident, un ami de M. de Sericourt & de ces autres Messieurs, s'en entretenant avec un autre Ecclésiastique qui ne les aimoit pas, fut surpris que l'aversion que l'on avoit contre eux, rejaillît sur lui-même. „ Que „ trouvez-vous en moi, lui dit ce bon „ homme? Qu'est-ce qui vous peut ren- „ dre ma foi suspecte? Je suis assuré, ré- „ pondit l'autre, de l'intégrité de votre „ foi; mais ce qui me fait peine pour vous, „ c'est que vous êtes attaché & lié d'a- „ mitié avec des personnes, qui, sous „ prétexte des mêmes sentimens que vous „ professez, gardent un secret venin dans „ le cœur, dont ils vous empoisonnent „ lentement sans que vous vous en ap-

» perceviez. Ce sont de grands politiques, » & de fort méchans Catholiques, qui » se couvrent du nom des Peres, parce » que dans le tems présent toutes les » puissances spirituelles & temporelles leur » sont contraires, & qu'ils ne croyent » pas pouvoir avec quelque espérance rai- » sonnable d'un heureux succès lever le » masque; mais tôt ou tard leur rébellion » éclatera. Mais sur quoi vous fondez- » vous, lui repliqua l'autre, pour juger » si desavantageusement de l'intérieur des » hommes, & sur-tout de ceux que vous » avouez être irréprochables dans leurs » mœurs ? J'ai de bons Mémoires, dit-il, » & je ne dis rien dont je ne sois bien » assuré. Rien n'est plus certain que le » mépris qu'ils font de tout ce qui se fait » dans l'Eglise par un autre esprit & une » autre conduite que la leur. Puisque » cela est, lui répondit l'autre, & que » vous êtes si bien informé, la compas- » sion que vous avez pour moi, & qui » vous fait tant gémir devant Dieu pour » me rappeller de l'égarement ou du pé- » ril dans lequel je vis, ne doit pas se » borner à m'épouvanter seulement; mais » vous devez me découvrir ce venin ca- » ché, qui ne le peut être pour vous,

„ puiſque vous avez de ſi bons Mémoires.
„ Je ne tiens à ces perſonnes que par l'eſ-
„ time que je fais de la pureté de leurs
„ mœurs & de leur doctrine, & par le
„ ſecours que j'ai retiré de la ſolidité de
„ leur conduite. Je ne m'approche d'eux
„ que pour m'approcher de Dieu davan-
„ tage. Si vous me pouvez faire voir ce
„ venin caché ſous ces apparences, je ne
„ les verrai jamais. Vous êtes obligé de
„ m'ouvrir les yeux pour me redreſſer.
„ Ce venin, dit l'autre, n'eſt pas encore
„ bien connu : il n'y a que deux ou trois
„ têtes de cette caballe qui ayent le ſe-
„ cret. Ils le gardent avec une ſi grande
„ exactitude qu'il a été impoſſible juſ-
„ qu'ici de le pouvoir découvrir ; mais il
„ ne faut pas douter qu'il n'y ſoit. La ſin-
„ gularité de cette conduite, le mépris
„ qu'elle inſinue de tout ce qui ſe fait
„ dans l'Egliſe par un autre eſprit que le
„ ſien, le ſcandale qu'elle cauſe, l'abomi-
„ nation & l'horreur dans laquelle elle
„ eſt parmi le peuple, ſont des preu-
„ ves convaincantes & indubitables de la
„ ſecréte malignité & impiété qu'ils cou-
„ vrent. Toute l'Egliſe erre, ſelon eux,
„ dans le dogme & dans la conduite ; &
„ il ſemble que trois, quatre, cinq ou ſix

„ perſonnes qui ſont les chefs de cette „ ſecte, ſoient infaillibles en leurs dog„ mes & leur pratique.

C'étoit donc ainſi, mon Dieu, que commençoient les calomnies attroces qui ont eu depuis de ſi longues ſuites. C'étoit ainſi qu'on accuſoit vos fidéles ſerviteurs d'avoir un venin caché, lorſque leurs Ecrits ne reſpiroient que la plus ſaine doctrine de l'Egliſe, & que les plus emportés n'y pouvoient trouver à mordre. Quelle vertu pourroit être à l'abri, ô mon Dieu, ſi on ſe donnoit la liberté de décrier ainſi les gens? L'innocence la plus pure ne ſeroit-elle pas flétrie? C'eſt, dit-on, quelque choſe de caché qu'on ne connoît point. O nouvelle eſpéce de crime, s'écrie S. Jerôme, ſur un ſujet preſque ſemblable. Déchirer par de noires calomnies, & ne pas marquer pourquoi on déchire! Et ne faut-il pas, ſi on l'oſe dire, avoir ſoi-même, pour parler de la ſorte, un venin qui ne ſoit pas caché, & qu'il ne ſoit pas bien difficile de découvrir?

Quand a-t-on vû ces fidéles ſerviteurs de Dieu, répandre en ſecret des dogmes contraires à ce qu'ils publioient ouvertement dans leurs Ouvrages? Quand les

a t-on vus mordre ſans bruit, comme des ſerpens, & inſinuer à des diſciples attirés avec adreſſe le poiſon d'une doctrine envenimée ? Quand ont-ils imité les ſemeurs de nouveautés, qui, joignant l'impudence à la malice, diſent aux eſprits crédules qui ſe laiſſent aller ſottement à eux : Aveugles, qui vous flattez d'un nom catholique, venez avec nous pour apprendre quelle eſt la véritable foi qui n'eſt connue que de nous, qui juſqu'ici eſt toujours demeurée cachée, & qui ne vient que d'être découverte. Venez vous inſtruire, mais gardez-nous le ſecret. Ces vérités ne ſont pas bonnes à être manifeſtées : peu de gens méritent de les connoître. Ce ſont-là les ſifflemens de l'héréſie ; mais ces bienheureux ſolitaires ont-ils jamais dit rien de ſemblable ? Ont-ils jamais imité cette femme des Proverbes de Salomon, qui s'addreſſoit à ceux qui paſſoient leur chemin, & qui leur diſoit : *Quelqu'un eſt-il ignorant ? Qu'il vienne à moi. Venez, mangez d'un pain caché : l'eau que l'on boit furtivement eſt bien plus douce.*

J'ai eu le bonheur d'être avec ces Meſſieurs dès mon enfance. Je puis dire que j'étois des plus inſtruits de tout ce qu'ils

faisoient & de tout ce qu'ils écrivoient. Peut-on voir de plus humbles disciples de la Tradition, & de plus fidéles conservateurs de ce dépôt sacré ? Ils ont conservé la doctrine de la vérité qui étoit passée jusqu'à eux, qu'ils n'avoient pas inventée eux-mêmes, & qu'ils avoient reçue, mais qu'ils n'avoient pas imaginée ; des vérités qui n'étoient pas particulieres, mais publiques ; qui n'étoient pas de nouvelles productions de l'esprit, mais de l'ancienne Tradition. Ils n'enseignoient que ce qu'ils avoient appris. Il n'altéroient point le pur or de la doctrine de l'Eglise, mais ils empêchoient qu'on n'y mêlât le plomb & le cuivre des imaginations humaines. Ils pouvoient l'enchasser avec agrément par la sagesse & le don de l'éloquence que Dieu leur avoit donné. Ils pouvoient y ajouter de nouveaux ornemens, éclaircir ce qui paroissoit obscur, faire aimer dans un nouveau jour ce qu'on s'étoit contenté de respecter sans le comprendre : mais ce qu'ils disoient d'une nouvelle maniere, n'étoit pas nouveau. C'étoit toujours l'antiquité. Ils l'ornoient, mais ils ne la changeoient pas. Ainsi où étoit ce venin caché ?

Mon Dieu, à quoi m'arrêté-je ici ?

Vous avez permis que l'on traitât vos serviteurs comme on vous a traité vous-même. Ils ont passé pour des séducteurs, comme vous avez passé pour tel. L'on a publié des Ouvrages monstrueux pour les noircir. On a applaudi à ces Ouvrages. Le crime d'un auteur particulier est devenu celui de tous ses approbateurs. Ayez pitié d'eux, Seigneur, lorsqu'un jour ces noires calomnies se souléveront pour vous demander justice ; lorsqu'ils ne pourront, devant un juge éclairé, prouver rien de ce qu'ils avoient si insolemment avancé.

Je reviens à la suite de ma petite relation, que je ne continue que pas à pas, à proportion que Dieu me donne encore de la vie & de la santé, prêt à la finir quand il lui plaira. Mais je ne crois pas pouvoir employer mieux les derniers jours de ma vieillesse qu'en rappellant dans ma mémoire ce que j'ai vû dans ma plus tendre jeunesse, en m'occupant du souvenir continuel de ce que Dieu m'a fait la grace de me montrer dans ce bienheureux désert, qui est encore aujourd'hui, quoique de loin, tout l'objet de mes plus chéres délices.

M. Singlin voyant venir à lui de toutes parts des personnes attirées par la force

de ses prédications, & par l'exemple de tant de personnes qui se convertissoient tous les jours, étoit dans d'étranges peines, pour trouver des lieux où les placer sûrement pour leur salut. Comme il étoit extrêmement sage, l'exemple de M. de Sericourt que l'on venoit de refuser aux Révérends Peres Chartreux, lui fit comprendre qu'il ne devoit exposer aucune communauté ni aucune maison religieuse, à recevoir, au sujet de ceux qu'il leur envoyeroit, aucun mauvais traitement de la part des hommes : ainsi il ne voyoit que le seul Port-Royal des Champs qui pût servir de retraite à ces pénitens, qui venoient se jetter entre ses bras & implorer son assistance. Mais ce qui le retenoit, étoit l'impossibilité où il se voyoit d'aller souvent en ce lieu, pour conduire ces personnes qu'il y connoissoit, parce que ses affaires à la maison de Paris, l'occupoient si fort, qu'il ne pouvoit que rarement faire des voyages, & voir ces nouveaux néophites. Il falloit donc trouver un homme qui pût leur tenir sa place en ce lieu, & leur rendre les services qu'il auroit souhaité lui-même leur pouvoir rendre. Il jettoit de loin les yeux sur M. de Saci ; mais le tems n'é-

toit pas encore venu. Il voyoit en lui trop de résistance. Il en avoit à la vérité la capacité, & il pouvoit s'acquitter parfaitement de cet emploi ; mais son humilité l'en éloignoit encore trop.

Dans cette peine il trouva heureusement M. Manguelen. C'étoit un Docteur de Sorbonne, d'un grand mérite. Il étoit Chanoine de Beauvais. Le Livre *de la Fréquente Communion* lui avoit fort ouvert les yeux. Il lui avoit donné une belle approbation, mais elle étoit moindre néanmoins que ce qu'il fit ; puisqu'étant touché jusqu'au fond du cœur de tant d'excellentes vérités, il avoit quitté sa Chanoinie & étoit venu se retirer à Port-Royal des Champs. Il lui survint un obstacle qui l'en détourna. M. l'Evêque de Bazas, si célébre par sa vigueur épiscopale, qui avoit aussi été touché du Livre *de la Fréquente Communion* qu'il avoit approuvé, étoit venu se jetter entre les bras de M. Singlin pour embrasser la pénitence, prêt à faire tout ce qu'il jugeroit à propos. Il le pria d'agréer qu'il se retirât à Port-Royal pour y passer sa vie. Il fit une pénitence qui édifia tous les pénitens de ce désert, & il souhaitoit de tout son cœur de pouvoir vivre & mou-

rir dans cet état, ôtant même sa croix, pour témoigner combien il se croyoit indigne de ce caractere sacré dont il se voyoit revêtu. M. Singlin qui avoit un respect infini pour l'épiscopat, dont la seule idée le faisoit trembler, le supplia de ne pas suivre la violence de ses desirs, & lui représenta qu'étant une fois engagé dans cet auguste ministere, il pouvoit bien gémir en secret devant Dieu des défauts de son entrée, s'il y en trouvoit, mais qu'il ne devoit plus penser à l'avenir qu'à s'en acquitter pour le bien de toute l'Eglise, pour celui de son Diocése & pour son propre salut.

M. de Bazas tout pénétré de l'esprit de pénitence, qui étoit encore augmenté en lui par la vûe de M. le Maître & de ces autres solitaires, insista long-tems, & ne vit qu'avec frayeur & tremblement la sainteté de l'épiscopat & le poids de la charge pastorale. Enfin il ne se rendit aux pressantes sollicitations de M. Singlin qu'à cette condition, qu'en s'en retournant à son Evêché pour y faire une résidence exemplaire, & telle que tous les Canons l'ordonnent, il lui donneroit un homme sage pour lui tenir compagnie, & le fortifier dans ses bonnes résolutions.

M.

M. Singlin ne crut pas devoir résister à une demande si chrétienne, & n'ayant personne en main plus propre, il lui avoit accordé M. Manguelen qui travailloit conjointement avec lui au bien général de l'Eglise & du Diocése en particulier, & à celui de l'Evêque même & de toute sa maison. Ils trouverent dans ce pays-là peu d'ouverture de cœur dans les ames, pour y produire un bien solide. La pénitence étoit une langue nouvelle & étrangere qu'on n'y entendoit pas. Mais l'excès de ferveur de M. de Bazas qui prenoit tous les jours de nouveaux accroissemens, l'emporta si loin que dans un an, par un jugement de Dieu que l'on ne peut considérer sans frayeur, Dieu l'appella à lui : ensorte que M. Manguelen n'ayant plus rien qui le retînt à Bazas, revint de ce Diocése retrouver M. Singlin avec quelques legeres dépouilles qu'il remporta de ce pays, & qui étoient tout ce qu'il avoit pû y gagner, comme M. de la Brousse & le bon M. Doamplup.

Aussi-tôt que M. Singlin vit M. Manguelen libre, il le prit en particulier, & lui dit : „ Monsieur, vous connoissez Port-„ Royal des Champs ; vous l'avez vû ; vous savez quelle vie on y méne : j'ai

» besoin d'un homme qui aille sur les
» lieux tenir toutes choses en regle. Vous
» voyez de vos yeux les engagemens où
„ je suis ici. Je ne puis m'absenter de
„ Paris sans faire tort à beaucoup d'a-
„ mes. Il y a un an que je jettois les
„ yeux sur vous pour vous établir en ce
„ lieu ; mais je ne pus vous refuser à
„ M. l'Evêque de Bazas. Maintenant que
„ Dieu en a disposé à notre grande dou-
„ leur, mes premiers sentimens sur vous
„ me reviennent dans l'esprit, & me
„ forcent de vous prier d'aller dans ce
„ désert, afin d'y régler tous les soli-
„ taires. »

M. Manguelen qui ne pensoit qu'à aller finir ses jours en ce lieu, comme un pénitent, fut bien surpris lorsque M. Singlin au contraire lui proposa d'y aller pour y être le directeur des pénitens. Il essaya de s'en dispenser. „ Vous savez,
„ lui dit-il, que je n'ai nulle expérience
„ en ces choses, & vous m'engagez en
„ la conduite de ces personnes. Je n'y
„ puis faire que des fautes. Je ne vois
„ pas que je puisse faire rien de bien.
„ Je n'ai nulle expérience : je le répéte
„ encore. Je n'ai point le discernement
„ des esprits. Je sors d'avec M. de Bazas ;

„ j'avois ſans comparaiſon plus à appren-
„ dre de lui qu'il n'avoit à apprendre de
„ moi. Quelque connoiſſance pour le
„ réglement d'un Diocéſe, qui m'étoit
„ de quelque utilité à Bazas, me ſera
„ entierement inutile au lieu dont vous
„ me parlez. Je ne pourrai diſcerner ceux
„ à qui ce déſert ſera utile, & ceux à
„ qui il ſera dangereux.

„ J'ai prévu toutes vos peines à ce ſu-
„ jet, lui dit M. Singlin. J'avoue qu'on
„ a toujours à trembler ſur ces emplois.
„ Je ne le vois que trop tous les jours par
„ ma propre expérience. Pour ce qui re-
„ garde le diſcernement des eſprits, je
„ ne ſuis pas moins embarraſſé que vous.
„ Il faut demeurer d'accord qu'on ne peut
„ juger des gens avec une certitude en-
„ tiere. Il peut arriver qu'on ſe trompe
„ ſouvent. Mais encore qu'il ſoit vrai que
„ la principale épreuve des perſonnes que
„ je vous envoyerai, ſe doive faire par
„ vous ſur les lieux mêmes, vous ſavez
„ qu'il y en a toujours une autre qui doit
„ préceder; & c'eſt de celle-là que je me
„ charge. Je vous promets que je ne
„ vous envoyerai perſonne que je n'aye
„ déja bien éprouvé, & mis en bon état
„ de l'être par vous.

,, Il suffira, pour agir sagement, que la ,, connoissance que vous aurez d'eux soit ,, vraisemblable; car je vois par expé- ,, rience qu'il n'y a jamais rien de bien ,, sûr. Je vous prie seulement dans toutes ,, les personnes que vous verrez là, d'y ,, considérer trois choses; la premiere, ,, s'ils ont l'esprit leger & changeant, la ,, seconde, s'ils ont l'esprit suffisant & at- ,, taché à soi-même; & la troisiéme, s'ils ,, sont partagés, & non déterminés à cher- ,, cher Dieu entierement & sans réserve. ,, Si quelqu'un de ces trois défauts se ren- ,, contre en eux, vous me ferez plaisir de ,, m'en avertir; car ils seront en grand ,, danger de réussir mal. Mais si vous con- ,, noissez qu'ils cherchent Dieu purement ,, & sincerement, avec un ferme desir ,, de se donner à lui en renonçant à tou- ,, tes choses; s'ils ont de la docilité & de ,, la fermeté d'esprit, & ne sont point ,, emportés de curiosité ni d'aucun desir ,, volage, il y a sujet d'espérer, quelques ,, petites foiblesses que vous y voyiez d'ail- ,, leurs, qu'enfin vous en serez satisfait. ,, Je sai par expérience qu'il n'y a rien qui ,, trompe plus facilement que la premiere ,, ferveur, & l'empressement des jeunes ,, gens; parce que cela vient souvent de

» la legereté de leur esprit, & de l'impuissance qu'ils ont de résister à leurs » desirs; mais c'est un feu de paille qui » ne dure pas, venant de la nature, & » non de l'esprit de Dieu. Il vaut mieux » voir une volonté ferme & solide qui » a bien considéré & embrassé toutes les » suites, quoiqu'elle ne témoigne pas » tant d'ardeur & ne dise pas tant de belles paroles. Laissez-moi faire, & reposez-vous sur moi des premieres épreuves. Vous n'aurez qu'à continuer ce que » j'aurai commencé, & je vous dirai ce » qu'il faudra faire.

» Vous venez de voir cette personne » qui étoit ici avec moi, lorsque vous êtes » entré, & qui me demande d'aller à » Port-Royal. Je n'en ai pas bonne opinion, voyant en lui une espéce de suffisance & de résolution, & d'attachement à son sens. Il n'y a rien à » faire pour personne, s'il n'est dans le » dessein de quitter cet esprit, & de » vivre dans la docilité & dans la soumission, sans écouter ses raisons & ses pensées. Si je pouvois me décharger de ces » personnes, en les envoyant dans les » Religions, je le ferois avec grande joie; » mais celles où je les croirois bien, au-

» ront quelque peine à s'en charger, ve-
» nant de ma main ; & j'aurois crainte
» qu'elles ne fussent pas bien dans les au-
» tres. J'aurois peine à me persuader que
» je puisse en conscience les y envoyer,
» sachant la maniere dont ils gouvernent
» les Religieux. S'ils s'y portoient d'eux-
» mêmes, je les y laisserois aller, faute de
» mieux ; de peur qu'ils ne se perdissent
» encore plutôt dans le monde : mais vous
» savez que nous ne pouvons refuser
» personne de ceux que Dieu nous ad-
» dresse. C'est à nous à en faire l'épreuve,
» & à les conduire le mieux que nous
» pouvons. »

M. Manguelen écouta tout ceci avec sa douceur ordinaire, & ne pouvant résister à ce que M. Singlin lui disoit, il se soumit à un joug dont il lui promettoit de porter la meilleure part, & dont il diminuoit déja la pesanteur par la solidité de ses conseils. Aussi-tôt M. Singlin quitta toutes ses autres affaires, pour le mener avec lui à Port-Royal. Dès qu'ils y furent arrivés, M. Singlin dit à M. le Maître qui les alla recevoir, qu'il y avoit long-tems qu'il lui avoit témoigné qu'il lui étoit impossible d'avoir soin de toutes les personnes qui se retireroient dans ce désert, &

qu'il cherchoit une perſonne ſur qui il pût ſe repoſer ſûrement, & s'en décharger; que juſques-là il avoit eu peine à en trouver, mais qu'enfin M. Manguelen s'offroit heureuſement, & que tous les ſolitaires pourroient avoir autant de confiance en ce Monſieur qu'en lui-même; qu'il ne lui diſoit rien de ſon mérite; qu'ils en reconnoîtroient eux-mêmes en lui plus qu'il ne leur en pouvoit dire. » Ainſi je trouve aſſez à propos, dit » M. Singlin à M. le Maître, que vous » voyiez tous vos ſolitaires qui ſont ici, » & que demain matin vous alliez tous » enſemble, vous à leur tête, ſaluer » M. Manguelen dans ſa chambre, lui » rendre graces de la bonté qu'il veut » bien avoir de ſe charger de votre con- » duite, & lui promettre que vous aurez » tous pour lui une déférence & une ſou- » miſſion dont il aura tout ſujet d'être ſa- » tisfait. »

M. le Maître ne manqua pas de faire ce que M. Singlin lui avoit dit. Il fit taire tous les ſentimens qu'il pouvoit avoir de paſſer ainſi dans de nouvelles mains. Il nous avertit tous, & le lendemain au ſortir de Matines il nous mena chez M. Manguelen. Je ſai bien que M. le Maître,

nous conduisoit. M. de Sericourt son frere le suivoit, M. Luzanci. Il y avoit aussi M. de Beaupuis, M. Bascle, M. Visaguet, M. Moreau, M. de la Riviere, M. Pallu, & quelques autres dont les noms ne me reviennent pas maintenant. J'y étois aussi, mais comme une brebis qui suit une autre brebis, & j'opinois du bonnet, comme on dit d'ordinaire; car j'étois si enfant que je ne savois pas ce qui se faisoit. Cependant quoique je fusse si jeune, cette action fit une si grande impression sur moi, que je n'ai jamais oublié cette journée, & qu'encore aujourd'hui, quoiqu'il y ait plus de cinquante ans, elle m'est aussi présente que si ce n'étoit que d'hier. Il est vrai que je prenois plaisir, dans ce silence de la nuit, d'écouter M. le Maître qui disoit pour nous tous de si belles choses, qu'assurément il n'y avoit personne de la compagnie qui eût jamais pû dire rien qui en approchât. Ce qui m'en est resté dans l'esprit depuis ce tems, c'est qu'il dit à M. Manguelen, d'un air le plus touchant du monde, que nous venions tous nous jetter entre ses bras; que M. Singlin nous avoit répondu de sa charité; qu'il nous avoit assurés qu'il vouloit bien se charger de nous, & avoir

pour nous l'amour d'un pere ; & que c'étoit une grande miséricorde de Dieu sur Port-Royal des Champs, d'y avoir un homme d'un si grand mérite. Il finit en lui avouant qu'il sentoit déja de la confusion & de la douleur de ce qu'il verroit en nous tant de foiblesses ; mais qu'il espéroit que sa charité couvriroit tous nos défauts, & qu'un peu de bonne volonté qu'il pouvoit se promettre de trouver en nous le feroit passer par-dessus tout le reste.

M. Manguelen écouta tout cela d'un grand sang froid ; car la froideur étoit proprement son partage, & elle lui étoit très-naturelle. Il répondit à M. le Maître en nous regardant. Il sembloit plus occupé à nous voir qu'à nous parler. Ses mots se suivoient à peine, & parlant d'un ton si bas qu'à peine nous l'entendions, il nous dit en un mot, que Dieu & M. Singlin savoient son incapacité pour l'emploi où on l'engageoit ; qu'il avoit fait tout ce qu'il avoit pû pour s'en défendre. Il nous pria par avance de ne nous point scandaliser des foiblesses que son peu de santé nous pourroit faire remarquer en lui. A ces mots nous nous jettâmes tous à ses pieds pour recevoir

ſa bénédiction, & nous nous retirâmes.

M. Manguelen répondit parfaitement à l'attente de M. Singlin, & à l'idée qu'il en avoit donnée aux ſolitaires. Mais cette joie fut bien courte ; car en peu de tems Dieu retira à lui cet homme admirable. Il eſt vrai que l'air de ce déſert lui étoit contraire, & quoiqu'il fût très-délicat, il ne laiſſa pas de ſe ſacrifier à Dieu de bon cœur, comme une victime de pénitence, pour le ſervice des pénitens de ce déſert, & de ſe ſoumettre à ce qu'on ſouhaittoit de lui, aux dépens de ſa propre vie, qu'il marquoit ainſi eſtimer fort peu. Les chaleurs de l'été qui furent exceſſives cette année là, & l'intempérie de l'automne, où tout fourmilloit de malades qu'il viſitoit avec ſoin, altérerent beaucoup ſa ſanté qu'il ne ménageoit nullement. Ainſi en peu de jours il tomba dans une fiévre qui l'emporta, (le 24. Septembre 1646.) au grand regret de nous tous, mais encore plus particulierement de M. Singlin.

Dès qu'il fut averti de ſa maladie, qu'on ne lui manda pas être ſi dangereuſe qu'elle étoit, de peur de le ſaiſir, il réſolut de le venir voir ; mais comme ſes affaires étoient toujours grandes, & qu'on lui

avoit caché le vrai état des choſes, il ne vint que lorſque ſon ami venoit d'être mis en terre, & que nous ſortions de ſes funérailles. M. le Maître qui avoit donné ordre qu'on l'avertît dès qu'on le verroit arriver, alla promptement le recevoir à la porte de l'avenue, avec ſon ouverture ordinaire. M. Singlin, dès qu'il l'apperçut, lui demanda comment ſe portoit M. Manguelen. Il lui dit, d'un air le plus gai qu'il put, & en diſſimulant ſa douleur, qu'il n'étoit plus malade. Il l'entretint dans les cours qu'il falloit paſſer pour aller à l'Egliſe, où il avoit toujours coutume d'aller en deſcendant de cheval. Monſieur Singlin le mettoit toujours ſur M. Manguelen. Enfin il entra dans l'Egliſe, où, après avoir adoré Dieu, il apperçut une foſſe toute fraîche couverte, & preſque au milieu du ſanctuaire, où l'on avoit mis M. Manguelen, par honneur. M. Singlin ſe leva promptement, & avec un viſage étonné regarda M. le Maître, ſans pouvoir rien dire. M. le Maître ſe jetta à ſon col, & ſans pouvoir parler l'un & l'autre que par leurs larmes, ils monterent dans une chambre pour pleurer à leur aiſe leur ami mort. Jamais ces deux ſaints hommes ne répandirent plus

leur cœur l'un dans l'autre; car tous deux avoient beaucoup de tendresse pour lui.
» Mon plus grand regret, dit M. Singlin
» à M. le Maître, lorsque je vois des morts
» comme celle que j'apprends aujourd'hui,
» & celle de M. de S. Cyran qui nous
» fait encore saigner le cœur tous les
» jours, est que Dieu ne me prenne pas
» avec eux ou avant eux. Je ne vois point
» mourir de telles personnes, que je ne
» déplore mon retardement, & que je ne
» fasse des souhaits & des prieres à Dieu,
» pour qu'il ne me laisse pas languir, ou
» qu'il me mette dans un état ou dans un
» lieu, où je n'aye pas qu'à pleurer mes pé-
» chés & ceux des autres. Quelque bonne
» mine que je fasse au dehors, voilà mes
» pensées & la disposition de mon cœur,
» que je n'ai encore découvert qu'à
» vous, Monsieur. Si vous m'aimez, priez
» Dieu qu'il exauce mes prieres. Toute
» ma consolation est de voir en vous tous
» une bonne disposition pour l'autre vie,
» qui vous fait regarder celle-ci comme
» ennuyeuse & à charge, comme un éxil
» & un lieu plein de périls. Si j'avois
» sujet de croire que je pusse vous servir,
» vous & ceux qui ont confiance en moi,
» mieux que je ne fais, cela seul me ren-

» droit la vie ſupportable. Hors cela tout » m'eſt à charge & ne me cauſe que de » l'affliction & de la douleur, & je ne » pourrois m'empêcher de me retirer » dans un lieu où je ne fuſſe connu de » perſonne. »

Ils ſortirent enſuite de cette chambre, tout pénétrés de ces penſées, qui paroiſſoient aſſez ſur le viſage de M. Singlin, par l'étonnement qui y étoit peint. Toutes les perſonnes qu'il rencontroit en étoient frappées d'une ſecrette frayeur. Je le vis auſſi comme les autres, & en me voyant il rehauſſa ſa voix, & redoublant ſes larmes, il dit en jettant un profond ſoupir: » Tous perdent ici à cette mort, mais il » n'y a perſonne qui y perde plus que » vous. Je ſai la tendreſſe qu'il avoit pour » vous, & le ſoin qu'il avoit réſolu d'en » prendre. » Il m'apprit ainſi à mieux connoître mon malheur, & ſon exemple m'excita auſſi à pleurer moi-même; car les enfans tels que j'étois alors, ne voyent que ſuperficiellement les choſes, & ont même dans ces rencontres une douleur paſſagere mêlée d'une ſecrette joie qui ſe cache finement au fond de leur cœur, de ce qu'ils ſe voyent hors de deſſous les yeux éclairés d'un homme ſage qui les te-

noit en régle, avec une grande douceur à la vérité, mais toujours uniforme & toujours exact.

M. Singlin, avant que de s'en retourner à Paris, pria M. le Maître de lui dire des nouvelles d'une personne qui s'étoit retirée là, en qui on n'avoit pas encore remarqué que le désert lui fût fort utile. M. le Maître lui dit qu'il avoit bien de la douleur de n'avoir point de meilleures nouvelles à lui dire de cette personne. Il n'en fallut pas davantage à M. Singlin. » Il y a long-tems, dit-il à » M. le Maître, que je le souffre dans cet » affoiblissement, sans oser le renvoyer » d'ici, de peur de l'exposer aux périls » du monde dont il paroît un peu plus » à couvert ici. Je lui rendrai encore un » peu de tems toute l'assistance dont il » sera capable; mais après cela, je vous » assure que nous verrons ce que Dieu » voudra faire de lui. Il y a long-tems » que je lui dis que s'il n'étoit pas ici, » je n'aurois garde de le recevoir: mais » je vous avoue que j'ai peine à me défaire moi-même de ceux dont Dieu » m'a chargé, & c'est ce qui m'empêche » aussi de recevoir aisément ceux qui se » présentent à moi. Je me rendrai à l'a-

» venir plus difficile que jamais, parce » que lorſque je ſuis une fois engagé à » eux, j'ai peine à rompre mes liens, & à » m'en ſéparer comme font ſouvent, ſans » tant de peine, ceux qui n'en ont point » à s'engager. Je le ſervirai encore tant » que je pourrai, & je m'eſtimerai heu- » reux ſi au moins je puis l'empêcher de » s'abandonner entierement, comme il » pourra faire en ſortant d'ici. Son plus » grand mal eſt qu'il ſe cache, & qu'il » ne découvre jamais le fond de ſon cœur. » C'eſt de-là que vient ſa grande foi- » bleſſe, parce que les paſſions croiſſent » & ſe fortifient en ſecret ſans empêche- » ment, & gagnent peu à peu tout ſon » eſprit. »

M. Singlin en partant, témoigna être fort touché de la mort d'un jeune ſolitaire, qui venoit depuis dix ou douze jours de mourir dans nos bras. C'étoit M. Lindo, que tout le monde aimoit à cauſe de ſa ſimplicité qui étoit admirable; car je n'ai jamais vû perſonne en qui l'enfance chrétienne parût davantage. C'étoit une bonté & une ouverture de cœur à l'égard de tout le monde, qui ne ſe peut concevoir. Son humeur, ſon viſage, ſon marcher s'accordoient enſemble. Il n'é-

toit occupé, en nous parlant, qu'à admirer les reſſorts & les enchaînemens dont la providence de Dieu s'étoit ſervie pour l'attirer à lui, & lui faire luire la lumiere de la vérité. Je m'étends un peu en parlant de ce jeune homme de famille, parce que je ſentois pour lui une tendreſſe particuliere. Un certain rapport & conformité d'humeur lioit entre nous deux une amitié particuliere. Il étoit fort ſimple : je l'étois auſſi.

Il me revient préſentement une preuve de ſa ſimplicité. Un Carême, comme nous n'étions pas encore des vieux routiers de ce déſert qui jeûnoient à feu & à ſang, & qui, comme diſoit de lui-même M. le Maître, s'engraiſſoient des jeûnes, on nous permettoit de n'attendre pas, comme eux, à cinq ou ſix heures du ſoir à manger ; & la pitié qu'on avoit de notre foibleſſe, faiſoit qu'on nous accordoit à midi un petit morceau de pain. M. Lindo, ſans y entendre fineſſe, alloit par diligence ſe munir de ſon petit morceau de pain dès les huit heures du matin. M. Manguelen le voyant avec nous qui ne mangeoit point, lui demanda pourquoi il ne mangeoit pas. *Je l'ai fait dès huit heures*, dit-il. Je fis un éclat de rire.

A huit heures ou à douze heures, dit-il, *n'est-ce pas la même chose?* Je crois, si j'ai bonne mémoire, qu'il avoit été Chartreux : mais sa délicatesse n'avoit pû supporter cette régle. M. Singlin l'envoya à M. Manguelen, qui, après l'avoir formé pendant près d'un an, le rendit à Dieu qui l'appella par une mort douce, que les excessives chaleurs lui avoient causée. Il fit préceder avant lui ce cher fils qui étoit le fruit de sa charité & de sa vigilance, & qu'il devoit, hélas! suivre de bien près. Nous regardâmes cette mort comme une grande perte. Tout le monde avouoit qu'à cause de son innocence, c'étoit le meilleur de tous ceux qui habitoient dans ce désert. Mais Dieu nous consoloit en même tems qu'il nous affligeoit, en prenant pour lui ce que nous avions de meilleur, & recevant de nos mains les premiers fruits de ce désert. C'étoit un excellent innocent en un lieu où il y avoit d'excellens pénitens.

Mais je ne veux pas oublier de dire que lorsque M. Manguelen étoit encore en vie avec nous à Port-Royal, M. d'Andilly enfin se trouva si bien délivré de tous ses engagemens; qu'il s'y vint retirer tout-à-fait (en 1645.) Cette retraite

fit grand éclat à Paris, où il étoit infiniment aimé de tout le monde. Ce fut sans doute une grande consolation dans cette solitude, & une joie mutuelle, tant pour M. d'Andilly qui venoit, que pour les solitaires qui le recevoient. Il y avoit longtems qu'il soupiroit après ce moment. Il avoit pris par avance le titre de surintendant des jardins. Il envoyoit continuellement des Lettres les plus tendres du monde. Il assuroit que personne ne pouvoit autant desirer de rajeunir, qu'il desiroit lui de vieillir de quelques mois; & qu'à chaque journée qui se passoit, il croyoit avoir gagné beaucoup, parce que sa future liberté en étoit d'autant plus proche. On peut donc juger par là quelle fut sa joie, lorsque, ses affaires étant terminées, il eut enfin le moyen de satisfaire cette longue soif dont il brûloit depuis tant de tems, & de causer dans tout ce désert une consolation qu'on ne sauroit bien exprimer. Aussi pouvoit-on, sans être transporté de joie, voir ce sage, ce vénérable, cet aimable vieillard, contempler avec cette gravité qui lui étoit si naturelle, les cris du monde dont Dieu le tiroit, les agitations de la Cour dont il le mettoit à l'abri, les emplois pénibles

du siécle dont il le débarrassoit, l'adorer dans ce port toujours tranquille, comme il le dit si bien dans l'Ode qu'il composa sur ce sujet, & voir avec douleur le naufrage de tant de personnes que son bon cœur lui avoit rendu amis, mais que son exemple n'avoit pas la force de tirer de cette mer, comme il s'en sauvoit?

J'avoue que je me sens encore tout enlevé lorsque je pense à ce feu ardent qui brûloit continuellement dans ce saint solitaire. L'âge qui affoiblit tout, sembloit apporter un nouveau redoublement à son ardeur. Il me semble que je le vois & que je l'entends qui me parle avec ce regard de feu, ces manieres & ces paroles animées, & tout son air qui démentoit en quelque sorte son grand âge, & qui, dans un corps de quatre-vingts ans, avoit l'activité d'une personne de quinze. Ses yeux vifs, son marcher prompt & ferme, sa voix de tonnerre, son corps sain & droit, plein de vigueur, ses cheveux blancs qui s'accordoient si merveilleusement avec le vermillon de son visage, sa grace à monter & à se tenir à cheval, la fermeté de sa mémoire, la promtitude de son esprit, l'intrépidité de sa main, soit en maniant la plume, soit en

taillant les arbres, étoient comme une eſpece d'immortalité, ſelon la parole de S. Jerôme, une image de la réſurrection future, &, ſi on ſe peut dire, la récompenſe d'une admirable vertu. Il avoit pendant toute ſa vie joint enſemble deux choſes preſque inalliables, c'eſt-à-dire, la politeſſe du monde avec une grande innocence, un eſprit très-pénétrant avec une ſimplicité incroyable, une généroſité héroïque avec une profonde humilité.

Avec quelle joie, mon Dieu, vit-on ce ſaint vieillard ſe retirer à Port-Royal, qui étoit plus ſa maiſon paternelle que la maiſon même qu'il quittoit! Qui n'a pas renouvellé, toutes les fois qu'on le voyoit, l'affection que d'abord on avoit conçue pour lui? Et de ſon côté, quelle conſtance n'a-t-il pas fait paroître en ne ſe démentant jamais de ſes premieres réſolutions? On pouvoit bien dire de lui: Qu'êtes-vous allé voir dans le déſert? Eſt-ce un roſeau agité du vent? Vous l'aviez établi, mon Dieu, ſur la pierre ferme. Les vents ont pû ſouffler: les orages & les tempêtes ont pû gronder: la violence des Puiſſances auxquelles rien ne réſiſte, a pû pour un tems éloigner ſon

corps de sa chere solitude ; mais son cœur y est demeuré plus fortement attaché, & votre main toute-puissante a bien su l'y ramener malgré toutes les conspirations des hommes. Il est venu là consommer sa course, partageant les heures qu'il avoit de reste de la priere & de son assistance devant le S. Sacrement, entre les travaux de l'esprit & du corps ; donnant les unes à ses traductions ordinaires, & les autres à ses jardins & à ses arbres, où, comme il disoit si souvent, il forçoit la nature pour la rendre fertile en des fruits, à qui on donnoit le nom de monstres à cause de leur grosseur prodigieuse. C'est dans ce bienheureux repos & dans ces occupations tranquilles qu'il a achevé sa carriere. Jamais on n'a trouvé d'emblême plus juste, ni de devise qui lui convînt mieux, que celle que l'on a mise au-dessous de son portrait, d'un cigne qui se promene tranquillement sur les eaux, & qui chante étant près de mourir, avec ces mots : *Quàm dulci senex quiete !*

Oserai-je dire ici, mon Dieu, que je fus le seul dans tout Port-Royal des Champs, qui n'eus point de joie lorsque M. d'Andilly y arriva, & qui ne lui en donnai point ? Je m'en étois promis une

très-grande ; & lui de son côté s'étoit promis d'en recevoir un peu de ma part. J'avois eu l'honneur de le voir souvent à Paris, & M. Hillerin son curé avoit lié entre nous une espece d'amitié, si je puis user de ce terme à l'égard d'un homme d'un si grand mérite. Il avoit pris goût à mon enfance, & comme je savois un peu écrire, ma main lui avoit plû autant que mon esprit. Il avoit prié qu'on me donnât à lui. Il s'y attendoit, & je m'y attendois aussi ; mais une espece de trahison qu'on lui fit, quoiqu'innocemment, déconcerta tous nos projets.

Comme je l'attendois avec plus d'impatience que personne, je fus surpris que le jour qu'il alloit arriver, sur le midi, après que j'eus lû à la table pendant le dîner, comme cela se pratique d'ordinaire dans toutes les communautés, je vis M. Manguelen & M. le Maître s'avancer lentement vers moi, la tête baissée, sans faire semblant de penser à rien. Lorsque je me mettois à table, M. le Maître soufflé par M. Manguelen qui le laissoit porter la parole, parce qu'il avoit plus de feu que lui, & qu'il savoit donner un tour agréable à tout ce qu'il disoit, vint comme de dessous la terre me dire : *Vous aimez*

bien M. d'Andilly, n'est-ce pas? Oui sûrement, lui dis-je, Monsieur. *Vous allez donc être bien aise de le voir?* Je l'espére aussi, lui répondis-je. *Mais si on vous disoit de n'avoir point d'empressement de le voir?* Je regardai M. le Maître avec quelque sorte d'étonnement comme une personne surprise. *Que feriez-vous*, dit-il? Je ferois ce que l'on m'ordonneroit, lui dis-je, ne comprenant rien à tout ce discours, qui étoit pour moi un énigme. *S'il vous rencontroit en chemin*, me dit-il, *détournez-vous adroitement. S'il vous trouvoit nés à nés & qu'il vous parlât, ne répondez qu'à demi mot, & comme à bâton rompu, & sans témoigner trop de chaleur ni d'affection. Pourriez-vous contrefaire le niais*, ajouta-t-il? Et en même-tems il me marquoit par ses manieres, par des gestes, & par de certains mots que je ne sai comment placer, ce que pour cela il falloit faire & dire. Dès que j'entrevis sa pensée, il me fit rire. Vous voulez vous divertir, lui dis-je? Je suis bien aise de vous en être un sujet. *Non, je vous parle tout de bon*, me dit il. Je lui dis: Si la sagesse consiste à bien faire le niais, je vous promets que je m'en vais être le plus sage garçon du

monde. Je tâcherai de vous copier, & j'étudierai bien ce que vous venez de me montrer. On fait parfaitement bien le niais, quand naturellement on y a assez de disposition. Il ne me faut gueres d'instruction pour cela : on n'a qu'à me laisser à moi même. Allez, Monsieur, je suivrai vos lumieres, & garderai la mesure de vos paroles ; mais vous entendrez bientôt faire de beaux panegyriques de moi.

Je laissai donc passer quelques jours. Le monde alloit en foule voir M. d'Andilly. C'étoit un flux & reflux continuel de visites. Pour moi je demeurois dans ma chambre. L'on me disoit de tous côtés la joie qu'on avoit de sa venue, & je n'avois nulle part à cette joie. Il me venoit quelquefois des tentations, & quelque espece de soulevement. Je me disois, en me querellant, que je poussois la civilité trop loin ; que je devois y donner des bornes un peu plus étroites ; qu'il étoit tems enfin d'avoir quelque honnêteté. J'avoue que je sentois de grands combats entre le respect plein de tendresse que j'avois pour M. d'Andilly, & le desir que j'avois d'obéir ponctuellement à M. Manguelen. Pourquoi m'attirer un ridicule, disois-je en moi-même, & enflammer

flammer contre moi un homme qui n'a qu'amour & affection pour moi ? Jusqu'où faut-il que l'obéissance aille ? N'être froid ni par nature ni par aversion, & cependant le contrefaire ! Témoigner de l'indifférence pour une personne, lorsque l'on sent tout le contraire ! Cependant c'étoit-là l'unique voie pour faire réussir ce que l'on vouloit. Je ne pouvois refroidir ce grand desir que M. d'Andilly avoit de moi, qu'en lui témoignant le premier de la froideur. Il falloit d'abord prendre bien ses mesures, & se mettre en possession : c'étoit le moyen ensuite de fournir moins de sujets de dégoût. Si, après avoir été engagé une fois, il eût fallu rompre ensuite, ç'auroient été de grands repentirs après le feu des premieres amitiés. Je compris donc qu'il ne falloit pas se laisser aller à la bonté & à l'inclination, mais la conduire par la sagesse & par la crainte de Dieu.

Enfin lorsque depuis quelques jours ces pensées me rouloient dans l'esprit, & me déchiroient le cœur, je trouvai en mon chemin M. d'Andilly face à face, sur le degré, sans que je pusse l'éviter ni me détourner de lui. Aussi-tôt je crus être mort. Je lui fis une profonde révérence,

» Il n'y a donc que vous de toute la mai-
» son qu'on ne verra point, me dit-il ?
» Je croyois que vous seriez le premier à
» me venir voir, & il n'y a que vous
» que je n'aye point encore vû. Etes-vous
» fâché de me voir ici ? Voulez-vous que
» je m'en retourne ? » Je me contraignis étrangement alors pour observer ce que l'on m'avoit recommandé. Je fis le décontenancé. Le chapeau adroitement m'échappa de la main. J'avois les yeux ouverts sans rien voir. Il me parloit : je ne répondois point. Je faisois un *brouillamini* : j'étois sur la réserve : je faisois choix de mes mots, & cela paroissoit assez naturel & sans étude. Enfin je lui parlai de telle sorte qu'il pouvoit croire très-raisonnablement de moi que j'étois échappé à la folie, & que j'en avois été bien près. Il fut surpris de voir le plus incomplaisant & le plus impoli garçon du monde, plus riche en galimatias qu'en complimens, & à qui la niaiserie sembloit être tombée en partage. M. d'Andilly me regardoit & ne comprenoit pas que je fusse devenu stupide à Port-Royal ; car il ne s'appercevoit pas de ma malice & ne s'en prenoit qu'à mon peu d'esprit. Il s'en alla très-mécontent de moi, & je lui fis une

grande révérence. « Je viens de voir, dit-il
» a quelqu'un qu'il rencontra, ce que je
» n'aurois jamais crû. Peut-on avoir l'es-
» prit si changeant ou si changé ? J'avois
» souhaité ce garçon pour sa main : son
» incivilité me rebute. La tête lui a tour-
» né depuis qu'il est solitaire. Il a la main
» bonne, mais son esprit ne l'est gue-
» res. »

Pour moi que M. d'Andilly avoit rendu muet, je recouvrai la parole dès qu'il se fut retiré. Je répandis mon cœur devant vous, mon Dieu, de qui dépendoient alors tous ces mouvemens, & qui teniez ma langue captive. Vous me secourutes alors. Vous qui rendez les langues des enfans éloquentes lorsqu'il vous plaît, vous rendites la mienne muette & béguayante. Il est plus aisé de tourner un compliment que de bien régler son esprit, & de donner un beau tour à la langue qu'à son cœur. Je vous suis obligé de ce que vous daignâtes me tirer de cet embarras, où je ne pouvois obéïr à la personne qui me tenoit votre place, sans déplaire à un de vos serviteurs. Je me faisois violence pour me soumettre à vos ordres, & je faisois violence en même-tems à la bonté de M. d'Andilly, qui,

étant si porté de lui-même à aimer tout le monde, étoit comme forcé malgré lui par ma conduite à ne point m'aimer. Que les hommes sont aveugles dans leurs jugemens, parce qu'ils ne connoissent point le fond des cœurs ! Si M. d'Andilly eût connu le mien, il m'auroit aimé. Loin de se plaindre de moi, il m'en auroit estimé davantage, & m'auroit plaint en voyant quelle violence je souffrois à son sujet. Aussi quelque douleur que je sentisse tacitement au fond de mon cœur, à l'occasion de cette petite intrigue, vous savez, mon Dieu, que la joie de vous obéir surnageoit à tout, & que le plaisir que j'en ressentois, m'en ôtoit presque toute la peine. Je repasse volontiers ce jour-là dans mon esprit, & m'étends peut-être trop sur un sujet de rien. Mais vous, mon Dieu, qui voyez les effets & les suites dans les causes, vous savez mieux que personne de quelle importance étoit pour toute ma vie la démarche que l'on me faisoit faire alors. Il n'y auroit plus eu de retour pour moi. Il falloit une folie apparente pour me faire tomber entre les mains du plus sage de tous les hommes, je veux dire de M. de Saci. Le manque de sagesse a été pour

moi une sagesse très-avantageuse. Je vous avoue, mon Dieu, que jusqu'ici je n'y ai pas fait assez de reflexion. Tout mon cœur se répand en actions de graces, en admirant les enchaînemens de votre providence sur moi. Vous veniez de vous servir de M. Hillerin pour me tirer de Paris & du monde, par le grand amour que vous lui donnâtes pour moi. M'ayant mené à son Prieuré de Poitou, il me remena à Port-Royal des Champs, pour m'y placer auprès de M. d'Andilly. Et vous, mon Dieu, vous vous servez aussitôt de M. Manguelen pour m'empêcher d'entrer dans cette place, afin de me conduire insensiblement dans les mains de M. de Saci. Par tout, mon Dieu, je n'ai été qu'un enfant. Par tout c'est vous seul qui avez conduit les choses : je ne puis m'y attribuer aucune part. Quelle part mon enfance pouvoit-elle prendre à tout cela ? Mon Dieu, il falloit tant de ressorts pour manier toute cette affaire, qu'il faudroit que je fusse aveugle pour ne pas voir qu'il n'y avoit que vous qui pussiez les faire jouer. Pardonnez-moi, mon Dieu, mon ingratitude, & le peu de reconnoissance que j'en ai eu jusqu'ici. Vous êtes témoin, mon Dieu, que je ne

m'applique dans ce petit Ouvrage qu'à faire que le souvenir de vos miséricordes passées m'anime à vous aimer de plus en plus. C'est la grace que je vous demande, en repassant devant vous ce petit endroit de ma vie.

Mais me permettrez-vous, mon Dieu, en parlant de ma simplicité d'alors, de rappeller aussi dans ma mémoire l'un de vos serviteurs, qui étoit dans le même endroit que moi ? Il se nommoit André Bayon, jeune homme de bonne famille de Lorraine. Il s'étoit mêlé de chirurgie dans le monde : mais le Livre *de la Fréquente Communion* le fit penser à vous. Il s'adressa à M. Singlin qui l'envoya à M. Manguelen. Comme il étoit toujours gai, & que j'étois assez de cette humeur, je l'aimois & avois lié avec lui de grandes conversations. Je lui demandai un jour à quelle exposition étoit la fenêtre de sa chambre. Il ne me répondit qu'en riant, & il me dit qu'il n'y avoit pas encore pris garde. Y a-t-il long-tems que vous y êtes, lui dis je ? Il me répondit avec ce feu & cette vivacité qui lui étoit si ordinaire, qu'il y avoit deux ou trois ans. Eh quoi, lui dis-je, depuis deux ou trois ans vous ne savez pas encore à quel soleil votre

chambre eſt expoſée ? « Je n'y ai pas en-
» core pris garde, dit-il : qu'eſt-ce que
» cela importe ? Il n'eſt pas honteux de ne
» ſavoir pas cela. Si on me parloit de
» prier Dieu ou de ne ſavoir pas dire
» mon bréviaire, j'y ſerois plus ſenſible ;
» mais pour le lever ou le coucher du
» ſoleil, cela m'eſt fort indifférent. »
Quand vous dites donc *à ſolis ortu uſque ad occaſum laudabile nomen Domini*, lui dis-je, qu'entendez-vous ? « J'entends,
» dit-il tout d'un coup & plutôt que je
» n'eus achevé la demande, qu'on doit
» louer Dieu depuis le matin juſqu'au ſoir.
» A quoi bon s'arrêter à conſidérer où eſt
» le lever & le coucher du ſoleil ? C'eſt
» un pareſſeux, quoiqu'on diſe qu'il court
» comme un géant. Il eſt depuis le ma-
» tin juſqu'au ſoir à aller depuis l'Orient
» juſqu'à l'Occident, & mon eſprit d'un
» clin d'œil & en un moment fait le
» voyage. J'ai bien d'autres choſes à con-
» ſidérer que ſa courſe, que ſa lumiere,
» ni où il ſe couche, ni où il ſe leve.
» La rapidité de ma penſée ſe mocque
» de lui : laiſſons-le là. »

Il me ſurprit, je l'avoue, & j'admirai l'eſprit caché ſous ſa ſimplicité apparente. Avec cela il étoit extrêmement humble,

& sa profonde humilité le portoit à se rabaisser à tous momens. Il étoit ingénieux à trouver les occasions de rendre avec joie à toutes les personnes les services les plus bas & les plus humbles. Cependant sous cette simplicité, l'expérience a fait voir dans la suite qu'il y avoit une grande solidité. Lorsque des violences étrangeres l'obligerent à sortir de Port-Royal, il demeura avec une fermeté inébranlable dans ses bonnes résolutions. Il résista aux pressantes sollicitations de Messieurs ses parens, & entre autres aux violentes poursuites du Pere Procureur des Jesuites de S. Louis. Ces bons Peres l'aimoient beaucoup, & ne souffroient qu'avec peine de le voir à Port-Royal, qui commençoit déja d'être bien noir dans leur esprit. Leur Procureur fit tout ce qu'il put pour tâcher de l'humaniser un peu. Il tâcha d'adoucir cette humeur farouche & impolie qu'il croyoit que ce désert lui avoit donnée. Il lui conseilla de voir le monde & de se civiliser. Il lui conseilla même de voir les tripots & les lieux de divertissement. Il lui représenta que c'étoit une folie d'embrasser la vie agreste & sauvage qu'il avoit voulu embrasser, & que puisque l'on étoit homme & non pas Ange,

il falloit vivre avec les hommes. Mais vous fermâtes, ô mon Dieu, l'oreille de votre serviteur à tous ces discours. Vous lui fites rejetter le sifflement du serpent qui lui parloit par le bon Pere, quoique celui-ci ne s'en apperçût pas. Mais comme il avoit écrit avec force au pere de cet innocent jeune homme, afin qu'il le rappellât en son pays, il fallut céder à la violence. Il s'en alla trouver Monsieur son pere. Sa premiere régle, lorsqu'il fut là, fut de ne point retourner à son emploi de Chirurgien, qu'on vouloit lui faire exercer avec honneur dans sa Ville. M. Singlin & M. le Maître, disoit-il à ceux qui le pressoient là-dessus, m'ont dit que cet emploi étoit dangereux : je n'ai garde de rien faire contre leur avis. Il n'eut pas de peine en vivant avec autant de sagesse qu'il faisoit, à effacer de l'esprit de Monsieur son pere les mauvaises impressions que le Jesuite y avoit faites.

Ayant été là quelque-tems, & voyant que l'Ordre du Révérend Pere de Matincourt étoit fort célébre dans ce pays-là, il s'y retira pour quatre raisons qu'il communiqua à M. le Maître, qu'il regardoit toujours de loin comme étant son bon ami, & qui lui avoit long-tems servi de

guide & de directeur. » Mon Livre, lui » dit-il dans une Lettre qu'il écrivit, est » le Livre *de la Fréquente Communion.* » Je l'ai déja lû plusieurs fois, mais avec » une satisfaction toujours nouvelle. Je » considére là avec frayeur, que, pour » participer à nos redoutables misteres, » il faut travailler à mener une vie qui » ait quelque rapport à celle des premiers » Chrétiens, qui se retiroient du monde, » qui s'aimoient beaucoup, & qui n'a- » voient rien en propre. Je ne puis gué- » res cela que dans une communauté re- » ligieuse. M. Singlin m'a dit que c'étoit » une bonne vocation à la vie religieu- » se, que de se sentir redevable à la jus- » tice de Dieu, pour ses offenses, & de » s'y retirer afin d'expier ses fautes. J'ai » aussi beaucoup retenu ce que j'ai appris » de M. de S. Cyran, que quand on a » perdu l'innocence de son batême, un » des moyens les plus faciles de la recou- » vrer, est de tâcher de la conserver dans » les petits enfans, par de bonnes ins- » tructions & de bons exemples; & c'est » là mon emploi dans notre Institut. Ce » qui m'a déterminé à entrer dans l'Or- » dre où je suis, dit-il à M. le Maître, » c'est que j'ai appris de vous-même qu'il

» faisoit bon entrer dans une Religion » lorsqu'elle commençoit à fleurir, ou par » son premier établissement, ou par sa » réforme ; parce que l'Esprit de Dieu » étant encore comme bouillant dans » ceux qui en sont les auteurs, il se com» munique plus aisément dans ceux qui » en approchent. Voilà ce qui me déter» mine à la vie que j'embrasse dans une » province desolée de guerres, où j'ai le » bonheur de répandre quelques connois» sances des vérités que j'ai apprises de » personnes d'un si grand mérite, quoi» que je me retienne, non par crainte, » car j'exposerois mille fois ma vie pour » en imprimer le respect dans les peu» ples, mais parce que je sai qu'il ne faut » rien faire en cela que lorsque Dieu nous » y engage. »

Ainsi ce bon Religieux prit pour devise ces deux mots, *la pénitence* & *la solitude*, & il les marquoit même à la tête de toutes les Lettres qu'il écrivoit à M. le Maître. On n'a jamais vû un si grand fond de reconnoissance des obligations qu'il avoit à ceux qui l'avoient éclairé des lumieres de la vérité, qu'il alla porter dans les pays étrangers. Cela retraçoit quelque chose de ce qui arriva dans l'établisse-

ment de l'Eglise, dont les ennemis chassoient les Chrétiens, qui alloient ensuite publier par tout la foi. On retiroit de même ces solitaires de leur bienheureuse retraite, & ils alloient ensuite répandre de toutes parts ce qu'ils avoient appris de cette sainte maison. Sur quoi M. le Maître disoit agréablement, & avec son feu ordinaire, voyant ces dispersions, ce qui est dit dans les Maccabées, *Quæ gens spolia nostra non hæreditavit?* Aussi les Chanoines chez qui ce bon Pere se retira, se crurent obligés d'écrire à M. le Maître, pour lui témoigner combien ils se sentoient redevables de l'éducation de ce jeune homme; & ils lui dirent par Lettres, qu'on pouvoit juger de la sainteté de Port-Royal, & de ceux qui y habitoient, par ce fond de crainte de Dieu qu'on y avoit imprimée dans l'esprit de leur jeune confrere. M. le Maître a toujours conservé une grande union de charité avec ces Messieurs jusqu'à sa mort, & leur a fait des présens de Livres dont ils se sont tenus infiniment plus obligés que s'il leur eût envoyé de grandes sommes d'argent, comme ils le disoient, quoiqu'ils fussent dans un pays fort pauvre. L'utilité qu'ils recevoient de ces Livres fit

juger à M. le Maître, & depuis à ces autres Messieurs, que c'étoit une excellente charité de faire présent de bons Livres aux Religieux pauvres. Ils la pratiquoient parfaitement eux-mêmes, & portoient aussi les autres à la pratiquer.

Je repasse ainsi devant vous, mon Dieu, dans la joie de mon cœur & avec beaucoup d'édification, les premiers solitaires qui étoient à Port-Royal, lorsque M. Manguelen y étoit. Et puis-je oublier un de vos bons serviteurs, M. Pallu, qui cachoit un très-grand fond de mérite, de vertu & de science, sous un extérieur fort négligé, & sous un fort petit corps ? Il étoit Médecin de M. le Comte de Soissons, & il étoit présent avec lui, lorsque, la bataille gagnée *, il reçut d'une main invisible le coup qui le renversa roide mort. Cet événement qui surprit si fort toute la France toucha extrêmement M. Pallu, & après la mort de son maître, il n'en voulut plus à l'avenir servir d'autre que Dieu. Il résolut de sacrifier le reste de ses jours à la pénitence, & ayant ouï parler de Port-Royal, il borna toute son ambition à y être reçu comme Mé-

* Bataille de la Marfée ou de Sedan; le 6. Juillet 1641.

decin des pénitens, & comme pénitent lui-même. Il y fit bâtir un petit logis, mais bien troussé, qui a depuis été appellé le petit Pallu, & à cause de la petitesse bien juste & bien ramassée de ses appartemens, & à cause de la taille de son maître qui avoit tout petit, excepté l'esprit : petit corps, petit logis, petit cheval, mais tout bien pris, tout bien proportionné & bien agréable. Mon Dieu, qui n'eût pas aimé ce bon solitaire ? On avoit presque de la joie de tomber malade, afin d'avoir le plaisir de jouir de ses entretiens ; car on le desiroit encore plus sans comparaison pour l'agrément de ses conversations que pour l'utilité de ses ordonnances. La douceur des unes faisoit encore plus de bien que la sagesse des autres ; car il n'avoit rien de ce ton décisif & impérieux qu'ont d'ordinaire les Médecins en visitant les malades.

Vous savez aussi, mon Dieu, combien me revient souvent dans l'esprit l'idée d'un de vos bons serviteurs qui étoit des plus anciens habitans de ce désert. C'étoit un Gentilhomme Anglois, qu'on appelloit M. François. Il étoit fort grand de taille. Il avoit la mine un peu étrangere & quelque férocité dans le visage. Il tra-

vailloit au jardin, & je me souviens qu'en le regardant à son ouvrage, comme on parloit d'une grande bête enragée qui faisoit de grands dégats, je lui demandai : Que feriez-vous, Monsieur, si vous la voyiez maintenant entrer dans votre jardin? *Je lui fourrerois mon bêche dans son gueule*, me dit-il d'un air résolu, qui marquoit assez qu'il l'auroit fait. J'avoue que cela me fit rire, & m'est toujours demeuré dans l'esprit. J'ouvrois les yeux pour tâcher de voir dans ses habits quelque marque de sa noblesse : mais je ne les avois pas encore assez éclairés pour découvrir une grandeur intérieure sous cette bassesse apparente. Il s'offrit ensuite de bon cœur de faire la cuisine, & l'on pouvoit dire de lui avec S. Paulin, que, dans un ministere qui de soi est tout charnel, il ne laissoit pas d'être spirituel. Quoique sa faveur & son grand amour pour Dieu & pour ses freres le fît extrêmement réussir dans cet emploi ; néamoins on peut dire que la douceur de sa charité toujours uniforme, étoit assurément le meilleur assaisonnement de ses viandes. M. de Sericourt le demanda comme un trésor, quand il fallut quitter Port-Royal.

Plus j'avançois en âge & en connoissan-

ces, plus je voyois venir de monde dans ce désert. Je contemplois avec une admiration toujours nouvelle ces personnes choisies de Dieu de toute éternité, que le secret instinct de son esprit y faisoit venir. La grace étoit l'étoile qui les conduisoit avec joie. Des hommes de toute sorte de pays, de toute sorte de provinces, & de toute sorte de royaumes, venoient par des routes inconnues & sans se donner le mot, se rendre dans le même endroit; & Dieu qui leur avoit écrit ce desir dans le cœur, imprimoit aussi dans ceux qui y habitoient, le desir de les y recevoir. Dieu faisoit tout lui seul. Il étoit la colomne qui les conduisoit dans ce désert; la voie qui les y menoit, le guide qui les y faisoit arriver; la main qui les y soutenoit, le bras puissant qui les retenoit par la douceur d'une manne céleste. Il ne leur ôtoit pas leurs plaisirs, mais les y changeoit. On les voyoit se rendre comme de nouveaux disciples dans cette école de pénitence; y apprendre une langue qui jusques-là leur avoit été inconnue; y vivre d'une maniere dont ils avoient peu d'exemples; renoncer aux biens de ce monde, non comme ceux qui le font en apparence, mais très-vé-

ritablement; faire paſſer le changement de leur cœur juſqu'au changement de leur vivre & de leurs vêtemens qui étoient pauvres, mais d'une pauvreté qui ne reſſembloit pas à celle des perſonnes religieuſes qui eſt devenue honorable, & dont le ſac & le froc ſont plus révérés que l'écarlate & la ſoie. Toutes ces perſonnes paroiſſoient bien perſuadées que depuis que Dieu a fait ceſſer les occaſions du martyre, & que les Chrétiens ne ſe ſont plus des roues & des chevalets où on les tourmentoit, comme autant d'échelles pour monter au ciel, il ne reſtoit plus maintenant qu'à le ravir par la pénitence.

Graces à votre miſéricorde, mon Dieu, vous avez fait voir clairement combien vous veillez ſur votre Egliſe. Vous avez fait dans ce ſiécle ce que vous avez fait dans les précédens, où vous avez ſuſcité de tems en tems des perſonnes animées de votre eſprit, qui prêchoient la pénitence par tout leur exemple. Cette vertu n'étoit preſque plus en uſage. Les perſonnes du clergé l'ignoroient preſque autant que les laïques, & tout le monde ſe laiſſoit endormir dans une vie molle. Mais pour réveiller les hommes de cet aſſoupiſſement, vous faites paroître des

personnes de l'un & de l'autre sexe, qui sonnent tacitement de la trompette, & qui, sans faire de bruit au-dehors, ne laissent pas de faire sortir de leur retraite, par leurs secrets gémissemens, une voix plus puissante que celle des prédicateurs. Vous choisissez pour faire ce renouvellement dans votre Eglise des personnes, qui, par leur naissance, par leur délicatesse, par leur innocence, par les dons de la grace & de la nature, par le brillant de l'esprit, par la force de l'éloquence, par les avantages qu'ils pouvoient attendre dans le monde, étouffoient par avance tous les vains prétextes des lâches qui avoient peine à les suivre. Aussi, mon Dieu, vous avez ouvert par eux à beaucoup de personnes les yeux & le cœur; & vous avez dès ce monde récompensé leurs travaux, parce qu'ils ont vû le fruit, que, comme des grains de froment morts dans le sein de la terre, ils produisoient par les bénédictions de votre grace. Ils voyoient des personnes touchées de votre esprit saint venir se réfugier entre leurs bras, pour apprendre d'eux à pratiquer la pénitence, non pas selon la coutume du monde qui ne la connoît presque pas, mais selon l'idée so-

lide que vous en aviez formée dans ces ames généreuſes, qui s'élevoient au-deſſus de la foibleſſe des hommes.

Avec quel étonnement ai-je vû arriver là des perſonnes de naiſſance, & ne rougir point d'y paroître auſſi-tôt dans un état pauvre, & de s'y exercer dans les ouvrages laborieux ! Ils changeoient tout d'un coup, comme dit Iſaïe, les épées en bêches, & leurs armes en rateaux. Ils accoutumoient leurs mains délicates à labourer la terre; & en travaillant comme des jardiniers, ils en prenoient les véritables habits. Je les voyois avec de petits juſte-au-corps de toile, ou d'autre étoffe qui ne valoit pas mieux. Ils étoient comme de véritables payſans, ſans avoir rien qui les diſtinguât, que leur air qui les trahiſſoit, & le ſilence plein de piété avec lequel ils s'appliquoient à leurs travaux. Cependant ces bienheureux jardiniers fouloient aux pieds toutes les conſidérations humaines. Ils raſſuroient leur front contre les jugemens que l'on pouvoit faire d'eux, & ils pouvoient répondre comme S. Paulin, à ceux qui les avoient accuſés de folie, pour avoir préféré un petit jardin qu'ils cultivoient, à de grandes terres : *Ce n'eſt point ce jardin, mais le Pa-*

radis, que je préfere à ces terres que j'ai quittées.

Ce que je trouvois d'admirable dans ces Meſſieurs, c'eſt qu'encore que leur exemple eût tant de force ſur ceux qui les venoient trouver, ce n'étoit pas à cela néanmoins qu'ils vouloient que l'on s'arrêtât. Ils vouloient que la vertu de ceux qui venoient à eux fût fondée ſur la pierre ferme de l'Evangile, & non ſur des inductions humaines. Ils vouloient qu'on écoutât Jeſus-Chriſt & ſa parole ſacrée. C'eſt, diſoient-ils, au maître qui parle, à qui il faut principalement prêter l'oreille, & non à ſes ſerviteurs qui tâchent de lui obéir. Le commandement qu'il fait de faire pénitence eſt toujours de ſoi un commandement auquel nous devons nous ſoumettre. Que les hommes y obéiſſent ou qu'ils n'y obéiſſent pas, il ſubſiſte & il ſubſiſtera toujours dans toute ſa force; & quand nul homme ne nous donneroit l'éxemple de faire penitence, la parole de Jeſus-Chriſt, dont l'autorité ne dépend point des hommes ni de leur caprice, nous obligeroit toujours à la faire.

C'étoit donc ainſi, mon Dieu, que pendant que le monde s'efforçoit de faire paſſer ces bienheureux ſolitaires pour vos en-

nemis & ceux de votre Eglise, vous faisiez voir combien vous les regardiez comme vos amis, en leur faisant dès ce monde le plus grand présent que vous leur pussiez faire. Car connoissant, comme vous le faisiez, que ce n'étoit point les richesses périssables qu'ils desiroient de vous, qu'ils vous les auroient rendues si vous leur en aviez donné, qu'ils n'avoient, ni pour leurs personnes, ni pour ceux qui venoient se donner à eux, ni pour ceux qu'ils voyoient, aucune vue temporelle, & qu'il pouvoient vous dire, *Donnez-moi les ames, & disposez du reste comme il vous plaira;* vous récompensiez le fond de leur charité en les rendant peres d'autres solitaires. Vous faisiez que d'autres, étant convertis par leur exemple, devenoient les compagnons de leurs travaux, & les héritiers de la vertu dans laquelle ils s'efforçoient de les rendre parfaits, pour être dignes de paroître devant vous. Ces ames cachées que vous teniez en réserve dans le secret impénétrable de votre prescience, étant conduites par les secrets ressorts de votre esprit, venoient se donner à vous dans le moment que vous aviez marqué par vos décrets éternels; & comme d'un coup de sifflet, vous

les faisiez venir de tous les endroits de la France, se jetter entre les bras de vos serviteurs. Ainsi par un heureux renversement de votre grace, pendant que le monde travailloit à les détruire & à les anéantir, vous les multiplyiez au contraire de plus en plus, retraçant en eux à vue d'œil ce que vous fites autrefois dans l'Eglise en faveur de votre peuple.

Je m'arrêterai donc à parler de cette multiplication des solitaires de Port-Royal. Elle me paroissoit avoir quelque chose de singulier & de rare. Je sai qu'on voit assez ordinairement dans le monde des maisons de Religieux & de Religieuses, qui sont, pour ainsi dire, dans le grand régne & dans l'éclat, & qui emportent tous ceux qui ont quelque pensée de Dieu & de leur salut. Mais c'étoit ici une chose toute différente. Au lieu de la stabilité que l'on trouve dans ces maisons si fameuses, on ne trouvoit ici que des agitations & des instabilités qui pouvoient donner de la peine en quittant tout. On sait qu'on ne manquera de rien dans ces maisons; mais ici on se séparoit de tout comme si on eût été sûr de demeurer toujours dans ce désert; & cependant on se voyoit tous les jours à

la veille d'en être chassé. Ces autres maisons donnent de la gloire à ceux qui y entrent, & ici il n'y avoit que de la honte selon le monde. En se donnant à ces Messieurs, on partageoit en même tems leurs opprobres.

Il paroît bien, mon Dieu, que ceux dont vous aviez touché le cœur pour venir à cette maison, étoient bien persuadés en y entrant, qu'ils y trouveroient, non ce venin caché dont parloient tous leurs calomniateurs, mais ce trésor caché dont parle l'Evangile ; puisque pour y demeurer paisiblement, ils se défaisoient de bon cœur de ce quils avoient de bien. Ceux qui avoient des charges les quittoient. Ceux qui avoient des bénéfices y renonçoient. Ils se dépouilloient de tout, sans se réserver rien pour l'avenir; & ce qui est bien remarquable, ils se dépouilloient ainsi pour se rendre dans un azile d'où un coup de vent pouvoit les chasser, sans qu'ils eussent ensuite aucune retraite. Cependant il semble que plus les persécutions croissoient, plus ils souhaitoient d'y venir prendre part; & que dans la déroute des choses qu'ils sembloient ne pouvoir fuir, ils ne craignoient rien tant que de se réserver quelque porte de der-

rïere en cas d'allarme. C'étoient leurs termes, dont cent fois ils m'ont fait rire.

O prudence de la chair ! Que tu étois bien loin de ce lieu, pour faire place à la prudence de la foi, à cette foi qui ne craint point la faim, comme difent les Peres, & qui fe décharge de tout fur Dieu feul ! Mais il eft vrai, ô mon Dieu, que vous n'avez manqué à perfonne. Nul ne s'eft trouvé entre eux qui ait regretté de vous fuivre lorfque vous l'appelliez en ce lieu. Leur unique crainte n'étoit que d'en fortir ; & quoi qu'il arrivât ils étoient réfolus de ne plus retourner au monde, & de ne s'expofer point de nouveau à des flammes dont ils avoient déja fenti les étincelles. Je vous avoue, mon Dieu, qu'en rappellant tout cela dans mon efprit, je ne puis affez vous benir de la foi & du courage que vous avez donné à ces humbles pénitens. Car ce n'étoit pas par ftupidité qu'ils agiffoient de la forte. Ils voyoient fort bien les orages fe former de jour en jour. Ils entendoient fort bien les tonnerres gronder de tous côtés fur leurs têtes, mais ils ne s'en épouvantoient pas. Leur réfolution demeuroit toujours fixe, de ne plus retourner dans le monde.

Dans une rencontre ſemblable, pluſieurs Religieux peut-être, & pluſieurs Religieuſes même, auroient cru qu'il y avoit de la ſageſſe à prendre quelques meſures. Elles ſe ſeroient crues aſſez déchargées devant Dieu de leurs vœux de ſtabilité. Elles n'auroient peut-être pas été trop fâchées de la néceſſité où elles ſe ſeroient vues de retourner chez leurs proches. Elles s'en ſeroient fait même une eſpece de mérite devant Dieu, & auroient parlé de cet engagement comme d'un grand ſacrifice à faire : mais ces humbles ſolitaires ne balançoient point là-deſſus. Ils ne voyoient que deux partis à prendre, ſans avoir aucune autre vue : l'un, de demeurer paiſiblement dans leur ſolitude, & d'y cultiver leurs arbres & leurs choux, ſi on le leur permettoit : l'autre, de prier Dieu de les y faire mourir comme dans un champ de bataille, ſi la dureté des hommes les vouloit pouſſer à bout. Dans cette réſolution ils élevoient leur cœur au deſſus de toute la faveur des hommes. Ils voyoient leurs menaces, & elles ne les épouvantoient point. Les perſécuteurs voloient autour de leur maiſon, & faiſoient à leurs yeux des exécutions tragiques ; & eux tenant les yeux & les mains étendues vers le ciel,

n'oppoſoient point d'autre prévoyance à leur future déſolation, que leurs inſtantes priéres. La mort qui ſeule pouvoit les délivrer de leur déchirement de cœur, ne leur paroiſſoit avoir rien de terrible. Ils mouroient tous les jours de deſir, & ils regardoient avec joie ce dernier azile qui les déroboit à la violence des hommes, ou plûtôt des démons, qui ſe ſervoient des hommes pour leur enlever ce petit coin de terre, où ils ne demandoient qu'à ſe cacher. Dieu dans la ſuite exauça vos deſirs ſecrets, ames ſaintes. On vous vit en un moment hors des mains que vous appréhendiez, & des périls qui vous faiſoient trembler. Les nouvelles nous venoient tous les jours que quelqu'un de ces ſolitaires étoit mort. On n'en avoit pas plûtôt pleuré un, qu'il falloit verſer des larmes ſur l'autre. Ainſi M. de la Riviere, M. Bouilli, M. des Foſſés, M. Moreau & d'autres, firent à Dieu conſécutivement & en très-peu de jours (en Mars & Avril 1668) le ſacrifice de leur vie qu'ils lui avoient cent fois immolée par avance, & couronnerent par une mort pleine de paix une vie déchirée par de cruelles agitations, qui avoient toujours été comme l'éguillon de leur pénitence, ou plûtôt qui

avoient été la plus rude & la plus pénible de leurs pénitences.

Je vous avoue, mes vénérables freres, qu'encore que j'aye eu compassion de vos peines, moi qui avois le bonheur d'avoir part alors à vos afflictions, si j'eusse eu l'esprit d'entrer dans les sentimens de votre cœur, je vous aurois plaints bien moins que je ne faisois; & que plûtôt j'aurois porté envie à votre bonheur. Car en quelle misere nous avez-vous laissés survivre, & combien de fois depuis avons-nous béni votre mort! Mon cœur est fortement attaché à vous. Jettez du repos où vous êtes des regards favorables sur celui qui avoit le bonheur autrefois d'être votre confrere, mais qui ne se regarde maintenant que comme votre très-humble serviteur. Si je vous ai plaints dans vos afflictions, plaignez-moi dans la paix où je suis, que vous auriez appréhendée plus que toutes vos traverses. Je ne vous pleure plus: je me pleure moi-même. Je prie Dieu qu'il me rende la vie aussi pénible à souffrir, qu'elle vous le paroissoit, & qu'il me fasse la grace de soupirer autant après la mort, que vous avez jetté de soupirs en la desirant. Qu'au moins, mon Dieu, la paix présente ne me ramollisse pas. J'avoue que

les tems de persécution d'autrefois avoient quelque chose qui me réveilloit, & j'ai eu le bonheur en beaucoup de rencontres de m'offrir à vous en sacrifice, dans l'attente humble & paisible de tout ce qu'il vous plairoit qui m'arrivât. Mais le feu de votre amour qui étoit alors un peu plus vif, étant excité par les vents qui souffloient de toute part, doit-il s'éteindre maintenant qu'ils ne soufflent plus? Quoi! faut-il qu'il y ait toujours des ennemis de Dieu & de sa vérité, afin que je l'aime? Mon Dieu, faites-moi comprendre que vous attendez de moi au contraire plus de respect & de reconnoissance dans la paix présente dont vous me faites jouir, que dans ces tems de tumulte; & que nous vous devons d'autant plus d'amour, que vous permettez moins aux méchans de nous affliger.

Je ne sçai où je me laisse aller, mon Dieu; mais je sens qu'en rappellant dans mon esprit le souvenir de vos fidéles serviteurs, je suis tout couvert de confusion, & que je les regarde comme des personnes qui par leur grande ferveur me reprochent ma négligence. J'éprouve en moi ce que disoit Job, (XLII. 6.) & je comprends combien je suis coupable, & com-

bien j'attire sur moi votre colere en négligeant de profiter comme ils ont fait, d'un tems favorable que vous nous accordez pour faire pénitence. Toute leur vie me revient dans l'esprit, & me reproche la mienne. Leur pureté me fait voir toute ma saleté; & en me comparant avec eux, je me souviens toujours de cette parole : *Sordibus intinges me, & abominabuntur me vestimenta mea.* [Job IX. 13.] Je me méprise & ai horreur de moi-même. Si je m'excuse sur ma vieillesse. N'ai-je pas vu parmi ces serviteurs de Dieu des personnes encore plus âgées, qui ne pensoient qu'ils étoient vieux, que pour prendre de leur vieillesse même un renouvellement de courage, & qui redoubloient leur ferveur en courant à mesure qu'ils approchoient de la fin de leur course? N'est-ce pas au contraire l'approche de ma mort, qui, à leur imitation, devroit m'exciter à sortir de ma tiedeur, & à quitter tant de défauts qui ne font que me salir, pendant qu'à l'âge où je suis, je ne devrois penser qu'à me purifier de plus en plus pour me mettre un peu en état de paroître devant vous?

Quel remede donc puis-je espérer à mes maux, si ce qui devroit m'aider à m'en retirer, ne sert qu'à m'y plonger da-

vantage ; ſi n'ayant que le ſouvenir de ces bienheureux ſolitaires, je n'en ai pas la vertu ? Je ſuis toujours préſent avec eux de la penſée & du cœur ; mais j'en ſuis très-éloigné de conduite. Que ne ſuis je en état de pouvoir augmenter leur joie, ô mon Dieu, comme étant un de ceux que vous leur avez donnés ! Mais l'idée que j'ai de leur vie ſi parfaite, me fait rougir, & je n'ai garde de leur faire l'injure de regarder comme une continuation d'une œuvre ſi ſainte une converſion auſſi imparfaite que la mienne, une vie ſi différente, & une conduite ſi diſproportionnée à celle qu'ils ont tenue.

Que moi, Seigneur, & s'il y en a encore qui me reſſemblent, c'eſt-à-dire, qui n'ayent pas fait l'uſage qu'ils devoient de la connoiſſance & de l'amitié de ces ſaints hommes, qui n'ayent pas marché aſſez fidélement ſur leurs traces, & qui dans la conſtruction de leur tabernacle intérieur n'ayent pas imité avec aſſez de ſoin le modéle qui leur a été montré ſur la montagne, rentrent dans leur néant, & ne les regardent que de loin, comme n'étant pas dignes de s'approcher d'eux. Que cette union d'amour, & cette ſociété fraternelle qu'ils ont bien voulu avoir, & avec moi

& avec d'autres qui me ressemblent, n'empêchent pas qu'eux & moi ne voyions cette distance infinie qui est entre les uns & les autres. Que le cœur de ces saints hommes & leur amour les approchent de nous ; mais que notre profond respect nous éloigne d'eux. Notre gloire est d'être unis avec eux ; mais la grandeur de leur vertu demande qu'on les sépare de ceux qui leur ressemblent si peu. Qu'ils se souviennent seulement de nous, ces bienheureux Saints. Que comme autrefois ils nous ont attirés à eux sur la terre, leur charité acheve leur ouvrage, & continue de nous attirer à eux dans le ciel. Que Dieu par sa miséricorde ne permette pas que ces personnes qui ont eu tant de charité & de tendresse pour tout le monde, servent un jour de témoins & de juges pour nous condamner, parce que leurs exemples nous auroient été inutiles. Que ceux qui ne desiroient que le salut des autres en travaillant au leur propre, ne servent pas à notre ruine, au lieu de servir à notre résurrection. Qu'ils nous excitent puissanment à répondre, dans le silence & avec une exacte fidélité, aux graces qu'il nous a faites par ces ames qu'il avoit prévenues de l'abondance de ses miséricordes.

Les jugemens de Dieu ſont terribles & impénétrables. Il fait quelquefois aux hommes des graces qui ne ſervent par leur faute qu'à les rendre plus coupables, & qui en auroient ſauvé d'autres, parce qu'ils en auroient fait un meilleur uſage. Il fait à Corozaïn, à Bethſaïde & à Capharnaüm des miracles qui rendent ces Villes plus inexcuſables que Sodome & que Gomorrhe, & qui auroient ſauvé Tyr & Sidon. Il ſemble que ces ames ſaintes, & ſi inſtruites, nous crient encore après leur mort, comme S. Paul : Nous vous exhortons de ne pas recevoir la grace de Dieu en vain. Comme il en ſait le prix & la rareté, il vous en demandera un compte terrible. Vous voyez les ſecours qu'il vous a donnés, la connoiſſance que vous avez reçue de la vérité, la bonne conduite & les bons exemples que vous avez eus dans ſa voie. Craignez d'être lâches & négligens, de peur d'être punis un jour d'une maniere proportionnée à l'abus de tant de graces. Il le fait même dès à préſent par des ténébres imperceptibles, dont il frappe ceux qui n'ont pas aſſez ouvert les yeux à ſa vérité ; & peut-être que de leur vivant ils ne découvriront pas ces ténébres, & que Dieu voyant qu'ils n'ont pas voulu ouvrir

les yeux, ni uſer de ces lumieres pour ſe connoître, quand ils le pouvoient, il fera qu'ils porteront juſqu'au tribunal de ſa juſtice cet aveuglement & cette impénitence, qu'ils auront entretenus volontairement au fond de leur cœur.

Voilà ce qui m'occupe tous les jours en penſant à ces bienheureux ſolitaires. Je ne puis les quitter de vue. Je leur parle, & ils me parlent. Je ne m'ennuie point dans cet entretien. Je ne le trouve jamais long. Quelque étendu que j'aye pû être dans ce que je viens d'écrire, ce n'eſt rien en comparaiſon de ce que je repaſſe à ce ſujet dans le ſecret de mes penſées.

Ce que j'admirois en moi-même dans ces bons ſerviteurs de Dieu, c'eſt que le nombre s'augmentoit tous les jours, & qu'on ne voyoit point arriver là néanmoins le mal que produit d'ordinaire la multiplication, qui eſt le relâchement. Car on n'a qu'à ouvrir les yeux pour voir ce qui eſt arrivé tous les jours & de tout tems dans l'Egliſe en général, & ce qui arrive dans les maiſons particulieres. Dès que le nombre y croît, la vertu y diminue. Cette propagation qui étoit comme l'effet & la récompenſe de la vertu, a détruit la vertu même qui l'avoit produite. On n'a que

trop d'exemples de ce que je dis. Le bonheur des maisons saintes combat en quelque sorte contre elles-mêmes. La multiplication des pierres vivantes qui les composent, devient en même tems la diminution de la discipline. La régularité y décroît, quand le nombre de ceux qui devroient la soutenir s'augmente. Leurs prospérités visibles donnent un grand déchet à leurs graces invisibles ; & la multitude des enfans tue souvent la mere qui les a portés. Sa fécondité ne sert qu'à l'affoiblir, & à lui ôter la force qui arrêtoit le relâchement. Souvent alors on voit des gens qui ont le visage voilé, qui portent le nom & l'habit de Religion, mais qui n'en ont plus le mérite. Quand on commence d'être riche des biens de la terre, on devient pauvre de ceux du ciel. Ainsi une maison qui fleurissoit en sainteté depuis long-tems, devient en même tems, & plus grande & plus petite qu'elle n'étoit : plus grande au dehors, plus foible au dedans : plus nombreuse & moins sainte.

C'est le desordre ordinaire que causent les multiplications & les aggrandissemens dans les maisons religieuses ; & c'est ce qu'on n'a point vu dans Port-Royal des Champs. L'amour de la pauvreté a toujours

été comme l'ame de la vertu qui y regnoit. Chaque nouveau ſujet qui y entroit, en réveilloit le deſir par ſon exemple. On y faiſoit revivre le bonheur de la primitive Egliſe. On y voyoit refleurir cette ſainte générofité dans tous ceux qui y èmbraſſoient la pénitence, qui ſe privoient plus ſéverement de l'uſage des biens, que ceux qui ſe ſont engagés ſolemnellement à le faire. Nul membre ne démentoit la beauté de tout le corps. L'amour de la pauvreté, de l'abjection & de la pénitence, poſſedoit là tout le monde.

Quel étoit auſſi, mon Dieu, leur amour pour cette retraite ſi enfoncée où vous les aviez mis comme dans le port! Combien en étoient-ils jaloux! Combien craignoient-ils qu'on ne les interrompît? Combien les viſites leur étoient-elles inſupportables! Mais n'ai-je pas vû cent fois que lorſqu'il ſurvenoit en ce lieu quelque perſonne, ils fuyoient comme s'ils euſſent vu un ſerpent? Combien auroient-ils ſouhaité que le monde eût été auſſi peu occupé d'eux qu'ils l'étoient peu du monde, & qu'ils euſſent été également inconnus l'un à l'autre? Auſſi ils avoient là l'exemple de Meſſieurs le Maître, qui étoient des modéles achevés de toutes les vertus

des ſolitaires. C'étoient eux qui animoient tout. C'étoient eux qui échauffoient tout de ce feu qui les brûloit. Chacun en étoit ſaintement effrayé. Avec des perſonnes ſi ferventes, on rougiſſoit d'être tiéde.

L'on étoit dans un ſaint tremblement de la liberté pleine de douceur & de force avec laquelle ces peres des ſolitaires, pour ainſi dire, parloient à ceux qui venoient s'aſſocier à eux. Ils leur repréſentoient d'une maniere vive le malheur de leur engagement dans le monde. Ils les preſſoient d'en ſortir, & de penſer ſérieuſement à leur ſalut. L'un avoit un bénéfice, l'autre un emploi, ou une charge ; chacun quelque bien qui le retenoit dans le ſiécle. Il faut ſe défaire de cela, diſoient-ils ; & ils le diſoient avec d'autant plus de liberté, qu'ils en avoient donné les premiers l'exemple dans leurs perſonnes. Comme ils n'avoient pas voulu ſe tromper eux-mêmes, ni ſe diſſimuler le danger où ils étoient, en vivant dans le monde, & comme les honnêtes gens du monde ; la charité qui les rendoit tout ardens pour le bien des autres, les empêchoit auſſi de leur diſſimuler leurs périls. Ils donnoient ainſi un excellent modéle de l'amitié chrétienne, qui hait les flatte-

ries, & qui porte les amis à se faire les violences nécessaires pour leur salut. Et parce qu'on ne trouve gueres de semblables amitiés dans le monde, où tout est mol, tout est vain, tout est charnel; on étoit quelquefois surpris d'abord de voir des gens qui coupoient ainsi bras & jambes; qui ne consultoient ni la chair ni le sang dans ce qu'ils disoient; qui fermoient l'oreille aux raisons humaines, & aux excuses que suggeroit l'amour propre, toujours ingénieux à nous tromper; mais qui disoient nettement qu'il falloit se débarrasser de tout ce qui pouvoit nous nuire. Cependant, après cette premiere surprise, on ne pouvoit ensuite se lasser de leur rendre graces d'une liberté si sainte, & on leur avouoit qu'après Dieu on leur étoit obligé du salut.

Ainsi ils voyoient dans M. le Maître un homme qui faisoit le premier ce qu'il leur disoit, qui avoit presque oublié qu'il étoit autrefois un homme de science & de littérature, & qui pouvoit dire comme S. Jerôme: « Le travail des mains a rouillé » mon éloquence. J'ai perdu ce qui me » rendoit si célebre. L'amour des grandes » choses m'a fait échapper les moindres. » Il leur disoit souvent ce qui est rapporté de

S. Bernard, & qu'on pouvoit lui appliquer à lui-même ; que c'étoit une chose merveilleuse, qu'ayant reçu tant de graces pour la contemplation, il se donnât néanmoins si fort à ses travaux manuels. Mais il faut distinguer ce travail de celui des gens de journée ; car s'il se donnoit tout entier au travail extérieur, il étoit aussi occupé tout entier à la contemplation, nourrissant dans l'un son ame par la pénitence, & entretenant dans l'autre sa piété par la méditation. Aussi dans son travail il prioit ou méditoit, & ses travaux extérieurs ne diminuoient point ses consolations intérieures. Pour les jours de Fête, ces bienheureux solitaires goûtoient dans le repos de leur chambre & dans l'assiduité à l'Eglise les délices du Paradis. Leur joie y étoit toute spirituelle : la chair n'y avoit point de part. Ainsi Dieu faisoit voir en abrégé dans cette maison ce qu'il fait dans tous les siécles & dans toute son Eglise, c'est-à-dire, qu'il fait des Saints dans toute sorte de conditions, en toute sorte d'âges, de toute sorte de nations, & dans toute sorte d'emplois.

Je puis rendre ce témoignage à cette maison, pour qui j'ai & j'aurai toujours une vénération particuliere, que je n'y ai

jamais vu perſonne, dans quelque emploi que ce fût, que je n'en aye été édifié. J'admire la providence de Dieu & la bonté qu'il avoit pour cette maiſon, de lui donner lui-même des jardiniers, des menuiſiers, des ſerruriers, des vitriers, des cordonniers, & juſqu'à des portiers & des charetiers, rempliſſant lui même par ſon propre ſoin les moindres places, comme il rempliſſoit les plus grandes, telles que celles de Médecin & de Chirurgien. Tout miſérable que je ſuis, j'étois quelquefois bien aiſe de voir comme de mes yeux, que l'abondance de la roſée du ciel & de l'onction du S. Eſprit s'étendoit juſqu'aux franges de la robe de Jeſus-Chriſt, & que non ſeulement tout dégouttoit de parfums dans les premieres perſonnes, mais que même on y voyoit de jeunes enfans aſſis à la table du Seigneur, dans un auſſi bel ordre que de jeunes plans d'oliviers: *Filii tui ſicut novellæ olivarum in circuitu menſæ tuæ.*

Je voyois là s'accomplir ponctuellement ce que je liſois dans S. Jerôme, qui ordonne aux Religieux & aux ſolitaires d'être toujours occupés, pour empêcher que le démon ne les tente dans l'oiſiveté. J'y ai vu des perſonnes qui pratiquoient à la let-

tre cet autre avis que S. Jerôme donne, & qu'il dit avoir pratiqué lui-même, qui est d'apprendre les langues pour matter & dompter l'esprit parfaitement, *ad edomandam mentem meam*. Il semble que S. Jerôme, en se dépeignant si bien lui-même, ait voulu faire le portrait de M. le Maître, lorsque dans les commencemens de sa conversion il apprit l'Hébreu par le même esprit que ce Saint, & que sur la fin de sa vie il s'appliqua à étudier le Grec à fond.

Mais comment son exemple fut-il suivi d'un autre solitaire de ce lieu, d'un Gentilhomme qui quittant les armes demanda par grace qu'on le mît garde-bois ! Marchant dans les boues pendant tout le jour sans manger, il s'appliqua aux langues, pour joindre le travail de l'esprit à celui du corps. Il apprit ainsi le Grec, le Latin, l'Hebreu, l'Italien & l'Espagnol, ne lisant plus sainte Therese qu'en sa propre langue, & traduisant parfaitement bien quelques-unes de ses Lettres, qui n'avoient pas encore été traduites en François. Quelle application ne falloit-il pas pour cela ? Et comment en étoit-il capable avec des jeûnes si longs & si opiniâtres, & dans une vie si rude & si âpre ? Il

ſouffroit les plus grands froids avec un juſte-au-corps fort ſimple, le ceignant ſeulement d'une corde, qu'il ſerroit plus fort, lorſque le froid augmentoit. Je l'ai vu revenant des bois ſur le ſoir, tout plein de crottes, ſe plonger en hiver les jambes, avec les bas & les ſouliers, dans un ſceau d'eau, & les tourner long-tems pour en bien ôter la boue, & s'aller mettre enſuite à table ; & puis après quelque tems ſe coucher de même tout chauſſé & mouillé, & recommencer le lendemain ſur nouveaux frais. Les gens de la campagne les plus durs n'auroient pas ſouffert ſans peine ce qu'il ſouffroit. Ce Gentilhomme me fit rire, lorſque, ſe faiſant arracher à Paris une groſſe dent, on l'enleva trois fois de terre ſans qu'il ſourcillât ; ce qui ſurprit ſi fort l'Opérateur, qu'il dit : *Vous autres gens de la campagne, vous êtes bien durs.*

Mais en parlant de tout ce monde qui venoit tous les jours ſe refugier à Port-Royal, je ne puis pas taire quelle étoit la cauſe de cette multitude de converſions, & ce qui faiſoit ainſi germer tant de ſolitaires. C'étoient les prédications de M. Singlin. Ce pieux Eccléſiaſtique prêchoit ſouvent à Port-Royal de Paris, & non

ailleurs, parce que c'étoit le lieu où Dieu l'avoit engagé. Comme ce n'étoit ni par vanité ni par intérêt qu'il prêchoit, ainsi que le font quelques prédicateurs, & qu'étant plein de l'esprit de Dieu il desiroit véritablement d'imprimer les vérités saintes dans les cœurs, Dieu exauçant ses priéres & ses gémissemens continuels, répandoit visiblement sa bénédiction sur ses travaux. J'admirois souvent en moi-même, l'entendant prêcher, de quelle maniere Dieu répand ses dons sur les hommes, sans s'attacher aux qualités naturelles qu'ils peuvent avoir. Qui de nous voyant à Port-Royal M. Arnauld, M. de Saci, & d'autres personnes si éloquentes, n'eût cru qu'on les devoit produire pour la prédication, eux qui avoient des talens extérieurs pour plaire davantage aux hommes; & laisser dans le silence celui qui, comme Moyse, pouvoit dire qu'il n'avoit pas une grande facilité de parler, *impeditioris & tardioris linguæ sum?* Car tout le monde sçait que M. Singlin avoit quelquefois un peu de peine à s'exprimer. Cependant Dieu renversa tous les jugemens des hommes. Il laissa ces hommes éloquens, & choisit au milieu d'eux, pour annoncer sa parole, celui qui y paroissoit

le moins propre, afin qu'il parût clairement que ce grand fruit que produiſoient ſes prédications, venoit de Dieu ſeul, & non pas des hommes.

Ce prédicateur apoſtolique, avec ſa ſainte ſimplicité, faiſoit des converſions admirables. Dieu a fait voir dans ce ſerviteur vraiment ſage & fidéle, qu'un prédicateur qu'il envoie, & en qui il met ſa parole, fait ſans comparaiſon plus de fruit, quoique ſans politeſſe & ſans ornement de diſcours, que ceux qui n'ayant point ſa miſſion, & ne la prenant que d'eux-mêmes & de leur propre hardieſſe, ne mettent leur confiance que dans leurs talens naturels, dans une heureuſe mémoire, & dans quelque facilité de parler. Quelle maiſon de Religieuſes, ou quelle ſociété aujourd'hui, s'ils avoient eu des hommes comme M. Arnauld, M. de Saci, & M. le Maître, ne les auroient pas produits à la prédication, pour attirer de la gloire à leur maiſon, en riſquant le ſalut de ceux qu'ils y ſacrifieroient? M. Singlin ſçait mieux que perſonne ſa difficulté de parler: il en voit d'autres qu'il a en main qui ont la langue plus éloquente, & il craint de les mettre en ſa place, quelque deſir qu'il en eût, parce qu'il voit

que Dieu ne les y appelle pas. Eux de leur côté, ſans avoir de la jalouſie de M. Singlin, au lieu de croire qu'ils s'acquitteroient mieux que lui de cet emploi, mettent au contraire leur joie à ſe rendre ſes diſciples, & aiment mieux qu'on entende ſa voix dans l'Egliſe, que d'y faire entendre la leur. Où a-t-on vu des gens d'un tel mérite, plus ſoumis à la diſpoſition de Dieu, & moins mêler l'eſprit humain dans leur conduite ? C'eſt qu'ils étoient perſuadés que chacun a ſon don de Dieu, & qu'il eſt dangereux de le vouloir ſervir dans le don d'un autre. Dieu, dans le corps de l'Egliſe, fait que l'un eſt l'œil, l'autre la langue, l'autre l'oreille. Il en fait de ſçavans ; il en fait de ſimples ; & il vaut mieux, ſelon S. Jerôme, être humblement ſimple, que d'être orgueilleuſement éloquent.

Cependant M. Singlin avec cette humble, mais ſage & ſçavante ſimplicité, ne laiſſoit pas de montrer à ſes auditeurs le danger où l'on étoit, en vivant dans le monde, de ſe conformer aux maximes & aux manieres du monde, & de ſe laiſſer aller à ſuivre la foule & entraîner par le torrent de la coutume. Il exhortoit continuellement ſes auditeurs à veiller ſur eux-

mêmes en ce point, & à ne pas se faire illusion. Il avertissoit qu'il falloit témoigner ce que l'on étoit par ses œuvres & par le réglement de sa vie.

Le démon ne put souffrir plus long-tems une voix qui lui enlevoit tant de dépouilles, & qui dissipoit si clairement les ténébres dans lesquelles il retenoit les ames captives. Il souleva d'abord contre lui les personnes qui trouvoient dures les vérités qu'il annonçoit, & qui se flattant eux-mêmes d'une fausse paix qu'ils se promettoient, haïssoient tout ce qui la troubloit. Ses prédications paroissoient rudes : mais que faire à cela? On ne peut changer la nature des choses. La vérité ne peut être autrement prêchée. On ne peut aller au ciel que par une voie qui paroît dure & étroite. L'Evangile qui étoit la régle de ce saint homme, comme il doit être la nôtre, n'annonce rien que de pénible à la nature. Autant qu'il contient de préceptes, autant il trouve d'adversaires qui ne les peuvent souffrir. Les vicieux aiment mieux condamner la loi, que de se corriger eux-mêmes. Que doivent donc faire ceux à qui Dieu ordonne de parler? S'ils se taisent, leur silence offense Dieu. S'ils parlent, ils offensent les hommes.

Mais ce prédicateur apoſtolique prenoit pour lui la régle que les Apôtres prenoient pour eux-mêmes, lorſqu'ils diſoient aux Juifs : *Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes.* L'Evangile que je prêche eſt ſaint : qu'on ſe convertiſſe, on ne le trouvera plus pénible. C'eſt la corruption du cœur qui le fait paroître amer. C'eſt dans notre propre malignité qu'eſt ce qui nous le fait haïr. Que les hommes changent leurs cœurs, & ils changeront de diſpoſition envers l'Evangile. Mais des cœurs opiniâtres & endurcis dans le mal ne veulent point ſe rendre. Ils ne cherchoient qu'à étouffer une voix qui, comme un excellent miroir qui ne flatte point, & qui ne diſſimule rien, les montroit à eux-mêmes tels qu'ils étoient. Ceux particulierement qui étoient entrés d'eux-mêmes ſans vocation de Dieu dans le miniſtere ſacré, que ce prédicateur inflexible attaquoit le plus ſouvent, comme étant la plus grande plaie de l'Egliſe, & la premiere & la principale ſource de nos maux, furent les premiers à ſonner le tocſin, & à exciter des murmures dans Paris. De plus ceux qui n'aimoient pas la maiſon de Port-Royal, avoient peine à ſouffrir ce grand concours de monde aux prédications de M. Singlin :

& cette multitude de carosses qui y abordoient, donnoit quelque ombrage à des personnes qui étoient bien aises de paroître seules. Le démon qui les avoit toujours prêts dans sa main pour s'opposer par eux à tout bien solide, & pour combattre toute justice, leur fit prendre la résolution d'imposer enfin silence a cet homme qui les embarrassoit, & de lui faire interdire la chaire.

M. Singlin ayant prêché le jour de S. Augustin avec sa force ordinaire, mais en même tems avec sa sagesse accoutumée, & même avec encore plus de circonspection ce jour-là que les autres, comme en prévoyant l'importance; il se trouva dans ce grand concours de gens qui s'y étoit fait, des personnes qui étant venues la, non par l'amour de la vérité, mais par un secret instinct du démon, seulement pour observer tous les discours du prédicateur, & pour épier toutes ses paroles, trouverent, plutôt dans le fond de leur malignité que dans l'innocence de la prédication de M. Singlin, quelque chose à reprendre. Donnant malicieusement un tour spécieux aux choses, ils déguiserent si bien la vérité, que M. l'Archevêque de Paris, qui étoit alors Messire

Jean-François de Gondi, ſans examiner ni approfondir les choſes, ſans écouter celui qu'on accuſoit devant lui, crut devoir promptement impoſer ſilence à M. Singlin, afin de l'impoſer en même tems à tous ces vacarmes, & à toutes les plaintes qu'on faiſoit continuellement retentir dans ſon palais archiépiſcopal. Ainſi cet oracle de la vérité devint muet pendant quelque tems: le démon voulant faire, tout d'un même coup par ſes émiſſaires, que ceux qui étoient déja convertis fuſſent comme des enfans, qui ſevrés du lait dont ils ont beſoin, ſont en danger de périr bientôt; & que les autres qui étoient encore dans les deſſeins de Dieu, ne puſſent venir dans le filet, puiſqu'on le briſoit ce filet, & qu'on empêchoit ce ſage pêcheur des ames de le jetter dans la mer.

Quel fut ce coup, mon Dieu, pour ces ſaintes Religieuſes qui vous ſervoient ſi fidélement dans cette maiſon affligée! Combien le ſilence d'un ſeul homme fit-il élever de voix vers vous! Ces brebis innocentes mettoient leur joie à écouter la voix de leur paſteur. Ses ſaintes inſtructions étoient comme leurs paturages. Sentant au fond de leurs cœurs l'effet qu'elles y produiſoient, elles les eſtimoient ſi fort, qu'elles

qu'elles mettoient tous leurs ſoins à n'en rien perdre, juſques-là que, ſi la bienſéance l'eût permis, elles auroient écrit ſes Sermons mot à mot, à meſure qu'il les prêchoit; mais leur grand deſir cédoit à leur grande foi. Elles auroient craint, en le faiſant, de manquer de reſpect pour la parole de Dieu. Elles ſe contentoient d'y apporter une véritable attention, qui eſt celle du cœur, & le deſir de la pratiquer: ce qui n'empêchoit pas néanmoins enſuite qu'elles ne miſſent par écrit, dans la ſimplicité de leurs cœurs, ce qui les avoit le plus touchées. Je ne marque ces circonſtances que pour faire voir juſqu'à quel point ces ſaintes filles eſtimoient les prédications de M. Singlin, & combien elles craignoient de n'en pas faire un aſſez bon uſage, ſe ſouvenant que ceux qui négligent la parole de Dieu ſeront plus punis que Sodome & Gomorrhe.

Auſſi la Reverende mere Angélique, qui voyoit par expérience le bien que ces prédications faiſoient dans toutes ſes filles, demeuroit ferme à ne point prier d'autres perſonnes de prêcher, que M. Singlin, tant qu'il vivroit, & après lui celui que Dieu leur donneroit pour prêcher à ſa

place. Elle disoit aux anciennes qu'elles devoient imprimer cette fermeté dans l'esprit de celles qui leur succederoient, sans se relâcher en ce point, sous quelque prétexte que ce fût ; & que les désordres commençoient quelquefois dans les maisons religieuses par l'introduction des prédicateurs, pour satisfaire à la curiosité dereglée d'entendre toujours quelques nouvelles vérités. « Souvent on n'en vaudroit » que mieux, ajoutoit-elle, de ne pas en» tendre de nouvelles choses, & d'être un » peu plus fidele en récompense à pra» tiquer celles qu'on a déja apprises. » C'est ce qui fut cause que dans cette interdiction de M. Singlin, on ne fit point ce qu'on auroit pû faire en bien d'autres maisons, comme pour braver en quelque sorte cet ordre d'un Archevêque, c'est-à-dire, qu'on ne substitua personne en sa place pour publier les mêmes vérités & avec la même force. On ne manquoit pas pour cela de personnes, si on l'eût voulu.

On avoit M. Arnauld, on avoit M. de Saci qui n'auroient pas attiré un moindre concours à cette maison. Cela même paroissoit d'autant plus faisable, que c'étoient ces Messieurs là qui pour l'ordinai-

re dressoient en secret les Sermons que M. Singlin faisoit. Car c'étoit là l'ordre que les affaires de M. Singlin l'obligeoient de tenir, quoiqu'il ne fût su de personne. Lorsqu'il devoit prêcher, le peu de tems qu'il avoit de construire un Sermon avec toutes ses dimensions & ses divisions, faisoit qu'il s'addressoit d'ordinaire à M. de Saci, en lui disant en gros sur quoi il vouloit prêcher, & sur quel endroit de son Evangile il vouloit plus particulierement s'étendre. M. de Saci ayant bien pris ses vues & ses idées, tournoit cela ensuite à sa maniere, & il mettoit la liaison & l'ordre qu'il falloit.

Ainsi quelque invisible que fût M. de Saci, & quelque silence qu'il gardât, on peut dire qu'il ne laissoit pas de prêcher par la bouche de M. Singlin. M. de Saci lui prêtoit sa plume, & M. Singlin lui prêtoit sa langue; & par cette union de travail qu'ils entreprirent de part & d'autre avec une charité toute pleine d'humilité, ils avoient part réciproquement au fruit qui revenoit de ses prédications. M. Singlin de son côté attribuoit tout à M. de Saci, comme au premier auteur de ce qu'il ne faisoit que réciter; & M. de Saci au contraire attribuoit tout à M. Singlin, le

regardant comme un homme plein de Dieu, qui par le feu brulant dont il étoit rempli rendoit vivant ce qui hors de sa bouche n'auroit eu aucune vie. Faut-il s'étonner si ce combat d'humilité de ces deux saints Prêtres produisoit tant d'excellens fruits; & des personnes peu instruites des manieres de Port-Royal ne s'étonneroient-elles pas plus de ce que les Sermons de M. Singlin étant arrêtés, on ne mettoit pas en sa place celui qui en étoit le premier auteur, qui n'auroit fait à proprement parler que continuer en public ce qu'il avoit fait déja si long-tems en secret? Mais cette sainte maison avoit des pensées bien différentes: elle demeura ferme à redemander son cher pere.

Ces saintes filles prierent Dieu qu'il leur fît misericorde, & qu'elles reçussent deux fois de sa main très-sainte ce bon Pere qu'il leur avoit déja donné. Elles n'ignoroient pas la joie secrette qu'il sentoit de cette interdiction pour sa personne particuliere, joie qui eût été complette s'il eût pu séparer cela de l'offense qu'on commettoit contre la vérité qui étoit blessée en sa personne. Car jamais homme n'eut une plus forte inclination pour

demeurer dans le silence. Il n'y avoit que la forte charité qu'il avoit pour tous ceux que Dieu lui avoit donnés, qui pût le faire résoudre à parler. La charité du prochain lui faisoit faire d'aussi grands efforts sur lui-même que la cupidité & l'intérêt en fait faire aux autres. Ainsi après plusieurs sollicitations de ses amis, il voulut bien dans cette vue ne pas négliger l'avis qu'on lui donna d'agir auprès de M. de Paris pour se justifier, & de se joindre à ses amis qui ne s'endormoient pas dans cette rencontre. Il lui écrivit donc cette Lettre:

[MONSEIGNEUR, Je crois que Monsieur votre Promoteur vous aura mandé avec quel respect & quelle soumission d'esprit j'ai reçu le commandement que vous lui avez écrit de me faire, de discontinuer de prêcher, à cause que quelques personnes se sont plaintes à votre Grandeur du Sermon que j'ai fait depuis peu, le jour de S. Augustin. Si cette défense, Monseigneur, ne regardoit que ma personne, si elle n'étoit point faite ensuite d'une action si publique, si elle ne retomboit point au deshonneur de toute une maison religieuse, qu'il vous a toujours plu d'honorer d'une affection particu-

liere, je ne la recevrois pas ſeulement avec une profonde humilité, comme j'ai fait, mais même en ſilence. Car je ſai le reſpect que je dois à l'autorité épiſcopale, & l'obéiſſance que je vous ai vouée comme à mon Archevêque, lorſque j'ai eu l'honneur de recevoir de votre main le caractere du ſacerdoce; outre que je n'ai aucun pouvoir d'annoncer la parole de Dieu, que celui que vous m'avez donné. Mais parce que cette défenſe qui regarde un miniſtere public, tel qu'eſt la prédication que je faiſois dans cette Egliſe, ſuivant les ordres que j'en avois reçus de Monſieur votre Official, cauſe néceſſairement un décri & un ſcandale, & fait injure à la vérité, s'il ſe trouve, Monſeigneur, comme j'eſpére que vous le reconnoîtrez, que je n'aie rien dit dans ce Sermon qui ne ſoit très-véritable; j'ai cru que je manquerois à ce que je dois à votre ſageſſe & à votre juſtice, & que je me rendrois tout à fait indigne de la bienveillance dont il a plu à Votre Grandeur de m'honorer, quoique je ne l'aye jamais méritée, & que par un excès de bonté vous avez voulu témoigner dans votre Lettre à Monſieur le Promoteur, ſi je ne lui rendois compte de ce que j'ai

dit dans ce Sermon, avec toute l'humilité & la sincerité qu'il m'est possible. Car pour ne dire ici qu'en un mot ce que j'ai representé plus au long dans un Ecrit que j'envoye à Votre Grandeur, un grand nombre de personnes de condition, dont j'avois l'honneur d'être écouté ce jour là, peuvent témoigner que j'ai été si éloigné d'entrer dans aucune contestation touchant la matiere de la grace & de la pénitence, que j'ai eu un soin très particulier d'éviter tout ce qui en pouvoit avoir quelque apparence, selon la protestation publique que j'en fis d'abord. Ce qui même a fait dire depuis à une personne de grande condition, & de piété, qu'il n'avoit jamais entendu de Sermon qui fût plus éloigné de contention & de dispute; & qu'il n'y en avoit pas seulement la moindre ombre. Aussi, Monseigneur, pour ne rien dire de S. Augustin, de qui j'avois à parler, qui ne fût hors de contention, & qui ne dût être reçu favorablement de tout le monde, je m'arrêtai seulement à quelques points historiques de sa vie, qu'il a écrits lui-même dans ses Confessions & dans ses Lettres, &c.]

Je me souviens que j'avois écrit ce Sermon. Il falloit avoir bien envenimé les

choses pour en avoir donné une idée fâcheuse à Monsieur de Paris. Mais tout ce nuage fut bientôt dissipé, & au premier our de l'année suivante il redonna en même tems la parole à M. Singlin & la joie à tout Port-Royal. Pour le rétablir plus authentiquement, il voulut venir ce jour là l'écouter lui-même. J'étois à ce Sermon, & avant l'*Ave-Maria* M. Singlin parla assez long-tems à Monsieur de Paris toujours tourné vers lui, & avec un ton de voix plus élevé qu'à l'ordinaire. Après lui avoir rendu compte en trois mots de ce qu'il avoit dit dans son Sermon de S. Augustin, pour l'en rendre juge lui-même, il lui témoigna la joie qu'il avoit de ce qu'il lui faisoit l'honneur de venir être son témoin lui-même de la maniere dont il nourissoit ses brebis. Monsieur de Paris parut être satisfait de M. Singlin. Il lui fit beaucoup d'amitié après son Sermon. Il donna beaucoup de marques de son amour pour toute la maison de Port-Royal, qui avoit imité en cette occasion la profonde humilité avec laquelle l'admirable mere de Samuel avoit supporté la méprise & le mauvais traitement du grand Prêtre Heli ; & il conserva toujours dans la suite ces mêmes sentimens pour elle.

Il vit auſſi Madame d'Aumont qui étoit retirée dans cette maiſon, & qui pour ſa piété extraordinaire s'étoit attirée l'eſtime & l'affection de ce Prélat.

Je ne ſai je puis dire ici une choſe aſſez plaiſante dont je me ſouviens. M. de Paris venoit fort ſouvent ſe retirer chez les Peres Capucins proche Port-Royal, & il y venoit toujours en litiere. Un jour quelque choſe s'y étant rompu, & voulant retourner promptement à l'Archevêché, il envoya vîte à Port-Royal prier Madame d'Aumont de lui prêter ſon caroſſe: ce qu'elle fit auſſi-tôt avec la joie qu'on peut croire. En deſcendant du caroſſe, il dit au cocher qu'il remerciât ſa maîtreſſe de ſa part, & qu'il lui dît bien qu'en échange il lui offroit ſa litiere, qui étoit à ſon ſervice. Ce bon cocher fut fidele à faire ſon compliment, & tout glorieux d'avoir mené un ſi grand homme, tout joyeux d'avoir eu la main graiſſée, il s'étudia à bien tourner ſa harangue. Il dit à Madame d'Aumont que M. de Paris étoit ſon ſerviteur, & qu'il la remercioit bien de ſon caroſſe. *Ne vous a-t il dit rien autre choſe*, dit Madame d'Aumont? *Il m'a dit que ſa paillaſſe étoit à votre ſervice.* Madame d'Aumont demeura ſurpriſe

de ce compliment : *Mais vous a-t-il dit cela, cocher? Il m'a dit un plus vilain mot*, dit-il, *il m'a dit*, SA LITIERE. Il eſt vrai que cette innocence fit rire tout le monde, & j'avoue en écrivant ceci que je ne puis m'empêcher encore d'en rire moi-même.

Je n'ai rapporté ceci que pour faire voir la grande union & la parfaite intelligence qui étoit entre Monſieur de Paris & Port-Royal. Prélat heureux & digne d'être dans la mémoire de ceux qui vous ſuivront, & qui après vous ſeront aſſis ſur votre thrône épiſcopal ! Vous leur avez donné un grand exemple, & le peu de ſoin qu'ont eu de le ſuivre ceux qui vous ont déja ſuccedé le rend encore plus admirable. Il eſt vrai que vous êtes le premier qui avez jetté la pierre contre Port-Royal, & que vous vous êtes un peu trop légerement ſervi de votre bâton paſtoral, pour frapper des brebis innocentes en la perſonne de celui que vous leur aviez donné pour paſteur : mais la maniere ſi ſainte dont vous avez réparé cette faute nous la fait appeller heureuſe. On ſait combien il eſt aiſé de ſe laiſſer ſurprendre d'abord par les crieries de ceux qui, comme les grenouilles de l'Egypte, font

entendre leur voix importune jusqu'au fond des palais des Princes. Mais d'écouter ensuite la justice, de se rendre aux plaintes des innocens opprimés, & de fermer l'oreille à toutes les criailleries, ou plutôt de les faire taire en ne les voulant plus écouter, & revoquer tout ce que ces sales importunités avoient fait faire; c'est ce qui est rare, & qui vous signale entre tous ceux qui ont succedé à votre place. Vos successeurs ont donné à la même maison des coups plus rudes que les vôtres, mais ils n'ont point réparé comme vous le mal qu'ils y avoient fait. Vous avez presque aussi-tôt refermé les blessures que vous y aviez causées, sans qu'il en restât la moindre cicatrice. Eux au contraire agissant selon l'esprit des Grands du monde qui ne reculent jamais en arriere, quelque mal à propos qu'ils se soient avancés, sont morts les armes à la main contre elle, & l'ont laissée après leur mort dans l'oppression où ils l'avoient réduite. Ils ont excité des mouvemens qu'ils n'ont pas appaisés. Ils ont formé des tempêtes qu'ils n'ont pu calmer. Ils sont allés rendre compte à Dieu des demarches fâcheuses qu'ils avoient faites, & dont ils voient encore les suites, parce

qu'ils n'y ont pas remedié. Mais ce qui nous console, c'est que Dieu est le maître de tous ces désordres, & non pas ceux qui les font. Il sait quels biens il en veut tirer, & il ne les laisse durer qu'autant qu'il convient à l'usage qu'il en doit faire. Les pasteurs ne dépendent pas moins de lui que les brebis : tout est égal à son égard. Les grands ne sont devant lui que de petites créatures, qui n'ont aucun pouvoir que celui d'exécuter les ordres qui leur sont donnés, sans qu'elles sachent elles-mêmes ce qu'elles doivent devenir.

Qu'il y a de plaisir pour les ames chrétiennes de suivre Dieu ainsi dans l'obscurité de la foi, qui donne plus de repos que toutes les lumieres de la raison humaine, & d'adorer ses jugemens en s'humiliant sous ses volontés & ses ordonnances éternelles, sans les prévenir par l'impatience de ses desirs !

Sainte maison, pardonnez à l'effusion de mon cœur. Je vous honore de loin, ne pouvant vous voir de près. Vous avez été le berceau de mon enfance spirituelle, & j'ai commencé de sucer en vous le lait de la vérité. Vous êtes maintenant l'objet de mes plus tendres affections dans ma vieillesse, & Dieu sait qu'il n'y a rien

dans le monde qui me touche plus au cœur que vous. Heureux si avant que de mourir je vous voyois rétablie dans votre premier état ! Je dirois de bon cœur à Dieu : *Nunc dimittis servum tuum, Domine, secundùm verbum tuum in pace.* J'ai vu avec douleur toutes les secousses que vous avez eues. J'ai ressenti toutes les atteintes qu'on vous a données; mais vous avez eu d'autres sentimens que moi, & sans vous arrêter aux hommes, vous êtes toujours demeurée attachée à Dieu seul, dont vous saviez que les hommes ne font qu'exécuter les volontés. On vous a sevrée de votre maison de Paris, où vous aviez sucé le premier lait de la piété. On vous l'a ôtée comme une mammelle qui vous étoit devenue inutile, afin de vous nourrir à l'avenir, dans une plus grande solitude, & de vous faire prendre de jour en jour de nouvelles forces. Vous voyez tous les jours, il est vrai, diminuer ici le nombre des pierres vivantes qui composent votre édifice sacré; mais vous le voyez sans que votre foi & votre confiance en Dieu diminue. Vous l'avez vu faire tant de merveilles en votre faveur, que vous ne pouvez perdre espérance pour l'avenir. Au moins on vous

laisse finir tranquillement vos jours. Vos murailles ne sont plus comme autrefois investies de la terreur des armes, ni vos maisons remplies de gens qui ne cherchoient qu'à vous tourmenter. Vous n'avez plus au milieu de vous des loups dévorans revêtus de peaux de brebis, qui étoient d'autant plus capables de vous dévorer que, lors même qu'ils vous imprimoient leurs dents cruelles, si vous n'aviez été vraiment des vierges sages, vous les auriez crus des brebis. Vous ne voyez plus toutes ces faces odieuses qui vous tenoient captives de toutes parts, parce que vous vouliez conserver votre conscience libre. Les noirs torrens des persécutions se sont écoulés, & on y en fait succeder une qui n'est pas si affreuse, & qui ne vous exterminant pas par un coup de violence, prend un tour plus adroit & plus fin en vous minant peu à peu. Mais les hommes ont leurs pensées, & Dieu a les siennes. Vous vous reposez en lui, & vous ne craignez rien du reste.

La meilleure partie de vos pierres vivantes est déja au ciel, qui veille sur vous jour & nuit. Votre cause n'est plus votre cause. C'est celle de Dieu même qui ne vous perd point de vue, & qui peut-être

n'a rien de plus prétieux que vous ſur la terre. Souffrez cette eſpece de déſolation où on vous réduit, qui vous rend comme des meres ſans enfans, par cette ſtérilité forcée à laquelle on vous condamne, en vous empêchant de donner à de jeunes ames une éducation ſemblable à celle que vous avez reçue. Si vous ne pouvez ſervir les ames par l'inſtruction, ſuppléez-y par l'exemple de vos vertus & par la force de vos prieres. Attirez ſur l'Egliſe ſainte la grace de Dieu qui vous a faites ce que vous êtes. Si vous aviez moins de vertu, vous ſeriez un plus grand nombre, & le relachement ſeroit une clef qui ouvriroit votre maiſon à toutes celles qui y voudroient entrer. Mais que Dieu la preſerve d'avoir à ce prix beaucoup de nouvelles filles. Marchez fidelement ſur les pas que vos cheres Meres vous ont tracés; ces véritables Meres qui vous ont enfantées à Jeſus-Chriſt avec tant de douleurs, & qui vous contemplent maintenant du ciel où elles attendent leurs cheres filles, pour y être éternellement & leur joie & leur gloire.

Bienheureuſes Meres, jettez toujours du ciel vos regards favorables ſur vos ſaintes filles; & ſi les hommes en ſuſpen-

dent la propagation, travaillez de votre côté à en augmenter de plus en plus le mérite. Servez-leur encore de Meres après votre mort, comme vous avez toujours fait pendant votre vie. Je vis les vains projets des hommes qui, vous arrachant autrefois par violence d'entre les bras de vos cheres filles, leur substituoient en votre place d'autres Meres qu'elles ne connoissoient pas. * Des ombres & des fantômes, de fausses Meres à qui on vouloit donner un nom & une autorité qui ne leur étoit pas dûe, paroissoient tout d'un coup dans un monastere désolé d'où l'on enlevoit les véritables. Il semble que l'on vouloit representer quelque piece de théatre, & qu'on avoit instruit des personnes à parler & agir en meres, comme on exerce un acteur pour jouer un pér-

* Ce qui est dit ici a rapport à l'enlevement que M. de Perefixe, Archevêque de Paris, fit en 1664. de l'Abbesse de Port-Royal, de la Mere Agnès, de la Prieure, & de plusieurs autres Religieuses, les reléguant dans differens monasteres, & leur substituant six Religieuses de la Visitation. En 1665. il renvoya à Port-Royal des Champs les Religieuses qui avoient été enlevées, avec celle de la maison de Paris qui ne s'étoient pas soumises à ses volontés, & au gouvernement des étrangeres. En 1679. M. de Harlai, son successeur, alla à Port-Royal des champs, renvoya les pensionnaires, & fit défense d'y recevoir des Novices.

ſonnage. Mais ces ſages filles n'étoient pas accoutumées aux fictions, & ces innocentes brebis n'écoutoient point la voix des étrangers. Elles ſe défioient ſagement de celles qui ne venoient que pour leur ôter le bon lait qui juſques là les avoit fait croître ſi fort dans la pieté, pour leur en donner un autre moins naturel qui n'étoit capable que de les faire décheoir. Qu'elles faſſent à jamais avec vous un ſeul troupeau, afin de bénir toutes enſemble le divin paſteur que vous avez ſi fidelement ſervi.

Port-Royal m'emporte toujours lorſque je m'en occupe l'eſprit : mais je viens à la ſuite de ma petite narration. Lorſque M. Singlin fut rétabli dans la prédication, & que toute cette affaire fut heureuſement terminée, il eſt inutile de dire qu'en recommençant à prêcher il ne perdit rien de ſon zele accoutumé. On fut ſurpris de voir cet homme en chaire avec je ne ſai quoi de plus fervent qu'il n'avoit paru avoir juſques-là. Ce Miniſtre intrépide voyant que Dieu lui commandoit de nouveau d'annoncer ſa parole, & lui ouvroit une ſeconde fois la bouche que les hommes lui avoient fermée, fit bien voir que ce n'étoit point eux qu'il avoit en vue, & qu'élevant ſon eſprit plus haut,

il plaignoit plutôt leur foiblesse, étant très-persuadé qu'ils ne pouvoient avoir aucun pouvoir sur lui que celui que Dieu leur donnoit. Il publia donc plus que jamais avec une vigueur vraiment sacerdotale, mais toujours néanmoins accompagnée de sagesse, les mêmes vérités qui lui avoient déja attiré la disgrace des hommes. Il exhorta à la pénitence. Il fit voir à fond les périls du monde, & il frappa les cœurs de telle sorte, que plusieurs personnes venoient tous les jours se jetter entre ses bras pour demander son assistance, & pour apprendre de lui ce qu'ils devoient faire afin de fléchir Dieu par la pénitence.

Nous avons déja vu qu'il n'y avoit que Port Royal des champs qu'il pût offrir à ces personnes pour leur servir d'azile & pour s'y refugier; mais sa peine étoit qu'il falloit avoir un homme sur les lieux, pour contenir dans l'ordre tous les pénitens qu'il y envoyoit. M. Manguelen lui avoit manqué. Il ne voyoit plus personne de solide sur qui il pût s'appuyer sans se tromper dans ses mesures, que le seul M. de Saci: mais c'étoit une grande affaire que d'entreprendre de le faire condescendre à ce qu'il desiroit de lui. Par-

donnez-moi, mon Dieu, si j'ose dire un mot de ce qui se passa dans cette grande affaire, & aidez-moi vous-même pour m'en pouvoir acquitter. Il y avoit déja long-tems que M. Singlin voyoit M. de Saci comme une lampe ardente, mais cachée sous le boisseau. Il attendoit que les momens enfin fussent venus pour l'élever sur le chandelier, & il faut admirer ici la providence de Dieu dans la conduite qu'il tenoit sur ce petit nombre de personnes persécutées.

Pendant que les autres étoient occupés à défendre les dehors par de savans Ecrits auxquels on ne pouvoit répondre que par la force & la violence, Dieu se réservoit un homme d'un rare mérite pour avoir soin du dedans, & pour édifier autant les ames par la charité, que les autres étoient occupés à les instruire par la vérité. C'étoit M. de Saci qui, dans le grand nombre de talens qu'il avoit reçus, faisoit toujours son capital de la piété. Etant uni de si près avec un oncle & un frere qui avoient toujours les armes à la main pour soutenir la doctrine de l'Eglise; & pouvant par l'éminence de son esprit entrer en part dans ces Ecrits qui attiroient une si grande admiration à leurs

auteurs, il n'eut aucun mouvement humain pour s'associer à cette gloire ; mais à l'imitation de S. Paulin qui laissa S. Augustin refuter seul les hérétiques, quoiqu'il eût pu aussi le faire, il laissa de même ces Ouvrages à ceux que Dieu y destinoit, & il se contenta d'y attirer en secret la bénédiction de Dieu par ses prieres. Ainsi il se renfermoit dans la lecture de l'Ecriture & des saints Peres pour s'en remplir le cœur, & en faire ensuite une effusion sur les autres.

Quelque feu qu'il eût, il le tempéra toujours de telle sorte que jamais on n'a vu une personne plus moderée. La sagesse qui avoit paru avec éclat en lui dans son enfance, demeura toujours uniforme, & la même. Il est difficile de trouver un homme qui fût plus sérieux & plus grave, plus recueilli en Dieu, plus pénétré des maximes de l'évangile, plus appliqué à l'unique nécessaire, qui est la sanctification de l'ame, & plus capable d'entretenir la charité où elle étoit, & de la faire naître où elle n'étoit pas encore. C'étoit là tellement son unique objet, qu'il s'étoit interdit toute autre application & tout autre entretien. Il avoit retranché de ses études tout ce qui ne regardoit pas la piété. Il étoit bien aise d'ignorer plusieurs

points qui regardoient la ſcience de l'Egliſe & qui pouvoient être néceſſaires à d'autres, pour n'avoir pas occaſion d'en parler, & avoir un prétexte de demeurer dans le ſilence quand on en parloit. Il fuyoit les matieres de critique. Il renonçoit aux affaires & aux nouvelles du monde, & prenoit pour deviſe ces paroles, *Ut non loquatur os meum opera hominum.*

Ainſi toujours ſéparé de tout commerce, il éprouvoit qu'un vrai chrétien trouve dans Jeſus-Chriſt de quoi remplir toutes ſes paroles, & toutes ſes actions. C'eſt ainſi que Dieu ſe formoit un homme pour travailler à la conſtruction du temple ſpirituel, pendant que ſes proches travailloient à réparer les murs de Jeruſalem que l'on s'efforçoit de renverſer. Il a été humble diſciple du S. Eſprit avant que de devenir le maître des hommes, & il a pratiqué long-tems ce qu'il devoit enſeigner enſuite, puiſant les plus pures lumieres de Dieu dans les ſources qu'il a laiſſées à ſon Egliſe, afin de n'être pas un guide aveugle, & de former ſes jugemens, ſes déciſions, & ſa conduite ſur les maximes de Jeſus-Chriſt. Ayant marché ſur les pas de ceux que Dieu lui avoit donnés pour peres, il eut

ce bonheur de rendre le ſentier de la pénitence qu'ils lui avoient frayé, encore mieux tracé par ſes propres pas, ſans que perſonne de ceux que Dieu lui addreſſa dans la ſuite pût s'excuſer de l'y ſuivre, leur ôtant par ſon exemple tous les prétextes, ſoit d'innocence, ſoit d'étude, ſoit de délicateſſe du corps, ſoit enfin d'occupations importantes & d'emplois néceſſaires : car M. de Saci avoit tout cela, & ne laiſſoit pas d'être pénitent.

Son étude plus particuliere étoit la lecture de S. Auguſtin. On a pu voir dans toute la ſuite de ſa vie combien il en avoit pris l'eſprit. Son humilité, ſa piété, ſon amour toujours ardent pour Dieu en ont été des preuves ſenſibles & convaincantes. Dès qu'il eut commencé à goûter les œuvres de ce Pere, il ne pouvoit plus gouter autre choſe. Il ſe rendoit par ſoumiſſion à tout le reſte ; mais toute ſa pente le portoit là. Il m'a témoigné ſouvent qu'il admiroit comment des perſonnes d'eſprit pouvoient préferer les Peres Grecs aux Peres Latins. » Je ſai, diſoit il, qu'ils le » font parce qu'il paroît plus d'éloquence » dans les Peres Grecs que dans les La- » tins ; mais on oublie que la véritable » éloquence eſt dans les choſes & non

» dans les expressions. On estime bien plus » un peintre qui a du dessein, que celui » qui n'a que le maniement du pinceau. »

Ce qu'il chercha le plus dans la lecture de S. Augustin, ce fut de concevoir une grande idée de Dieu. Il en faisoit des recueils à ce sujet; & dans le cours de sa vie j'ai vu avec quel soin il faisoit de tous les endroits de l'Ecriture comme un tissu qui representoit ce grand objet, dont on peut dire qu'il étoit tout occupé & tout pénétré; & ceux qui à sa mort ont dit de lui que l'esprit de la crainte du Seigneur l'avoit rempli, ont fait son véritable portrait. On ne peut se representer jusqu'où cela alloit: & s'il est beau de voir un jeune homme avoir tant de circonspection à chacune de ses actions, il l'est encore plus d'en approfondir la cause, & de voir un cœur si pénétré de la crainte chaste de Dieu & du respect de sa grandeur infinie, qu'il étoit comme dans un continuel tremblement en sa présence. Ce qui lui donnoit cette gravité que l'on admiroit, c'est qu'il se disoit sans cesse cette parole de Job: *Semper enim quasi tumentes super me fluctus timui Deum, & pondus ejus ferre non potui* [Job XXXI. 23.] & je ne crois pas qu'il y ait eu un de ceux qui l'ont

connu, qui ne l'ait ouïe de sa bouche. Il ne la disoit pas seulement, mais il la sentoit, & la sentoit comme le saint homme Job, non par un sentiment passager, mais par un sentiment du cœur qui étoit toujours le même. Il s'étoit accoutumé à peser ainsi toutes les paroles des hommes de Dieu. Quand nous parlons, nos paroles passent, & bien souvent nos bons mouvemens en même tems; mais il regardoit les paroles des Saints dans l'Ecriture, comme celles des Anges. Or, comme il nous le disoit souvent, quand les Anges sont une fois entrés dans un sentiment, ils y sont pendant toute l'éternité. S. Michel par exemple, ajoutoit-il, a dit une fois, *Quis ut Deus?* Qui est semblable à Dieu? Il le dira éternellement.

C'est ainsi que M. de Saci considéroit les paroles des Saints dans l'Ecriture, & en particulier celles de Job dont nous parlons, & d'autant plus que Job dit formellement cela de lui-même: *Semper enim quasi tumentes super me fluctus timui Deum, & pondus ejus ferre non potui.* Il n'excepte aucun tems. J'atteste ici tout ceux qui ont eu l'honneur de voir M. de Saci. L'ont-ils jamais vu dans quelque état contraire à cette disposition? Aussi peut-on dire que

la

la maniere dont Dieu fit passer à M. de Saci le tems de sa jeunesse, contribua beaucoup à le tenir dans cette humble crainte. Il vit tous ses proches persécutés, l'homme du monde qu'il honoroit le plus dans une prison de cinq ans, Messieurs ses freres chassés de leur retraite, errans de solitude en solitude. Des personnes sans tendresse feroient peu de réflexion sur ce que je dis; mais qu'elles ne jugent pas par elles-mêmes du cœur de M. de Saci, le plus tendre de tous les hommes, & qui avoit la même compassion pour ceux qui souffroient, que s'il eût été à leur place.

M. Singlin qui connoissoit à fond M. de Saci, s'étoit extrêmement appliqué à le cultiver; & après la mort de M. de S. Cyran chez qui il demeuroit, il le mit entre les mains de M. de Barcos son neveu, espérant qu'il se perfectionneroit sous lui. Il disoit toujours de lui-même à son égard: *Illum oportet crescere, me autem minui.* Le neveu de M. de S. Cyran, qui étoit un homme d'un mérite rare & consommé en expérience, le reçut avec joie; & quelque exact que M. de Saci eût été jusqu'alors, il le fut néanmoins plus que jamais, vivant auprès d'un homme qui ne se lassoit

point de recommander à chacun d'être exact dans ses emplois jusqu'aux plus petites choses. Il vivoit dans une telle soumission & dans une si humble dépendance, qu'on peut bien dire qu'il a appris à obéir avant que de commander, & qu'il sçavoit par pratique & par expérience de quelle maniere ceux que Dieu lui adressoit devoient obéir, quoique sa retenue l'empêchât toujours de rien exiger.

M. de Barcos qui avoit puisé toutes ses lumieres dans le sein de son oncle, connut tout d'un coup le prix de M. de Saci; & quoiqu'il approuvât en effet l'éloignement qu'il avoit toujours eu de la Sorbonne, il crut néanmoins qu'il ne seroit pas mauvais de l'exercer en particulier, & de le rompre sur les matieres les plus considérables de l'Ecole. Pour ce sujet, comme il avoit déja un grand desir d'avoir auprès de lui M. Guillebert, il crut qu'étant Docteur de Sorbonne & homme de mérite, il pourroit être utile à M. de Saci. Mais M. Guillebert étoit Curé de Rouville, où il étoit fort estimé, & on trouvoit de grandes difficultés à l'en tirer. Ses exhortations vives pour embrasser la pénitence, soutenues de son exemple & de l'éclat récent du Livre *de la Fréquente*

Communion, faiſoient impreſſion ſur les ames. Beaucoup de perſonnes, même de qualité, s'adreſſoient à lui pour faire un renouvellement de vie. Ainſi l'on balançoit fort le bien que l'on eſpéroit de ce ſage Eccléſiaſtique à Paris, avec celui qu'il faiſoit actuellement en Normandie; & l'on fut long-tems à conſulter ce qui étoit ſelon Dieu en cette rencontre, tous aimant mieux mourir que de rien faire au préjudice des ames. Mais le neveu de M. de S. Cyran, qui voyoit l'état où étoient les affaires communes de la vérité & de la charité, dont il tenoit en quelque ſorte le gouvernail, & pour leſquelles il voyoit qu'il avoit beſoin d'une perſonne de piété, ſage & éclairée, lui écrivit une lettre. En louant Dieu du ſuccès qu'il donnoit à ſon travail, & le priant de le rendre ferme & permanent, il oſoit lui dire qu'encore qu'il vît fort bien que ce ſuccès pouvoit le porter à continuer cet exercice, il lui ſembloit cependant que Dieu vouloit le contraire, & qu'il l'appelloit à autre choſe, & qu'il ne faiſoit ſi bien réuſſir ſon miniſtere, qu'afin qu'il laiſsât à un autre le moyen de continuer & de prendre ſa place avec joie; qu'ainſi il auroit part, non-ſeulement à

ce qu'il auroit fait lui même, mais aussi à tout ce qui se feroit à l'avenir par les autres qui lui succederoient, comme les Apôtres ont succedé aux Prophetes, & sont entrés dans leurs travaux.

M. Guillebert n'hésita pas après cette lettre. Il n'y eut que la peine de trouver un successeur qui pût continuer ses travaux. Il jetta les yeux sur un Ecclésiastique dont le seul souvenir me fait horreur, & que je n'ose pas même nommer, de peur de salir ce récit par le nom de cet apostat. Cet homme néanmoins avoit tout ce qui étoit capable de tromper : un extérieur composé, une apparence de piété, une grande application à la priére, des lumieres brillantes dans l'esprit, un zéle brûlant, une facilité extraordinaire de prêcher, un vif desir de convertir les ames, un grand desintéressement, & un amour extrême de la vie la plus pénitente. Il falloit un grand discernement pour connoître un loup caché sous cette peau de brebis, & M. Guillebert s'y laissa aisément tromper. Il en dit mille biens à M. de Barcos, & le pria de prendre la peine d'aller lui rendre visite, par où il le pourroit mieux connoître que par tout ce qu'on lui en diroit. M. de Barcos l'étudia.

Il vit un homme qui à la vérité témoignoit quelque ſoumiſſion de cœur, mais qui n'avoit aucune ſoumiſſion d'eſprit. Il écouta patiemment toutes ſes opinions, ſans y pouvoir rien comprendre, ni tirer de lui la ſimple expoſition de ſes penſées, quoiqu'il ne deſirât que cela pour dire enſuite ſon ſentiment : mais il ne s'expliquoit point, & ne faiſoit point entendre le fond de ſa penſée. Il ſe couvroit par des termes généraux & ambigus ; & lorſqu'on croyoit tenir ſa penſée d'un côté, il s'échappoit auſſi-tôt de l'autre, craignant deut-être qu'en découvrant ſes ſentimens juſqu'à la racine, ils ne paruſſent pas ſi bons qu'on auroit pû deſirer. Cela pouvoit auſſi venir de ce qu'il ne les avoit pas aſſez examinés lui-même, & qu'il ne voyoit pas aſſez les ſuites & les principes de ſes maximes.

Il avouoit qu'il avoit conçu tous ſes ſentimens en lui-même, & qu'il ne les avoit point puiſés dans les Peres de l'Egliſe, mais dans la priére, à ce qu'il diſoit, c'eſt-à-dire, dans ſes propres imaginations ; ne voyant pas que par cette ſeule raiſon il ne devoit pas les aimer comme il faiſoit, mais les tenir pour ſuſpects. Car la voie de la priére n'eſt bonne que pour obtenir

la grace de bien entendre, & de s'appliquer avec fruit les vérités contenues dans la parole de Dieu; mais il eſt dangereux de vouloir s'en ſervir pour entendre par ſoi-même les matieres qui ſont éclaircies par les Peres, au lieu de s'adreſſer à eux & de ſe rendre leur diſciple. C'eſt là ſuivre ſon eſprit propre, & toutes les erreurs & les héréſies naiſſent de cette ſource. Ainſi M. de Barcos plaignit beaucoup cet homme, parce que ce détachement qu'il avoit des choſes extérieures n'étoit rien, n'ayant pas celui de l'eſprit qui eſt le principal. Il écrivit à M. Guillebert ce qui lui en ſembloit, & il lui avoua qu'il ſeroit difficile de ramener un homme de ce caractere, ſi Dieu n'agiſſoit par une miſéricorde extraordinaire; qu'il n'ignoroit pas que la charité qu'il avoit pour lui, lui cauſeroit beaucoup de douleur, & qu'il y prenoit part lui-même, mais qu'il falloit adorer les jugemens de Dieu, & reconnoître que perſonne n'a que ce qu'il donne.

Je m'étends ici un peu, parce qu'on vit clairement en cette rencontre combien il eſt dangereux de ſe laiſſer aller aux apparences. M. Guillebert fut touché de cette lettre de M. de Barcos. Il lui écri-

vit encore néanmoins qu'il le prioit d'avoir quelque égard à cette inclination qu'il ſentoit toujours pour cette perſonne, & à la déférence qu'il avoit à la mémoire de feu M. l'Abbé de S. Cyran qui le lui avoit adreſſé.

M, de Barcos lui écrivit que ſi feu Monſieur ſon oncle eût prévu les choſes, ou qu'il eût aſſez vécu pour les voir comme il les voyoit, il auroit conclu comme lui, & plus fortement que lui, & qu'il eût eu beaucoup de plaiſir à changer d'avis, pour témoigner à Dieu qu'il l'eût voulu ſuivre, auſſi bien depuis la connoiſſance plus parfaite qu'il auroit eue de cette perſonne, que lorſqu'il la croyoit toute autre, ne la connoiſſant pas au fond du cœur, quoiqu'il en eût quelque défiance, & qu'il ne la nommât à cet emploi, que parce qu'il n'en avoit pas alors de plus propre; qu'au regard de cette inclination qu'il ſentoit pour cette perſonne, de l'union qui s'étoit faite entre eux deux, & de la paix & de la tranquillité qu'il y trouvoit, tout cela pourroit être de quelque conſidération, s'il n'étoit pas contraire aux régles de Dieu, qui ſont toujours plus infaillibles que nos penſées particulieres; qu'ainſi il ne devoit point ſe fier aux ſiennes; que

les serviteurs de Dieu qui marchent solidement dans la vérité, ne se conduisent point par les sentimens ni par les goûts mêmes intérieurs, non plus que par le raisonnement humain; & que la douceur & la paix qu'ils doivent chercher, n'est pas celle qui est dans les sens & dans l'expérience sensible, mais celle qui surpasse tout sentiment, & qui est conservée dans le fond du cœur par l'esprit de Dieu au milieu des plus grandes agitations & des plus grandes tempêtes, comme on dit que la mer demeure calme dans le fond au milieu des plus grands orages; que le juste vivoit par la foi, & non pas par les sens & par les mouvemens, & que la foi nous apprenoit à ne desirer les douceurs & le repos ni du corps ni de l'ame, que dans l'autre vie, & à les mépriser toujours dans celle-ci, lorsqu'elles ne s'accordent pas avec les régles de Dieu, dans lequel seul nous devons chercher le repos & les douceurs dont nous sommes capables dans cette vallée de larmes, de combats & de guerres; puisque nous n'y sommes qu'en qualité de soldats & dans une milice continuelle, intérieure & extérieure, qui ne s'accommode gueres avec la paix & la tranquillité, laquelle pour cette raison ceux

qui craignent Dieu véritablement, ne desirent point en ce monde, comme les soldats ne veulent point être en repos dans les terres de l'ennemi; qu'il ne falloit donc agir en ce monde ni par inclination ni par aversion, mais par raison & par foi; & que comme il ne faut point rejetter les hommes parce qu'ils ne s'accordent pas avec nous, s'il se renconte qu'ils ne laissent pas de s'accorder avec les loix de Dieu & de l'Eglise, il ne falloit pas aussi les approuver, parce qu'ils se rapportoient à nos sentimens, & qu'ils s'accommodoient à nos humeurs; qu'enfin il ne pouvoit avoir aucune assurance que ses goûts & ses sentimens pour cette personne vinssent de Dieu, ni qu'il fût bien fondé dans la créance qu'il leur vouloit donner. Il passa même jusqu'à lui dire qu'il avoit peine à comprendre comment il pouvoit croire que la régle de l'humilité dont il faisoit profession lui permît de déférer davantage à ses propres sentimens qu'aux régles de l'Eglise; qu'il étoit inutile de dire que ces sentimens n'étoient pas de lui, mais de Dieu, parce qu'ils ne procédoient pas de son inclination & de son esprit, & qu'ils lui duroient toujours avec tranquillité & avec paix; qu'il ne voyoit pas bien

d'où il pouvoit tirer ce principe, ni de quel endroit de l'Ecriture, des Conciles & des Peres il avoit pris que tous les ſentimens qui demeurent fermes dans notre ame avec paix & avec repos, & qui nous reviennent toujours, quoi que nous puiſſions faire pour nous en délivrer, viennent de Dieu & non d'ailleurs, & qu'il étoit bien certain que de tels ſentimens ne doivent jamais être préférés à ce qu'on leur peut oppoſer de l'Ecriture ou de la Tradition univerſelle de l'Egliſe; que ſi cela étoit, il faudroit ſe laiſſer aller à quantité de tentations de l'ennemi & de la concupiſcence, où toutes ces conditions ou ces circonſtances ſe rencontrent.

Tout cela fit impreſſion ſur M. Guillebert, qui fut heureux de ſoumettre ſes inclinations aux avis d'une perſonne ſi éclairée, & de ne pas prendre pour ſucceſſeur un homme dont la ſuite de la vie lui auroit cauſé un regret mortel. On connut alors combien il eſt important de ſe tenir à l'Ecriture & à la Tradition de l'Egliſe, & de ne point former ſoi-même des penſées de ſon propre ſens, ſous prétexte qu'elles ſont venues dans la priére; au lieu que l'ordre de l'humilité chrétienne nous renvoie à la doctrine de l'Ecritu-

re, des Conciles, & des Saints que Dieu a donnés à l'Eglise pour l'instruire, afin de nous apprendre ce que nous devons croire, sans nous donner la liberté de suivre nos esprits & nos lumieres particulieres. Toutes les erreurs ne sont venues que de ce qu'on a osé prendre la hardiesse de suivre son goût & ses vues, au lieu de les soumettre à l'autorité des Saints ausquels l'Eglise nous renvoie.

Il faut déplorer l'aveuglement de ceux qui, bien loin de puiser leurs maximes dans les Livres de l'Eglise, osent s'élever par-dessus les Saints qui ont autrefois employé toute leur vie à l'étude, & à attirer la lumiere de Dieu par une soumission & une retenue sainte, sans oublier l'exercice des bonnes œuvres & de la priére, nous marquant ainsi que c'étoit la voie véritable & solide que l'Ecriture prescrit, pour éviter les illusions & les ténébres qui accompagnent infailliblement ceux qui ne se fondent que sur leurs imaginations. Cette seule hardiesse suffit pour faire peu de cas de ces personnes, quelques qualités qu'elles puissent avoir d'ailleurs; puisqu'elles ne cherchent point la vérité par la voie royale & divine que Dieu a établie, & que tous les Saints ont suivie, mais par

la voie de l'erreur & de l'égarement que tous les auteurs des nouveautés ont tenue, ne ſuivant point d'autres guides que leurs propres penſées qu'ils ont voulu faire paſſer pour celles du S. Eſprit, ſans autres preuves que celles du grand attachement qu'ils ont eu à eux-mêmes. Ces perſonnes ont beaucoup beſoin de priéres pour être deſabuſées de la créance qu'ils ont que Dieu leur ait découvert extraordinairement la vérité. Ils devroient plûtôt craindre que cette perſuaſion ne vînt de celui qui a ſéduit nos premiers peres, en leur promettant des lumieres plus grandes que celles que Dieu leur avoit données. Quand même les opinions de ces perſonnes ſeroient conformes à celles des Peres, elles ne devroient pas être reçues comme venant d'elles, étant dans l'eſprit d'erreur, & les ayant rencontrées ſans conſulter la Tradition, Je m'étends ; mais ſi l'on connoiſſoit ce malheureux apoſtat * ſur qui M. Guillebert jettoit les yeux, on ne trouveroit pas cette digreſſion inutile.

M. Guillebert trouva donc un ſucceſſeur qui remplit plus heureuſement ſa place ; & étant venu ſe joindre à M. de Barcos,

* Seroit-ce le malheureux Labadie, qui ſe fit Calviniſte, & mourut héréſiarque ?

il apprit fort tranquillement à M. de Saci les questions agitées si tumultueusement dans l'Ecole. Mais lorsqu'il étoit dans cette occupation, M. Arnauld son oncle étant obligé de se cacher, à cause des bruits que l'on excitoit au sujet du Livre *de la Fréquente Communion*, on jugea à propos de lui donner M. de Saci pour être le compagnon de sa retraite & de ses travaux. Il n'y a que Dieu, qui fut l'auteur de cette liaison, qui sçache auquel des deux elle fut plus avantageuse. M. de Saci qui avoit craint la Sorbonne, retrouva paisiblement & sans dispute dans le seul M. Arnauld plus que la Sorbonne. M. Arnauld de son côté, quoiqu'une grande vertu soutînt humblement les dons qui brilloient en sa personne, pouvoit trouver en échange dans M. de Saci de grands exemples de gravité, d'uniformité & de pénitence. Ils s'aiguisoient l'un l'autre, selon l'expression de l'Ecriture, & ils faisoient ainsi sortir de leur retraite toute cachée & inconnue aux hommes, mais toute éclairée des lumieres de Dieu, des ouvrages qui répandoient l'éclat de la vérité & le feu de la piété dans toute la France. L'un poussoit les choses avec toute la force & la vivacité de son esprit; l'autre les tempéroit avec sa modé-

ration pleine de gravité. L'un ſuivoit partout l'impétuoſité de ſon zéle : l'autre tâchoit de l'adoucir par ſa réſerve pleine de circonſpection. Ainſi comme il étoit quelquefois difficile à M. Arnauld de retenir ſes expreſſions, de ſorte qu'il ne parût rien d'exceſſif dans ces mouvemens ſi ardens & ſi prompts qui brûloient ſaintement ſon cœur, M. de Saci, qui admiroit ſa rapidité, tâchoit ſeulement enſuite d'y apporter les tempéramens que la délicateſſe des hommes ſembloit rendre néceſſaires. Pour l'ordinaire M. Arnauld s'occupoit plus à combattre, pour défendre comme les dehors de l'Egliſe, & M. de Saci travailloit davantage à ce qui pouvoit en édifier le dedans. L'un abbattoit par la force de ſa plume ce qui s'oppoſoit à la vérité : l'autre travailloit à faire regner la charité ; & uniſſant quelquefois leurs travaux, comme leurs cœurs étoient toujours unis, le neveu avoit part aux Ecrits que l'oncle produiſoit contre ceux qui attaquoient l'Egliſe, & l'oncle avoit part aux Ouvrages de piété que le neveu compoſoit pour les ames ſaintes.

Comme donc M. de Saci vivoit de cette ſorte, toujours laborieux, toujours ſoumis, toujours pénitent ; M. Singlin crut qu'en-

fin il étoit tems de ne plus différer davantage de l'élever au sacerdoce. Ce sage Directeur pénétré de la grande idée de la prêtrise, pouvoit se rendre témoignage à lui-même, qu'il n'avoit point eu d'empressement pour y faire entrer M. de Saci. Il voyoit au contraire que ce délai, & les retardemens dont il avoit bien voulu toujours user jusques-là, étoient un exemple aussi puissant que tout ce qu'il disoit dans ses prédications, pour représenter les abus qui se commettoient dans ce siécle touchant la vocation au sacerdoce, & la maniere avec laquelle on y entroit. Avoir en main un jeune homme qui avoit été si sage dès son enfance, qui appartenoit à des personnes d'une si grande sainteté, qui étoit d'une vie si réglée & si retirée, d'un esprit si éclairé, qui avoit déja si utilement servi l'Eglise par ses Ouvrages, & qui par-dessus tout cela joignoit une si grande pénitence avec une si grande innocence, & ne pas se presser néanmoins d'exécuter la résolution qu'il avoit prise depuis long-tems de l'élever au sacerdoce; c'étoit sans doute une conduite qui est peu ordinaire dans ce tems-ci. Mais on peut dire aussi avec assurance, que M. Singlin ne faisoit nulle violence à M. de Saci de

le traiter de la ſorte, & qu'au contraire il lui fit violence lorſqu'il le contraignit enfin d'entrer dans un état dont l'éminence ne lui étoit pas inconnue. Il le laiſſa, pour le ſatisfaire, paſſer juſqu'à trente-deux ans & plus, avant que de le porter au dernier Ordre, ſe contentant de lui faire exercer chacun des Ordres inférieurs. Enfin il lui témoigna ſa derniere réſolution.

M. de Sáci ſe voyant ainſi preſſé par M. Singlin, & ne pouvant plus reculer, fut extrêmement ſurpris : Moi, dit-il, entrer dans le ſacerdoce de Jeſus-Chriſt, & être du nombre des Prêtres qui ſont ſortis des ſaints Apôtres comme des enfans ſortent de leurs peres ! Où eſt pour cela cette vertu mâle & apoſtolique, pour leur reſſembler en quelque choſe ? Où eſt en moi cette plénitude de grace & cette infuſion abondante du S. Eſprit, dont ces premiers peres furent remplis ? Et que deviendroient toutes les fonctions d'un miniſtere où j'entrerois, ſi elles étoient exercées ſans la plénitude de cette grace ? On m'a dit cent fois que perſonne ne peut prétendre à être un digne Prêtre deſcendant des Apôtres, s'il n'eſt appellé intérieurement de Dieu par une grace qui

ſurpaſſe autant toutes les autres graces particulieres, ſans leſquelles on ne ſauroit ni être Chrétien, ni faire la moindre bonne œuvre, que l'eau des ſources ſurpaſſe celle qui en dérive. J'ai toujours compris qu'un Prêtre eſt établi dans l'Egliſe pour être une ſource, & une ſource d'eau vive réjailliſſante juſqu'à la vie éternelle, d'une toute autre façon que le commun des juſtes. Puis-je m'aſſurer, ajouta-t-il, que je ſois appellé au ſacerdoce par une vocation qui dépend toute de la volonté de Dieu, & à laquelle on ne peut répondre ſans une grace de ſource & de plénitude, ſans laquelle perſonne, quelque excellent qu'il ſoit d'ailleurs par les dons de la nature & de la grace, ne peut en remplir tous les devoirs?

Voilà une partie de ce que diſoit M. de Saci, & qu'il ſentoit très-vivement. Mais outre ces raiſons générales que ſon humilité, & la grande idée qu'il avoit du ſacerdoce, lui repréſentoient, il en avoit encore une plus particuliere, qui étoit qu'on le faiſoit Prêtre pour Port-Royal des Champs. Il ſçavoit quel lieu c'étoit, de quelle maniere on y vivoit; & il avoit été lui-même un des modéles ſur qui, avant qu'il fût Prêtre, on pouvoit jetter les

yeux pour y apprendre d'un ſeul regard à régler ſa vie. Mais il n'ignoroit pas qu'en paſſant dans le rang des Prêtres, il devoit paſſer en même tems à une ſainteté toute nouvelle, & auſſi différente de celle que juſques-là il avoit eue, que la dignité d'un Prêtre eſt élevée au-deſſus de celle d'un laïc. Ainſi ſe voyant environné au dedans & au dehors de ce monaſtere de tant de perſonnes de l'un & de l'autre ſexe, qui ſembloient avoir épuiſé toute la vertu, & l'avoir portée juſqu'à la plus haute perfection, il gémiſſoit de ſe voir, comme il ſe croyoit, derriere les perſonnes qu'il auroit dû précéder, & réduit à ſuivre des lumieres qu'il auroit dû effacer par le brillant de ſa lampe. Il craignoit d'avilir ſon ſacerdoce en n'en ſoutenant pas l'éminente dignité par une éminente vertu, & de ſe voir en une place où il ſeroit obligé de conduire & d'enſeigner ceux dont lui-même étudioit la vertu, & qu'il regardoit en quelque ſorte comme ſes maîtres. Il faudroit connoître la profonde humilité de ce ſaint homme, pour pouvoir bien juger quelle impreſſion ce que je dis faiſoit dans ſon cœur, & quelle violence il avoit beſoin de ſe faire pour ſe rendre ſur ce point aux conſeils de ceux auſquels il ne

pouvoit rien refuser. C'est pourquoi il vint encore prier M. Singlin de ne le presser point là-dessus, & d'avoir quelque égard à ses répugnances. M. Singlin qui avoit bon sens, & qui sçavoit que la vocation n'exclut pas le raisonnement humain, parce qu'étant bien éclairé de Dieu, il approche de la lumiere de la foi, ne vit rien qui dût lui faire changer d'avis, & demeura ferme.

Cela affligea M. de Saci ; & quoiqu'il connût assez la délicatesse que M. Singlin avoit sur ce point, aussi bien que ses lumieres, néanmoins, comme il sçavoit que le neveu de M. de S. Cyran avoit quelque chose encore de plus relevé & de plus ferme que M. Singlin, il crut lui devoir écrire, & essaya, ou d'arrêter tout-à-fait par son moyen, ou au moins de différer encore quelque tems ce qu'il eût souhaité de tout son cœur d'éloigner pour toujours.

J'avoue que ceci m'enleve tout hors de moi, & que je ne puis assez admirer ces grands exemples que Dieu a donnés à notre siécle par ces trois freres, en ce qui regarde la sainte frayeur pour le sacerdoce. Pouvoit-il parler plus hautement aux hommes, pour arrêter cette hardiesse pu-

niſſable avec laquelle ils ſe pouſſent aux Ordres, & s'élevent eux-mêmes au ſacerdoce de Jeſus-Chriſt, lorſqu'ils n'y ſont appellés que par l'ambition & par l'avarice? De combien de perſonnes ces trois freres seront-ils un jour les juges! Et combien ſera-t-il vrai d'eux, qu'ils ont été ſuſcités dans l'Egliſe pour la ruine & la réſurrection de pluſieurs! Car on a de la peine à comprendre qui des trois donne plus de frayeur pour le miniſtere des ſacrés autels, ou les deux aînés en s'en retirant, ou le cadet en s'en approchant.

Il ſemble, ſelon la penſée des hommes, que M. le Maître ſe convertiſſant à Dieu eût dû faire éclater dans l'Egliſe les talens de l'éloquence qu'il avoit fait éclater dans le monde, & qu'après avoir tonné dans le barreau, il n'avoit plus qu'à tonner dans la chaire, & à y enlever les hommes par le torrent de ſes paroles, comme il avoit enlevé dans le Palais tout le monde. En effet, après une ſi admirable converſion, & une vie ſi ſainte, qui ne l'eût jugé digne du ſacerdoce? Cependant cette voix admirable s'éteint tout d'un coup. Cet homme qui étoit dans le plus grand éclat du monde, s'éclipſe dans une ſolitude enfoncée. Il ſe cache dans l'état d'un

simple laïc ; & lui qui dans le monde alloit ſans obſtacles aux premieres dignités de la robe, ne ſe croit pas digne du dernier emploi dans l'Egliſe. Il ne croit pas que l'humiliation de la pénitence s'accorde avec l'élévation de la prêtriſe, & fait voir qu'il eſt bien deſabuſé de l'égarement de ce ſiécle, où l'on croit qu'il ne faut qu'avoir un peu de ſcience, un peu de Latin & de Grec, quelque facilité à parler, pour ſe perſuader qu'on a droit de s'ingérer dans le ſacerdoce de Jeſus-Chriſt.

Je ne dis rien ici de M. de Sericourt ſon frere. J'ai déja montré avec quelle ſainte frayeur il regardoit l'état de la prêtriſe. Ce pieux ſolitaire tout embraſé du feu de la pénitence, tout brûlant du deſir d'entrer dans le ſaint Ordre des Chartreux, pour y mener une vie encore plus auſtere qu'il n'avoit fait juſques-là, ne trouve qu'une choſe qui donne un frein à ſon grand deſir, & qui rallentiſſe la grande ardeur de ſa ſoif brûlante, qui eſt que cet état le conduiroit à la prêtriſe ; & il ne conſulte pas moins ſur ce point les perſonnes les plus éclairées & les plus délicates, que nous voyons que fait M. de Saci.

Mais quel exemple donne auſſi de ſon

côté le troisieme de ces freres, pour ce qui est du sacerdoce ! Il avoit été pur & innocent dès son enfance. Il avoit cultivé ses plus tendres années par tous les exercices d'une piété sincere & d'une charité lumineuse. Il avoit vécu sous la conduite du premier homme de son siécle, dont il se rendoit le digne disciple. Il s'étoit singulierement rendu recommandable par la modestie de ses mœurs, par la gravité de sa conduite, par le réglement de tout son extérieur, par l'humilité de son cœur dans la science, par sa douceur dans les exercices pénibles de la pénitence. Cependant avec quel tremblement entre-t-il dans la prêtrise ! Combien cherche t il de retardemens dans un siécle où l'on a peine à attendre l'âge fixé par l'Eglise ! Combien consulte-t il de personnes pour une démarche sur laquelle on ne consulte que soi-même ! Combien craint-il que ceux dont il prend conseil, & qu'il croit très-éclairés, ne se trompent qu'à son sujet seul !

Ainsi nous devons rendre graces à la miséricorde de Dieu, qui n'a pas permis que tout le monde demeurât sourd à cette puissante voix. Le silence dans ces personnes a été plus efficace que toutes les

paroles. Si ces admirables freres avoient rempli toutes les chaires de Paris, ils n'auroient pas porté le fruit que leur vie silentieuse a produit. Vous le sçavez, mon Dieu, vous qui avez touché le cœur de tant de personnes, & nous qui l'avons vu, nous rendons notre témoignage & notre reconnoissance aux ouvrages de votre grace. Combien de personnes d'un mérite qui les distinguoit, se sont-elles retirées du sacerdoce, en voyant des hommes qui les surpassoient de beaucoup, n'oser approcher de ces saintes dignités ! Combien d'autres, suivant la coutume plûtôt que les régles de l'Eglise, après être légerement entrés d'eux-mêmes & sans vocation dans les saints Ordres, sont-ils revenus enfin à eux, & reconnoissant leur égarement, se sont ils remis dans l'ordre, pour purger par une sortie respectueuse la faute d'une entrée indiscrette ! Avec quelle joie les a-t-on vus réparer dès cette vie un mal qui ne seroit pas demeuré impuni dans l'autre, & descendre volontairement au plus bas lieu, après s'être d'eux-mêmes élevés inconsidérément au plus haut ! Ils ont rougi volontairement, mon Dieu, d'une hardiesse que l'ignorance leur avoit fait commettre ; & la confusion passagere

laquelle ils ont bien voulu se soumettre, a prévenu sagement cette confusion éternelle qui leur auroit été inévitable. L'exemple de ce peu de vos serviteurs a prévalu dans leur esprit sur l'exemple d'une foule de personnes. La seule vue de ces trois freres étoit pour eux une loi doucement impérieuse, qui faisoit taire dans leur cœur toutes leurs difficultés, & qui étouffoit tous les murmures d'un orgueil secret, qui se révoltoit contre l'humble démission qu'ils faisoient d'une dignité usurpée. Ils aimoient avec respect des hommes que Dieu avoit suscités pour ouvrir leurs yeux aveugles Ils regardoient comme leurs peres ceux qui contribuoient à les faire rentrer dans les sentiers de la vie, & toute leur passion, en sortant des charges ecclésiastiques, étoit de finir leur vie dans l'obscurité d'une retraite qui leur paroissoit comme un ciel, étant éclairée de tant de lumieres.

Il est vrai, ô mon Dieu, que dans la suite du tems, lorsqu'on voyoit des traces visibles de votre volonté, on les relevoit enfin de leur abaissement. On remettoit sur leur tête une couronne qu'eux-mêmes s'étoient ôtée, comme s'en jugeant indignes. On leur faisoit reprendre toutes les

marques de leur ancienne dignité, que leur pénitence leur avoit plus légitimement acquise ; & ils bénissoient Dieu de se voir de véritables rois, après avoir été des tyrans & des usurpateurs. L'effroi qui leur restoit encore de leur premiere hardiesse, étoit cause que, pour les rétablir dans leur ministere, on avoit besoin de leur faire la même violence qu'ils auroient dû souffrir d'abord pour y entrer. Ils vouloient retenir à force leurs vêtemens de deuil & de pénitence, qu'on leur arrachoit pour les environner de vêtemens d'honneur & de joie ; & ils trembloient encore en remontant aux autels, qui se réjouissoient en quelque sorte de voir de dignes sacrificateurs, en ceux en qui ils ne voyoient auparavant que des meurtriers & des sacrileges.

Que ces personnes soient éternellement dans le ciel la couronne de vos serviteurs, ô mon Dieu ; & quelque indigne que je sois de paroître même devant eux, qu'ils reçoivent néanmoins de vous la récompense d'avoir prévenu en moi une hardiesse si punissable. Vous sçavez qu'avant que de les connoître, des maîtres ignorans n'ont pas manqué de m'inspirer la même témerité avec laquelle ils s'étoient

promus aux ſaints Ordres. Ces guides aveugles vouloient conduire avec eux un autre aveugle dans la foſſe. Ma légereté ignorante qui ne diſcernoit pas encore le bien d'avec le mal, ſeroit tombée dans ce piége ſans le ſecours de vos ſerviteurs, qui m'ont mis à couvert de cette tentation. Récompenſez-les, mon Dieu, de m'avoir préſervé d'un ſi grand mal, comme vous les récompenſez d'en avoir retiré tant d'autres qui y étoient déja tombés. Je m'égare un peu; mais je ne ſaurois ni m'en corriger, ni m'en repentir, n'écrivant ceci que pour louer Dieu des merveilles que j'ai vues, & pour lui en rendre graces.

Je reviens à M. de Saci qui avoit en quelque ſorte appellé de M. Singlin au neveu de M. de S. Cyran, pour éloigner de lui la prêtriſe. Il eſt vrai que ce ſavant Abbé étoit ſévere ſur ce point. Il avoit lui-même héſité beaucoup avant que de recevoir la prêtriſe. Lui qui ne doutoit preſque de rien, & qui tout d'un coup voyoit d'un œil perçant en toute ſorte d'affaires ce qu'il y avoit à faire ou à dire, avoit néanmoins pendant un long tems ſouffert l'agitation de pluſieurs doutes ſur ce ſujet; & il témoignoit que rien ne lui avoit tant

fait regretter feu Monſieur ſon oncle ; parce que d'un ſeul mot il auroit décidé toutes ſes irréſolutions, & qu'ainſi ſa promotion au ſacerdoce auroit été l'effet d'une pure obéiſſance. Cependant cet homme ſi exact ſur ce point, & à l'égard de lui, & à l'égard des autres, n'eut pas le moindre doute touchant M. de Saci. Bien loin d'appuyer ſes peines, ou d'approuver les délais qu'il demandoit encore, il lui repréſenta que ces préparations paſſageres dont il lui parloit, & qui ne durent qu'un tems, étoient de peu de conſidération devant Dieu pour quoi que ce ſoit, & encore plus particulierement pour la prêtriſe, qui eſt la choſe la plus ſainte & la plus divine de toute la Religion ; que comme elle eſt éternelle & immuable, elle doit auſſi être établie ſur une diſpoſition ſtable & permanente, qui ne ſoit point meſurée par le tems, mais qui paſſe juſques dans l'éternité ; que cette diſpoſition ne conſiſtoit pas principalement en quelques bonnes œuvres, ou en quelques exercices ſaints & religieux, mais que c'étoit un état imprimé dans le fond de l'ame, preſque auſſi ferme & auſſi aſſuré qu'elle-même, & plus intérieur que toutes les actions & tous les mouvemens qu'elle ſauroit produire ; que

la vertu d'un Prêtre doit être si solide & si invariable, & tellement gravée dans son cœur, qu'elle lui soit comme naturelle, & qu'elle produise tous ses mouvemens & tous ses desirs selon Dieu, presque sans qu'il y pense; que c'étoit là la vraie préparation à la prêtrise, & celle qu'on pouvoit appeller essentielle, puisqu'elle suffit, & que sans elle toutes les autres, quelque apparence qu'elles ayent, sont peu utiles; qu'elle ne dépendoit pas de quelque peu de tems, ni même des années entieres, mais de toute la suite de la vie d'un homme, qui sans une grace de Dieu extraordinaire, ne peut se mettre en cet état, que par un long exercice de la vertu chrétienne & évangelique, qui ait continué sans interruption depuis sa jeunesse; de sorte que s'il étoit assuré que sa vie passée n'eût pas servi à le mettre en cet état, il ne pourroit pas espérer de l'acquérir par ce court intervalle qu'il lui demandoit; & que s'il avoit travaillé pour obtenir de Dieu cette grace, le délai qu'il desiroit n'étoit pas de si grande importance, ni de si grande utilité qu'il pouvoit croire; qu'en un mot il falloit, ou que le tems qu'il avoit employé depuis tant d'années à se rendre digne de servir Dieu dans son

Eglise, lui eût donné une partie des conditions principales pour ce saint exercice ; ou bien que les retardemens qu'il y apporteroit encore, ne les lui augmenteroient pas de beaucoup, parce qu'elles ne dépendent pas des momens ni d'un mois, mais d'une longue chaîne & d'une suite continuelle de bonnes œuvres & de vertus, qui pénétrant insensiblement le cœur de l'homme, le changent & le convertissent tout en Dieu, pour le rendre un homme de Dieu parfait & préparé à toute sorte de bonnes œuvres, selon l'expression de S. Paul.

M. de Barcos ajouta à cela que s'il désiroit d'entrer dans quelque disposition particuliere pour la prêtrise, il n'en pouvoit trouver de meilleure que de demander à Dieu par ses priéres & par ses actions une humilité véritable, qui consiste, non dans le rabaissement visible, mais dans le renoncement invisible à sa volonté, à son esprit, à sa lumiere, pour dépendre absolument de celle de Dieu ; que c'etoit là la disposition par laquelle Jesus-Christ est entré dans la perfection de son sacerdoce glorieux, offrant à son Pere divinement dans le ciel la même hostie qu'il lui a offerte d'une maniere hu-

maine sur la croix, puisqu'il n'a été élevé à cet état que parce qu'il s'est humilié en obéissant à son Pere ; puisqu'il est venu faire sa volonté, & non la sienne propre, laquelle il a quittée pour suivre celle de son Pere jusqu'à la mort : que cette humiliation & cette obéissance ayant été la voie par laquelle il a été élevé à la gloire de son sacerdoce, c'étoit celle aussi par laquelle les hommes peuvent plus aisément parvenir à la participation de ce sacerdoce ; & qu'il lui conseilloit de la pratiquer pour acquérir cette grace incompréhensible qu'il lui desiroit, & à laquelle il contribueroit en tout ce qui lui seroit possible.

Je puis dire que cette réponse du neveu de M. de S. Cyran servit, non seulement pour lors à M. de Saci pour le déterminer sans différer davantage, mais pour lui rappeller dans l'esprit pendant tout le reste de sa vie l'état où la prêtrise l'engageoit, & pour se conformer de plus en plus à cette excellente idée qu'on lui avoit tracée d'un Prêtre. Il voulut avoir toujours présente cette Lettre qu'il avoit transcrite de sa main, tant il avoit d'abord senti d'impression en la lisant la premiere fois, & tant il voyoit que la lecture qu'il

en faisoit dans la suite lui servoit à se fortifier davantage dans une situation d'ame, où il croyoit qu'on ne pouvoit jamais entrer aussi avant qu'on le devoit.

Enfin donc M. Singlin vit M. de Saci soumis à ses desirs. Ce dernier des trois freres fut choisi comme David pour être élevé sur eux. Pendant que les deux autres s'éloignoient de la royale prêtrise, parce que Dieu ne les y appelloit pas, & qu'ils ne s'en croyoient pas dignes, celui-ci qui ne s'en croyoit pas moins indigne qu'eux, consentit d'en approcher, parce que Dieu l'y appelloit, & que ses ministres le lui ordonnoient. Lors donc que le moment marqué de Dieu pour recevoir M. de Saci au nombre de ses sacrificateurs fut arrivé, il alla recevoir l'Ordre sacré de la prêtrise aux Quatre-tems de Décembre (en 1648.) Les vœux & les priéres de toute une maison sainte & de tant d'autres personnes de piété, l'accompagnerent dans cette action importante. Sa sainte mere sur-tout en fut toute transportée de joie, & elle bénissoit Dieu dans l'effusion de son cœur de ce qu'il lui avoit réservé cette consolation pour les derniers tems de sa vie.

Après qu'il eut reçu l'onction sainte, il

ne se pressa pas d'offrir à Dieu son premier sacrifice. Ni le jour de Noël ni toutes les Fêtes suivantes ne le tenterent pas. Il demeura ferme à attendre encore quarante jours, qui furent pour lui comme un nouveau Carême ; & ce tems se trouva échu le jour de la Conversion de S. Paul. Il arriva enfin ce jour si attendu de tout le monde, si recommandé à Dieu par tant de priéres, & si appréhendé de M. de Saci seul, qui avoit toujours tâché de reculer le plus qu'il lui étoit possible. L'heure étant venue, il monta à l'autel, où il porta les ornemens que Dieu desire le plus, qui sont ceux de la pureté & de la sainteté. Il fut lui-même la premiere hostie qu'il y offrit à Dieu avant que de lui offrir son Fils. Il n'y eut que Dieu qui pût voir alors tous les ressorts de son cœur. Les hommes pouvoient bien être au dehors témoins des larmes qui lui échappoient ; mais la connoissance de tant de saints mouvemens qui en étoient la source, étoit réservée à Dieu seul. Le jour de la Conversion de S. Paul, qui a toujours été un jour de joie à l'Eglise, le devint cette année-là d'une maniere toute nouvelle. Le dedans & le dehors de Port-Royal des Champs, qui étoit le lieu destiné à cette cérémonie

auguste, & pour lequel M. de Saci fut ordonné Prêtre, étoit rempli de personnes qui étoient venues prendre part à la bénédiction de ce nouveau sacrifice; mais on peut assurer qu'il y en avoit encore plus qui y assistoient en esprit, & que beaucoup de saints Prêtres y étoient présens de cœur, comme ils l'avoient été en esprit le jour de son ordination, pour lui imposer les mains avec l'Evêque, selon la coutume ancienne de l'Eglise. La joie paroissoit sur tous les visages, hors sur celui de M. de Saci, qui avec sa gravité & sa modestie ordinaires, étoit tout occupé de l'action qui se passoit.

M. Singlin qui étoit accoutumé d'animer toutes les saintes cérémonies de cette maison par le ministere de la parole de Dieu, n'eut garde d'y manquer dans un jour si solemnel : mais il est vrai que la force avec laquelle il montra qu'on devoit rendre à Dieu ses actions de graces, & lui témoigner sa reconnoissance, comme étant celui duquel tout le bien vient, sans que les hommes y doivent prendre part que par la douleur de le gâter, fit remonter tout d'un coup vers Dieu toutes les pensées. On ne voyoit plus que Dieu : on n'étoit plus occupé que de Dieu : on

perdoit preſque de vue & le prédicateur & le ſacrificateur. On paſſoit juſqu'à celui dont ils n'étoient que les miniſtres ; & en les voyant eux-mêmes ſe dépouiller de tout ce qu'ils étoient, pour rendre à Dieu tout ce qui venoit de lui, on prenoit plaiſir à les imiter de loin, & à tâcher de les ſuivre, en ne regardant plus que Dieu ſeul en eux.

On ſavoit bien qu'en regardant la ſainte hoſtie entre les mains de ce nouveau ſacrificateur, il ne falloit être occupé que de cette hoſtie, & de la puiſſance de Jeſus-Chriſt, duquel ce nouveau Prêtre étoit revêtu, qui auſſi-tôt après ſe jetta à genoux lui-même, pour adorer celui qui s'étoit formé entre ſes mains & par ſa bouche ; & on voyoit de même, après cette exhortation ſi vive de M. Singlin, qu'en ces grands dons de Dieu qu'il avoit répandus ſur ce nouveau Prêtre, il falloit ne regarder que lui ſeul pour lui en rendre graces, ne rendre d'honneur à l'homme que par rapport à celui qui l'avoit rendu ce qu'il étoit, & n'admirer que la grandeur de Dieu qui ſe fait des ſerviteurs d'un ſi grand mérite, qui communique ſon autorité à ceux qu'il établit ſes miniſtres, qui leur donne tout commandement,

non seulement sur ses sujets, mais en quelque sorte sur sa propre personne, & qui ne demande d'eux pour l'honneur qu'il leur fait de les faire monter sur son trône, & de les associer à sa puissance, sinon qu'ils se conservent dans l'humilité, & qu'ils ne perdent point de vue leur premiere bassesse.

Mais de quelle frayeur ensuite, ô mon Dieu, furent saisis tous les esprits, lorsque ce prédicateur zélé fit voir, en finissant son discours, quel horrible malheur on s'attiroit, quand Dieu donnoit ainsi d'excellens pasteurs à son Eglise, si l'on n'avoit un grand soin d'en bien user! On vit tout le monde frémir de crainte, dans l'appréhension que l'on avoit de se boucher à soi-même ce canal des miséricordes de Dieu; & en voyant ce nouveau pasteur que Dieu donnoit à cette maison, il n'y eut gueres personne qui ne pensât à vivre d'une maniere toute nouvelle.

Cette crainte qu'on ressentit alors, ô mon Dieu, ne doit pas être passagere. Vous avez retiré à vous ce saint pasteur, & vous l'avez récompensé de sa prudente fidélité: mais il nous reste encore à vous rendre compte de l'usage que nous en avons fait. Vous voyez, mon Dieu, le

tremblement de mon cœur, quand j'écris ceci, & combien je desire que celui que vous nous avez donné autrefois pour pasteur, soit maintenant notre intercesseur auprès de vous, pour vous prier de nous pardonner le peu d'attention que nous avons fait à ce que vous-même nous avez dit par sa bouche. Pour moi je sacrifie de tout mon cœur ce qui me reste de vie à la douleur, aux gémissemens & aux larmes, pour pleurer les fautes que j'ai commises en ce point. Je trouble le récit de cette sainte cérémonie par cette réflexion qui m'afflige; mais je ne fais que retracer ce qui se fit quand elle se passa : & comme il n'étoit pas mauvais alors de ne se laisser pas aller uniquement à une effusion de joie, mais de penser sérieusement à ménager ce nouveau don, il n'est pas mauvais aussi maintenant que tous ceux qui ont eu part à cette grace, dans la suite des années de M. de Saci, voient avec soin de quelle maniere ils en ont usé.

Mais pour reprendre ma narration, on peut juger par tout ce que j'ai dit de M. de Saci, avant qu'il eût reçu l'Ordre sacré de la prêtrise, ce qu'il fut lorsqu'il l'eut reçu. La nouvelle dignité de son sacerdoce, bien loin de l'élever, ne servit au con-

traire qu'à l'humilier davantage. On vit accomplir en lui ce que S. Jerôme dit des Prêtres, lorſqu'il explique les clochettes du vêtement d'Aaron. Tout parloit véritablement dans ce Prétre. Il devint encore plus pénitent qu'il n'avoit été juſques-là, & donnoit à tout le monde toute ſorte d'éxemples de vertu : de ſorte que, ſelon la penſée de S. Jerôme, on pouvoit dans une même perſonne admirer un ſaint Prêtre & un grand pénitent. Ce qui étoit de plus admirable en lui, eſt qu'il ſe cachoit à lui-même ce fond de grace & de lumiere qu'il avoit reçu de Dieu. Il mit une grande partie de ſa ſageſſe à ſe ſervir de la ſageſſe des autres, recourant à leurs lumieres ſur les moindres difficultés. C'eſt une qualité qui s'empara de M. de Saci avec tant d'éclat, que l'on a dit quelquefois de lui que s'il n'avoit perſonne pour prendre conſeil, il le prendroit d'un valet, tant il craignoit de rien faire de lui-même.

Il ne ſe laſſoit jamais, ni de recommander aux autres, ni de pratiquer lui-même cette régle, ſur-tout en ce qui regardoit la conſcience des autres, pour laquelle il avoit toujours recours à la ſageſſe de M. Singlin, qui admiroit de jour en jour la profondeur de l'humilité de ce nou-

veau Prêtre. Il étoit bien aise de voir qu'il ne s'étoit point trompé en l'élevant au sacerdoce, & en le destinant à la conduite des ames. Considérant combien il prenoit garde de ne se pas élever au dessus de ceux qui avoient été à son égard la bouche de Dieu pour le faire monter à ce rang d'honneur, il lui voyoit retracer la conduite que lui-même avoit inviolablement gardée à l'égard de M. de S. Cyran, sans l'avis duquel il ne faisoit rien : ce qui l'avoit fait parvenir à ce point de sagesse que tout le monde admiroit en lui. M. de Saci ne rendoit pas moins de déférence à M. Singlin, que M. Singlin en rendoit aux autres de ses amis les plus graves & les plus éclairés.

M. Singlin ayant conduit les choses jusqu'à cet état, son soin ne fut plus que de porter tous ceux qui étoient à Port-Royal d'aller à l'avenir se confesser à M. de Saci. Oserai-je dire que ce saint homme trouva encore en cela quelque résistance ? Il est vrai que le souvenir qui me reste de cet ancien tems, me fait admirer avec effroi combien nous avons causé de peines & de tempêtes d'esprit à ce saint Prêtre. Au lieu donc de la joie que M. Singlin croyoit qu'auroient tous les solitaires d'aller à ce

nouveau directeur, il fut surpris d'en voir quelques-uns qui hésitoient ; & je ne fais pas le fin, je fus aussi de ceux-là. J'allai prier M. Singlin de trouver bon que je continuasse d'aller à M. Arnauld, dont la bonté & l'ouverture de cœur m'accommodoient fort.

Qu'est-ce qui causoit en nous cette répugnance, mon Dieu? Est-ce la peine qu'on a naturellement dans le changement, & la douceur de l'accoutumance? Etoit-ce la crainte d'être obligés de veiller plus sur nous à l'avenir, en passant en d'autres mains? Ou bien étoit ce la grande idée que nous avions de ce nouveau Prêtre, qui nous frappoit d'une sainte horreur? On craignoit sa froideur qui modéroit le feu qui brûloit toujours au dedans de lui; car il est vrai qu'il avoit un abord qui glaçoit le cœur. Sur quoi je veux bien dire ce qu'il m'a souvent répété: « Qu'il étoit extrêmement important, quand on étoit engagé à conduire » les ames, de garder ce froid, & de demeurer ferme dans cette modération, » quand même les hommes qui n'en pénétrent pas les causes, en prendroient » sujet de craindre & de décrier les directeurs. » Et me citant plusieurs per-

sonnes célebres qui éclatoient dans le monde en fait de direction de consciences, & qui même y réussissoient beaucoup, il me disoit, sans condamner néanmoins personne : « Quand on s'adresse à ces per-
» sonnes qui font paroître au dehors tant
» de chaleur & de charité, ils témoignent
» aussi-tôt aux ames une cordialité qui ga-
» gne le cœur. Ils disent mille choses avec
» feu, qui touchent les ames au moment
» qu'ils les disent. Ainsi on paroît touché
» sur l'heure ; mais ces mouvemens pas-
» sent bien vîte, avec ce qui les avoit ex-
» cités : au lieu qu'il semble qu'il est plus
» de la prudence, quand on vient à nous,
» que nous disparoissions en quelque sor-
» te, afin de n'être occupés qu'à voir ce
» que l'Esprit de Dieu fait dans ceux qui
» nous parlent, & de connoître quelle est
» leur véritable disposition, pour juger
» sainement d'eux par le fond de leur cœur,
» & non par de petites chaleurs que nous-
» mêmes aurions fait naître par des ma-
» nieres si vives & des discours si enga-
» geans. » Ainsi cette froideur de M. de Saci étant de vertu, & si contraire à son humeur naturelle, il y demeura toujours ferme ; & ceux qui alloient lui ouvrir leur conscience, s'y accoutumerent peu à peu,

& se trouverent fort bien d'avoir surmonté leurs petites répugnances.

Il est vrai aussi que l'on ne peut assez estimer la solitude de M. de Saci, & cette froideur si grave qu'il témoignoit à l'égard de tous ceux qui venoient à lui, qui me paroît une des plus grandes preuves de son humilité. Il étoit persuadé jusqu'au fond du cœur, que les hommes ne pouvoient rien faire sans Dieu dans les ames ; qu'il falloit nécessairement qu'il commençât, & que les pasteurs ne pensassent qu'à lui, sans troubler ni gâter son ouvrage, & que tout leur travail devoit être de reconnoître ses traces dans les ames. Il se voiloit lui-même à lui-même, pour ne plus voir que Dieu seul. Tout l'homme disparoissoit ; & après avoir écouté ses pénitens sans les prévenir, après avoir vu ce que Dieu leur mettoit lui-même dans le cœur, il vouloit encore que ce fût Dieu qui leur parlât par sa bouche, & qui leur donnât lui-même, quoique par son ministere & son entremise, les avis qui leur étoient nécessaires pour leur salut. Ainsi il ne faisoit rien avec préparation ni avec étude. Sa grande maxime, comme il me l'a dit plusieurs fois, étoit d'attendre que Dieu lui mît dans la bouche ce qu'il devoit dire. Sur quoi il

ajouta un jour : « Si Dieu promet son Es-
» prit à ceux qui paroissent devant les ju-
» ges ; s'il les assure que lui-même leur
» donnera ce qu'ils doivent répondre,
» parce que ce ne sont pas eux qui par-
» lent, mais l'Esprit de Dieu qui parle
» en eux : ne doit-on pas espérer que,
» lorsqu'on tient sa place pour parler aux
» personnes que lui-même nous adresse,
» il nous mettra dans la bouche ce que
» nous leur devons dire, pourvu que nous
» ne le prévenions pas par notre activité
» trop humaine, & que nous tenions no-
» tre cœur toujours tranquille pour l'é-
» couter ? »

Voilà ce que ce saint Prêtre a observé dans tout le tems qu'il a été engagé dans la conduite des ames. Les tenant toutes comme de la main de Dieu qui les lui envoyoit, il ne vouloit les nourrir que de ce qu'il recevoit de Dieu pour elles, & il ne confessoit jamais personne qu'il ne commençât par prier. Sa profonde humilité en ce point étoit sans doute ce qui attiroit le plus la bénédiction de Dieu sur sa conduite ; ce qui failoit qu'on recevoit avec un profond respect toutes ses paroles, comme de la bouche de Dieu même.

Mais comme il n'y a presque jamais

dans la vie aucun bien qui ne soit traversé de quelque peine, M. Singlin, dans la joie que lui causoit tout ce qu'il voyoit d'heureux à Port-Royal dans la nouvelle prêtrise de M. de Saci, eut une douleur qui le chagrina, qui fut une opposition secrette qu'il trouva dans M. le Maître, à se mettre entre les mains de M. de Saci son frere, pour la conduite de son ame. Il gémissoit de voir qu'il fût le dernier de tous à profiter de cette nouvelle source de bénédictions & de graces que Dieu venoit d'ouvrir dans sa famille. Car, au lieu qu'il auroit dû être le premier de tous, pour en donner l'exemple à tous ceux de ce désert, ce qui eût fait impression sur eux, parce que tous jettoient les yeux sur lui, & le regardoient comme leur modéle, il y témoignoit au contraire une répugnance invincible. Comme l'humilité profonde de M. Singlin faisoit qu'il se regardoit toujours comme un homme incapable de tout, & lui fermoit les yeux sur son propre mérite, ne les lui ouvrant que pour voir les rares qualités de M. de Saci, il séchoit de ne point voir entre ses mains M. le Maître. Il considéroit qu'il avoit eu d'abord pour conducteur M. de S. Cyran, qui ensuite, faute de mieux, l'avoit mis

entre ses mains. Il se persuadoit que si M. de S. Cyran eût été encore en vie, & qu'il eût vu l'état des choses, il n'auroit pas hésité de porter ce saint solitaire à prendre M. de Saci pour conduire sa conscience, comme faisoient M. de Sericourt son frere & Madame le Maître sa mere. Il crut néanmoins qu'il étoit de la prudence de ne pas trop violenter les choses. Il n'ignoroit pas que d'ordinaire les aînés avoient coutume de garder toujours un certain droit sur leurs autres freres, qu'ils traitoient avec une certaine familiarité qu'il étoit difficile de rompre & de changer en respect ; qu'un homme fait & admiré dans tout Paris, comme M. le Maître, auroit peine à venir se jetter humblement aux pieds d'une personne qui à peine paroissoit dans le monde, & dont il avoit presque toujours réglé les études, & revu tous les ouvrages. La nature donc patissoit un peu dans cette rencontre ; & l'on peut dire en même tems que M. de Saci n'avoit pas moins de répugnance à voir un frere aîné, & un tel frere à ses pieds, pour devenir comme son juge. Outre cela la contrarieté de ces deux humeurs étoit considérable. L'un étoit tout de feu, toujours actif, toujours bouillant, & en-

flammoit ceux à qui il parloit par le tonnerre de sa parole : l'autre étoit toujours posé, toujours froid, & glaçoit tout le monde par son abord grave & composé dans ses paroles. Ils avoient beaucoup de feu l'un & l'autre ; mais l'un s'y laissoit aller, l'autre le retenoit tout entier. Ainsi M. le Maître ne craignoit rien tant que le froid de Monsieur son frere, qui combattoit extrêmement sa chaleur. Il l'avoit appréhendé les premieres années de sa conversion, où il s'abandonnoit à la pénitence à voiles déployées ; & il m'a dit qu'alors rien ne lui faisoit tant de peine que la froideur de M. son frere. Quelque avance qu'il fît dans la voie pénible de l'Evangile, il voyoit ce nouveau venu qui lui tenoit tête, & qui, sans faire tant de bruit, le mettoit à bout. Le tems n'avoit fait qu'accroître en l'un & l'autre ces qualités si contraires en apparence, mais si unies par la charité, & si nécessaires pour la beauté de la maison du Seigneur. Ainsi M. le Maître craignoit de se voir dans la dépendance de M. de Saci ; & c'étoit pour ce sujet-là même que M. Singlin le desiroit davantage.

Cependant, mon Dieu, vous qui aviez surmonté tant de répugnances dans votre

ſerviteur, vous l'élevâtes encore au-deſſus de celle-ci, quoiqu'un peu plus lentement. M. Singlin en attendoit toujours le moment. Il ſavoit la délicateſſe avec laquelle il faut traiter les conſciences : mais enfin après avoir laiſſé paſſer beaucoup de tems, & voyant que la néceſſité devenoit plus preſſante, il ne put retenir davantage ſon zele pour le ſalut des ames, & ſe croyant obligé de ne plus differer, il vint tout de bon en parler à M. le Maître.

Aux premieres paroles qu'il lui addreſſa là-deſſus, M. le Maître, avec ſon adreſſe ordinaire, eſſaya de parer encore ce coup, & après lui avoir fait mille éloges de M. de Saci ſon frere, après avoir témoigné l'eſtime qu'il en faiſoit, & le reſpect qu'il avoit pour lui, il ne laiſſa pas de ſe répandre dans le ſein de M. Singlin. Il lui dit qu'il regardoit ce changement qu'il lui propoſoit, comme une preuve qu'il n'avoit plus pour lui cette ancienne affection qu'il lui avoit toujours témoignée, ou au moins comme une marque qu'il voyoit quelque choſe en lui qui lui déplaiſoit. Mais M. Singlin répondant à ſes larmes par d'autres larmes, & à ſes tendreſſes par d'autres tendreſſes encore plus grandes, ne

laissa pas néanmoins de demeurer ferme, & de le prier de se soumettre à l'avenir à la conduite de Monsieur son frere. Il le supplia de croire que ce n'étoit pas manque d'amitié ou de confiance qu'il lui faisoit cette proposition, mais seulement parce qu'il étoit persuadé qu'il trouveroit dans M. de Saci plus de secours sans comparaison, que dans son insuffisance; qu'il l'obligeroit extrêmement s'il vouloit prendre à l'avenir confiance en lui, & avoir pour lui une entiere ouverture de cœur. Il ajouta qu'il ne pouvoit pas lui dissimuler, comme il ne se le dissimuloit pas à lui-même, qu'il n'avoit que des lumieres empruntées, & que le choix que Dieu paroissoit avoir fait de lui pour la direction de quelques ames, le faisoit continuellement souvenir de la conduite qu'il avoit tenue autrefois dans l'Eglise naissante, où il choisissoit des hommes grossiers & ignorans pour servir les ames, mais que comme les choses avoient été remises depuis dans l'ordre, & que Dieu dans la suite avoit élevé aux charges de son Eglise des personnes éminentes en science autant qu'en vertu, il devoit agréer qu'il fît de même, & qu'il cédât à un homme qui

étoit venu remplir sa place avec tant de grandes qualités, dont il étoit témoin aussi bien que lui.

Il lui representa avec étendue la sagesse & la moderation de M. de Saci, & usant de cette liberté sainte avec laquelle il avoit toujours voulu qu'il lui parlât, il osa lui dire franchement qu'il s'abandonnoit peut-être avec un peu trop de chaleur aux ouvrages extérieurs de bâtiment, ou autres choses dissipantes ; qu'il pouvoit se souvenir des avis que M. de S. Cyran lui avoit donnés là-dessus, & que les mêmes principes subsistoient toujours ; qu'il le prioit aussi de remarquer avec quel feu il s'appliquoit à des Ouvrages d'esprit ; qu'il craignoit qu'il ne fît ces choses avec trop d'empressement, & qu'il croyoit devoir bien lui dire que l'ayant vu manquer à Matines les dernieres fois qu'il étoit venu à Port-Royal des champs, il avoit eu peur que ce ne fût afin d'avoir plus de tems pour travailler dans sa chambre ; qu'il étoit juste de ne rien omettre pour s'acquitter d'une maniere parfaite de l'ouvrage dont on est chargé, & qu'il y étoit d'autant plus obligé que les choses qu'il faisoit étoient saintes d'elles-mêmes, puisque ces travaux extérieurs étoient pour

des

des personnes consacrées à Dieu, & que ses Ouvrages d'esprit étoient pour défendre une cause divine ; mais que le recueillement de l'esprit & la liberté d'un cœur qui n'est attaché à rien de créé ne sont pas moins nécessaires que la fidélité & l'exactitude, & qu'il faut toujours se defier d'un empressement qui vient de l'humeur & de l'activité naturelle. Il l'assura qu'il n'avoit jamais douté du fond de son cœur, ni de sa docilité, ni de sa sincérité à l'égard de ceux dont il prenoit la conduite ; qu'il admiroit le rapport qu'il avoit avec la Sœur Catherine de S. Jean, sa mere, & qu'il reconnoissoit la mere dans le fils, & le fils dans la mere ; qu'elle avoit comme lui une entiere confiance aux personnes auxquelles elle étoit soumise ; qu'il étoit vrai que quelquesfois elle ne laissoit pas de se méprendre, & de faire des entreprises sans y faire assez de réflexion & avec une grande simplicité, mais qu'elle avoit cela de bon que, dès qu'on l'en avertissoit, elle revenoit bien vîte, & que son retour réparoit pleinement ce qu'il pouvoit y avoir eu de défectueux ; qu'il en étoit de même du fils, comme il l'avoit toujours remarqué ; qu'il lui avouoit que quelquefois il avoit été retenu à lui

dire ses sentimens, lorsqu'il lui sembloit qu'il faisoit quelques avances sans les avoir assez pesées, tant pour ne les pas attrister quand la chose ne lui paroissoit pas d'assez grande conséquence pour le mériter, que pour éviter de le jetter dans une autre extrémité, ou dans l'entier dégoût d'une chose qui étoit bonne en soi, & dont il ne falloit seulement que corriger ou l'excès ou la maniere; & qu'il en avoit vu des exemples qui lui avoient fait de la peine.

M. Singlin voyant que M. le Maître étoit tout attendri de ces paroles, & que les larmes lui couloient des yeux, l'embrassa & lui dit qu'il le conjuroit, pour leur mutuelle consolation, de lui accorder la grace qu'il lui demandoit, & qu'en tout ce qu'il entreprendroit à l'avenir touchant les livres, ou les traductions, ou la maniere d'agir envers ceux qu'il employoit & à qui il servoit, il conferât de tout avec M. de Saci, dont il ne lui disoit rien davantage, parce qu'il l'estimoit & qu'il savoit que l'on ne pouvoit assez admirer sa vertu, sa piété, sa science, sa lumiere, & sa sagesse; que pour lui qui parloit, il avoit toute la confiance possible en lui, & qu'en s'addressant à M. de

Saci c'étoit avoir deux directeurs au lieu d'un. Enfin il le pria de se souvenir toujours que sa vie devoit se passer dans la pénitence, dans le silence, dans la priere & dans les larmes ; qu'il devoit gémir de se voir quelquefois forcé en quelque sorte de sortir de sa voie & de sa profession, par la nécessité de la charité ; qu'à l'avenir il aimeroit beaucoup mieux qu'il ne s'occupât qu'à des travaux d'esprit ; qu'il le prioit encore une fois de parler à Monsieur son frere à cœur ouvert. « Car » je puis vous dire, ajouta M. Singlin, » que je conviens de tous les principes » avec lui, & que *neminem habeo tam* » *unanimem, qui sincera affectione pro* » *vobis sollicitus sit*, n'osant souvent dire » mes peines & mes craintes qu'à lui » seul.

Il pria M. le Maître de lui pardonner la liberté avec laquelle il lui parloit; qu'il n'avoit pu lui dissimuler ces avis, l'aimant & l'estimant autant qu'il faisoit, afin qu'à l'avenir les choses allassent d'une maniere plus sainte & plus parfaite, ce qui ne seroit que lorsqu'il apporteroit dans toutes ses actions un grand tempérament, une grande modération, une grande soumission d'esprit à consulter toujours ceux qu'il devoit con-

fulter; qu'un peu de réflexion qu'il feroit sur lui-même lui feroit voir aisément qu'il avoit quelquefois besoin de frein, parce qu'il alloit un peu vîte, & qu'il ne pouvoit assez souvent rentrer dans ce premier état où il étoit d'abord que Dieu lui eut fait la grace de le convertir; qu'il n'ignoroit pas que la science, même des choses divines, si elle n'étoit bien ménagée, & si on ne s'en servoit pour croître dans la piété, étoit dangereuse, & accabloit ceux qui l'apprenoient, sans que même ils s'en apperçussent; que la curiosité de savoir s'y pouvoit mêler, parce qu'il n'y avoit rien qui fût plus capable de satisfaire l'esprit humain, lorsqu'il est dégagé de toutes les autres passions, & des vains amusemens du monde; qu'il connoissoit bien celui qui leur avoit dit autrefois qu'une attache toute humaine à l'éclat des vérités saintes pouvoit être plus dangereuse aux personnes savantes, que l'attache à l'argent ne l'est aux personnes avares; qu'il falloit donc se conduire en tout, comme S. Paul l'ordonne, avec crainte & tremblement.

Alors M. Singlin remarquant quelque trouble dans M. le Maître, il lui dit pour le rassurer, qu'il le prioit de croire que

ce qu'il lui disoit n'étoit que des craintes, sans qu'il en eût encore formé aucun jugement arrêté; mais que quand on aimoit beaucoup les gens, on craignoit tout pour eux, & même ce qui paroissoit le plus sûr; qu'enfin il étoit certain que M. de Saci le pourroit beaucoup plus aider que lui à l'avenir, s'il avoit la même confiance en lui qu'avoient Madame sa mere & M. de Sericourt son frere.

Le nom d'une mere si tendre & d'un frere si cher les arrêta l'un & l'autre sans parler autrement que par leurs larmes; & M. le Maître considérant attentivement la parfaite soumission qu'avoient une si sage mere & un si admirable frere pour M. de Saci, dit à M. Singlin en l'embrassant, que c'en étoit trop, & qu'il se rendoit; qu'il ne lui avoit jamais plus témoigné que ce jour là la charité qu'il avoit pour lui; qu'il avoit été assez aveugle pour interpréter autrement ses volontés; qu'il verroit avec joie M. de Saci, & qu'à l'avenir il le regarderoit plus comme son pere que comme son frere. M. Singlin lui dit qu'il lui causoit ce jour là une des plus sensibles joies qu'il pouvoit avoir au monde; qu'il y avoit long-tems qu'il lui souhaitoit ce bien, pour une infinité de rai-

fons ; qu'il avoit toujours cru que Dieu demandoit cela de lui, & que cela lui étoit absolument nécessaire ; qu'il lui répetoit qu'il avoit deux peres au lieu d'un, ou plutôt deux qui n'en seroient qu'un ; que cela lui donneroit moyen de le servir tout autrement qu'il ne faisoit auparavant ; qu'il osoit lui dire qu'il étoit tems que Dieu lui fît cette grace ; que sans cela il entrevoyoit de petites choses où il avoit besoin d'avis & de direction qu'il ne pouvoit pas lui donner. « Qu'il » est aisé, s'écria-t-il, qu'insensiblement » on s'écarte du premier état où Dieu » nous a appellés, sans que nous nous en » appercevions, & même dans de bonnes » choses où nous ne pensons qu'à servir » Dieu !

Il lui répeta que M. de Saci avoit sans comparaison plus de dons que lui pour servir utilement les ames, la science, la piété, la sagesse, la vertu, & l'uniformité de vie qui lui donnoient beaucoup d'avantages qu'il n'avoit pas ; que pour lui il n'alloit souvent qu'à tâtons, & qu'il hésitoit à chaque pas faute de lumiere, n'en ayant que d'empruntées & ne voyant le plus souvent que par les yeux d'autrui ; que cela faisoit qu'il s'étonnoit mille fois

comment on pouvoit avoir quelque créance en lui, & qu'encore qu'il eût assez d'orgueil & d'aveuglement pour s'affliger & témoigner quelque mauvaise humeur ou de la froideur, lorsque l'on ne croyoit pas ou qu'on ne suivoit pas ses sentimens, il s'en trouvoit après étrangement confus devant Dieu; qu'il pouvoit dire néanmoins que, quand il donnoit des avis, il ne proposoit pas ses propres sentimens, puisqu'il les tenoit toujours pour suspects jusqu'à ce qu'il eût su qu'ils étoient conformes aux sentimens de ceux à qui on donnoit une entiere déference. Ils se séparerent là-dessus, & M. Singlin dit à M. le Maître en le quittant: « Allez, je vai » bien être plus assuré de ce que Dieu » demandera de vous, & plus libre à vous » le dire, lorsque vous serez uni à une » personne beaucoup plus éclairée que » moi. Dieu bénit toujours ce qui se fait » avec conseil. Je m'en vai présentement » à l'autel pour dire la Messe, mais ce » sera principalement pour témoigner à » Dieu ma reconnoissance de la grace » qu'il vous a faite, que je regarde comme » faite à moi-même, puisqu'elle vous étoit » nécessaire pour le bien servir, & qu'il y » a long-tems que je l'aurois souhaitée

Ainsi M. le Maître fut surpris lui-même de voir s'évanouir en un moment tant de répugnances qu'il avoit cru invincibles. Ainsi l'aîné fut assujetti au puîné. Ainsi M. le Maître mit sa gloire à l'avenir à se voir aux pieds de son frere, & à répandre son cœur dans le sien, avec une joie qui lui faisoit déplorer son aveuglement passé, & regretter le long-tems qu'il s'étoit lui même privé d'un avantage si considérable. Combien témoigna-t-il la consolation dont il se sentoit pénétré, & puis-je oublier combien j'ai eu l'honneur d'être témoin de la cordialité & de la tendresse qu'il avoit renouvellée pour Monsieur son frere! Combien de fois en ai-je été l'entremetteur, jusqu'au jour même qui précéda sa mort, où il m'envoya quérir pour me charger de lui dire de certaines choses qui témoignoient autant sa soumission que son amour!

Malheur à la foiblesse des hommes, qui se forment des fantômes qui lui sont insurmontables! Mais lorsque Dieu le veut, il les dissipe avec une facilité toute-puissante, qui nous surprend, nous saisit d'admiration, & nous fait éclater en cris de joie. Combien cet évenement causa-t-il de joie à tout Port-Royal! Ces admirables

freres en furent tous transportés. M. Singlin n'en eut pas moins en voyant enfin venir les choses où il les souhaitoit, & où il avoit toujours tâché de les conduire. En effet il regardoit cela comme une source de graces pour M. le Maître : car craignant toujours que son feu ne l'emportât trop loin, il étoit bien aise de lui donner comme un contrepoids qui balançât un peu la chaleur de ses entreprises, & qui lui fît peser avec plus de maturité tous ses desseins.

Quelques saintes Religieuses, & particulierement la mere Angélique de S. Jean, sa cousine, avoient fait à Dieu de longues prieres sur ce sujet ; ce qui fit croire & publier par écrit à M. le Maître, que cette nouvelle union avec M. de Saci son frere, étoit toute extraordinaire, & comme miraculeuse. C'est pourquoi en étant tout transporté, il tira de tout S. Chrisostôme un Ecrit qu'il intitula : *Le portrait de l'amitié chrétienne & spirituelle*, qu'il envoya à M. de Saci avec ces vers qu'il y joignit :

La main de Chrysostôme a tracé ce tableau,
De l'amour le plus saint, le plus grand, le plus beau,
Dont l'Esprit du Très haut puisse embraser une ame.

Mais je ne puis t'offrir un present imparfait ;
Je te donne mon cœur où brûle cette flamme :
Il est l'original que Dieu joint au portrait.

M. de Saci pour remercier Monsieur son frere de ce present, lui écrivit en ces termes :

MON TRÉS-CHER FRERE, Je vous aurois dit en un autre tems que je ne puis assez vous remercier du present que vous m'avez fait : mais maintenant je crois vous remercier assez que de vous dire que je l'ai reçu avec une extrême joie. Car je crois que la mienne sera la vôtre, & que vous trouverez votre satisfaction dans celle que vous m'avez donnée. Vous ne pouviez sans doute, mon cher frere, choisir un plus excellent peintre de l'amitié chrétienne, pour m'en envoyer le tableau & l'original. Car ce Saint avoit appris de l'esprit de Dieu les effets de cette amitié divine qu'il avoue être incomparable, & la plus forte des amitiés des hommes. Je lus hier cet Ecrit deux fois avec un grand plaisir, & je l'ai envoyé dès le matin à ma cousine ; afin que le present que vous m'envoyez soit aussi le sien. Je lui mande dans le billet que je lui écris, que je suis bien aise qu'elle ait part au fruit d'une amitié, à laquelle elle

a tant contribué par ses desirs & par ses prieres. J'ai appris d'abord les six vers par cœur, & je les aime d'autant plus que c'est l'amitié qui les a faits. Je pensois ce matin qu'en un autre tems j'en aurois peut-être fait quelques-uns, mais que maintenant je ne pouvois y penser ; & néanmoins comme j'avois dans l'esprit l'obligation que nous avons à Dieu de nous avoir unis de la sorte, les quatre vers que je vous envoie me sont venus promtement dans la pensée, qui n'est, comme je crois, qu'une effusion de l'amitié. J'ai sujet de croire que Dieu agréera cette priere que je lui fais pour tous deux, afin qu'il soit lui seul le sien d'une affection dont il est la fin & le principe :

Dieu, qui fais que deux cœurs qu'avoient joints
la nature,
Unis par ton esprit, brulent d'un plus beau feu,
Rends toi l'unique objet d'une flamme si pure,
Sois le cœur de leurs cœurs, & le nœud de
leur nœud]

En même tems M. de Saci écrivit cette Lettre à la mere Angélique de S. Jean.

MA TRÉS-CHERE COUSINE, Je vous envoie le présent de mon frere, qu'il a souhaité comme moi que vous eussiez ; car il

est raisonnable qu'ayant eu tant de part à cette amitié nouvelle qu'il a plu à Dieu de faire naître entre nous, vous en ayez aussi à tous les bons effets qui en pourront naître. J'ai lu cet Ecrit deux fois avec grande satisfaction. Le tour est admirable sur ce sujet; car on peut dire qu'il s'est peint lui-même en parlant de ce saint & véritable ami, & que ses paroles ne sont que des étincelles du feu de son cœur. Il me semble que Dieu ne nous peut faire un plus grand don. Il veut être aimé dans nos amis; mais comme lui seul nous peut faire un present si estimable, lui seul aussi peut faire que nous nous acquittions de l'obligation de les aimer autant qu'ils nous aiment, & de l'aimer dans eux comme ils nous aiment dans lui. Que si nous devons aimer nos amis comme nous-mêmes, & si nous ne nous aimons que pour Dieu, nous devons sans cesse travailler à l'aimer davantage, pour pouvoir aimer aussi davantage ceux qui nous aiment. C'est ce que je vous prie de demander pour tous deux à ce Saint que nous honorons particulierement, afin qu'il nous obtienne la grace de l'imiter, ayant été un si grand disciple & un si grand maître de la charité & de l'humilité vraiement chrétienne.]

Je ne puis oublier que M. Singlin ayant mis M. le Maître en l'état où il le souhaitoit, prit cette occasion de prier M. de Saci de veiller sur le reste des personnes qui étoient là, de tenir la main, étant sur les lieux à Port-Royal des champs, qu'on ne fît plus tant de bâtimens ni tant d'accommodemens. Il dit qu'il étoit honteux de voir des personnes solitaires & retirées toujours mêlées avec des maçons, & avec tant de personnes de toutes sortes de métiers; qu'il étoit mal édifiant de voir toujours tant porter de plâtre, tant fouiller de pierres, & tant faire de voyages à Paris, & tant d'allées & de venues; qu'il ne pouvoit consentir qu'à l'avenir on entreprît la moindre chose sans l'agrément des superieurs; que l'on étoit menacé de toutes parts d'être chassés de ce lieu; que plus on s'y établissoit, plus on donneroit d'envie d'exécuter ce dessein; que l'on devroit être cachés en ce lieu, sans qu'il parût rien au dehors; qu'il craignoit fort qu'on ne perdît sa peine & son argent, & cela avec justice; que si Dieu n'approuvoit pas tout ce que l'on faisoit, il nous feroit misericorde de le ruiner, & que ce seroit une bien plus grande punition s'il le laissoit subsister sans en avoir été l'auteur & l'ap-

probateur; qu'en ne faiſant que ce que Dieu déſiroit, on ne devoit rien craindre, ni hommes, ni démons, ni puiſſance ſpirituelle, ni temporelle; mais que hors cela il apprehendoit toutes choſes, juſqu'à un enfant dont Dieu pouvoit ſe ſervir quelquefois pour nous châtier & nous perdre; que ſa conſolation & ſa douleur, étoit de n'avoir fait en cela que ſuivre les gens, ne pouvant plus s'y oppoſer, & de n'y prendre point de part que le moins qu'il étoit poſſible; qu'il étoit toujours dans l'attente que Dieu lui ouvrît quelque voie pour y en prendre encore moins, ſi ce n'étoit que Dieu lui en fit prendre autrement, en changeant les choſes & les perſonnes; qu'il ne lui pouvoit cauſer plus de joie que de lui apprendre que ſes chers freres fuſſent dans la réſolution de vivre dans la retraite & dans le ſilence, chacun dans ſon particulier; qu'il y avoit long-tems qu'il tâchoit de les y porter dans ſes prédications, mais que juſques-là Dieu n'avoit pas béni ſes paroles ni exaucé ſes prieres; qu'il ne croyoit pas que Dieu eût donné cet eſprit à beaucoup de perſonnes; que ceux qui penſoient l'avoir ne l'avoient pas; que l'on avoit aſſez ſouvent fait de bonnes réſolutions, mais

que la suite faisoit voir que cela étoit plus dans la bouche que dans la pensée & dans le cœur, par un mouvement sincere de n'avoir communication qu'avec Dieu seul, pour vivre dans un esprit de pénitence & de séparation de toutes choses, afin de ne s'appliquer qu'à Dieu dans la priere, & de l'écouter humblement dans la lecture de l'écriture sainte ; qu'il falloit sortir de soi pour se renfermer tout en Dieu ; que sans cela on n'étoit pas en sureté, bien que l'on fût seul ; qu'il étoit utile de n'avoir point de commerce avec le monde, mais qu'il pouvoit aisément arriver que la solitude devînt nuisible, & que ce seroit une retraite de philosophe & non de chrétien & de pénitent, si on n'y avoit pas l'esprit de priere ; qu'il savoit qu'il n'étoit pas moins persuadé que lui de ces vérités, & qu'il les suivoit effectivement, mais qu'il le prioit de tâcher de les faire suivre aux autres, & d'empêcher que la chaleur & le zele n'emportât encore l'esprit pour des bâtimens ou autres œuvres extérieures ; qu'il falloit penser sérieusement à diminuer les dépenses ; que ceux qui fournissoient par leurs aumônes pouvoient s'en lasser ; qu'il falloit éviter d'être toûjours aux emprunts ; que Dieu ne s'obli-

geoit pas à faire toujours des miracles ; qu'il ſavoit que quelques-uns des ſolitaires avoient dit que, pourvû qu'on ne déſirât point de bien, on n'en manqueroit jamais ; mais que pour avoir cette eſpérance ſolide, il falloit examiner auparavant ſi on ſe réduiſoit aſſez à un véritable état de pauvre, ſi l'on étoit bien diſpoſé à ſouffrir même que le néceſſaire manquât, ſi l'on avoit ſoin de retrancher tout ce qui n'étoit pas abſolument néceſſaire à la vie de l'ame & du corps ; qu'il avouoit que c'étoit ce qu'il n'avoit pas encore vu que l'on eût mis en pratique ; que la crainte d'agir par avarice, & de ſe défier de la providence de Dieu, faiſoit ſouvent agir en perſonnes riches & libérales à qui rien ne doit manquer ; que cela avoit ſouvent donné de la peine à quelques amis ſages, qui ne voyoient pas aſſez l'eſprit de pauvreté en ce lieu ; que l'argent n'y coutoit rien, & que l'on avoit le cœur non de pauvres, mais de rois.

M. de Saci qui étoit déja aſſez dans ces ſentimens par lui-même, comme M. Singlin lui en rendoit témoignage, les avoit toujours pratiqués, & les pratiquoit encore actuellement ; mais il frémiſſoit

de crainte de se voir chargé du soin de les faire pratiquer aux autres, & de les faire passer dans le cœur de ceux qui étoient sous sa conduite. Ce saint homme pénétré des avis de cette importance, qui venoient de la part d'un grave Ecclesiastique consommé en vertu & en pénitence, comme en expérience, qui pesoit tout ce qu'il disoit, & qu'il croyoit devoir écouter avec le respect avec lequel Timothée écoutoit les avis de S. Paul son maître, ne recommandoit rien avec tant de soin aux autres que ce que l'on lui avoit recommandé à lui-même de leur dire. Il tâchoit de leur imprimer une vive idée de la grandeur de Dieu, & de ce qu'ils lui devoient en qualité de pénitens & de solitaires. Il souhaitoit qu'ils fussent toujours abattus en sa présence, & que rappellant pour ce sujet les manquemens de leur vie passée, ils pussent en tirer une confusion salutaire qui les humiliât. Comme M. Singlin n'avoit rien celé, aussi M. de Saci ne vouloit-il rien taire. Il forçoit sa modération & sa douceur pour faire rentrer tout le monde en soi-même, afin que la vûe des abus que M. Singlin avoit reprochés, contribuât à les tenir humbles; que les fautes passées ser-

vissent de remede pour le present ; & que la crainte du relâchement qui pouvoit procurer la mort, les fit entrer dans un renouvellement de vie.

Je fus le témoin de ceci. J'ai eu le bonheur d'entretenir ces bienheureux solitaires parmi lesquels je vivois, & je suis encore tout édifié maintenant de leurs saints discours. Je ne voyois dans eux que des ames toujours abattues devant Dieu, toujours tremblantes de crainte, toujours dans une sainte inquiétude pour le salut. Quoique le lieu qu'ils habitoient fût saint, & que la vie qu'ils professoient dans ce desert fût si chrétienne ; quoiqu'ils s'efforçassent d'imiter Jesus-Christ dans sa pauvreté, sa pénitence, & sa sainteté, ils n'étoient néanmoins jamais contens d'eux-mêmes, & leur conscience humblement timide, trouvoit toujours quelque chose à se reprocher.

J'honore, ô mon Dieu, ces bienheureux imitateurs de Jesus-Christ. J'ai un profond respect pour eux, comme pour autant de ses images & comme pour ses propres membres. Je mets ma joie & ma gloire à me souvenir d'eux, afin que je devienne digne qu'ils se ressouviennent de moi. Je crains de faire injure à leur

ſainteté en rapportant le peu d'état qu'ils en faiſoient eux-mêmes, en les repreſentant comme étant toujours en crainte pour leur ſalut, & comme en ſuſpens entre la vie & la mort. Mais cette humble diſpoſition étoit la plus grande preuve & même la meilleure partie de leur ſainteté. Que leurs exemples, Seigneur, touchent ceux qui ſe flattent d'une vie un peu reglée; qui ſe croient fort innocens parce que les autres ſont fort coupables; qui ſe perſuadent qu'ils poſſedent une éminente juſtice, parce qu'ils voient beaucoup d'injuſtice dans les autres. Malheureux aveuglement de tirer ainſi une cruelle conſolation des maux des autres, & de trouver le ſujet d'une ſecrette joie dans ce qui devroit arracher des larmes continuelles! Ceux qui gémiſſent & qui pleurent les imperfections groſſieres qu'on remarque viſiblement en eux, ſont peut-être plus agréables à Dieu que ceux qui par cette eſpece d'inſulte s'élevent au-deſſus des pécheurs. Ces humbles ſolitaires étoient bien éloignés de ce défaut; & ceux qui leur ſervoient de guides avoient trop ſoin de les en preſerver. Quel bonheur! Il faut, mon Dieu, que vous aimiez bien les ames, quand vous les donnez à conduire à des

pasteurs si éclairés ! Il faut aussi que vous donniez à ces pasteurs bien de la charité pour ces ames, en les portant à se rabaisser à tous leurs besoins !

Vous avez fait naître dans tous les siecles de grands conducteurs des ames. Vous avez quelque-fois permis qu'ils tombassent d'abord dans des défauts considérables, afin que le souvenir qu'ils en auroient les rendît plus attentifs, plus humbles, & plus compatissans envers les pécheurs, par l'expérience qu'ils auroient faite de la fragilité humaine. Mais quelle foiblesse avoit eu M. de Saci, lui qui avoit été si sage dès son enfance, que vous aviez prévenu de tant de bénédictions, & qui ne s'est jamais démenti en aucun tems de sa vie ? Cependant avec quelle tendresse recevoit-il ceux qui venoient à lui de votre part ! Comptoit-il pour quelque chose ses plus grandes occupations, lorsqu'il s'agissoit de leur rendre service dans leurs foiblesses ? Avoit-il du mépris pour leurs puerilités ? Témoignoit-il avoir horreur de leurs plaies ? Se rebutoit-il de leurs chûtes ? S'endurcissoit-il en voyant leurs maux ? N'étoit-il pas à l'égard de tous comme un médecin plein de tendresse, & ne trouvoit-il pas en vous les remedes

qui les pouvoient guérir de leurs maladies? Ainsi faut-il s'étonner si ces plantes si sagement cultivées portoient de bons fruits, & si l'odeur de la piété de ces solitaires attiroit de toutes parts tant de personnes dans leur desert? Avec quel transport de joie M. le Maître, M. de Saci, & M. de Sericourt son frere, voyoient-ils ces pénitens qu'ils regardoient comme le don le plus prétieux que vous leur pussiez faire, & la plus grande récompense qu'ils pussent attendre de vous! Avec quels sentimens de piété voyoient-ils que leur pénitence n'étoit pas stérile, puisqu'elle enfantoit un si grand nombre de pénitens! Ainsi comme ils étoient eux-mêmes le fruit de la vertu & des travaux d'un saint Abbé, Dieu même leur faisoit la grace de leur adresser d'autres ames comme le fruit de leur pénitence pour leur élever dans la piété ce qui dans le fond étoit l'ouvrage de M. de S. Cyran, puisque les premiers solitaires étoient eux-mêmes son ouvrage.

Ce sont là, mon Dieu, les enchaînemens invisibles des graces que vous faites par vos Saints, où l'on voit avec admiration briller votre sagesse toute-puissante. Tout procede immédiatement de vous

comme de la seule & véritable source; mais vous répandez ces trésors de vos richesses inépuisables, par les canaux dont il vous plaît de vous servir pour les communiquer des uns aux autres, par un écoulement continuel qui remonte enfin à vous comme à son principe.

M. de Saci, auquel je reviens, pour porter plus aisément ceux qui dépendoient de sa conduite, à observer avec plus d'éxactitude ce que M. Singlin avoit témoigné désirer d'eux, & couper plus facilement le cours de tous ces petits désordres, pria chacun de se faire une regle de demeurer paisiblement dans sa chambre, & de ne se pas donner la liberté d'en sortir selon son caprice, répétant souvent avec plaisir cette parole d'un homme d'esprit, qui lui sembloit belle, *Que tout le mal du monde venoit de ce qu'on ne pouvoit demeurer tranquille dans sa chambre.* Il leur donnoit en cela l'exemple lui-même; car on peut assurer qu'il n'est jamais sorti de son cabinet sans une véritable nécessité. Son plus grand soin étoit de leur faire trouver le secret d'y être avec plaisir, & de trouver de la joie dans un silence & dans une retraite qui paroît pénible au commun des hommes. Il ne

pouvoit pas les attirer par d'autres délices que par celles qu'il trouvoit lui-même dans son cabinet, c'est-à-dire, par les lectures de piété, mais particulierement par la lecture de l'Ecriture Sainte. C'est à quoi il éxhortoit particulierement tous ces Messieurs. Puisant sans cesse dans cette source pure les regles de sa conduite, il recommandoit aussi aux autres d'y venir puiser, non pas pour y trouver comme lui de quoi répandre sur les autres de leur plénitude, mais pour y désalterer leur soif par quelques goutes des eaux celestes. « Une goute d'eau, » nous disoit-il, qui ne suffit pas à un » homme, suffit à un oiseau. Les eaux » sacrées ont cela de particulier, qu'elles » se proportionnent & s'accommodent à » un chacun. Un agneau y marche, & » elle est en même tems assez profonde » pour qu'un élephant y puisse nager. »

Que ne puis-je bien imprimer dans mon cœur le sacré respect avec lequel il nous exhortoit de faire cette lecture! Combien sur-tout nous recommandoit-il ce qu'il pratiquoit admirablement lui-même, qui est de ne pas vouloir témérairement trop approfondir ces secrets! Il n'appartient pas à un homme de vouloir

pénétrer les mysteres que Dieu ne lui révele pas. Il y a bien des choses dans l'Ecriture qui peuvent nous demeurer cachées. Nous sommes hommes, nous sommes foibles ; nos esprits sont bornés : Dieu est plus que toute la raison humaine.

Ainsi, mon Dieu, il nous portoit à dire, comme votre Apôtre : O *altitudo divitiarum sapientiæ & scientiæ Dei !* & à honorer les adorables secrets de vos Livres saints, par un humble aveu de notre ignorance ; nous contentant d'entendre cette voix celeste comme la regle qui doit maintenant redresser notre vie, & qui ensuite la jugera à notre mort.

Quoique le soin principal de M. de Saci fût de se nourrir de l'Ecriture sainte, & que cette lecture seule fût abondamment suffisante pour le rendre parfaitement instruit de tout ce qui regarde le salut ; sa sage humilité avoit soin néanmoins d'y joindre encore la lecture des saints Peres, afin d'apprendre d'eux comment ils s'étoient servis de l'Ecriture. Il ne conseilloit pas néanmoins à ceux qu'il conduisoit, de se servir, en lisant l'Ecriture sainte, de commentaire ou d'explication. Il exhortoit tout le monde à lire les Livres de Dieu, en la maniere que les

les Saints les avoient lus. Il leur représentoit que c'étoit plus par la sainteté de la vie que les saints Peres avoient entendu autrefois les Livres de Dieu, que par le travail & l'étude, & par les moyens humains; que pour lui il avoit compris par expérience que cette méthode est sans doute la meilleure de toutes, pour entendre l'Ecriture sainte.

Les paroles du S. Esprit étant couvertes & obscures, ne peuvent être comprises que par ceux qui les ont pratiquées long-tems, & qui l'aiment & le servent parfaitement; comme pour entendre un homme qui ne s'explique qu'à demi, par figures & par énigmes, il faut être de ses intimes amis, & avoir vécu fort familierement avec lui. Dieu ne nourrit de ce pain divin, comme il fit autrefois à la multiplication des pains, que ceux qui le suivent effectivement dans la séparation du monde, sans s'attacher qu'à lui seul, & renonçant à toute autre chose qui peut contenter sensiblement le corps ou l'esprit. Il faut regarder l'Ecriture comme la foi regarde les mysteres, & n'y point mêler son esprit naturel, ni le desir de savoir. Il ne faut point sauter les mots, mais les bien peser: tâcher de concilier

des passages qui paroissent se contredire, & recevoir humblement ce que Dieu donne, sans vouloir rien davantage. Il est bien avantageux d'avancer ainsi peu à peu, parce que cela n'est pas si sujet à la vanité. La soumission & la dépendance qu'on témoigne ainsi à Dieu, lui plaît plus que toutes les lumieres des autres. « C'est » la maniere, disoit-il, dont en ont usé » les Saints, & c'est ainsi que nous devons » lire l'Ecriture après eux. L'expérience » nous contraindra toujours d'avouer & » de reconnoître qu'il n'y a point d'autre » voie pour acquérir cette lumiere divi» ne, & que ceux qui voudront y parve» nir autrement, perdront leurs peines, » & seront toujours dans les ténébres dont » ils ne pourront jamais sortir. Un saint » Evêque de ces derniers tems, ajoutoit» il, disoit qu'il iroit au bout du monde » avec S. Augustin, & moi j'y irois avec » la Bible. »

M. de Saci avouoit aussi que c'étoit de cette maniere qu'il tâchoit d'apprendre à conduire les autres, puisqu'on trouvoit dans l'Ecriture la lumiere qui est nécessaire pour s'acquitter de ce devoir si grand & si redoutable, & pour n'être point du nombre de ces guides aveugles qui se pré-

cipitent dans l'égarement en y précipitant les autres; non qu'ils ne soient souvent habiles & qu'ils ne puissent avoir beaucoup de lumiere, d'esprit & de science, mais parce qu'ils n'ont pas la lumiere de l'Ecriture, & de l'Esprit de Dieu qui connoît seul les choses de Dieu, & sans lequel toute autre suffisance & toute autre lumiere est aveugle, y ayant plus de disproportion entre la lumiere naturelle de nos esprits & les secrets de Dieu & de son royaume, qu'entre les yeux de la chair & les objets invisibles qui ne peuvent être apperçus que par les yeux de l'ame.

Ce conducteur si éclairé, en donnant des instructions si solides, pouvoit dire, *Qui a des oreilles pour entendre, entende.* Car encore qu'il y en eût quelques-uns qui goutoient extrêmement ce qu'il y disoit sur cette maniere de lire l'Ecriture, les autres y étoient néanmoins peu propres. Ils m'avouoient familierement qu'insensiblement, en se voulant ainsi donner à ces lectures, l'obscurité qu'ils y trouvoient les arrêtoit tout court, ou que n'y trouvant pas d'abord le même attrait que l'on trouve dans d'autres Livres plus clairs, ils laissoient aller leur esprit à mille pensées vagues, sans le pouvoir jamais fixer.

Mais M. de Saci ne pouvoit pas changer de principes. Il se remplissoit ainsi dans la lecture de la parole de Dieu, de tous ces dons & de toutes ces clartés qu'il répandoit ensuite sur les autres, non seulement sans diminution, mais avec augmentation dans lui-même, puisque les dons spirituels étant distribués par l'ordre de Dieu, croissent & deviennent plus parfaits & plus abondans, & se perdent au contraire quand on les veut retenir & conserver contre cet ordre.

Puis-je dire ici, moi qui ne suis qu'un avorton, que mes tenebres alloient quelquefois se presenter devant cette lumiere que Dieu avoit élevée sur le chandelier, afin d'éclairer ceux qui étoient dans les tenebres ? On m'avoit donné le soin de quelques enfans ; & comme il avoit toujours senti quelque pente pour les servir, aussi bien que M. de S. Cyran, il me voyoit fort volontiers. On peut juger que c'étoit moins de l'Ecriture sainte qu'il m'entretenoit, que de Ciceron & de Virgile, & autres Livres de mon métier d'alors ; car il se proportionnoit admirablement à toutes les personnes à qui il parloit. Ce n'est pas néanmoins qu'il ne sût faire adroitement glisser dans ses entre-

tiens, les avis que ſa pénétration lui faiſoit juger m'être néceſſaires pour me bien acquitter de cet emploi. Il me diſoit quelquefois que, s'il lui étoit libre de diſpoſer de ſon tems, il voudroit de tout ſon cœur en mettre à cela une partie, & être le principal directeur de ces petites ames, dans leſquelles il faut quelquefois plus combattre l'ennemi que dans les plus grandes. Il croyoit qu'il n'y avoit pas d'occupation pareille à celle-là, ni plus digne d'un chrétien, quand on la faiſoit par pure charité. Il diſoit que c'étoit aſſez de dire que Jeſus-Chriſt nous l'avoit recommandé, & que pour nous obliger encore à le bien faire, il nous avoit commandé de nous transformer nous-même comme des enfans, comme il eſt très-véritable qu'il faut que nous le devenions pour entrer dans le royaume de Dieu.

Il ſentoit toujours, en parlant ſur ce ſujet, une certaine chaleur qui en donnoit aux plus froids. Il ſembloit porter envie à ceux que Dieu engageoit dans cette occupation, ſi la charité eût pu le ſouffrir; mais uniſſant les cœurs, elle uniſſoit auſſi les actions qui en procédoient, & cela l'obligeoit de regarder nos emplois auprès des enfans comme les ſiens propres, & de

croire qu'il les servoit lorsque nous les servions. Cette pensée le consoloit dans son impuissance, & elle lui plaisoit d'autant plus qu'elle venoit de l'affection que Dieu lui avoit donnée pour les enfans. Il me representoit toujours que le bon naturel & la docilité de ces petits enfans rendoit leur instruction plus aisée & plus douce.

Il avouoit de quelques uns que l'air de la maison paternelle leur avoit beaucoup nui ; mais il croyoit qu'on pouvoit l'effacer peu à peu, & avec plus de facilité par les actions & par les exemples, que par les discours, qui ne servent gueres aux enfans s'ils ne sont un peu rares, courts & proportionnés à leur âge, & s'ils ne paroissent naître plutôt de rencontre que d'un dessein formel de les exhorter ou de les reprendre. Que pour l'ordinaire ils n'étoient capables d'être instruits que par les sens, & par la coutume qui leur imprimoit insensiblement l'esprit de modestie & d'humilité, l'amour des choses du ciel & le mépris de la terre, sur tout lorsque ceux qui les conduisent avoient soin de joindre la priere à leur travail, & de les offrir à Dieu tous les jours, se souvenant que ceux qui plantent & arrosent

ne ſont rien, & que c'eſt lui ſeul qui poſſedant toute la vertu produit tout l'effet. Il me diſoit que comme la principale fin de leur éducation devoit être de les ſauver en ſe ſauvant avec eux, il falloit auſſi avoir plus de confiance en celui qui eſt le vrai ſauveur & le vrai maître, qu'en tous les moyens & en toute l'induſtrie des hommes, & ne ſe conſidérer que comme des inſtrumens qui ne peuvent avoir aucun mouvement que celui qu'il leur donne, afin de faire ainſi couler ſes bénédictions des maîtres dans les enfans; que c'étoit là tout le ſouhait de ſon cœur, tant pour eux que pour ceux qui avoient le bonheur de les gouverner.

Quand je lui parlois en particulier de chacun de ces enfans, & que j'entrois dans le détail pour parler, ou avantageuſement des uns, ou déſavantageuſement des autres, il me diſoit avec ſa douceur ordinaire, qu'il ne falloit déſeſpérer de pas un d'eux à cauſe de leur âge; qu'on voyoit tous les jours dégénérer ceux qui paroiſſoient bons dans l'enfance, & ceux qui ne témoignoient rien de bon étant enfans ſe régler à meſure qu'ils croiſſoient; que c'étoit du bled en herbe qui trompoit tous les jours en bien & en mal; qu'il falloit

ſeulement ne pas les entretenir dans le libertinage par trop d'indulgence ; qu'on devoit tâcher de leur inſpirer doucement quelques mouvemens de piété & de crainte de Dieu, & s'ils y entroient un peu, ne pas les priver toujours des ſacremens, mais les en faire approcher pour le moins aux fêtes principales, comme à Noel & à Pâques, juſqu'à ce qu'ils ſoient formés davantage ; qu'on devoit menager la créance qu'ils avoient en ceux qui les conduiſoient, & prendre garde à la bien entretenir pour la faire ſervir à leur ſalut. Il me recommandoit ſouvent de n'être pas trop exact & de ne m'inquietter pas trop ; que s'il y avoit aucune conduite où il fallût diſſimuler, c'étoit celle des enfans ; qu'il falloit ſe contenter de les preſerver des fautes principales, fermant les yeux aux autres, quoiqu'elles ne paruſſent pas petites ; qu'il les falloit guérir peu à peu & par parties, & avoir pour eux une charité humble & infatigable ; qu'autrement on ſe tuoit & on ne leur ſervoit à rien.

Il ne pouvoit ſe laſſer de me recommander d'être fort tardif dans les avertiſſemens & les repréhenſions ; qu'en omettant une partie des fautes, on remedioit bien mieux aux autres, & que

c'étoit plus par la priere que par la parole que l'on pouvoit mettre ordre aux petits dereglemens que l'on vouloit arrêter ; que Dieu alors faisoit bien mieux connoître quand il est tems de leur parler ; qu'on ne pouvoit connoître ces petites ames qu'en s'accommodant à elles, & en se proportionnant à leurs dispositions ; qu'autrement elles ne recevroient pas nos paroles ; ce qui nous obligeoit à une attention & à une priere continuelle pous nous & pour eux, ne leur disant pas tout ce qu'ils devroient faire, mais seulement ce qu'ils peuvent porter selon leur foiblesse, à laquelle il faut avoir un grand égard ; qu'on ne devroit point prendre d'autorité sur eux, qui ne fût temperée par la charité, s'accommodant de telle sorte à eux, que ce soit eux qui concluent & qui se portent à ce qu'on leur propose ; que quand on voyoit qu'ils ne s'y pouvoient rendre, il falloit se retirer & dissimuler avec eux, les laissant plutôt dans leurs petites imperfections que de faire trop de violence à leurs esprits, à quoi on ne gagne rien.

Enfin il me répetoit sans cesse dans les entretiens que j'avois avec lui sur ce sujet, comme croyant cet avis capital pour tous ceux qui ont des enfans à conduire,

en quelque état que ce puisse être ; qu'il n'y avoit point de vertu qu'on dût plus pratiquer que la patience & le silence, & qu'on pouvoit dire à ce sujet, *Adhæreat lingua faucibus meis* ; que les paroles me tarissent plutôt dans la bouche que d'en proferer quelqu'une qui puisse blesser des enfans ; qu'ainsi je devois toujours parler avec une grande circonspection & avec une grande charité, pour ne leur donner aucun sujet de mécontentement ; que sur-tout je devois prendre garde que mes préventions, mes impatiences & mes passions n'empêchassent l'onction du S. Esprit, qui devoit me faire agir & que je devois tâcher d'attirer sur eux. Quand il y avoit quelque bien dans ces enfans, il me conseilloit de n'en point parler, & d'étouffer cela dans le secret. « Si Dieu y a mis quelque bien, il l'en » faut louer, disoit-il, & garder le silen» ce, se contentant de lui en rendre dans » le fond du cœur ses actions de graces. »

Je ne parle point de tous les avis qu'il me donnoit pour leurs études. Lui qui avoit toujours S. Augustin dans les mains, & ses Confessions dans la poche, entroit trop dans ses sentimens pour approuver la maniere d'étudier qui est établie par une

longue coutume. Quelle étoit sa délicatesse sur ce point, ô mon Dieu, & combien gémissoit-il de voir des choses dans les auteurs latins qui ne s'accordent pas avec la pureté du christianisme! Cependant comme les personnes de piété & de lumiere qui l'avoient conduit dans sa jeunesse, l'avoient fait passer lui-même par la lecture de ces Livres, parce que la source de la latinité y est renfermée, & qu'arrivant quelquefois des nécessités de défendre l'Eglise, il seroit fâcheux que les défenseurs de la vérité n'eussent pas des armes aussi fortes & aussi polies que les adversaires qui la combattent, il se voyoit malgré lui, & contre son inclination, obligé de consentir que l'on fît aussi passer les enfans par ces lectures. Mais avec combien de précautions le permettoit-il! Combien prenoit-il de sureté pour faire ensorte que ces ames tendres pussent puiser dans ces auteurs ce qu'ils avoient de bon pour la langue, sans se gâter par ce qu'ils auroient de mauvais & de corrompu pour les mœurs! Sa charité si ingénieuse ne lui a-t-elle pas fait trouver moyen de rendre pur ce qui étoit le plus impur? N'avoit-elle pas ôté de ces maîtres d'impudicité le poison dont ils infectoient ces

ames tendres, & n'avoit-elle pas fait ensorte que Terence fût latin, sans être sale; qu'Horace fût utile sans être nuisible par ses horribles infamies; & que Martial aiguisât innocemment l'esprit des enfans par ses Epigrammes choisies, sans les plonger dans la boue de ses ordures, dont M. de Saci les avoit si industrieusement séparées?

Que ce soin de M. de Saci pour ce point si important, avertisse ceux qui sont chargés de l'éducation des enfans, de veiller extrêmement sur eux, & d'en éloigner tout ce qui pourroit donner quelque atteinte à leur innocente pureté; & que tout mort qu'il est, les enfans se sentent encore de l'amour si tendre & si pur qu'il a eu pour eux en s'efforçant, autant qu'il lui a été possible, que la candeur de l'innocence qu'ils avoient acquise au batême, ne fût ternie d'aucune tache, & qu'ils conservassent prétieusement un trésor qu'il savoit qu'on ne pouvoit recouvrer que très-difficilement, lorsqu'on avoit été assez malheureux pour le perdre.

M. de Saci conseilloit toujours extrêmement qu'on ne se chargeât point d'autres enfans que de ceux qui avoient d'honnêtes gens pour pere & mere; & il trou-

voit cela ſi juſte & ſi équitable, qu'il diſoit en ſoupirant, qu'il n'y avoit que la recherche des moyens de ſubſiſter, qui pût porter à faire autrement. Il me dit une fois qu'il ne pouvoit ſouffrir qu'un enfant dît : *Pour moi je veux être d'épée ; pour moi je veux être libertin.* Il diſoit qu'un pere devoit dire à ſes enfans : Je vous ai élevés juſqu'à l'âge de dix-ſept ou dix-huit ans, de telle maniere que vous n'en rougiſſiez point ſi vous êtes jamais dans l'Egliſe. Il n'avoit pas moins d'éloignement de ces peres qui diſpoſent de leurs enfans à leur gré. Il diſoit que cette deſtination, comme ils l'appellent dans le monde, n'étoit pas chrétienne. Il plaignoit extrêmement les enfans lorſqu'ils devenoient grands, & qu'ils avoient quelque envie de ſe donner à Dieu, parce qu'il ne voyoit gueres de lieux où il y eût d'autre piété que celle qu'on y portoit. Je l'ai vu ſouvent exhorter les peres & les meres qui ſe plaignoient à lui du libertinage de leurs enfans, après qu'ils étoient ſortis de la ferule, à céder un peu à leur jeuneſſe fâcheuſe, & à ſe contenter qu'ils s'aſſujettiſſent à certaines heures ; & il leur diſoit avec ſa douceur ordinaire, en plaignant leurs peines,

qu'il étoit bien difficile de blanchir une jeune tête.

On lui parloit quelquefois de la coutume établie presque dans le monde, de faire voyager les enfans; mais il ne pouvoit approuver cela par rapport à leur salut qui est ce qu'il considéroit principalement, & ce qu'il croyoit que toute personne de bon sens devoit regarder en premier lieu. Il disoit que voyager c'étoit voir le diable habillé en toutes façons, à l'Allemande, à l'Italienne, à l'Espagnole, & à l'Angloise; mais que c'étoit toujours le diable, *crudelis ubique.* Il appliquoit à cela une parole d'Isaïe renversée, & disoit que comme Dieu est caché dans l'Eucharistie pour nous sauver, le diable se cache pour nous perdre dans tout ce qui appartient au monde & à ses concupiscences. Par tout le démon veut qu'on l'adore. Par tout il veut qu'on fléchisse le genou devant lui. Il ne quitte personne à meilleur marché, non pas même le Fils de Dieu.

Je me souviens aussi qu'un enfant qui avoit été bien élevé, se voyant grand & obligé à faire un choix de vie, disoit dans la peine qu'il sentoit à se déterminer, qu'il ne pouvoit se lasser de louer le bon-

heur de ces Meſſieurs les ſolitaires de Port-Royal. » Hélas, diſoit-il, nous autres, que » prétendons-nous faire en déſirant de vieillir dans les charges ? « Mais M. de » Saci dit fort ſagement, qu'il ne falloit » pas ſe ſervir de cette connoiſſance, pour » ne rien faire, & pour vivre dans la pa- » reſſe. J'ai dit tout ceci pour faire voir que tout le monde juſqu'à moi, alloit puiſer dans ce déſert les avis que M. de Saci, nouvellement élevé au ſacerdoce, donnoit à chacun pour ſa conduite.

Mais lorſque nous goutions paiſiblement notre bonheur, un triſte événement nous cauſa à tous beaucoup de triſteſſe : ce fut la mort de M. de Sericourt. Ce bienheureux pénitent voyant ſon affaire manquée pour les Chartreux, comme je l'ai dit, étoit revenu à Port-Royal avec de ſi ardents tranſports pour la pénitence, qu'il ſembloit ne faire que commencer cette vie, enſorte qu'au bout d'un ou de deux ans, il trouva bientôt le moyen de venir à bout de lui-même, & de porter juſqu'à la derniere extrémité la ſainte violence dont il avoit uſé contre lui. La nature ſuccomba ſous la force de l'eſprit ; & cet homme toujours impitoyable à lui-même, fut enfin réduit à demeurer dans

le lit. C'eſt-là qu'il ſe préparoit à conſommer ſon ſacrifice, & que mourant chaque jour par partie, il attendoit ſon dernier moment. Il n'y avoit que lui ſeul qui eût de la joie en cet état. Tout le monde voyoit chaque jour la perte que l'on alloit faire, & on la ſentoit vivement: lui ſeul voyoit la mort ſi proche comme ſon plus grand avantage.

M. de Saci le voyoit tous les jours, & l'entretenoit, pendant que ſur ſon lit & près de mourir, il ne laiſſoit pas encore de trouver le ſecret de s'occuper, & après avoir donné les meilleures heures du jour & de la nuit à la priere & à lecture, de faire enſuite quelqu'ouvrage des mains avec l'aiguille, ou on quelqu'autre maniere que ſa charité toujours douce, toujours ingénieuſe, toujours agiſſante lui donnoit moyen de faire. Il prioit ſouvent M. de Saci, qui étoit nouvellement Prêtre, de ſe ſouvenir de lui dans le ſacrifice; & M. de Saci lui étoit fidele, offrant à Dieu ſans ceſſe un homme qui étoit pour ainſi dire Prêtre lui-même, en offrant à Dieu la victime de ſon corps, & gardant cette humble & ſainte diſpoſition juſqu'au dernier ſoupir de ſa vie, qui fut le 4 Octobre 1650, jour de S. François, dont ce

ſaint homme avoit admirablement imité la pénitence & la pauvreté. Il laiſſa en mourant le peu qu'il avoit à M. de Saci & à M. le Maître ſes freres, avec des termes qui marquoient aſſez que ces trois heureux freres diſputoient entre eux à qui ſeroit le plus pauvre, & qu'ils avoient trouvé dans la pauvreté évangelique ce tréſor que M. de S. Cyran leur avoit appris à y découvrir. Il ne faut que lire ces mots du papier qu'il fit de ſes dernieres volontés.

[*S.* † *D.* Je laiſſe & donne à mon frere aîné, Antoine le Maître, & à mon frere Iſaac le Maître de Saci, Prêtre, tout ce qui peut m'appartenir. Je les conjure d'agréer ce don, parce que je ſai qu'ils regardent les biens de la terre plutôt comme une charge peſante, que comme un avantage de fortune. Le peu que je leur laiſſe ne peut nuire à la pauvreté évangelique qu'ils ont embraſſée, & me ſert à accomplir le précepte de l'Evangile, de laiſſer aux pauvres le peu de bien que l'on poſſede. J'eſpére qu'ils ſeront bien aiſes, en acceptant ce preſent, de contribuer par ce moyen à mon ſalut, comme ils ont fait juſqu'à préſent avec tant de charité & de tolérance de tous mes défauts, dont

je leur rends de très-humbles actions de graces. Il ne me reſte que de les prier de ſe ſouvenir de moi dans leurs prieres & leurs ſacrifices, afin qu'ils demandent à Dieu miſericorde pour moi qui ſuis un ſi grand pécheur, & qui ne puis attendre que des effets de ſa colere, ſi ſa bonté infinie, en laquelle j'eſpere tout, ne daigne ſe laiſſer fléchir par les prieres de ſes ſerviteurs, & de l'Egliſe dans le ſein de laquelle j'ai eu, par ſa grace particuliere, le bonheur de vivre, & j'eſpére encore avoir celui de mourir. C'eſt-là ma derniere volonté, que j'offre à Dieu comme le dernier ſacrifice de ma vie, & que je ſupplie Sa Majeſté d'avoir pour agréable.]

Des diſpoſitions teſtamentaires de cette ſainteté & où tout reſpire l'eſprit de l'Evangile, ne paroîtroient pas être d'un ſiecle comme le nôtre, mais de ces ſiecles de la primitive Egliſe. Nous avons eu le bonheur de voir de nos yeux un ſi ſaint homme, & d'avoir été honoré de ſon amitié: ou plutôt nous avons eu le malheur de le voir ſans le connoître, & ſans découvrir aſſez par la foi les dons de grace & les richeſſes intérieures qu'il cachoit ſous une ſi baſſe apparence. C'étoit la gloire & le bonheur de ces trois freres, de ce

qu'en mourant ils ne se faisoient héritiers l'un de l'autre que de leur pauvreté. Ils auroient pu se faire des legs plus riches, selon le monde, s'ils l'avoient voulu, & si Dieu ne leur avoit fait la grace de renoncer à ces vanités. Mais quand M. de Sericourt auroit laissé à Messieurs ses freres tous les royaumes du monde, que leur auroit-il donné qui égalât la perte qu'ils faisoient? Je sai les sentimens de M. de Saci sur ce sujet, & toute sa consolation alors étoit de lire & relire dans S. Bernard, ce qu'il dit dans le XXVI. Sermon sur le Cantique, en une rencontre semblable, c'est-à-dire, à la mort de S. Gerard son frere. Ceux qui savent de quelle maniere il en parle, trouveront un grand rapport entre l'un & l'autre évenement. Je laisse cela à méditer, sans m'y étendre davantage.

Ainsi donc M. de Sericourt commença le premier à rompre ce bienheureux ternaire de trois freres si admirables, unis par tant de liens & en tant de différentes manieres. Ils avoient marché tous jusques-là d'un pas égal dans le chemin âpre & laborieux de la pénitence, que la seule ferveur de leur foi leur faisoit paroître doux. Seuls il savoient ce qu'ils avoient

souffert. Tous trois conduits par un même pere qui étoit M. de S. Cyran, & M. Singlin ensuite, avoient renoncé aux espérances, l'un du barreau, l'autre de l'épée, & l'autre de la fortune qu'il auroit pû faire dans l'Eglise. Tous trois enfoncés dans la retraite, tous trois nourris d'un même pain de larmes, & engraissés de celui de la pénitence, tous trois également amis du silence, & donnant avec la même humilité tout leur tems & leur repos au bien de l'Eglise; enfin ils furent séparés par la mort de l'un d'entre eux, si la mort néanmoins peut séparer des freres unis de la sorte.

Mais cette mort qui fut si sensible aux deux freres le fut en particulier a M. de Saci, parce que M. de Sericourt lui étoit d'un grand secours dans le nouvel emploi où il étoit engagé, de la conduite des personnes retirées à Port-Royal, dont on peut dire qu'il étoit l'exemple, comme il en étoit la joie & l'honneur. Cette mort, fut bientôt suivie d'une autre encore plus sensible à ces freres; je veux dire la mort de Madame leur mere, qui étoit Religieuse à Port-Royal des champs. Il sembloit que Dieu, nonobstant tant de maladies si longues & si douloureuses qu'elle

avoit eues à diverses reprises, l'avoit voulu conserver en vie, pour lui donner la consolation de voir sur la fin de ses jours un fils sorti de ses entrailles, élevé au sacerdoce d'une maniere très-canonique, & commis à la conduite des ames les plus saintes qui fussent peut-être alors dans l'Eglise : j'entends les Religieuses de Port-Royal. Elle ne le regardoit plus comme son fils, mais n'ayant plus à son égard les mêmes yeux qu'auparavant, elle changeoit en respect toutes ses tendresses. En répandant son cœur dans le sien, ou plutôt en recevant dans son cœur les saints avis que M. de Saci lui donnoit, lorsqu'elle le prit pour son confesseur, elle lui disoit les larmes aux yeux : « Mon » fils, Dieu s'est servi de moi pour vous » donner une vie miserable, & il se sert » maintenant de vous pour m'en procu» rer une bienheureuse. » Mais elle ne jouit pas long-tems de cette consolation. Comme les meres les plus chrétiennes ne peuvent empêcher la nature, M. de Sericourt avoit eu de tout tems la meilleure place & la plus tendre dans son cœur, & sa mort lui fit une plaie qui ne put se refermer. Elle put bien recueillir tout ce qu'elle avoit de force pour rendre

à Dieu tout ce qu'il lui avoit donné, & pour lui offrir ce sacrifice douloureux, en se soumettant à sa volonté ; mais la nature succomba. Dieu en frappant le fils, frappa la mere du même coup. Quoiqu'elle eût été disposée à ce terrible moment par la longue maladie de ce cher fils, les craintes qui la tenoient toujours dans l'allarme, furent toutes changées en une douleur qui s'empara de son cœur d'une telle sorte, qu'elle la conduisit au tombeau. Ainsi en moins d'un an (le 22 Janvier 1651) elle alla suivre ce fils bien aimé, & se rejoindre dans le ciel à celui qu'un même désert avoit joint avec elle sur la terre.

On ne peut pas douter de l'état où M. de Saci, aussi bien que M. le Maître, se trouverent à la mort d'une si sainte mere. Tout lui revint dans l'esprit, depuis les premieres années jusqu'à ce dernier moment, où elle lui avoit dit des choses si touchantes & si tendres. Le deuil que cette mort causoit au dedans & au dehors de Port-Royal étoit grand. Cependant tout le monde admira de quelle maniere la tendresse de la nature céda alors en M. de Saci à la force de la grace. Il me semble le voir encore maintenant en cet état gra-

ve & tranquille où il étoit à genoux aux pieds des autels, pendant que cette sainte mere étoit, selon la coutume, exposée à découvert à la grille, & que l'on se préparoit à mettre bien-tôt en terre une femme en qui Dieu avoit rassemblé une infinité de graces, & pour qui il avoit renversé en quelque sorte tout l'ordre de la nature, en lui faisant regarder comme sa sœur la mere qui l'avoit mise au monde, ses sœurs selon la chair comme ses meres, qui ne l'appelloient que leur fille, l'un de ses fils comme son pere, & les autres comme ses freres. Nous étions alors occupés de ces pensées au sujet de cette sainte Religieuse, lorsqu'étant exposée à la grille, elle sembloit encore par son silence nous animer à la pénitence, comme elle avoit fait si souvent, en nous disant que, pour elle, quand elle se portoit bien, elle faisoit tout ce qu'elle pouvoit pour se rendre malade; ajoutant, pour marquer sa parfaite soumission dans les maladies, que lorsqu'elle se portoit mal, elle faisoit tout ce qu'elle pouvoit pour se guérir, se donnant ainsi à Dieu comme une victime vivante, & témoignant par le mépris qu'elle faisoit de sa vie, qu'elle avoit parfaitement renoncé à elle-même, & qu'elle

sçavoit soutenir jusqu'au bout l'oblation qu'-elle avoit faite à Dieu, en se donnant à lui dans un monastere.

Lors donc que tout le monde versoit des larmes sur cette sainte mere, on fut témoin qu'il n'y eut que M. de Saci qui n'en versa point. Après avoir répandu long-tems son ame aux pieds des autels devant Dieu, pour lui offrir celle de sa sainte mere, & retenu au fond de son cœur tous ses sentimens de tendresse, sans en laisser rien paroître au dehors, il alla les yeux secs la mettre lui-même en terre, imposant silence à la nature. Le respect qu'il savoit qu'il devoit à sa fonction si sainte, qui étoit encore presque toute récente en lui, le retint dans le devoir, pour ne faire voir qu'un Prêtre en cette occasion, & oublier qu'il étoit fils. Il montra combien il étoit maître de lui, & combien il savoit régler tous ses mouvemens, selon la loi que Dieu imposa lui-même autrefois à Aaron à la mort de ses enfans. Il n'y eut personne, en voyant cet empire si absolu que M. de Saci avoit sur ses passions, qui lui faisoit conserver la liberté d'esprit, des yeux & de la voix, lorsque tout le monde au milieu de cette triste cérémonie étoit sans parole, sans chant, &

& ne parloit que par ses larmes; il n'y eut personne, dis-je, qui ne conçût une nouvelle idée de son éminente vertu, qui savoit rendre ainsi à Dieu ce qu'il lui devoit, aux dépens de la nature.

Ainsi mourut cette sainte femme, cette femme forte & courageuse, mais d'une force & d'un courage qui lui venoit de Dieu, & qui étoit l'effet de sa grande foi. Après avoir reçu d'une admirable mere une éducation sainte & chrétienne, elle eut le bonheur de rendre ensuite à ses enfans ce qu'elle avoit reçu de ses peres, & de voir ses soins en ce point bénis d'une telle maniere, qu'elle n'auroit jamais osé s'en promettre un succès si avantageux. Elle quitta pour un moment la compagnie de ses sœurs, pour s'engager dans le monde & dans le mariage. Le monde la chassa bien-tôt, afin qu'elle se rendît à ses sœurs, avec lesquelles elle s'enferma dans une maison sainte, où elle n'avoit plus des yeux que pour pleurer, une bouche que pour prier, un cœur que pour soupirer, en demandant à Dieu le salut de celui qui la faisoit tant gémir, & de ses autres enfans qui ne s'étoient pas encore sacrifiés à son service. Je ne sai si elle a pû plaindre les maux qu'elle a soufferts dans un ma-

riage si peu heureux selon le monde, en voyant les fruits qu'il avoit produits, par des enfans qui donnoient des modéles de pénitence aux hommes, comme elle & ses saintes sœurs en donnoient à une troupe si nombreuse de vierges saintes.

Combien a-t-elle tâché d'enfanter à Dieu ceux de ses enfans en qui elle ne voyoit pas encore que la grace de Dieu eût agi, pour les porter à marcher sur les pas des autres ! Combien a-t-elle pleuré pour ce sujet ! Combien de fois a-t-elle tremblé en voyant de ses yeux les effets terribles des jugemens de Dieu, qui permettoit qu'il y eût tant d'inégalité entre ses enfans, & que les uns volant comme des aigles vers le ciel, & le voulant ravir par leur sainte violence, les autres, quoique très-honnêtes gens selon le monde, se traînassent un peu plus sur la terre ! Car on ne peut avoir vu des freres sortis d'un même sein, avoir des inclinations plus différentes ; & ces humbles défenseurs de la grace n'auroient-ils pas sujet de dire mille fois, *Quis te discernit ?* Qui est-ce qui fait le discernement entre nous, mon Dieu, sinon vous-même ? Pourquoi ne suis-je pas comme ceux de mes freres que vous n'avez pas encore visités ? Ou pour-

quoi ne sont-ils pas comme moi ? Dieu prend les uns dès leur enfance, pour les faire monter sans aucune interruption jusqu'au comble de la vertu, & il laisse les autres dans une vie fort commune. Les uns répondant parfaitement à l'éducation d'une sainte mere, vont au-delà de tous les souhaits qu'elle formoit de les sanctifier en se sanctifiant elle-même. Les autres l'honorant toujours avec un amour respectueux, demeurent un peu plus en chemin. Ils ne pensent pas à ce qu'elle eût le plus desiré d'eux, mais que ni elle avec tous ses desirs, ni leurs freres avec tous leurs saints exemples, ne leur pouvoient pas donner.

C'est ainsi que Dieu balançoit les choses, & tempéroit la joie que cette sage mere recevoit de quelques-uns de ses enfans, par la douleur qu'elle ressentoit des autres, joignant toujours de très-humbles supplications pour ceux qui l'affligeoient, avec ses profondes actions de graces pour les autres qui la consoloient. Elle n'eut rien que de mâle dans l'esprit & dans le cœur ; & bien loin de détourner ses enfans de ce grand sacrifice qu'elle leur voïoit faire, elle les y encourageoit avec une foi qui tenoit quelque chose de celle d'Abra-

ham; avec cette différence, qu'elle offroit à Dieu plus d'un fils, qu'elle eût souhaité les lui offrir tous; & qu'elle s'offrit aussi elle-même. Elle devint aussi comme la mere de tous ceux qui ont regardé tous ses bienheureux enfans comme leurs peres. Tous ceux qui leur ont obligation, comme j'avoue que je leur en ai de très-grandes, doivent étendre jusques sur elle leur profonde reconnoissance.

Que de consolations succederent enfin à sa tristesse! Tout conspira à la rendre heureuse, & au dedans & au dehors de son monastere, qui, nonobstant ses longues, ses fréquentes, & ses douloureuses maladies, lui étoit devenu un paradis sur la terre, en attendant que Dieu la fît passer à celui du ciel. Plaise à Dieu maintenant de susciter de nouveaux enfans à cette sainte mere, en suscitant de nouveaux imitateurs de ceux qu'elle a donnés à son Eglise! Qu'elle devienne de plus en plus une mere dans Israël, par la fécondité que les exemples & les ouvrages de ces saints enfans lui procurent! Que maintenant qu'ils sont réunis avec elle, ils se joignent tous ensemble pour solliciter la bonté de Dieu, afin que dans la vue des miséricordes qu'il leur a faites avec une si riche ef-

fuſion, il ne tienne pas à notre égard ſa main divine ſi reſſerrée, & qu'il guériſſe de plus en plus des ames qui ne l'ont connu que par leur moyen !

Je ne puis vous quitter, épouſe malheureuſe d'un époux indigne de vous ; mais depuis épouſe ſans comparaiſon plus heureuſe d'un époux qui ne vous a pas jugée indigne de lui. Je ne puis me laſſer de penſer à vous. C'eſt peut-être à moi une témérité d'en parler ; mais en parlant des enfans, je n'ai pû oublier la mere. Vous avez été, la lampe en main, au devant de votre époux qui vous appelloit. Ayez pitié d'une perſonne qui vous prie de lui donner quelques gouttes de cette huile dont v[illegible] cœur a brûlé pour lui. C'eſt M. de S[illegible] votre fils qui m'a appris à regarder a[illegible]ſi les épouſes de Jeſus-Chriſt, & à leur faire cette priére. Que la ſoumiſſion profonde que je garde pour les avis du fils, touche la mere !

Traduction de l'éloge latin rapporté à la page 143 de ce volume. *

ELOGE DE L'ILLUSTRE AURELIUS.
L'ASSEMBLÉE
GÉNÉRALE DU CLERGÉ DE FRANCE
TENUE EN L'AN DE GRACE M. DC. XLVI.
A CONSACRÉ CET ELOGE A L'HONNEUR
DE PETRUS AURELIUS THÉOLOGIEN,
TRÉS-ARDENT AMATEUR DE LA VÉRITÉ,
TRÉS-JUSTE VENGEUR DE LA HIÉRARCHIE,
ET TRÉS-INVINCIBLE DÉFENSEUR
DE LA DIGNITÉ SACRÉE DES EVESQUES.

TOUTES les perſonnes pie[illegible]es gémirent du fond de leur cœur lorſqu'on vit paſſer d'Angleterre en France des Livres pernicieux, par leſquels on déclaroit la guerre à la hiérarchie, on fouloit aux pieds l'autorité épiſcopale, ſous le prétexte d'une feinte ſoumiſſion au ſaint Siége apoſtolique; &, ce qui paſſe toute créance, on s'efforçoit de détruire la vertu du Sa-

* Cette Traduction eſt priſe d'un Ouvrage de M. Arnauld, qui a pour titre, *L'innocence & la vérité défendues*, imprimé en 1652, page 138.

crement auguste de la Confirmation, parce qu'il ne peut être administré que par les Evêques. Mais tout le monde généralement fut saisi d'horreur, lorsque ces Livres détestables ayant été condamnés par des Censures très-justes & très-légitimes de la sacrée Faculté de Paris, de Monseigneur l'Illustrissime Archevêque de la même Ville, & d'une très-célebre Assemblée des Prélats de France, il se trouva des Ecrivains, qui étant devenus encore plus insolens & plus furieux par cette condamnation, non seulement entreprirent de les défendre, mais eurent même la hardiesse de composer & de publier des libelles diffamatoires, infectés de nouvelles erreurs, contre l'honneur des juges qui avoient censuré leurs premiers Livres.

Ce fut alors que, par la providence de celui dont la bonté est aussi infinie que la puissance, & qui ne souffre jamais que l'on outrage impunément son Eglise, on vit soudain paroître un généreux défenseur de la hiérarchie, sous le nom de PETRUS AURELIUS, Théologien si connu de tout le monde; & si inconnu à tout le monde. Cet homme, aussi éloigné de toute ambition, que rempli d'amour pour l'Ordre ecclésiastique, & nourri dans le sein de

la véritable & ancienne Théologie, attaqua ces monſtres d'erreur, & ces prodiges de rébellion & d'inſolence, & les terraſſa glorieuſement par des Livres admirables qu'il mit au jour. L'Egliſe Gallicane a été comblée de ſatisfaction & de joie, lorſqu'elle a vû que par une défenſe ſi excellente, la dignité de ſes peres eſt rétablie, les erreurs de ſes adverſaires ſont réfutées, leurs calomnies détruites, leurs menſonges découverts, & qu'on a répondu aux fous ſelon leur folie, comme l'ordonne l'Ecriture. Elle ne ſçait ce qu'elle doit admirer davantage dans ce grand homme qui l'a ſi puiſſamment défendue : ou ſon érudition dans les matieres eccléſiaſtiques, & ſa connoiſſance des Peres & des Conciles : ou la majeſté de ſon ſtile, & ſon éloquence ſi propre pour cet illuſtre combat : ou l'adreſſe de ſon eſprit, lorſqu'il découvre les artifices des ennemis : ou le poids de ſes raiſons, lorſqu'il réfute leurs erreurs : ou la candeur de ſon ame, lorſqu'il rétablit la vérité : ou les heureuſes expreſſions de ſes ſublimes penſées, lorſqu'il explique les myſteres les plus cachés & les plus divins : ou la vive ardeur de ſon amour envers l'épouſe de Jeſus-Chriſt : ou la ſincere humilité de ſon cœur,

& la noble gravité de son génie.

Mais parmi tant de sujets de consolation & de joie, elle n'a que ce regret, de n'avoir pû encore découvrir quelle est la main qui a lancé tant de traits si puissans sur ses ennemis, & qui l'a fait triompher d'eux avec tant de gloire. Elle n'a rien oublié de tout ce qui pouvoit dépendre d'elle, pour témoigner sa gratitude envers ce grand personnage, qui a rendu de si grands services à la hiérarchie, & pour le porter à sortir de l'obscurité où il s'étoit renfermé lui-même, & à se produire dans la lumiere publique. Mais ni l'éclat d'une députation très-honorable, que l'Assemblée générale du Clergé de France ordonna dès 1635 lui être faite en quelque lieu qu'il se pût trouver, ni l'attrait des récompenses qu'on lui offrit, ne le purent jamais engager à souffrir qu'on levât le voile dont il s'étoit couvert, par une modération si louable & si extraordinaire.

Il s'est estimé assez heureux d'avoir travaillé courageusement pour l'Eglise, à qui il avoit consacré toutes les affections de son cœur. Ayant combattu en secret, & pour Dieu seul, il n'a desiré d'être couronné qu'en secret par le souverain distributeur des solides & véritables couronnes.

Il n'a point eu dessein d'acquérir de la réputation, de l'honneur & de la gloire, ni desiré que ses illustres travaux rendissent son nom célebre dans toute la terre. C'est une merveille rare d'avoir produit tant d'Ouvrages, d'avoir remporté tant de célebres victoires, & d'avoir réduit à un si profond silence de si opiniâtres ennemis de la vérité : mais c'en est une sans comparaison plus rare, de ne vouloir pas jouir de la réputation qu'on a acquise.

Qui que vous soyez donc, AURELIUS, puisqu'après toutes les obligations immortelles que vous a tout l'Ordre ecclésiastique, pour tant de signalés services que vous lui avez rendus, votre modestie nous ôte le moyen de reconnoître le mérite de vos travaux, par des récompenses qui en soient dignes, recevez au moins de nous, sous le nom étranger que vous avez emprunté, ce témoignage public d'affection, de gratitude & d'honneur.

Si vous êtes encore vivant, comme nous le souhaitons, sortez enfin de votre retraite, & découvrez aux yeux de tous ce visage que nous desirons de voir avec tant de passion. Vous avez donné assez de preuves de votre insigne modestie. N'enviez plus le bonheur de jouir de votre présence, à

ceux qui jouissent du fruit de vos veilles ; & ne souffrez pas que la joie d'un triomphe si durable soit plus long-tems diminuée par l'absence du victorieux.

Que si, après avoir combattu si généreusement pour l'Eglise, vous avez reçu des mains du juste juge la couronne de justice, obtenez de Dieu qu'il s'éleve de vos cendres un vengeur illustre, qui défende à l'avenir contre tous les efforts de la calomnie le nom célebre d'AURELIUS, si saint & si vénérable à toutes les personnes de piété, & qui entrant dans la carriere où vous avez abbattu les ennemis de la hiérarchie, ait assez de force pour vous suivre, & pour marcher sur vos mêmes pas. Que la louable émulation de ce grand exemple fasse naître des imitateurs de votre zéle & des héritiers de votre gloire ; afin que, si la majesté de l'Eglise, dont l'amour brûloit votre cœur, vient un jour à être violée par de nouveaux attentats, elle trouve toujours de nouveaux défenseurs qui la soutiennent, & qui la rétablissent dans sa premiere splendeur.

Enfin nous voulons que toute la postérité sache que l'Eglise Gallicane se reconnoissant très-redevable à AURELIUS, a voulu faire tout ce qu'elle a pû pour s'acquit-

ter envers lui de ce qu'elle lui devoit; que s'il est vivant, elle a honoré son mérite en lui offrant des récompenses avantageuses; & s'il est mort, elle a honoré sa mémoire en lui rendant des honneurs publics : & que, lorsqu'elle lui a élevé ce monument si glorieux, & qui lui étoit si justement dû, elle s'est efforcée d'exciter tout ce que la France peut avoir de personnes éminentes en piété & en doctrine, à contribuer de toutes leurs forces au soutien & à la défense de l'Eglise, qui est aujourd'hui attaquée de toutes parts, & à témoigner en de semblables occasions, la même générosité, la même constance, & le même zéle.

FIN.

TABLE

Des Noms & Matieres du second Volume des Mémoires sur MM. de Port-Royal.

A.

B.

O.

P.

R.

V.

Fin de la Table.